

VICTOR CHERBULIEZ

ET LE

COSMOPOLITISME

THÈSE POUR LE DOCTORAT D'UNIVERSITÉ

PRÉSENTÉE ET SOUTENUE

PAR

MARIE-ANNE ISTRATI



PARIS

LIBRAIRIE E. DROZ

25, RUE DE TOURNON

—
1936

*A mon Mari.
A mes Parents.*

VICTOR CHERBULIEZ

ET LE

COSMOPOLITISME



Digitized by the Internet Archive
in 2026

https://archive.org/details/IA41549922_0001



Tout visage est une énigme; mais ce n'est pas
toujours la peine de la deviner, et quelquefois elle n'a
pas de mot.

V. Cherbuliez

VICTOR CHERBULIEZ.

(Librairie des Nouveautés artistiques, 1883.)

VICTOR CHERBULIEZ

ET LE

COSMOPOLITISME

THÈSE POUR LE DOCTORAT D'UNIVERSITÉ

PRÉSENTÉE ET SOUTENUE

PAR

MARIE-ANNE ISTRATI



PARIS

LIBRAIRIE E. DROZ

25, RUE DE TOURNON

—
1936



VICTOR CHERBULIEZ

ET LE COSMOPOLITISME

INTRODUCTION

Après Taine et Amiel, pour ne citer que ces deux contemporains de Cherbuliez, celui-ci est un nouvel écrivain de langue française formé à l'école de la philosophie allemande. En Taine, la clarté française avait donné une interprétation toute positive de l'hégélianisme, tandis qu'Amiel glissait sur la pente dangereuse de cette doctrine et s'y enlisait, faute d'avoir appris à Paris l'exercice raisonnable de l'abstraction.

Les tendances contraires du génie germanique et du génie latin se manifestent en Cherbuliez presque simultanément et se maintiendront dans un parfait équilibre. Depuis l'âge de quinze ans, il est enivré de métaphysique, qu'il considère comme la science du Tout, puisqu'elle lui explique l'homme, la nature et Dieu. Cependant, Descartes offrira à ce calviniste élevé à l'école des anciens, non seulement la justification théorique de son culte inné de la raison, mais des arguments irréfutables à son admiration du classicisme. En second lieu, les livres de Taine arrivent à temps pour ancrer solidement dans la réalité la dialectique hégélienne. Depuis sa première étude esthétique, Cherbuliez incline fortement vers le positivisme, en insistant sur le caractère concret du beau. Peut-être est-ce l'auteur de *La Fontaine et ses fables*, qui le sauva des excès métaphysiques. Il est très possible que sa formation classique, ajoutée à son bon sens genevois, ait sauvé l'équilibre de son esprit. De toute façon, la doctrine de Taine, qu'il ne pouvait ignorer,

lui a été d'un secours puissant. Cherbuliez représente l'idéalisme hégélien dominé par le rationalisme cartésien et corrigé par le positivisme de Taine. C'est ce que notre étude se propose de mettre en évidence. Cependant, avant d'analyser l'œuvre, nous devons rechercher, dans les origines et la biographie de l'écrivain genevois, les sources de son cosmopolitisme.

Il est généralement difficile de reconstituer la vie d'un homme, dans les années qui précèdent sa célébrité. Personne ne pense alors à collectionner sa correspondance, à recueillir ses mots. Pour raconter l'enfance et la jeunesse de notre auteur jusqu'au moment du mariage, les seules sources dont nous disposions étaient le carnet¹ où Marie Cherbuliez-Bourrit, mère du romancier, consignait les événements de famille, une autobiographie², laconique à souhait, et le journal³ d'étudiant du jeune homme, en Allemagne. Les lettres manquent, pour cette époque. Faguet, ami et successeur du romancier à l'Académie, cite bien une lettre de celui-ci à son ami d'enfance, Frank Abauzit. Nous avons tenté de suivre cette piste, mais sans succès. Des souvenirs de famille sur Victor Cherbuliez ont été recueillis par le biographe de son père, André Oltramare, professeur à l'Université de Genève et par Philippe Monnier, dans son livre sur *La Genève de Toepffer*. C'était là, avec quelques articles, notre bagage, pour les années de jeunesse. Il nous restait à utiliser les sources vives que formaient les récits de M^{me} Lippmann, fille de l'écrivain, ou de la famille. Les sources orales sont souvent fort discutables. Cependant, ce qui facilitait notre tâche, c'est que la vie privée de notre romancier manque absolument d'incidents. Avec ses voyages, dont toutes les sources s'accordent à indiquer les mêmes dates, le romanesque mariage de Cherbuliez constitue son événement unique.

La vie de notre héros s'étendra toute droite, toute unie,

1. Une copie de ce carnet se trouve parmi les notes recueillies par Othon Goëpp-Guerlac sur Victor Cherbuliez et déposées à la Bibliothèque de Genève.

2 et 3. En 1927, l'autobiographie ainsi que ce journal se trouvaient en possession de M^{me} Lippmann, fille du romancier, morte depuis.

ses seules aventures étant ses pensées¹. A quoi donc se réduira la contribution du biographe? A tracer l'histoire de son esprit. Et l'histoire de son esprit, où pouvions-nous mieux la trouver que dans son œuvre? L'autobiographie même de l'écrivain nous révèle, dans ses livres, des lambeaux de son existence. Ainsi, l'herbier de son héros, Stéphane, dans *Le Comte Kostia*, c'est l'herbier de Marie Cherbuliez; le cadre du même roman, c'est le château de Bethmann-Hollweg, au bord du Rhin, que le romancier visita pendant ses études à Bonn; le personnage d'Arsène Dolfin, dans *Le Roman d'une honnête femme*, c'est l'ami du jeune Cherbuliez, le Cortiote Rivelli. Laurence Lippmann, M^{mes} M.-L. Pailleron et Noémi Renan affirment que certains personnages correspondent à des types réels : Lady Rovel² c'est M^{me} Blaze de Bury, M^{me} Sauvigny³, c'est Charlotte Rochaix, la femme de l'écrivain, et Jacqueline Vanesse⁴ a le caractère opiniâtre et révolté de Laurence, sa fille.

Une ressemblance marquée donne aux héros de Cherbuliez un air de famille. Et quand un même type revient constamment chez un romancier, qu'est-ce à dire, sinon que celui-ci le porte en lui-même? Gilbert Savile⁵, Didier de Peyrols⁶, Raymond Ferray⁷, Séverin Maubourg⁸, aiment tous, soit la philosophie, soit le calcul infinitésimal, ils sont spinozistes, et nous savons que Cherbuliez était tout cela, les différents témoignages concordent avec le sien pour l'affirmer. Tel critique⁹ contemporain ne s'y méprend pas, en estimant que le romancier ne chercha pas loin pour la création de son héros, Gilbert Savile. Cela prouve la difficulté du romancier à sortir de lui-même. Tout ce qu'il écrit,

1. *Paule Méré*, p. 157 : « Nos plus belles aventures sont nos pensées. »

2. *Miss Rovel*.

3. *Jacqueline Vanesse*.

4. *Ibid.*

5. *Le Comte Kostia*.

6. *Prosper Randoce*.

7. *Miss Rovel*.

8. *Le Fiancé de M^{lle} Saint-Maur*.

9. E. Rambert. *Ecrivains nationaux*, Genève, Sandoz, 1874, p. 315.

c'est l'histoire de son esprit, soit sous forme directe, dans les articles ou essais, soit sous forme romancée. Chaque livre correspond à un événement de son existence : son voyage à Athènes et ses préoccupations platoniciennes donneront *Un Cheval de Phidias*, son séjour à Bonn et l'atmosphère de la province allemande, imprégnée d'idéalité, revivra dans *Le Comte Kostia*, son voyage à Rome se reflétera dans *Le Prince Vitale*. Le cadre des romans et jusqu'aux détails matériels ont leur support dans la sensation par lui vécue. La plupart se déroulent dans les lieux qui lui sont familiers : le Léman et les environs de Melun. « La réalité m'a fourni quelque élément de tout ce que j'ai écrit », avoue-t-il¹.

En confrontant son autobiographie et la vie de tel de ses héros, nous découvrons nombre d'analogies. Didier de Peyrols² emploie son temps à Paris exactement de la même manière que le romancier ; ils sont, tous les deux, des natures contemplatives et rêveuses, ils ont, en commun, leur admiration de Shakespeare, leur amour des classiques, leur goût du théâtre, leurs jugements littéraires. N'était-il pas naturel que, encouragés par ce rigoureux parallélisme, nous ayons reconstitué la vie de Cherbuliez à Paris ou à Berlin, en empruntant quelques traits à son personnage ? Si nous supposons par exemple, que le romancier transpose ses propres souvenirs en représentant Peyrols errant dans les rues tortueuses du quartier latin ou assistant à une représentation d'*Hamlet*, au Théâtre Royal de Berlin, est-ce trop nous avancer ? Cherbuliez adorait le théâtre, il nous le prouve en découpant en pièces ses romans les plus chers. Il avait un culte pour Shakespeare, qu'entre 1849 et 1850 il ne pouvait voir à Paris. Serait-ce invraisemblable qu'il rêvât de le voir à Berlin et que ce rêve fut réalisé ? D'ailleurs, cet épisode berlinois de Didier de Peyrols n'a aucun rapport avec l'action du roman et s'explique plutôt par l'obsession d'un souvenir agréable chez l'écrivain. De même, comment ne pas faire un rapprochement entre la situation de Paule Méré,

1. H. Fritsche. Préface d'*Un Cheval de Phidias*, Berlin, 1880.

2. *Prosper Randoce*.

âme d'artiste que l'esprit de coterie régnant à Genève étouffe, et la situation de Cherbuliez dans le même milieu ? La biographie morale de l'auteur, on peut la suivre pas à pas, en même temps que celle de son héroïne. M^{me} Lippmann m'avouait : « Mon père n'a pas été précoce, » alors que Paule Méré raconte : « On m'a souvent répété que je n'avais appris qu'à grand'peine à lire et à écrire ¹. » Paule, fille d'une danseuse, est mal vue par les Genevois, qui font tout pour empêcher son mariage avec celui qu'elle aime. Cherbuliez, épousant une jeune fille de condition inférieure, eut à vaincre des obstacles analogues. Me fera-t-on un grief d'avoir puisé dans *Paule Méré* pour raconter l'amour de notre écrivain ? Ses compatriotes le prirent bien au sérieux eux, en défendant l'honneur de Genève, qui recevait dans *Paule Méré* mainte égratignure.

On pourrait objecter que la vie de l'écrivain se reflète dans ses romans avec un recul qui va parfois jusqu'à dix ou quinze ans. Mais, si j'ai illustré les idées de 1850, par des citations tirées d'écrits postérieurs de vingt ans même, je l'ai fait parce que le romancier, pareil à ses personnages, est resté fidèle, toute sa vie, à certaines idées de jeunesse. Il n'a pas évolué, ou tout au moins son évolution est restée presque insensible. Son premier roman, *Le Comte Kostia*, respirant une fougue juvénile, et le dernier, *Jacquine Vanesse*, conçu dans l'apaisement de ses dernières années, le montrent immuable, romanesque et bourgeois tout ensemble. Un cerveau si réceptif devait bien refléter les échos que le siècle lui renvoyait, mais sans modifier sa personnalité intime, qui s'est fixée, une fois pour toutes, entre sa vingtième et sa trentième année.

A partir de 1860, date des débuts littéraires de Cherbuliez, notre tâche a été plus facile et moins délicate. Comme il arrive en pareil cas, la critique s'empare du romancier et on garde sa correspondance.

Les origines et la formation de l'écrivain impliquent les origines et la formation de son cosmopolitisme. Celui-ci ne se manifeste pas seulement dans la vie, mais aussi dans

1. *Paule Méré*, p. 126.

l'esprit. On est cosmopolite d'idées, comme on est cosmopolite de goûts ou de mœurs. C'est une manière de sentir, tout aussi bien qu'une attitude intellectuelle, une forme de la pensée, qui comporte les éléments de cette pensée elle-même. On peut être cosmopolite sans une culture excessive et inversement, on peut approfondir des cultures diverses sans acquérir une mentalité cosmopolite, mais s'arrêter à une civilisation unique. Cherbuliez est cosmopolite par son existence remplie de voyages, par son cœur, ouvert à toutes les nations et par son cerveau, qui manie plusieurs langues et qui possède la littérature et la philosophie des grands peuples d'Occident. Cet éclectique s'est approprié des cultures et des civilisations variées, pour en tirer une forme intellectuelle neuve, plus riche sinon plus originale; il vit dans cette région éventée de courants multiples, comme dans son milieu naturel. N'est-il pas obligatoire que nous examinions sa pensée sous tous ses aspects? Les divisions de notre étude étaient commandées de la sorte par les domaines variés de cette activité spirituelle : création romanesque, critique littéraire, esthétique ou politique.

Comme ses personnages, qui demeurent immuables depuis la première page des romans à la dernière, les idées de Cherbuliez seront les mêmes à trente ans qu'à soixante-dix; sa pensée manifeste ainsi un caractère en quelque sorte statique. C'est ce qui nous a dispensé de la traiter d'une manière évolutive, sauf quelques rares exceptions.

J'ai eu à me louer d'aimables amis des lettres, qui ne m'ont pas marchandé leur concours.

Je rends grâce à la mémoire de Laurence Lippmann, qui mit à ma disposition tous les documents inédits légués par son père : son *Journal* d'étudiant en terre germanique, son *Journal d'Allemagne*, à la veille de 1870 et des lettres de Renan, George Sand ou Michelet.

Je me rappellerai toujours le dévouement de mon cher mari, qui n'a hésité devant aucun sacrifice, pour me permettre l'accomplissement de cet essai.

Je remercie profondément mes parents bien-aimés de me m'avoir aidée à leur tour.

Je garde un souvenir ému de mes professeurs roumains, qui en me donnant chacun un grain de leur savoir, ont tous une part dans mon livre.

Que mon maître, M. Fernand Baldensperger, veuille recevoir ici l'expression de ma reconnaissance, pour avoir guidé mon travail, avec la profondeur philosophique et l'érudition qui lui sont propres.

Je n'oublierai jamais les encouragements de M. P. Hazard, dont j'ai mis à profit les lumineuses suggestions.

Je prie M. J. Pommier de croire que je sais mesurer l'importance de ma dette envers lui : si mon étude a quelque mérite, elle le doit en grande partie à sa critique minutieuse et sagace.

J'ai été fort sensible à l'amitié de M. P. Emard, conseiller rêvé par Boileau, et à l'intérêt que m'a témoigné M. J. Voilquin.

J'exprime ma gratitude envers M^{mes} N. Renan et M.-L. Paileron qui, m'accueillant avec tant de bonne grâce, m'ont communiqué leurs souvenirs sur Cherbuliez, fort intéressants, et des lettres inédites, adressées par le romancier à Buloz ou à Renan.

Je me sens redevable à M. Daniel Halévy, pour les lettres inédites de l'écrivain genevois à son ami Ludovic Halévy et je n'ai garde d'oublier les précieux services de M. Fernand Aubert, bibliothécaire à Genève, non plus que de M. Frédéric-Th. Dubois, bibliothécaire à Lausanne.

Que la famille de l'écrivain trouve ici mes remerciements, pour son empressement à m'aider : M^{me} Suter-Cherbuliez, M^{me} Emilie Cherbuliez, M. Charles Cherbuliez.

Je demeure obligée à M. Debu-Bridel d'avoir déposé à la bibliothèque de Genève les documents recueillis sur Cherbuliez par Othon Gœpp-Guerlac, grand admirateur du romancier genevois et ancien professeur à l'Université d'Ithaca, à qui je garde un pieux souvenir.

PREMIÈRE PARTIE

ORIGINES ET FORMATION

GENÈVE (1829-1849)

C'est une vanité fort commune que de rehausser son éclat personnel par celui d'illustres ancêtres. L'auteur de l'*Esprit* par lui-même, si fier de son génie, ne demeurerait pas insensible à la gloire de ses aïeux et Anna de Noailles oubliait ses attaches roumaines pour remonter bien loin au pays de Phèdre. Soit qu'il n'échappât point à cette faiblesse, soit qu'il se sentit gaulois de cœur, Victor Cherbuliez se croyait issu uniquement de huguenots réfugiés à Genève après la Révocation de l'Édit de Nantes. Mais le romancier est de sang mi-vaudois, mi-français, descendant, par sa mère, des Bérenger, originaires du Dauphiné et des Bourrit, venus des Cévennes; par sa grand'mère paternelle, des Cornuaud, réfugiés du Poitou. « C'était déjà à la filiation des Cornuaud, qu'avait recouru en 1847 un de mes oncles, M. Antoine Cherbuliez, économiste fort distingué, pour se faire réintégrer dans ses droits de Français¹, » écrivait le neveu.

Quant à l'ascendance connue des Cherbuliez, elle s'arrête dans le Jura suisse. « Les Cherbuliez ne sont devenus Genevois qu'assez tard; — écrira le romancier — ils avaient commencé par s'établir dans un village vaudois, Noval, au pied du Jura, où l'on en trouve encore². » L'arrière-petit-fils sera obligé de reconnaître que « leur histoire est moins limpide que celle des Cornuaud », car « la libre république parvulissime de Genève avait un bien autre soin de ses

1. Lettre à E. Renan, 15 avril 1881 (inéдите; en possession de M^{me} Noémi Renan).

2. *Ibid.*

archives que le pays de Vaud, alors sujet de Berne¹ ». Il se consolait en pensant aux origines de sa mère : « En revanche, la filiation de la famille de ma mère est aussi claire que celle des Cornuaud, et de degré en degré on remonte jusqu'au Bourrit qui le premier a quitté les Cévennes pour se réfugier à Genève. Un de mes cousins germains, M. Charles Bourrit, agent de change à Lyon, n'a eu qu'à invoquer la loi, il y a douze ans, pour recouvrer sa qualité de Français². »

L'ancêtre paternel le plus reculé que l'on a retrouvé s'appelait Charbilier, ou Cherbilier; il était né entre 1629 et 1642, à Fiez, près de Novalles et de la rive neuchâteloise, où il exerçait la profession de cultivateur³. De ses deux enfants, David fut le continuateur de la famille. Celui-ci, quittant Novalles dans les dernières années du xvii^e siècle, s'établit⁴ à Genève comme maître charpentier, rue du Cendrier. Les Cherbuliez étaient donc Vaudois. Si la famille était autochtone ou venue d'ailleurs, qui saurait le dire?

Dans maint roman, mais surtout dans *Paule Méré*, Cherbuliez a évoqué la vie laborieuse et simple de ses ancêtres. Ils étaient charpentiers, couteliers, faiseurs de ressorts, car, de même que « les Alpes appartiennent aux troupeaux, depuis des siècles, le Jura s'est voué à l'industrie. De La Chaux-de-Fonds jusqu'à Saint-Claude, partout des horlogers, des ouvriers en tout genre; partout règnent l'enclume, le poinçon et le tour; point de cours d'eau qui ne mette des roues en mouvement, et parmi ces chaumines que l'hiver enfouit sous la neige, vous auriez peine à en trouver une d'où ne sortent des bruits d'outils et de métiers⁵ ».

Reçus bourgeois à Genève, en 1790, les Cherbuliez s'orientent vers un nouveau destin avec Abraham, grand-père du romancier. Commis dans la librairie de Barde et Manget, Abraham Cherbuliez devient l'associé de son patron Manget,

1. Lettre à E. Renan, 15 avril 1884.

2. *Ibid.*

3. Il épousa Elisabeth Thurin; de Saint-Maurice, le 3 décembre 1665.

4. Registre du conseil, séance du 11 octobre 1698, « David Cherbillier de Novale, au bailliage de Granson, charpentier, a été reçu habitant », cité d'après E. Ritter, *Victor Cherbuliez, Recherches généalogiques*. Genève, Kündig, 1899, p. 24.

5. *Paule Méré*, Paris, Hachette, 1865, p. 29.

après la mort de Barde. Cette librairie d'Abraham Cherbuliez, sise à Genève, rue de la Cité, jouissait de quelque renommée¹, puisque Napoléon y avait commandé² les *Mémoires* de M^{me} de Warens et de Claude Anet, pour servir de suite aux *Confessions* de J.-J. Rousseau et l'*Histoire des Révolutions de Corse*, par l'abbé Germanen.

Le romancier se montrait fier de son bisaïeul Isaac Cornuau, ouvrier autodidacte devenu maître d'arithmétique, esprit émancipé qui comptait parmi les chefs des natifs³, dans leurs revendications contre les bourgeois. En relations avec le patriarche de Ferney, Cornuau avait participé aux luttes politiques de Genève et à la Révolution, où il avait failli laisser la tête. Ses *Mémoires*⁴ feront rêver son arrière-petit-fils. « Je ne les avais jamais lus, ces mémoires, — écrira-t-il — et je ne les savais pas si intéressants. Style et pensée, il y a là des pages très remarquables et l'histoire de cette dure genèse mériterait d'être publiée telle quelle. C'était un homme supérieur que notre bisaïeul, un peu trop passionné, très entier dans ses haines comme dans ses affections. Ce n'est pas à lui que M. Buloz aurait pu appliquer son adage : je hais les neutres⁵. »

La fille aînée d'Isaac Cornuau, Sara Louise, épousa le libraire Abraham Cherbuliez. De son père, cette femme a hérité une âme ardente et le goût des arts. Elle élève ses six enfants dans l'amour des lettres. Deux de ses fils, André, l'aîné, et Antoine-Elysée, seront professeurs. Ce dernier enseignera l'économie politique à l'Académie de Genève et au Polytechnicum de Zurich. Nature intransigeante et droite, en guerre avec la Genève démocrate de Fazy, il se démit de tous ses emplois après la Révolution de 1846. Joël, qui continue le commerce de son père, sera un libraire lettré, lui-même écrivain. Il fait une étude sur Genève, traduit les *Contes*

1. Marie-Antoinette, dans sa prison, lisait un livre édité chez Barde, en 1784, *Evelina ou l'entrée d'une jeune personne dans le monde*, par miss Burney, traduit de l'anglais, *Journal de Genève*, 12 décembre 1925.

2. Lettre signée Bonaparte, officier d'artillerie, de Valence en Dauphiné, 29 juillet, citée par Bonnières. *Mémoires d'aujourd'hui*, série III. Ollendorf, 1885, p. 280.

3. Descendants des étrangers ou habitants, à Genève.

4. Publiés à Genève, Jullien, 1912.

5. Lettre inédite, 29 avril 1884.

de Zschokke et le *Tableau de l'Histoire Moderne* de Frédéric de Schlegel, tout en publiant, entre 1833 et 1866, la *Revue critique des livres nouveaux*, dont Victor sera un des collaborateurs. Marie, M^{me} Tourte-Cherbuliez, par son mariage, traitera tour à tour, dans ses livres, des problèmes d'éducation ou de romanesques et vertueuses histoires, que Sainte-Beuve cosidère d'un œil bienveillant. Caroline et Adrienne enfin, traduisent de l'allemand et de l'anglais.

Dans *La Genève de Toepffer*¹, Philippe Monnier évoque la vie patriarcale de cette famille : « la sainte pauvreté » habite la demeure, mais « l'esprit y fleurit » et le soir, après la tâche accomplie, les cœurs s'épanchent en « causeries ailées » sous les rayons garnis d'auteurs favoris : Condillac, Platon et Kant, les maîtres d'André; Bentham, le guide d'Antoine; Longfellow, la passion des jeunes filles. Cela faisait une bibliothèque assez cosmopolite.

André Cherbuliez sera le père du romancier. Achevant en 1820 des études théologiques et se destinant au ministère, il est profondément ébranlé par la crise religieuse que le protestantisme genevois traversait alors, et, sentant sa foi vaciller, il renonce, avant Renan, à la mission ecclésiastique. Peut-être le bouillonnement de la jeunesse, l'appel de l'aventure n'étaient-ils pas étrangers à ce revirement, le jeune homme abandonnant une situation sûre pour la condition précaire et subalterne de précepteur. Toutefois, les Genevois, façonnés par les siècles à ce métier, naissent avec la vocation d'éducateur, qu'on y tient en haute estime. Isaac Cornuau n'avait-il pas quitté la *fabrique*, nom dont on désignait l'horlogerie, pour enseigner l'arithmétique? Le frère d'André, Antoine-Elysée, ne débute-t-il pas comme précepteur en Russie en attendant de se faire un nom dans l'économie politique?

André Cherbuliez commence son préceptorat dans la famille du financier Jean Gabriel Eynard, chef du mouvement philhellène, qui trouva en lui une aide magnanime. A Paris, le jeune homme vécut comme précepteur dans la maison du prince Dolgorouki, dont le salon était fréquenté

1. Genève, A. Jullien, 1914, pp. 196-197.

par plus d'un personnage en vue. C'est là que le père du romancier lia connaissance avec le philologue B. Hase et le naturaliste Alexandre de Humboldt, qui devina les aptitudes philologiques du Genevois. Plus tard, attaché à une famille anglaise, celui-ci mène à travers l'Europe une vie nomade, séjournant un hiver à Berne, six mois à Florence, et se familiarisant avec l'humeur capricieuse d'une société bigarrée, brillante et mouvementée, nulle part chez elle, partout à l'aise. Années fertiles en enseignements, car même à un Genevois, habitué aux étrangers, qu'il coudoie dans les pensionnats depuis son plus jeune âge, dans la rue, dans les salons ou dans les hôtelleries, l'intimité, sous le même toit, offre des perspectives autrement riches sur le secret des âmes. C'est dans les expériences de son père qu'on doit chercher les premières amorces d'une vision cosmopolite, chez le romancier. De cette époque date chez le professeur Cherbuliez la passion des langues ; il apprenait non seulement l'allemand, l'anglais, l'italien et l'espagnol, mais l'hébreu, l'arabe et le russe. A Florence, il découvrait l'Arioste, le Tasse, Alfieri. « Sois tour à tour un voyageur qui court le monde en diligence et un boutiquier qui prend l'air sur le pas de sa porte¹ », ainsi, arrivé à son âge mûr, avait-il coutume de parler. C'est précisément ce qu'il fit, une fois son humeur aventureuse apaisée, sa curiosité satisfaite. Il avait couru le monde, il s'était frotté à des caractères différents. Ses observations ne demeureront pas vaines : Victor en fera son profit.

L'heure du « boutiquier » était venue. Il épousa la fille d'un pasteur et entra dans l'enseignement, dont il avait le génie, selon le témoignage de son fils². Il fut régent du Collège, puis professeur de littératures anciennes à l'Université. En lui, le bon sens l'emportait sur le didactisme doctrinaire. C'était un esprit affranchi des préjugés, chose rare pour un Genevois d'il y a cent ans. C'est son père apparemment qui a inspiré à Victor Cherbuliez le personnage du pasteur Bird³,

1. A. Oltramare. *Notices biographiques*. Bulletin de l'Institut Genevois, t. XXI, p. 165.

2. *Autobiographie*.

3. *Paule Méré*.

Écossais au cœur pur et droit. D'autre part, l'abbé des *Causeries athéniennes*, dont Platon, sainte Thérèse, Fénelon et Spinoza composent le bréviaire, semble, avec sa sagesse antique et sa profonde intelligence du cœur, une idéalisation du professeur Cherbuliez, qui ne manquait pas de culture philosophique. Avec son ami Fontanès, plus tard pasteur à Nîmes, il avait étudié les philosophes écossais, moins pour le fond, que pour la méthode. Cependant, son véritable maître à penser fut Condillac. Il racontait volontiers que la lecture de *l'Essai sur l'origine des connaissances humaines* fut pour lui comme un coup de la grâce. Il y apprit l'art d'analyser, de raisonner. Cependant, cette vérité supérieure dont son âme avait besoin, il ne la trouvait ni dans le sensualisme écossais, ni dans le rationalisme de Condillac, mais dans l'univers de Platon et de Kant, régi par l'harmonie et soutenu par les supports puissants du devoir et de Dieu. André Cherbuliez appelait emphatiquement la métaphysique « les hautes Alpes de la pensée, la région où planent les aigles, où le regard apprend à braver le vertige¹ ». La philosophie était pour lui « la vraie souveraine et l'inspiratrice des lettres² ». Sa soif métaphysique trouvait dans l'idéologie allemande ample nourriture. La descendance théologique de Lessing et de Herder lui était chère et, le jour de l'an, il aimait relire le sermon de Schleiermacher, *Am Neujahrstage : Die Aehnlichkeit der Zukunft mit der Vergangenheit*³.

A l'Université, il initiait ses étudiants aux nouvelles méthodes de la philologie allemande. Sa connaissance des langues et des littératures s'étendait à toute l'Europe, y compris la Russie, ce qui, de son temps, était considérable. Son fils déplore qu'il n'ait rien écrit. « Il aimait trop lire⁴ », explique Victor. La seule œuvre qu'il ait laissée, c'est une étude inachevée sur l'orateur Aristide de Smyrne. Épris des anciens, il opposait leur santé d'âme, « qui produit l'harmonie et l'équilibre des forces⁵ », au caractère « maladif »

1. A. Oltramare. *Bulletin de l'Institut Genevois*, t. XXI, p. 161.

2. *Ibid.*

3. *Au jour de l'an : la Ressemblance de l'Avenir avec le Passé.*

4. *Autobiographie.*

5. A. Oltramare. *Bulletin de l'Institut Genevois*, t. XXI, p. 164.

et « fiévreux » du génie moderne. Nous retrouverons chez le fils toutes ces idées du professeur Cherbuliez.

La mère de Victor Cherbuliez, Marie Bourrit, fille du pasteur Charles Bourrit, professeur à la Faculté de théologie, descend, par la lignée des femmes, d'une vieille famille vaudoise qui eut pour aïeul Ferdinand Loys, seigneur de Cheseaux, l'ancêtre du physicien Loys de Cheseaux, qui découvrit la comète de 1747. L'alpiniste Marc Théodore Bourrit, grand-père du romancier, explora le premier — Victor s'en fera une gloire — avec de Saussure, le Mont-Blanc et la vallée de Chamonix. Du côté maternel, Marie était la petite fille de Jean-Pierre Béranger, l'historien de Genève, qui fut, comme Cornuaud, à la tête des natifs. Si M. Bird semble le portrait moral d'André Cherbuliez, M^{me} Simpson¹ n'est pas sans nous rappeler la mère du romancier. Cette petite femme, active et remuante, fille et femme de pasteur, avait la passion de moraliser et de catéchiser. Cœur d'or au demeurant, elle réussissait en toute chose par les divinations de son âme ardente et obstinée. Victor garda une vive impression du fameux herbier qu'elle peignit, sans la moindre connaissance de botanique ou de peinture. Il s'en souviendra dans *Le Comte Kostia*. A son fils, qui lui demandait le secret de son art de peindre, Marie Bourrit répondait : « Mon fils, je l'ai passionnément aimé². » Elle légua à Victor son goût pour la botanique. Il connaît la flore alpine, qu'il décrit longuement dans ses romans³. C'est apparemment toujours de sa mère que l'enfant hérita son don de conteur, « die Lust zu fabuliren », son « théâtre de marionnettes⁴ », comme il se plaisait à l'appeler, car « elle avait beaucoup de grâce dans l'esprit et un goût prononcé pour les arts⁵ ». Peut-être l'image de Goethe était-elle présente à l'esprit de Cherbuliez, lorsqu'il écrivait : « J'ai appris de

1. Paule Méré.

2. G. Valbert. *Ce que pensent les professeurs allemands de l'admission des femmes dans les Universités*. Revue des Deux Mondes, 1^{er} avril 1897, p. 685.

3. Paule Méré, *Le Comte Kostia*, *La Revanche de Joseph Noirel*, *L'Aventure de Ladislas Bolski*, Samuel Brohl et Comp.

4. *Le Comte Kostia*, p. 33.

5. *Autobiographie*.

mon père les choses qui s'apprennent et de ma mère celles qui ne s'apprennent pas¹. » Dans ce foyer uni, où la douceur du père contrebalançait la vivacité de la mère, naquit² Charles-Victor Cherbuliez le 19 juillet de l'année 1829. C'était le second enfant du ménage. L'aînée était une fille.

*
* *

Il nous reste peu de témoignages sur l'enfance de Victor Cherbuliez. C'est dans ses romans qu'il faut le chercher, à travers les héros où il s'est peint lui-même. Aussi en racontant l'enfance de Paule Méré, l'écrivain a-t-il revécu la sienne, Paule, l'enfant à l'âme d'artiste, étant un peu sa sœur. « Je n'ai guère conservé de mon enfance que des souvenirs vagues et incertains. Jamais, je pense, esprit d'enfant ne fut plus confus que le mien et ne se débrouilla plus lentement. Je n'étais ni curieuse, ni questionneuse; repliée en moi-même, je regardais voler les mouches sans penser à rien. Seulement il se faisait tout à coup de grands jours dans mon esprit, et j'apercevais avec surprise des choses tout ordinaires que j'aurais dû voir depuis longtemps et qui me semblaient nouvelles. Alors toute fière de ma découverte, je disais d'un ton grave : « Le ciel est bleu, les cerises sont rouges, l'eau coule ! » Et je m'étonnais que les autres ne parussent pas aussi frappés que moi de ces sublimes vérités³. »

Le petit Victor était un enfant pensif, taciturne, mais câlin, malicieux et déjà spirituel. Lorsqu'il eut quatre ans, sa sœur Sarah, son aînée de deux ans, entreprit l'éducation religieuse du bambin qui, disait-elle, « était assez bien grand pour connaître Dieu⁴ ». « Mon bon Dieu, fais que j'obéisse toujours à mes parents, donne-moi toujours du pain, et fais que je t'aime toujours davantage⁵ », telle fut la prière du

1. *Autobiographie*.

2. Dimanche à 2 h. 1/2 avant midi, rue des Belles-Filles, n° 36.

3. *Paule Méré*, p. 126.

4. Carnet de Marie Cherbuliez-Bourrit.

5. *Ibid.*

gargonnet. Mais huit jours après, au lieu de pain, il demandait du fromage. Alors la sœur ne voulut plus lui faire faire sa prière : « Il pourrait demander demain mon jambon », disait-elle. A la question : « Qu'aimerais-tu mieux être : enfant gâté ou enfant aimé¹ ? » Victor répondait par une de ces sentences qui lui deviendront coutumières plus tard : « Enfant gâté, car on ne gâte que ceux qu'on aime². » Sous des airs distraits, il cachait une intelligence active et un cœur frémissant. Chaque matin, ses yeux s'ouvraient sur un riche décor, sans cesse renouvelé. « La chambre où je couchais dominait un beau paysage. Le matin, à peine éveillée, — c'est Paule Méré qui parle — je courais pieds nus à la fenêtre, et je contemplais le lac et le ciel. Ce qui me plaisait le plus, c'étaient les lignes des montagnes et des coteaux. Ces lignes onduleuses ou coupées me racontaient de longues histoires ; j'y voyais de profonds symboles dont je me piquais de pénétrer le sens. Que de niais raisonnements je faisais à ce sujet ! Sottes, mais douces chimères, dans votre chère société comme le cœur me battait follement³ ! ». Le Léman, avec son miroir instable, répétant la gracieuse guirlande de ses rives verdoyantes, l'ondulation sombre du Jura, fermant l'horizon d'un côté et, de l'autre, la masse hautaine du Mont-Blanc, y a-t-il meilleur spectacle pour faire éclore dans une âme neuve l'amour de la création ?

Les enfants timides et imaginatifs, tout en s'enfermant en eux-mêmes, épanchent sur les plantes et les bêtes leur besoin de sociabilité. Rien de plus triste que la ville, pour un être pareil. Heureusement, Genève n'avait pas perdu son air de grand village et ses mœurs champêtres, qu'elle garda jusqu'à la démolition de son enceinte⁴. Nous voyons Victor assis sur la berge de l'Arve, rêver doucement, ou bien, dans le bois tout proche de La Bâtie, pénétrer le mystère des arbres, des fleurs ou des oiseaux. Il étudie leur caractère, leur parle et s'en fait des confidents. Ses amis sont les chênes de la forêt et les vaches de la prairie. A l'âge de douze ans, Paule est

1. Ph. Monnier. *La Genève de Toepffer*, p. 118.

2. *Ibid.*

3. *Paule Méré*, pp. 127-128.

4. En 1849.

grondée par sa grand'mère, pour avoir rêvé d'un vieux chêne :

— « Vous êtes folle!... et on se rirait de vous, si on vous entendait.

— Mais, bonne maman, c'est le chêne qu'il faut gronder ; je vous jure que je ne cours pas après lui et que c'est lui qui vient me chercher¹ ! »

Certains hommes traînent, tout le long de l'existence, la nostalgie de leur enfance enchantée. Cherbuliez est de ceux-là. Il essaiera continuellement de recréer plus tard ses premières joies, qu'il vécut à Champel ou à Combs-la-Ville. Comme pour son héroïne, son rêve sera une maisonnette, avec un verger et des poules. Là commençait ce monde secret, peuplé d'êtres doux et bienveillants, où il se sentait à l'aise. Ces liens d'intelligence avec la nature ne sauraient être rompus que par la mort. Nos manies d'enfant nous marquent d'un signe indélébile. Chaque buisson murmure à Marcel Roger qui, aimant et se sachant aimé, revient à la joie de vivre : « Il est retrouvé. » Et lui se dit : « C'est de moi qu'ils parlent, il faut les croire². » Ce n'est pas la recherche d'un refuge apaisant, à la manière des romantiques, mais une camaraderie avec les choses et les bêtes, qui rapproche Cherbuliez de Dickens et d'Alphonse Daudet.

Pourtant, l'aptitude à la rêverie, si elle trahissait une âme de poète, ne faisait pas du jeune Victor un enfant vif et éveillé. On eut quelque peine à lui apprendre l'alphabet. « On m'a souvent répété — se souvient Paule Méré — que je n'avais appris qu'à grand'peine à lire et à écrire, et que j'avais été le désespoir de mes premiers maîtres. Bonnes gens, veuillez me pardonner ! L'alphabet me semblait une chose contre nature. Je crois voir encore la vieille demoiselle à lunettes qui me donna mes premières leçons. Un jour qu'elle me demandait comment on écrit le mot *oiseau*, je lui répondis : « On prend un crayon et on fait le portrait « d'un canari. » Aussi, quand plus tard j'entendis parler des

1. *Paule Méré*, p. 139.

2. *Ibid.*, pp. 70-71.

hiéroglyphes des Égyptiens je m'écriai : « Je les avais inventés avant eux ! »

Genève possédait alors un collège bien organisé, ou Gymnase, appelé « Années de Belles Lettres », dont la création remontait à Calvin.

Au Gymnase, où sa mère note l'entrée de Victor à l'âge de cinq ans, celui-ci est un élève timide et très sage. « Tous les jours il apprend une colonne de mots et des fables », indique Marie Cherbuliez sur son carnet. Nous le découvrons dans la « promotion² » de huitième, avec un prix d'écriture, le 20 juin 1836. Son goût et ses aptitudes pour les disciplines classiques s'accroissent à mesure qu'il avance dans ses études. A partir de la sixième classe, il figure tous les ans sur le palmarès avec des prix de latin, plus tard de grec et de composition française. Ce qui encouragea dès cette époque ses prédispositions littéraires, c'est la circonstance heureuse d'avoir rencontré Toepffer, maître d'école attaché gaiement à ses devoirs, excursionniste infatigable dans ses *Voyages en zig-zag*, conteur malicieux et attendri, maniant le pinceau comme son père, méditant, sans pédanterie, sur les problèmes du beau, ou agitant la fêrule du pédagogue. Aussi trouvons-nous étrange que cette figure, qui nous semble empreinte de grâce, de modération et de bon sens, ait apparu à tel³ de ses élèves sous les traits

2. Paule Méré, pp. 126-127.

3. Collège de Genève. *Palmarès*. Cérémonie annuelle de distribution des récompenses.

Promotions du 20 juin 1836 : prix d'écriture en VIII^e classe.

Promotions du 21 août 1837 : prix d'arithmétique en VII^e classe, confèrent (élève qui a obtenu un accessit) d'orthographe, VII^e classe.

Promotions du 13 août 1838 : prix, VI^e classe latine.

Promotions du 12 août 1839 : enseignement littéraire, prix de latin V^e classe latine.

Promotions du 10 août 1840 : enseignement littéraire, prix de latin et confèrent de version latine, IV^e classe latine.

Promotions du 9 août 1841 : enseignement littéraire, III^e classe latine, prix de latin et prix de grec.

Promotions du 8 août 1842 : enseignement littéraire, II^e classe, prix de latin et confèrent de version latine ; prix de grec et confèrent de version grecque ; prix de composition française.

Promotions du 14 août 1843 : enseignement littéraire, I^{re} classe, prix de latin, prix de grec et confèrent de version grecque, prix de composition française, confèrent de récitation, confèrent d'histoire et de géographie.

3. Rodolphe Rey. D'après Rossel, *Histoire de la littérature suisse*, Lausanne, ayot, 1910, t. II, p. 154.

sévères d'un régent de collège. Notre auteur, en revanche, témoigne sa reconnaissance au maître : « J'ai eu pour professeur de Belles Lettres, au Gymnase, M. Toepffer, qui, me trouvant de l'étoffe, s'intéressa à mes premiers essais de composition littéraire. J'ai eu beaucoup à me louer de ses conseils et de ses encouragements¹. »

La jeunesse de Victor Cherbuliez coïncide avec une période tourmentée de l'histoire genevoise. La philosophie du XVIII^e siècle avait ébranlé le dogme calvinien, la Révolution et l'Empire avaient porté atteinte à la vieille discipline calviniste. La Constitution genevoise où les tendances aristocratiques avaient peu à peu abandonné les principes démocratiques moyenâgeux, chancelait à son tour devant l'assaut des idées nouvelles. Les radicaux, en lutte contre le régime patricien, passaient des invectives aux révolutions, pour renverser le parti conservateur. Les troubles politiques se compliquaient de troubles religieux : les catholiques gagnaient du terrain et l'église d'État ployait sous les coups des « momiers » qui, prêchant le « réveil », rappelaient aux fidèles les sévérités du dogme initial, dont la Vénérable Compagnie s'était quelque peu relâchée. Comme Calvin, trois siècles auparavant, Fazy, par ses réformes, rendait Genève méconnaissable. Les vieux Genevois étaient consternés de voir leurs Conseils envahis par les catholiques, la poussière de leur enceinte répandue aux quatre vents, la Cité de Dieu ouverte à toutes les hérésies. Rodolphe Toepffer demeurait inconsolable et le poète Chaponnière se lamentait dans ses élégies :

« Sur tous les fronts, Genève, ô ma patrie,
Je vois régner la tristesse et le deuil² ».

Il incarne toute une catégorie de Genevois, M. Zacharie, le personnage bourru de Philippe Monnier, avec son patriotisme amer, qui se manifeste par deux manies : l'horreur de voir une servante papiste dans sa maison et la haine de Fazy, cet antéchrist.

C'est dans cette atmosphère pesante que grandit le jeune

1. *Autobiographie*.

2. M. Monnier. *Genève et ses poètes*, Paris, Sandoz et Fischbacher, 1874. p. 258.

Victor, parmi des esprits aigris, mécontents, ou profondément découragés. Son père pourtant, le professeur André Cherbuliez, quoique de la génération aînée, de celle qui avait eu vingt ans en 1815 et avait ainsi assisté aux transformations de la Genève familière à sa jeunesse, était de ces esprits modérés, sans passions violentes, qui savent vaincre leurs goûts, pour juger. De même qu'il avait rejeté le formalisme sec de la Vénérable Compagnie, son cœur se refusait à partager le mysticisme déchaîné des dissidents. Tout en travaillant pour le protestantisme libéral, il se tenait à l'écart des polémiques. Élevé dans les idées de son père, dont il respectait le caractère droit et admirait l'érudition, le jeune Victor applaudira franchement, avec ceux de sa génération, à l'œuvre de Fazy et à l'ère nouvelle. En parlant du grand homme politique, le romancier écrira : « Il fit sortir de terre une nouvelle ville, il y convia les étrangers, la tolérance, l'esprit du siècle¹. » Cependant, l'oncle de Victor, l'économiste Antoine Élysée Cherbuliez, combat vivement James Fazy dans sa *Démocratie en Suisse*², où la critique de la souveraineté populaire s'anime souvent jusqu'au pamphlet. Au fond, à Genève, les milieux intellectuels, s'ils cultivaient des sentiments libéraux, n'en haïssaient pas moins la démocratie. Le bon Rodolphe Toepffer devenait féroce en invectivant les radicaux, « ces infâmes niveleurs », ces « méchants, stupides et ignorants », « démoralisateurs du peuple ».

En 1883, G. Valbert, qui sera le pseudonyme de Cherbuliez, donnera un amusant aperçu de ces luttes politiques à Genève : « Entre 1830 et 1845, les radicaux suisses traitaient les conservateurs d'odieux tyrans. Le seul tort qu'on pût sérieusement leur reprocher, était d'avoir un peu d'étroitesse dans leur piétisme, trop d'entêtement dans leurs préjugés, trop de morgue, et de donner à leur administration le caractère d'un gouvernement de coterie. Très entendus aux affaires, ils n'admettaient pas que personne autre y touchât. Ils disaient : Nous et nos amis,

1. *Paule Méré*, p. 82.

2. Paris, J. Cherbuliez, 1843.

— et le monde finissait là. On les avait appelés « le parti des *nous* ». En revanche, la première association des radicaux qu'on vit se former à Genève fut surnommée par un homme d'esprit : l'hôpital des amours-propres blessés. Le mot ne manquait pas de justesse, mais c'est une grande faute à un gouvernement de blesser trop d'amours-propres¹ ».

En l'été de l'année 1843, notre futur romancier finit ses études au Gymnase. Il n'a pas accompli ses quatorze ans, que sa vocation semble se dessiner, son goût pour les lettres étant très vif. Mais, par principe d'éducation, son père le poussa vers les études scientifiques. Il passa ainsi trois ans à la Faculté des Sciences, en y obtenant son baccalauréat ès-mathématiques. A la même époque, on remarque le jeune Cherbuliez à l'Académie, dans l'auditoire des Belles-Lettres, c'était le nom qu'on donnait à la Faculté des Lettres. Parmi ses camarades de la même « volée », Louis Soret deviendra le physicien distingué, Coulin et Tournier seront des pasteurs et prédicateurs éloquents.

Trois passions se partageaient l'âme de Cherbuliez : Voltaire, le grec et la philosophie. Voltaire fut le grand esprit qui présida à la formation de notre romancier; Victor le lit et le relit avec fureur, « à un âge où, d'ordinaire, on le trouve trop simple pour sentir tout ce qu'il vaut² ». Son goût du grec, il le tenait de son père : « Le grec, pour moi, c'était mon père et je buvais à même³. » Les classiques latins n'étaient pas négligés non plus et dès la quatrième classe du collège, l'enfant lisait et commentait, avec son père, Quintilien, Tacite même. La passion de l'antiquité, Victor l'alliait à l'amour pour la métaphysique, où il se retrouve encore avec son père. A l'Académie, son professeur de philosophie, Ernest Naville, spiritualiste ardent, témoignait une force de conviction toute genevoise pour combattre matérialisme, déterminisme et athéisme, en installant Dieu avec le secours des sciences, au faite de la création. Brillant en chaire, mais sans originalité philosophique dans ses études, dont les

1. G. Valbert. *Le radicalisme et ses variétés*. Revue des Deux Mondes, 1^{er} novembre 1883.

2. *Autobiographie*.

3. *Ibid.*

principales sont la *Logique de l'Hypothèse* et *Le Libre Arbitre*, il publia les œuvres inédites de Maine de Biran. Victor Cherbuliez souffrait d'entendre ce disciple du philosophe écossais Reid enseigner à ses élèves l'horreur de la métaphysique où il ne voyait « que des questions inutiles et des questions dangereuses¹ ». Au fond, c'est aux métaphysiciens allemands qu'il en avait lorsqu'il condamnait « les esprits spéculatifs qui ont la prétention de construire la science *a priori*, au moyen des données de la raison seule », une philosophie sérieuse étant nécessairement « établie selon les règles de la méthode scientifique² ». Il avait pour principe que « la timidité et l'abstinence de l'esprit sont les premières vertus, le secret d'être heureux dans ce monde-ci et dans l'autre³ ». Cette doctrine influença notre étudiant dans ce sens qu'il en prit le contre-pied, en se vouant éperdument à la métaphysique.

La philosophie allemande avait trouvé en Suisse un débouché propice. Le côté rationaliste de l'esprit genevois est séduit par l'exaltation kantienne de la raison. La doctrine calviniste s'accommode bien d'une obligation morale où paraît l'influence subconsciente de Dieu. Un Rodolphe Toepffer, un Adolphe Pictet, un André Cherbuliez même, empruntent à Kant certain tour d'esprit. La vaudoise Lausanne, plus lyrique, embrassait Hegel, dans les vertigineuses constructions métaphysiques de Secrétan et l'individualisme extrême de Vinet. Cette atmosphère favorisa en Victor Cherbuliez des inclinations que le commerce intellectuel avec son père n'avait que trop encouragées. « J'ai toujours eu du goût pour les questions inutiles et dangereuses⁴ », écrit-il en faisant allusion à la métaphysique. Si grand est son zèle, qu'il apprend l'allemand pour lire Kant « dans sa langue⁵ ». Pendant deux ans, il se plongeait dans la *Critique des deux Raisons*. A cette lecture, il joignait l'étude d'Aristote, dont il trouve l'aridité compensée par des

1. *Autobiographie*.

2. E. Naville. *La physique moderne*, Paris. Alcan, 1891, p. 243.

3. *Autobiographie*.

4. *Ibid.*

5. *Ibid.*

échappées métaphysiques. En 1848, il écrit à son ami d'enfance, Frank Abauzit : « Pendant que vous nagez dans la philosophie de l'absolu, je me plonge dans l'*Organon*. Je vous jure que ce n'est pas chose facile que de labourer ces grandes pages serrées de l'édition de Becker. J'en suis au milieu des *secondes analytiques*. On est du reste bien récompensé de cette peine : au milieu de la dissection du syllogisme, on rencontre des oasis métaphysiques dont la physionomie n'est pas si différente de celle de notre Hegel...¹ »

Dans les beaux jours ensoleillés, le jeune homme partait avec son père en de longues excursions à travers les Alpes². Il s'en souviendra peut-être, en faisant dire à un de ses héros : « Pendant l'été, nous courions le pays à la recherche des fleurs et des fossiles du Jura ; en automne, nous allions dans les bois chasser la gélinotte et le coq de bruyère. Partis avant l'aube, je nous vois revenant le soir affamés, rendus de fatigue, mais le cœur content et ne déparlant pas. Ma mère nous attendait inquiète, à demi fâchée. L'embrasant sur les deux joues : « Henriette, lui disait mon père, « gronde-moi bien. Toutes les femmessages sont grondeuses³. » Nous les voyons herborisant, comme maint personnage du romancier, s'émerveillant, oubliant la philosophie et leur propre existence qui va se confondre avec l'univers. L'entente entre ces deux êtres, le père et le fils, le maître et le disciple, fut toujours parfaite. Ils avaient les mêmes idées, les mêmes inclinations. Les goûts et les talents du père, Victor les prolonge et les accentue. Ce n'est certainement pas seulement à sa fille qu'il songeait en écrivant : « Hélas ! je ne sais ni peindre ni dessiner, et je le regrette tous les jours de ma vie. Ce qui me console un peu, c'est que ma fille dessine. C'est un être bien incomplet que l'homme, puisqu'il en est réduit à se compléter dans ses enfants⁴. » André Ultramar, collègue du professeur Cherbuliez à l'Académie, appelle scientifiquement cette intimité spirituelle, « trans-

1. Faguet. *Discours académiques*, 1901, p. 7.

2. *Ibid.*

3. *Paule Méré*, Paris, Hachette, 1865, pp. 4-5.

4. *Autobiographie*.

fusion de deux esprits¹ ». En 1846, après un examen qu'il venait de faire subir à son fils, André Cherbuliez avouait à sa femme: « J'ai été très content de Victor; il m'a semblé que je me répondais à moi-même². »

Selon le témoignage de M^{me} Amstel, une personne qui a joué un rôle dans la jeunesse de Victor Cherbuliez, fut sa tante maternelle, M^{lle} Octavie Bourrit. Elle habitait à Chêne-Bougeries, gros bourg près de Genève, où son neveu allait la voir le jeudi. C'était une vieille fille, qu'une philosophie voltairienne consolait des romanesques déceptions de sa jeunesse. D'après le même témoin, le jeune Victor fut envoyé à Chêne-Bougeries pour faire son éducation religieuse. Les tempêtes ecclésiastiques qui secouaient le vaisseau de Calvin, pas plus que les incertitudes religieuses de son père, n'étaient faites pour engendrer la foi dans une âme formée de bonne heure à l'école de Voltaire. A seize ans, Victor Cherbuliez n'est nullement croyant, dans le sens chrétien du mot; son Dieu paraît être celui du Vicaire savoyard et non pas celui de Calvin. M. Segond, le pasteur de Chêne-Bougeries, possédait, semble-t-il, une « méthode sûre³ » d'éveiller la foi et des « arguments à poigne³ ». Connaissant le souci de chaque instant qu'était pour André Cherbuliez l'éducation de son fils, nous ne voyons pas beaucoup ses raisons d'avoir eu recours à un pasteur de village dans une tâche aussi délicate. Faut-il établir un rapprochement entre la personne du pasteur (nous supposons que c'était un pasteur, quoique M^{me} Amstel l'appelle le père Segond) et les curés de village crayonnés par Cherbuliez dans ses romans? En tout cas, cette page de sa vie, si elle a réellement existé, n'a pas laissé d'autres traces dans l'âme de notre écrivain.

En 1847, les études de Victor Cherbuliez à l'Académie de Genève, sont achevées. Conformément aux traditions de la famille, il donne, çà et là, quelques leçons de grec et de latin. Il économisera sagement ses modestes revenus, car,

1. *Notices biographiques*. Bulletin de l'Institut genevois, t. XXI, p. 157.

2. *Ibid.*

3. A. Van Amstel. *V. Cherbuliez*, *Revue Bleue*, 11 août, 1900, p. 186.

à son tour, il rêve d'évasion, de voyage. Deux ans plus tard, en 1849, il fait un petit héritage¹, qui lui permettra de se rendre à Paris au mois de juillet.

PARIS (juillet 1849-décembre 1850).

Notre Genevois n'apporte pas à Paris, comme tant de jeunes orgueilleux, parmi lesquels trente ans après, cet autre Suisse, Edouard Rod, l'ambitieux projet de devenir une étoile dans la constellation des lettres. Pour l'instant, au moins, ce désir est confus et demeure inavoué. Les mathématiques, Aristote et Kant, autant que ses innombrables lectures, ont surchargé son esprit, sans le mûrir. Avec l'âge seulement, en ordonnant le savoir acquis, son cerveau se rendra maître de ses richesses. D'autre part, ce qu'il a appris n'a fait qu'exciter sa soif de connaître le fond des choses. Victor Cherbuliez est Genevois, donc raisonnable et méthodique.

Il prétend que c'est pour obéir à son père qu'il aurait étudié les mathématiques à Genève. « Mon père jugeait qu'il était bon de réagir contre ses inclinations naturelles, ou du moins, avant de s'y livrer, il faut avoir acquis une culture générale² »... Mais il partageait trop les idées paternelles pour l'avoir fait uniquement par soumission. « J'ai étudié le calcul infinitésimal, je ne le sais plus, mais ce genre d'études fortifie sûrement le cerveau³. » Il y a déférence filiale, mais il y a aussi un plan arrêté. Avant de se mettre à la tâche, il ne sait pas encore laquelle, — il est très possible qu'il pense déjà au professorat, — il veut se forger un instrument fin, son esprit, qui doit être exercé par le raisonnement et orné de savoir, à l'instar des humanistes. Il apprend le sanscrit, les tâches arides ne le rebutant pas. Il est très probable aussi que la volonté perspicace du père voulut réagir contre la facilité de son fils, en lui donnant des habitudes de travail régulier et sérieux. « Mon père attachait du

1. 3.000 francs.

2. *Autobiographie*.

3. *Ibid.*

prix à toutes les études qui demandent des efforts. Il m'engagea vivement à étudier à Paris une des langues de l'Orient, me laissant libre d'employer le reste de mon temps comme il me conviendrait¹. » Par cette éducation laborieuse, le mysticisme scientifique du siècle y aidant aussi, Cherbuliez arriva à considérer la poésie comme un couronnement de la science. « Après avoir balancé quelque temps entre la poésie et la science, il se résolut à les cultiver l'une et l'autre. Il estimait que l'exacte précision est la vertu des grands poètes, et que, si un peu de science éloigne de la poésie, beaucoup de science y ramène². » Tout le long de sa vie, sa pensée a été dominée par cette idée gœthéenne, qu'on retrouve encore en son dernier livre : la science rejoignant la poésie dans l'irréel. « Les mathématiques pures sont la plus romanesque des sciences ; elles n'ont rien à démêler avec les réalités de la vie, elles nous transportent dans le monde des suppositions et des rêves³. »

Le jeune homme suivit donc au Collège de France les admirables cours d'Eugène Burnouf qui, en cette année 1850⁴, interprétait le troisième livre de *Manou*. Son élève genevois admirera en lui le « grand orientaliste... qui a ressuscité, en quelque sorte, le Zend et démêlé, le premier, les obscures origines du bouddhisme⁵ ». Plus tard, devenu l'ami de Renan et apprenant que celui-ci s'initiait au sanscrit à la même époque, Cherbuliez regrettera qu'ils ne se soient pas connus dès leur jeunesse et que tant d'années demeurent perdues pour leur amitié. « Vous m'avez dit ce matin une chose qui m'attriste, écrit le romancier. Je ne puis penser sans chagrin à la mauvaise chance que j'ai eue quand je suivais le cours de Burnouf. Combien peu s'en est-il fallu que je ne fisse votre connaissance dès ce temps-là⁶ ! » Cherbuliez fait erreur en affirmant, dans son *Autobiographie*, qu'il assistait, à la même époque, au cours de

1. *Autobiographie*.

2. *Miss Rovel*, Paris, Hachette, 1875, p. 3.

3. *Jacquine Vanesse*, Paris, Hachette, 1898, pp. 223-224.

4. Depuis le mois de janvier.

5. *Autobiographie*.

6. Lettre à E. Renan.

J.-J. Ampère, sur l'histoire de la littérature française au moyen âge, puisque l'affiche annonçait qu'en l'absence du titulaire, M. de Loménie traiterait du *Mouvement littéraire en France depuis 1789*. Le lundi et le jeudi, Jules Michelet appliquait *Les Principes de la philosophie de l'histoire exposés dans les deux années précédentes, à l'histoire des trois derniers siècles*. Le goût du mysticisme et de l'héroïque idéalisme médiéval, que le romancier témoignera dans ses livres, l'apparente à Michelet, non moins que son admiration de l'Italie, foyer de la Renaissance, où l'un comme l'autre voient une synthèse du moyen âge et du platonisme. Peut-être, l'influence de l'historien n'est-elle pas étrangère à ces idées du disciple. De toute façon, dans son essai, *Le Grand Œuvre*, Cherbuliez s'aventurera à son tour dans la science à l'ordre du jour qu'était la philosophie de l'histoire.

En revanche, la flamme démocratique de Michelet dut toucher médiocrement l'étudiant, qui retint seulement ce qui s'accordait à ses origines et à sa formation. Il détestera doublement les jésuites, comme voltairien et comme Genevois, marqué par le calvinisme, sous l'écorce philosophique. Mais, en bon bourgeois de Genève et malgré son admiration pour l'œuvre politique de Fazy, au fond du cœur il n'adhérera jamais à la démocratie, dont les principes égaux lui semblent contraires à la nature. Michelet ne put transmettre l'amour populaire qui le consumait à ce Genevois accessible au seul enthousiasme métaphysique, mais barricadé dans sa méfiante modération quant aux choses du monde tangible. A la Sorbonne, Jules Simon étonnera notre étudiant par ses leçons sur la *République de Platon*, dans lesquelles « il parlait de tout, sauf de Platon¹ ». En fait, ce cours portait pour titre *La Philosophie morale de Platon et des écoles platoniciennes, jusqu'à l'école d'Alexandrie*. Étudiant sérieux, Cherbuliez partageait son temps entre l'Université et le Collège de France, la bibliothèque de l'Institut, où il lisait le *Ramayana* et le musée du Louvre¹.

1. *Autobiographie*.

Comme dans ses romans, le personnage sympathique emprunte toujours à l'auteur quelque trait de sa vie ou de son caractère, nous pouvons conjecturer, avec beaucoup de vraisemblance, que notre Genevois prit logement aux abords du Luxembourg, dont les ombrages lui parlaient de sa cité champêtre. Il précéda donc, soit le ténébreux Maurice d'Arolles, rue de Médicis¹, soit le rêveur Didier de Peyrols², rue Bonaparte, près de la place Saint-Sulpice. Ce qui renforce cette hypothèse, c'est qu'en 1880 il habitera la rue Gay-Lussac³, et en 1889 nous le trouverons installé rue de Tournon⁴, où avait logé son héros Prosper Randoce. Didier de Peyrols⁵ a sensiblement les mêmes goûts que Victor Cherbuliez. Voici l'emploi de son temps, dans la métropole parisienne : « Didier se plongeait dans ses intégrales, si bien qu'il passait des matinées entières sans se souvenir qu'il avait un frère... L'après-midi il se promenait sur les boulevards ; le soir il allait au Français⁶. » De même que son héros, notre Genevois promenait peut-être ses « mélancolies » et ses longs « soliloques » dans quelque coin désert du quartier latin. Plus tard, dans ses romans, il manifeste l'habitude de s'entretenir avec les vieilles maisons, qui lui racontent des histoires d'autrefois.

Parmi les sages distractions du jeune Victor, la plus goûtée était le théâtre. « J'allais au théâtre plusieurs fois par semaine⁷. » Le milieu du siècle dernier marquait au théâtre l'interrègne indécis, où, le drame romantique étant mort d'épuisement, le drame bourgeois n'avait pas encore trouvé sa voie. En attendant, le public dépité se retrempait aux sources toujours vives du classicisme, dans les fades tragédies de Ponsard, mais surtout, par le truchement tout feu et flamme, de Rachel, Phèdre, Hermione ou Camille, revivaient au Français leur passion enrichie de toutes les souff-

1. *Le Fiancé de Mlle Saint-Maur*, Paris, Hachette, 1876.

2. *Prosper Randoce*, Paris, Hachette, 1868.

3. 17, rue Gay-Lussac. Billet à Ludovic Halévy.

4. Billet au même.

5. *Prosper Randoce*.

6. *Ibid.*, p. 109.

7. *Autobiographie*.

frances romantiques. Augier, encore hésitant, s'essayait à mettre sur pied une humanité moyenne et Scribe charmait notre provincial par ses tours de prestidigitateur. Fraîchement installées à l'Odéon ou à la Comédie Française, les gracieuses silhouettes de Musset, avec leur subtile psychologie amoureuse, chatouillaient délicieusement les sensibilités parisiennes. L'assiduité à fréquenter le Théâtre Français prouve que notre étudiant féru d'humanités brûlait de voir sur les planches les chefs-d'œuvre dramatiques. Mais les temps étaient révolus où Berlioz entendait Shakespeare en anglais sur la scène de l'Odéon, et notre Genevois, comme un de ses héros, dut probablement attendre son voyage à Berlin pour assister à la représentation d'*Hamlet*. En revanche, c'est à Paris que Victor Cherbuliez a pris contact, intimement, avec l'art. Si les chefs-d'œuvre de l'architecture gothique le laissent assez indifférent, — il leur préférera les monuments antiques — en revanche il fait de longues stations dans les salles du Louvre. « Je fréquentais assidûment le musée du Louvre, dont les riches collections de tout genre m'inspirèrent à jamais l'amour des arts¹. »

En débarquant dans la cité parisienne, le jeune homme ne devait pas se sentir complètement perdu². Son oncle, l'économiste Antoine-Elysée Cherbuliez, vivait à Paris, modestement, dans un exil volontaire, depuis que la révolution de 1846 avait élevé au pouvoir à Genève le parti radical. D'autre part, au n° 40, rue de la Monnaie, la librairie Joël Cherbuliez avait une succursale où le neveu était certain de trouver bon accueil. Mais ce n'est pas l'air du pays qu'il était venu chercher sur les bords de la Seine. L'étudiant se sent-il isolé dans la foule indifférente? Tout ce que nous en savons c'est qu'il eut pour ami non pas un Parisien, mais un « Corfiote, nommé Rivelli, âme exquise et tourmentée³. » « J'ai beaucoup pensé à lui en peignant le caractère d'Arsène dans *Le Roman d'une honnête Femme*⁴ »,

1. *Autobiographie*.

2. Son père vint le voir en août 1850. (Carnet de Marie-Bourrit Cherbuliez).

3. *Autobiographie*.

4. *Ibid.*

avouera le romancier. A en juger d'après le personnage d'Arsène Dolfin, Rivelli était déchiré entre le désir de sainteté et les tentations de la chair... « Il y a en moi deux hommes, deux âmes, deux esprits... Hélas! il se livre dans ma conscience des combats à outrance qui m'épouvantent. Pourquoi faut-il donc que j'unisse à mes aspirations héroïques une imagination trop tendre que le beau ravit et qui caresse des folies¹? » Le bourgeois pondéré réalisa-t-il avec ce jeune exalté le couple du sage et du fou, qui deviendra un de ses thèmes romanesques favoris? A côté de l'inquiet chercheur d'idéal, Cherbuliez représentait-il le médiocre bon sens? Employa-t-il sa raison à diriger cette âme vacillante? Le romancier oublie de nous apprendre s'il remplit dans cette liaison le rôle du bon Gilbert envers le malheureux Stéphane². A un point de vue différent, cette amitié marque les tendances cosmopolites de notre Genevois. Non seulement son instruction ne se borne pas à la langue et aux chefs-d'œuvre d'un seul pays, mais son cœur le porte à comprendre et à aimer des étrangers. Loin de repousser cet absurde Rivelli, méridional à l'âme incohérente et volcanique, il en fait son « compagnon d'études et de plaisirs³ ».

Tel est Victor Cherbuliez dans sa vingt et unième année, pendant son séjour à Paris : un jeune homme simple, sage, désireux de s'instruire. Ces dix-huit mois de vie parisienne, après le commerce quotidien de Voltaire, en astreignant sa pensée à la discipline toute française de l'ordre et de la clarté, garantiront son jugement contre les pièges séduisants que l'hégélianisme allait lui tendre bientôt. Car, après les lucidités de la raison, il voulait connaître les ténèbres du rêve et de l'idéal. Paris ne l'a pas transformé du coup en un pur esprit français; mais, déjà hégélien, peut-être sans le savoir, par une tendance naturelle de son cerveau réfléchi, il aime mettre les contraires face à face, avant de conclure.

Au mois de décembre 1850, il rentre dans sa famille, et part en février suivant pour Bonn.

1. *Le Roman d'une honnête Femme*, Paris, Hachette, 1866, p. 245.

2. *Le Comte Kostia*, Paris, Hachette, 1863.

3. *Autobiographie*.

BONN (Février-Juillet 1851)

Comme tout le monde intellectuel de l'époque, Genève subissait le prestige d'une Allemagne transcendante, hardiment spéculative et naïvement mystique, révélée à l'Europe émerveillée par la cosmopolite Corinne. La patrie de Lotte devait rester encore pour quelques années, aux yeux de l'étranger, le doux pays patriarcal des humbles vertus domestiques, des âmes candides et des amours pures. C'est cette terre rêvée qu'un Edgar Quinet, puis un quart de siècle après, un Frédéric Amiel, avaient cherchée à Heidelberg.

Victor Cherbuliez ne suivit pas leurs traces, mais à l'instar de cet autre Suisse, Secrétan, il choisit Bonn, la charmante petite ville, pittoresquement assise au bord du Rhin, à l'université entourée d'ombrages accueillants. Notre Genevois prit logement chez le professeur Brandis, qui enseignait la philosophie aux étudiants. Hellénistes tous les deux, Brandis et le père de son jeune hôte se connaissaient de nom, sans doute, peut-être même étaient-ils en correspondance. Ayant tour à tour fouillé les bibliothèques du continent pour son édition critique d'Aristote, ou bien, comme conseiller d'Othon 1^{er}, ayant aidé ce roi de la Grèce nouvelle dans son épineux métier, Brandis réunissait apparemment les dons du savant à ceux de l'homme du monde.

Pour Cherbuliez, le grand charme de son installation à Bonn, c'est la vue sur le Rhin. Il s'en souviendra longtemps après : « Ma fenêtre donnait sur le Rhin¹. » Cette fameuse fenêtre, il la fait revivre dans *Le Comte Kostia* et les transports de Gilbert Savile, son héros, traduisent l'enthousiasme de ses propres vingt ans. « Quand Gilbert mit le nez à sa fenêtre, son regard plongea dans le gouffre, où flottait une vapeur bleuâtre que le soleil naissant perçait de ses flèches d'or ; ce spectacle le transporta... Ce fut à peine s'il put s'arracher à sa chère fenêtre pour déjeuner²... » La vue qui charme Gilbert Savile au « Geierfels », serait-ce

1. *Autobiographie*.

2. *Le Comte Kostia*, pp. 27-28.

un souvenir de Bonn ou de quelque château rhénan? « En face... par delà le Rhin, une bourgade aux maisons propres... se déploie en éventail autour d'une anse arrondie... derrières s'étend... un paysage d'une douceur infinie, une grande plaine cultivée, qui s'élève par un mouvement insensible jusqu'au pied d'une chaîne lointaine de montagnes¹. » Gilbert Savile, qui ressemble si bien à Cherbuliez, aime s'accouder longuement à sa fenêtre, pendant que l'eau, le ciel et les deux rivages lui renvoient leurs reflets et leurs échos. « Cette après-midi, le sourd grondement du fleuve, la respiration haletante du remorqueur, le frémissement d'une cloche dans un lointain campanile, le chant d'une villageoise lavant son linge dans une fontaine, le bêlement d'un mouton, le tic tac des moulins, les tintements de sonnettes d'une longue file de mulets halant une barque à la cordelle, les clameurs retentissantes de bateliers arrimant des futailles dans une gabarre... tous ces bruits divers arrivaient jusqu'à mon oreille en vibrations d'une netteté surprenante, jusqu'au moment où une bouffée de vent les brouillant tout à coup, je n'entendais plus rien qu'une vague musique qui semblait descendre du ciel². »

Notre étudiant reprend sa vie de travail et de songeries. A l'université, il approfondit les Grecs : leur philosophie, leurs dieux. « Je suivis les cours de Welcher sur la mythologie grecque, celui de Ritschel sur Plaute, celui de Brandis sur l'histoire de la philosophie grecque³. » Il continue à s'intéresser au sanscrit en suivant le cours de Lassen, qui lui faisait « regretter⁴ » celui de Burnouf.

Le recueillement du lieu l'invite à lire et à méditer la *Phénoménologie* de Hegel, dont il n'est pas sans s'émouvoir. Dans un coin de province, en France, vers la même époque, le jeune Taine éprouvait un trouble voisin de l'ivresse pendant son année de commerce quotidien avec la prestigieuse pensée hégélienne.

En son enthousiasme, Cherbuliez « eut maintes fois la

1. *Le Comte Kostia*, pp. 43-44.

2. *Ibid.*, pp. 46-47.

3. *Autobiographie*.

4. *Ibid.*

tentation de traduire la *Phénoménologie*, ou plutôt de la commenter en français'. » Avec l'ardeur du néophyte, il voulait posséder à fond l'évangile de l'Idéalisme, comme une initiation sacrée, avant de se présenter au temple de la philosophie hégélienne, que demeurait encore l'Université de Berlin.

Selon les coutumes de cette vie patriarcale, aux lentes journées peuplées de méditations, doivent succéder les promenades du soir, sur la berge, où flotte, dans un poudrolement d'or, la fraîche haleine du printemps. La tradition veut encore que de temps à autre on écoute de la bonne musique, un quatuor ou une sonate de Beethoven, dont l'âme vaste et profonde règne à jamais sur ces lieux. Dans sa jeunesse, Edgar Quinet ne connaissait rien de plus doux au monde, qu'une telle existence, faite de travaux érudits, de musique et de discussions philosophiques, au bord du Neckar. C'est de son séjour en Allemagne que datent, apparemment, chez notre romancier, le goût et la compréhension de la musique allemande et de la musique en général, qu'il partage avec maint de ses personnages.

Peut-être les causeries d'art et de philosophie habituelles à ses héros, seront-elles aussi l'écho des conversations entendues dans le milieu savant qu'il connut à Bonn. Brandis recevait beaucoup et, en son salon, Cherbuliez rencontra souvent le vieil Arndt, dont les vers héroïques évoquaient l'époque tumultueuse du romantisme. On se demande si l'impression exprimée par l'écrivain beaucoup plus tard, datait de sa jeunesse, et si, à vingt ans, il avait déjà ce regard perçant. « Le publiciste poète Maurice Arndt était un de ces Allemands qui joignent la ruse à la candeur et dont on a dit qu'ils exploitent leur bonhomie². »

Quoique le temps fût passé de la passion souveraine, les tresses blondes gardaient leur prestige intact, parmi les chœurs d'étudiants joyeux. Mais notre calviniste n'avait-il pas l'âme trop sérieuse pour goûter le charme éphémère des

1. *Autobiographie*.

2. G. Valbert. *Quelques Allemandes d'autrefois*, Revue des Deux Mondes, décembre 1896.

baisers échangés sous la tonnelle avec quelque sentimentale Gretchen ? Pour lui, amour voulait dire mariage, et l'heure des grandes passions n'avait pas encore sonné. En échange, il rencontra l'amitié. Ses manières simples et sa modestie étaient faites pour toucher les cœurs. Le jeune Brandis, Johannes, devint « l'un de ses meilleurs amis¹ ». Si Victor Cherbuliez ressentit jamais le mysticisme de l'amitié, c'est sans doute à Bonn, dans l'atmosphère de cette province allemande toute peuplée d'idéal, pour ses yeux novices. *Le Comte Kostia* reflètera largement cette sentimentalité de sa jeunesse². « Il est dans ce monde une âme, sœur de la mienne, dans laquelle je puis verser sans crainte tous mes soucis, toutes mes pensées, tous mes chagrins et toutes mes espérances. Il est un être qui s'occupe sans cesse de moi, dont mon bonheur est la grande affaire, l'intérêt suprême, un être à qui je puis tout dire, tout confesser, un être qui vit avec moi, qui vit en moi, et qui saurait, s'il le fallait, sacrifier tout, jusqu'à sa vie, sur le saint autel de l'amitié. Et alors ne vous écrierez-vous pas dans la joie de votre cœur : « Dieu soit loué ! je possède un ami ! Dieu soit béni ! j'ai appris ce que c'est que d'aimer et d'être aimé³ ! » Plus tard, devenu secrétaire de la reine de Prusse, et jusqu'à sa mort précoce, Johannes restera « un des meilleurs amis⁴ » de Cherbuliez. Pour la deuxième fois, le destin enlèvera une affection de jeunesse à ce cœur romanesque. Le premier qu'il perdra, ce sera Rivelli, le petit Corfiote. Dans ses moments d'exaltation, il pourra se croire un de ces êtres maudits qui vouent au malheur ceux qui les approchent.

On était au printemps, et ce compatriote de Jean-Jacques avait pris, aux côtés de son père, l'habitude des vagabondages alpestres. Il excursionne donc allègrement dans cette belle vallée du Rhin, toute peuplée de fantômes romantiques. Pendant une promenade il a dû rencontrer une de ces naïves processions villageoises, dont les cantiques remuent son

1. *Autobiographie*.

2. Il avait vingt-deux ans.

3. *Le Comte Kostia*, p. 288.

4. *Autobiographie*.

héros Gilbert « jusqu'au fond de l'âme¹ ». Un jour, il visite le château de Rheineck, appartenant à Bethmann-Hollweg. Il n'oubliera pas ces vieilles tours féodales perchées au-dessus du fleuve et dominant la solitude des bois et des rochers. « Je me suis souvenu de tout cela en écrivant *Le Comte Kostia*² » avouera l'écrivain. Voici la transposition romancée du tableau réel : « Des montagnes, des rochers à pic, des tourelles qui surplombent un précipice, de grands bois sombres, d'âpres sentiers, des ruisseaux qui tombent en cascades, tout cela ne fait-il pas un séjour bien sauvage et bien romantique³ ? »

L'été arriva et notre Genevois dut plier bagage, peut-être à regret, pour se rendre à Berlin, selon un plan sagement établi d'avance. C'était d'ailleurs la tradition. Seulement un noviciat dans l'Allemagne patriarcale de la province préparait à l'épreuve de la grande cité. En 1877, Edouard Rod se conformera au même itinéraire.

BERLIN (1851-1852)

Arrivé dans la capitale prussienne, Victor Cherbuliez se fait immatriculer à l'Université. Il venait chercher l'ombre et l'esprit du grand pontife qui y avait officié pendant treize ans, Hegel. Notre auteur exposera lui-même l'état des idées en Allemagne, tel qu'il se maintenait encore dans l'enseignement universitaire. « Pendant la première moitié de ce siècle, le rationalisme optimiste fut la philosophie en vogue dans toute l'Allemagne. On proclamait le règne universel de la raison, et on la retrouvait partout, dans les choses comme dans les êtres vivants et pensants, sur la terre comme dans le ciel. On disait avec Hegel que tout ce qui existe est raisonnable, que l'histoire est une évolution progressive, « le progrès dans la conscience de la liberté⁴ ». Cherbuliez fréquenta les cours des disciples hégéliens

1. *Le Comte Kostia*, p. 56.

2. *Autobiographie*.

3. *Le Comte Kostia*, p. 43.

4. G. Valbert. *Schopenhauer, l'homme et le philosophe*. Revue des Deux Mondes, 1^{er} septembre 1893.

Werder, Gabler et Michelet¹, ancien secrétaire du philosophe. Fasciné par l'intellectualisme de cette philosophie, il ne fut pas long à se rendre compte que l'hégélianisme était en baisse. Les disciples de Hegel le décurent par l'abus des formules toutes faites. Immédiatement après la mort du grand penseur, lorsque sa doctrine se maintenait en plein apogée, le cours de Gabler, — dirigé en partie contre D. Strauss, — donnait à la doctrine hégélienne une orientation toute chrétienne. A l'époque où Cherbuliez le connut, Gabler, vieux, ankylosé dans ses formules, abandonné de ses auditeurs, expliquait Platon à quelques rares élèves. Mais son *Journal* prouve que soit directement, soit à travers Gabler, l'hégélianisme conduisit l'étudiant à la compréhension de la religion chrétienne : « C'est Hegel qui m'a révélé et m'a fait aimer la Sainte Vierge² ! » Devant Schelling, qu'il tint à voir, il dissimula soigneusement sa tendresse pour Hegel, mais se retira fort mécontent, le philosophe ayant parlé de tout, sauf de la philosophie. Le jeune enthousiaste ne savait pas encore que tel sage n'aime pas parler de ce qui lui tient le plus à cœur : les lettres de Hegel à Victor Cousin allaient le lui apprendre plus tard.

Mais son esprit ne pouvait se contenter d'une seule discipline, eût-elle les horizons de la philosophie. Ainsi il entendit le célèbre helléniste et archéologue Auguste Boeckh et le géographe Karl Ritter. Il s'intéressa à la jurisprudence et la philosophie du droit en assistant au cours de Fr. Julius Stahl. Cherbuliez expliquera lui-même pourquoi il entendit Ranke une seule fois : « On croira sans peine que les cours de Ranke étaient fort suivis ; mais ceux qui ne l'ont pas entendu s'imagineront difficilement l'incroyable tension d'esprit que devaient s'imposer ses auditeurs pour le comprendre. Il avait une voix sourde, grêle, qui ne portait pas, un débit indistinct, monotone, à la fois rapide et languissant ; l'animation perpétuelle de son visage, la vivacité saccadée de ses gestes, le feu de son regard témoignaient clairement qu'il s'intéressait beaucoup à ce qu'il

1. Karl Ludwig Michelet.

2. *Journal d'Allemagne*, inédit. En 1927 il se trouvait en possession de M^{me} Lippmann, fille du romancier.

disait¹. » En revanche, visant une chaire d'histoire à l'Université, plus tard, Cherbuliez pratiqua beaucoup Ranke, à tel point que celui-ci deviendra son historien « favori », après Thucydide toutefois². Les universités allemandes étaient alors d'ardents foyers de libéralisme. Cette atmosphère raffermi, très probablement, dans le cœur de notre Genevois, des sentiments qui y existaient déjà, par goût et par éducation.

Si, comme un de ses personnages, il rêva de voir jouer du Shakespeare, c'est probablement à Berlin qu'il fut exaucé. Mais en racontant la soirée de son héros, Didier de Peyrols, il ne nous renseigne pas sur le Théâtre Royal de Berlin, le jeu des acteurs, la contenance du public. « La représentation avait bien marché. Hamlet s'était distingué, Ophélie avait eu bonne grâce dans sa folie, le grand carnage final s'était accompli sans malencontre³. » A en croire une appréciation formulée plus tard, l'étudiant ne trouva pas beaucoup d'agrément dans la métropole prussienne. « Berlin est à la fois une grande capitale politique et un centre de vie intellectuelle, écrira-t-il, ce n'est pas un lieu de plaisir⁴. »

Rappelé à Genève en 1852, pour le mariage de sa sœur, il clôt par une rapide excursion à Lyon, Nîmes, Calvisson⁵, au mois de septembre, son premier cycle de voyages. En définitive, les trois semestres en terre germanique, s'ils n'ont pas obscurci ses idées, qui restent très claires, très nettes, ont, en revanche, encouragé ce penchant à l'idéalisme, que nous découvrirons à la base de son œuvre romanesque.

1. G. Valbert. *Un historien allemand*. Léopold Ranke. Revue des Deux Mondes, 1^{er} août 1886, p. 694.

2. *Autobiographie*.

3. *Prosper Randoce*, p. 1.

4. G. Valbert. *Le Baron Nothomb*. Revue des Deux Mondes, 1^{er} octobre 1882, p. 692.

5. *Carnet de Marie Bourrit*, mère de Cherbuliez. Il visita probablement des parents dans cette petite commune du Gard, foyer de protestantisme.

LA CARRIÈRE LITTÉRAIRE

GENÈVE (1852-1875)

Si nous sommes curieux de connaître le Cherbuliez de jeunesse, nous n'avons qu'à étudier le caractère de son héros Gilbert Savile¹, qui lui ressemble fidèlement. Raisonnable et romanesque, voilà l'apparente antinomie de ce caractère. « Les difficultés de sa vie avaient rendu Gilbert sérieux et réfléchi, elles n'avaient ni resserré son cœur, ni éteint son imagination. Il était trop sage pour se révolter contre sa destinée, mais il était décidé à lui demeurer supérieur. » « Tu es ce que tu peux, lui disait-il; mais ne te flatte pas que je te prenne jamais pour la mesure de mes pensées². » Son esprit dépasse sa médiocre destinée, par un tour romanesque. La philosophie elle-même devient quelque chose comme un roman d'aventures. « Éternelle vérité, que mes pensées aient toujours des ailes pour monter à vous³. » A défaut d'un système original, s'élever sur des ailes d'emprunt le contente. « Moi, Gilbert, qui ne suis pas de la confrérie des aigles, je les ai souvent suivis de loin dans leurs ascensions aériennes, et plus d'une fois, j'ai ressenti les douloureuses voluptés du vertige. Ce sont les seules aventures de ma vie⁴. » Il goûte, en philosophie, les joies mystiques d'un illuminé : la vérité est une « sainte hostie » et la posséder c'est communier avec Dieu. « Celui-là seul peut se vanter d'avoir vécu, qui un jour posséda la vérité... qui

1. *Le Comte Kostia*.

2. *Ibid.*, p. 8.

3. *Ibid.*, p. 19.

4. *Ibid.*, p. 20.

sentit sa chair frémir à cet attouchement sacré et la vie divine se répandre comme un torrent dans ses veines embrasées¹ ». Pourtant, l'extase intellectuelle ne lui suffit pas ; cette âme brûle d'être mise à l'épreuve : au plus caché de son cœur, ce placide bourgeois de Genève renfermait un Chevalier de la triste Figure, hanté de nobles passions. « Je voudrais trouver l'occasion d'accomplir un acte, un seul acte où je pusse faire passer mon âme tout entière, un acte dont on pût dire : « Dieu était là ! » un acte de foi, de dévouement dont le souvenir répandît comme un parfum sur ma vie. Cette occasion se présentera-t-elle² ? »

Si Victor Cherbuliez se posa pareille question, le destin ne tarda pas à y répondre. Il ignorait l'amour : « C'est un pays de féeries où je n'ai jamais abordé...³ » Pour les âmes ordinaires, le seul moyen d'évasion, dans un monde enchanteur, c'est l'amour. Les raffinés disposent du Beau, les simples de l'oubli. Le jeune homme ne savait pas encore se délivrer de ses émotions par le truchement magique de l'art. A l'instar de son héros, notre platonicien attendait « l'âme, sœur jumelle » de la sienne « que Dieu destinait » à ses « tendresses »⁴. Sérieux et méditatif, il n'était pas l'homme des coups de foudre. Si j'ai rencontré l'âme sœur, se dit Gilbert Savile « elle ne m'a pas donné le temps de la reconnaître. En fait de passion, je ne suis pas de ceux qui brusquent les dénouements. Mes sentiments sont soumis à la loi du progrès insensible ; ils ne connaissent pas les éclosions subites et miraculeuses. Oui, une simple liaison pour commencer... puis l'habitude, puis l'amitié... et enfin l'amour, c'est-à-dire le dénouement, la chenille devenue papillon et déployant ses ailes azurées, l'arbre se couvrant de fleurs et de fruits...⁵ ».

Selon toute apparence, telle fut la paisible histoire d'amour qui eut Victor Cherbuliez et Charlotte Rochaix pour héros. On se demande si, dans les beaux vers de

1. *Le Comte Kostia*.

2. *Ibid.*

3. *Ibid.*, p. 49.

4. *Ibid.*, p. 133.

5. *Ibid.*, pp. 132-133.

Goethe¹, que son personnage Gilbert aimait réciter, l'écrivain ne revivait pas son propre roman. « Qu'il te souviennne seulement comme la liaison qui se fit entre nos âmes fut un germe d'où naquit avec le temps une douce et charmante habitude, et bientôt l'amitié révéla sa puissance à nos cœurs; jusqu'à ce que l'amour, arrivant le dernier, la couronna de fleurs et de fruits...² ».

Cependant, entre les deux amoureux, le monde levait un obstacle puissant : leur condition sociale différente, Charlotte ayant, dans la famille Cherbuliez, une position subalterne. Mais rien ne devait résister au jeune homme, ravi de combattre et de souffrir pour sa dame. Il méprisera toujours des hommes comme les frères Humboldt, incapables d'un acte déraisonnable selon la morale égoïste et cruelle du bourgeois. Le scandale fut retentissant, dans les milieux genevois, où les Cherbuliez occupaient une place des plus considérées. Cette douloureuse époque de sa jeunesse se reflète dans le roman de notre auteur, *Paule Méré*, son livre le plus amer. « Vous savez, se plaint le héros, ce que sont ces coteries où règne une petite opinion d'autant plus tyrannique et plus ombrageuse que les frontières de son empire sont plus resserrées, Vous savez aussi quelles secrètes et tristes jalousies se cachent sous ces amitiés de circonstance, qui ne sont guère cimentées que par des aversions et des préjugés communs³. » Victor eut à subir l'hostilité de toute une société, régie par le code sévère du qu'en-dira-t-on. Les salons et les pasteurs condamnèrent à l'envi une inclination qui péchait contre les préjugés bourgeois. Et le pauvre amoureux de gémir : « Pourquoi, je vous prie, la société a-t-elle fait du mariage une affaire et de quel droit mêle-t-elle sa prose à cette divine poésie⁴? » Il connut à la fois la souffrance d'attrister ses parents, le venin des médisances et les humiliations d'un sentiment réprouvé par le monde. « Que mon mariage fasse événement, que la malveillance publique glose..., je connais les petites villes et leurs sots

1. *Métamorphoses des Plantes*.

2. *Le Comte Kostia*, p. 232.

3. *Paule Méré*, p. 232.

4. *Ibid.*, p. 208.

caquets; mais, moi présent, pas un mot. Les visages seuls parlent. Que le silence des sots est auguste ! tous les gens d'esprit s'y laissent prendre¹. » Mais, contrairement à son héros, Roger Marcel, Cherbuliez tint bon. En juillet 1854, Marie Bourrit note, dans son carnet, la demande de son fils d'épouser Charlotte. De guerre lasse, les parents durent céder, et le mois suivant, M^{me} Cherbuliez indique le consentement de Charlotte. On impose aux amoureux une seule condition : la jeune fille entrerait dans un pensionnat² à Vevey pour apprendre les belles manières. Peut-être les parents espéraient-ils secrètement que cette séparation refroidirait les sentiments de leur fils. Il n'en fut rien, car six mois plus tard³, Victor, accompagné de son père, allait voir la jeune fille. En été⁴, on jugea le moment favorable pour présenter la fiancée à la famille. Enfin, au mois d'avril⁵, le mariage de Victor Cherbuliez avec Charlotte Rochaix était béni au petit village de Commugny, près de Coppet. « Je ne dirai rien de cet heureux événement, écrira le romancier, si ce n'est qu'on en peut conclure que les mariages qui semblent romanesques, sont quelquefois les actes les plus raisonnables du monde. Pour moi la preuve est faite⁶. »

Le lendemain de son retour à Genève, il avait trouvé son gagne-pain dans l'enseignement privé, « métier assez lucratif⁷ » dans cette ville de pensionnats, surtout lorsque l'on y consacre, comme notre professeur, huit à dix heures par jour. La place de précepteur offerte auprès d'un prince héritier allemand, qu'on ne devait lui nommer qu'en cas d'acceptation, il l'avait refusée. Peut-être, certains illustres démêlés en pareille circonstance aidèrent-ils ce disciple de Voltaire à mesurer le prix de la liberté. « D'Alembert disait qu'il était esclave de sa liberté. C'est le seul endroit par lequel j'ai l'honneur de ressembler à ce grand géo-

1. *Paule Méré.*, p. 268.

2. Barilliet et Bautemberg; elle y entra le 28 octobre 1854.

3. Avril 1855.

4. En juillet, on la fit venir pour huit jours.

5. Le 25 avril 1856. (Carnet de Marie Bourrit Cherbuliez.)

6. *Autobiographie.*

7. *Ibid.*

mètre¹. » Cherbuliez nous apprend que, plus tard, malgré l'instance de ses parents, il refusa également une chaire qu'on lui proposa au Gymnase. Il voulait réserver son indépendance, pour se vouer uniquement à l'art, selon le code esthétique de l'époque. Ses leçons particulières flattaient son goût du romanesque, lui fournissant l'occasion de voir « défiler devant lui plus d'un type curieux² ». Comme ses élèves étaient surtout des étrangers, c'est à ce moment de sa formation que doit se placer l'idée d'un roman cosmopolite.

Étudiant à Bonn, il cherchait encore sa voie : « J'étais loin de croire à ce moment-là, que j'écrirais jamais des romans³. » Les études finies, sa vocation se dessine clairement : « Quelque chose me disait que j'étais né pour écrire et pour vivre de ma plume⁴. » « En attendant, je n'écrivais guère, ajoute le romancier, sauf dans la *Revue critique des livres nouveaux*, que dirigeait mon oncle, Joël Cherbuliez⁵. » Cette revue avait le même caractère cosmopolite que la *Bibliothèque universelle*, cette autre publication genevoise, dont elle se détache en 1858, pour reprendre son existence indépendante, interrompue en 1850. C'était moins qu'une revue, un bulletin mensuel des publications en tout genre, arts aussi bien que sciences, histoire et littérature, jurisprudence et religion. Dans son sommaire, le nom d'Agnès Arnould avoisine celui de Maine de Biran, Marc-Aurèle est mêlé à Rabelais, J.-J. Rousseau ou Goethe. M. Chuzzlewit suit Atala et René, Adrien Sattori, Meister Putsch ou Jane Eyre. Quant au programme de ce *Bulletin bibliographique*, son directeur, « sorte d'Aristarque classique, très convaincu et très étroit⁶ », le fermait à la compréhension des libertés romantiques aussi bien que du matérialisme réaliste.

Ce qui n'empêchait pas Champfleury d'appeler Joël Cher-

1. *Autobiographie*.

2. *Ibid.*

3. *Ibid.*

4. *Ibid.*

5. *Ibid.*

6. V. Rossel. *Histoire littéraire de la Suisse romande*, t. II, Genève, 1891

buliez, dans l'*Athenæum*, de Paris « le grand maître de la littérature en Suisse¹ » La *Revue critique* était chargée de défendre les traditions, la morale et la foi. Les articles, pour la plupart de simples compte-rendus de livres parus dans l'imprimerie Joël Cherbuliez, ne portaient pas le plus souvent de signature. Quelques-uns étaient marqués de deux initiales et les articles de Victor Cherbuliez en faisaient partie. C'étaient plus que des compte-rendus, le deuxième surtout, sur le livre de Renan, *De l'Origine du langage*. Pour son premier article, le débutant avait choisi un récit de la vie du héros irlandais, Robert Emmet. Ainsi le jeune Cherbuliez se faisait la main à huis clos, en préludant au genre qui sera le sien plus tard dans la *Revue des Deux Mondes* où sous le nom de Valbert, il donnera un aperçu des publications fraîchement parues.

Cependant, ses préoccupations étaient surtout d'ordre philosophique. D'autre part, son esprit brillant ne pouvait se contenter d'une place obscure. L'année suivante, soit en 1859, il fit des débuts remarqués, en publiant dans la *Revue Germanique et Française* récemment fondée² par Ch. Dollfus et Nefftzer, une étude³ sur l'*Esthétique de Vischer*.

En dépit de ses premiers succès, le jeune auteur ne laissait pas de comprendre qu'il était grand temps d'asseoir son existence sur des bases solides, le métier de coureur de cachets, pour lucratif qu'il fût, étant assez précaire. La chaire d'histoire à l'Université devenant vacante en 1859, il jugea le moment propice pour poser sa candidature. Son instruction et ses talents lui permettaient d'aspirer à la carrière universitaire, où son père et son oncle, Antoine Cherbuliez, faisaient figure honorable. Mais notre candidat n'avait aucune adresse à faire jouer le rouage compliqué des influences et des protections. Il échoua faute de patience et d'habileté. A beaucoup de timidité et de discrétion, il joignait énormément d'orgueil et de dignité. Cela le révoltait de solliciter une place à laquelle son mérite s'attendait

1. D'après V. Rossel, ouvrage cité.

2. En 1858. Son but était de faire connaître l'Allemagne en France.

3. Septembre 1859, mai, juin, septembre 1860.

qu'on le priât. D'autre part, ce « contemplatif passionné¹ » avait en horreur les démarches, les interventions. On devine un écho de ses déceptions dans les déboires de Gilbert Savile, desservi, comme notre héros, par un caractère indépendant. « Ce qui lui nuisait le plus, c'était cette indépendance d'opinions et de caractère qui était dans son sang. Rien qu'à le voir, on devinait en lui un homme incapable de se laisser lier les mains, et la seule langue que cet habile philologue ne pût apprendre, c'était le jargon d'une coterie. Ajoutez à cela que Gilbert était une âme contemplative et qu'il en avait les fiertés et les indolences. Faire des démarches, se remuer, solliciter, lui était un supplice². » En exposant le cas de Gilbert, le romancier a sans doute pensé au sien. « Parmi les personnes qui eussent été à même de le protéger et de le pousser, les uns disaient sans le penser : « Qu'a-t-il besoin de notre aide ? Un talent si remarquable fera bien son chemin tout seul. » D'autres pensaient sans le dire : « Prenons-y garde, c'est un autre Letronne. Une fois le pied à l'étrier, Dieu sait où il s'arrêtera. » D'autres enfin disaient et pensaient : « Ce jeune homme est charmant. Il est si discret, ce n'est pas comme tel ou tel... ». Tous les indiscrets qu'ils citaient étaient placés³. »

Afin d'oublier ses désillusions, Cherbuliez entreprit un nouveau voyage⁴. Il aimait rendre hommage à ses divinités, dans leurs sanctuaires mêmes. L'esprit latin, incarné par Voltaire, l'avait attiré à Paris⁵ ; il avait adoré Hegel à Berlin ; Platon et le génie grec l'invitaient à se prosterner sur l'Acropole. Peut-être aussi, ayant arrêté son plan d'étudier l'art hellénique, voulait-il, selon la méthode réaliste, saisir ses documents sur le vif. Nous le voyons donc s'embarquer pour l'Orient, où il visite Constantinople, Smyrne⁶ et Athènes⁶. Ici, tout l'enchanter. La netteté des

1. *Le Comte Kostia*, p. 19.

2. *Ibid.*

3. *Ibid.*, pp. 7-8.

4. 1859.

5. Il avait été invité par sa sœur, Sarah Karcher, dont le mari exerçait à Smyrne un commerce de librairie.

6. Il passe à Athènes le mois d'août.

contours, la lumière profuse, les couleurs éclatantes, confèrent au paysage une beauté qui dépasse — lui semble-t-il — celle des paysages nordiques. « Adossé contre une colonne du Parthénon, . . . , j'admiraïs cet immense tableau où le spectateur embrasse d'un seul coup d'œil une de ces vastes successions de plans inconnues dans nos paysages du Nord, tous ces plans se détachant les uns des autres avec une telle netteté, que l'air et la lumière semblent jouer entre eux... Tandis que dans nos contrées, l'encadrement des paysages se profile en sombre sur un horizon blanchâtre, ici les lointains, d'un gris cendré, se dessinaient en clair sur un ciel d'un bleu foncé, profond et velouté, qui rafraîchissait délicieusement le regard ¹. »

Encore tout ému par la révélation d'une beauté artistique parfaite et sentant que, de se taire, « il en ferait une maladie », sur le bateau même qui le ramène à Trieste, Cherbuliez rédige fiévreusement ses impressions sous l'aimable forme de *Causeries Athéniennes*. Notre débutant envoya son livre à George Sand, qui ne tarda pas à lui témoigner son enthousiasme. Fraternellement, la romancière conseille son cadet et devient sa zélée propagandiste en dépêchant à François Buloz le billet suivant : « Mauvais titre, admirable ouvrage d'un jeune ou vieil homme que je ne connais pas, mais que je sais être le fils du professeur Cherbuliez de Genève, et peut-être le neveu du libraire de ce nom, voilà un talent que vous devriez avoir à la *Revue*, lisez vous-même et voyez ². » Envers Sainte-Beuve, la bonne George devenait pressante : « Il est des nôtres. Il faut qu'il vienne ³ », écrivait-elle. Cela faisait boule de neige, car le critique répétait à Renan les instances de George Sand, dans les mêmes termes : « Lisez Victor Cherbuliez, c'est un des nôtres ⁴. »

Non seulement le nom de Cherbuliez n'était pas inconnu

¹. *A propos d'un Cheval. Causeries athéniennes*. Genève, Cherbuliez, 1860, pp. 56-57.

². M.-L. Pailleron, *Les Ecrivains du Second Empire*, p. 238.

³. E. Faguet, *Discours académiques*, pp. 8-9.

⁴. *Réponse de M. Renan au discours de M. Cherbuliez*. Institut de France. Académie Française, 25 mai 1882.

à Buloz, mais celui-ci entretenait même des relations avec Joël Cherbuliez, à qui il avait demandé, en 1850, un article sur la Suisse, pour l'Annuaire de la *Revue*. Le libraire genevois ne perdit pas l'occasion de présenter son neveu à Buloz. Le Directeur de la *Revue des Deux Mondes* se trouvait justement en quête de nouvelles recrues. Le temps avait fortement ébréché les vieux cadres de sa troupe : les places de Nerval, Murger et Souvestre demeuraient vides; Mérimée, malade, tenait à peine la sienne, et George Sand vieillissante devait bientôt prendre sa retraite. Il est vrai que la *Revue* pouvait compter sur Erckmann-Chatrian, le tendre Sandeau demeurait à son poste, la fidélité du romanesque Feuillet était à toute épreuve, About, sans être le collaborateur rêvé par Buloz, restait attaché à la « maison », tandis que l'exotique Tourguénef faisait l'orgueil du « patron ». Celui-ci, uniquement préoccupé de sa chère *Revue*, toujours à l'affût de talents inconnus, pour lesquels, en 1855, il avait même fondé un prix du roman, ne laissa pas échapper l'aubaine qui lui venait de Genève, en la personne de Victor Cherbuliez et manda l'auteur des *Causeries* : « Ils disent tous qu'il faut que vous veniez. Venez donc ¹. »

C'était la renommée assurée pour le débutant car, non sans raison, aux yeux de maint artiste genevois, Paris seul consacrait les talents. Cela s'explique en partie par le prestige de la Ville Lumière, en partie par l'atmosphère de Genève, défavorable à l'art. Parmi les Cherbuliez eux-mêmes, Antoine Élysée, l'économiste, avait rêvé d'une chaire au Collège de France, en 1848.

Malgré une critique favorable, les *Causeries* ne jouirent pas d'une grande popularité. L'oncle reconnaissait le fait, dans sa *Revue critique*. Certains admirateurs, peut-être non dépourvus de malice, ne trouveront dans l'œuvre ultérieure du romancier, rien d'égalable à ce début prometteur. Pour complaire à George Sand, qui trouvait que le titre du livre n'était pas *alléchant* pour les éditeurs, Victor Cherbuliez le changera à la deuxième édition² en *Un Cheval de Phidias*.

1. Faguet. *Discours académiques*, pp. 8-9.

2. Parue en 1864.

Enhardi par ce premier succès, et peut-être aussi pour faire la nique à ces messieurs de l'Instruction qui l'avaient dédaigné, l'auteur des *Causeries* fit un cours sur *L'Idéal romanesque en France*, à Neuchâtel, suivi, en 1861, d'un autre, sur *La Chevalerie*, à Genève. Il y témoigna d'éblouissantes qualités, qui firent sensation. Pendant une saison, ce fut « l'avènement de Victor Cherbuliez à Genève », selon le mot d'Amiel¹. Dans son *Journal*, tout en s'extasiant, sans envie aucune, le pauvre professeur de philosophie faisait un amer retour sur lui-même : « Je ne sais si je suis aveuglé, mais je ne trouve qu'à admirer, qu'à applaudir, qu'à envier dans le jeune enchanteur, et dans son cours ; jusqu'à ma nullité, qu'il me fait sentir bien à fond, tout me délecte en lui². » Dans la salle du Casino — salle Odier — la vogue du conférencier attirait chaque fois une foule élégante. Il avait remporté le même succès à Neuchâtel, où les témoignages contemporains louent sa brillante improvisation. Les séances sur *La Princesse de Clèves*, *La Nouvelle Héloïse* et *Corinne*, enthousiasmèrent particulièrement ce public bourgeois. Les conférences de Neuchâtel furent publiées en 1910 dans la *Revue*³ et en volume, une année plus tard, sous le titre de *L'Idéal romanesque en France de 1610 à 1816*, pendant que le cours sur *La Chevalerie* fournira au romancier plusieurs chapitres du *Grand Œuvre*.

L'entrée à la *Revue des Deux Mondes* est, pour Cherbuliez, l'événement qui décide de toute sa vie. Non seulement il a assuré son pain, mais il s'est libéré en bonne partie du milieu genevois, dont l'esprit de coterie l'étouffe. Cependant, quoique admis platoniquement par Buloz, le nouveau collaborateur n'avait encore rien publié dans le fameux périodique. Il décida d'y pénétrer sous le signe de sa « marraine », avec le cœur romanesque de laquelle il se sentait des affinités.

Aussi, en ranimant ses impressions de Bonn, la débutant obtint une fable du plus authentique romantisme. A la fin de

1. E. Ritter. *Victor Cherbuliez*. Recherches généalogiques, Genève, Kündig, 1899, p. 4.

2. Amiel. *Journal*, 9 janvier 1861, 13 mars 1861.

3. 1^{er} janvier, 15 février, 15 mars, 1^{er} mai, 1^{er} juin, 1^{er} juillet, 1^{er} septembre, 1^{er} et 15 octobre.

l'année 1861, il achevait son premier roman, *Fédor*. Soumise au jugement de Buloz, celui-ci trouva l'œuvre « trop longue pour la *Revue* », en reprochant à l'auteur la lenteur du récit. La lettre, quoique « polie » et « louangeuse pour l'homme », jeta un froid sur les espérances du jeune ambitieux. En effet, le 20 janvier, André Cherbuliez notait dans son journal : « Le moral de mon fils plus affecté qu'il ne serait à désirer par cette traverse dans son début comme collaborateur de la célèbre et trop ambitionnée *Revue des Deux Mondes*¹. » A la demande de Buloz, Victor se rend à Paris le 15 février 1862, afin de s'entendre sur les remaniements exigés au *Fédor*. Ils finissent par se mettre d'accord, et *Fédor*, devenu *Le Comte Kostia*, suivra son destin sur les pages de la *Revue*². Dans les rêves ambitieux du père, notre romancier devait se mesurer à l'illustre George Sand : « Il aura cinq articles comme M^{me} Sand... et encore cinq ou six feuilles de plus que le plus long roman d'elle dans la *Revue*³ ! » Enfin, au mois de mars, *Le Comte Kostia* commence son apparition. La dame de Nohan qui suit de loin les progrès de son pupille, quoique ne perdant rien de son enthousiasme, incitera Buloz à plus de sévérité : « Les quatre numéros du *Comte Kostia* m'ont énormément amusée, c'est vif, c'est original, c'est dramatique, et d'une forme très saisissante. Mais la fin n'est pas bonne. Je suis fâchée que vous n'ayez pas été sévère, pour ce dernier numéro, tout à fait lâche et rempli de choses de mauvais goût. C'est égal, avec des objections que je le crois très capable de comprendre et d'écouter, l'auteur sera un romancier éminent⁴. »

Le réalisme battait son plein. Depuis 1855, il avait forcé même les portes de la citadelle idéaliste de Buloz en y installant son chef, Champfleury. Cependant, l'exotisme du *Comte Kostia* avait de quoi étonner et ravir les abonnés, en répondant à ce besoin de romanesque qui est le seul ornement de mainte existence médiocre. Au milieu du concert favorable

1. M.-L. Pailleron. *Les Ecrivains du Second Empire*, Perrin, 1924, pp. 238-239.

2. 1^{er} et 5 juin, 1^{er} et 15 juillet, 1^{er} août 1862.

3. M.-L. Pailleron. *Les Ecrivains du Second Empire*, Perrin, 1924, p. 241.

4. *Ibid.*, pp. 241-242.

de la presse, quelques rares critiques¹ sonnèrent faux aux oreilles chatouilleuses de Buloz, qui se chargea de faire entendre raison à ces philistins. *Le Comte Kostia* fut lu avec avidité et remporta un vif succès de nouveauté que ne connaîtra aucun des romans qui le suivirent. En 1879, le critique Pontmartin observera qu'« une foule de gens s'obstinent à regarder cette œuvre de début comme le chef d'œuvre² » de Cherbuliez. C'est sur ce livre que s'établira la renommée durable de l'écrivain genevois : l'auteur du *Comte Kostia* a conquis un public pour qui il restera à jamais un attachant créateur d'exotisme.

La popularité lui apportait non seulement des bénéfices³, mais des avances, des invitations. La vie de société a toujours été très développée à Genève et si, dans les salons, les propos n'étaient pas toujours rehaussés de sel attique, en échange y étaient-ils le plus souvent, fort doctes. A La Grange, dans le pavillon Louis XV, des Favre, défilaient, comme dans un musée Grévin, des personnages venus des quatre coins du monde ; le roi de Wurtemberg et la reine Sophie de Hollande, Cavour et Thiers furent de ses hôtes. Cherbuliez y rencontrait des savants genevois : les Candolle, botanistes de père en fils, le physicien Auguste de la Rive et Pictet de la Rive, connu pour ses travaux de zoologie et de paléontologie. Un autre salon, ouvert au jeune romancier, était celui de M^{me} Th. de Saussure, où régnait la même atmosphère cosmopolite et scientifique. A la même époque, notre mondain se lie avec le comte Gibellini-Tornielli qui, quoique très bien vu de Cavour, était plus fin lettré qu'assidu diplomate. L'auteur des *Causeries* lui dédicace cet

1. Prevost-Paradol dans les *Débats* et Schérer, dont un « critique subalterne » exprimait l'opinion. M.-L. Pailleron. *Les Ecrivains du Second Empire*, p. 242.

2. Pontmartin. *Nouveaux Samedis*, M. et C. Lévy, 1879, t. XVII.

3. Lettre de Buloz : « Je reviens à Ronjoux et je vous écris un mot de Buloz pour vous dire que j'ai traité avec Lévy pour la réimpression du *Comte Kostia*. Lévy tirera à 3.000 et vous donnera 1.200 francs, c'est-à-dire 40 centimes par volume. J'ai vivement combattu pour vos intérêts, car Lévy ne donne ordinairement que 30 centimes par volume ; j'ai fait valoir votre succès et votre avenir, et je l'ai emporté. » (2 juillet 1862). Plus tard la maison Hachette sollicita l'impression du livre dans les mêmes conditions. M.-L. Pailleron. *Les Ecrivains du Second-Empire*, p. 241.

essai et sera, avec sa femme, l'hôte du comte et de la comtesse, à Novare. Le darwinisme du naturaliste Karl Vogt ne l'empêche pas de compter parmi les amis de Cherbuliez, qui poursuit leurs discussions dans ses livres, comme *La Bête*, Lopez, le peintre alpestre et Van Muyden, avec ses types d'Italie, sont pour l'esthéticien des initiateurs dans la technique du peintre, en même temps que de joyeux compagnons.

Depuis longtemps, Victor Cherbuliez rêvait de connaître l'Italie; c'était, pour lui, non seulement une terre de la Renaissance, mais l'inspiratrice de Goëthe et la seconde patrie d'un ami, Marc Monnier. Au printemps de l'année 1863, il se met en route, accompagné de son père. Nos voyageurs s'arrêtent en Savoie, où ils rendent visite à Buloz, dans sa propriété, près de Chambéry. Le père et le fils passent deux « charmantes » journées sous les châtaigniers de Ronjoux, parmi les « bois en pente », les « ravins », les « fermes éparses », en devisant sur la terrasse avec leur « aimable hôte », que les « splendeurs des sept collines ne leur feront pas oublier¹ ».

A Rome, le désordre pittoresque des quartiers peuplés ne déplaît pas au Genevois compréhensif qui passe tour à tour sous des arcs de triomphe et sous des lessives séchant au soleil : ce contraste de splendeur et de rusticité le séduit. « Pour mieux dire, Rome presque tout entière n'est qu'un gigantesque village où sont semées au hasard et à profusion les magnificences des arts, les nobles édifices, les plus beaux palais et les plus belles basiliques qui se puissent voir. La campagne envahit de toutes parts la ville éternelle ; elle escalade ses antiques murailles démantelées, pénètre au cœur de la place, se répand dans les rues, monte à l'assaut des sept collines, s'y installe victorieusement, les couronne de bosquets, de jardins, et les chaumières se mêlent aux palais, les vergers aux statues, les dômes de verdure aux coupoles des églises. De là un charme infini, pénétrant, qui n'a point de nom, quelque chose de doux à

1. Lettre à Buloz, 3 mai 1863. M.-L. Pailleron. *Les Écrivains du Second Empire*, pp. 253-254.

la fois et de sublime, de rustique et de solennel, l'églogue mariée à l'épopée ¹. »

Au couvent de Saint-Onuphre, dont les jardins offrent « la plus belle vue de Rome et du Latium ² », devant le masque du Tasse, Cherbuliez est saisi par cette figure de « Don Quichotte exaltée et douloureuse ³ ». Son imagination éprise de romanesque est captivée par l'énigme de cette tragique destinée, dont il tirera un nouveau livre : *Le Prince Vitale*.

Après avoir, pendant six semaines, erré parmi les colonnades, les portiques et les frontons de la Ville éternelle, rentré chez lui, il se plonge dans l'étude des documents : « Beaucoup de recherches étaient nécessaires et depuis mon retour, j'ai vécu dans la poussière des in-folio ⁴... »

L'été suivant, il donnera *Paule Méré* ⁵, où se reflète une page de sa vie intime. Sur le thème, emprunté à *Delphine*, de la femme exceptionnelle, aimée d'un homme faible, il greffe toutes les rancunes accumulées par lui contre les Genevois. Du haut de la *Revue*, comme du sommet d'une forteresse, il ne se gênait plus pour lancer des flèches à ses compatriotes. Genève jeta un *tolle* formidable contre ce fils ingrat qui reprochait à ses concitoyens de « percher ⁶ » sur leurs vertus. A quoi, un pasteur répliqua avec indignation : « Oui, Monsieur, nous perchons, mais nous perchons sur la croix ⁷. » Son irrévérence coûta cher au romancier, qui se vit battre froid par les Genevois. Ils le tiendront en quarantaine tant qu'il vivra parmi eux et même plus tard, ils ne lui pardonneront jamais.

Mais il oubliait ses amertumes dans son foyer, où trois générations de Cherbuliez mettaient leurs joies et leurs peines en commun. Ils habitaient à Champel ⁸, faubourg de

1. *Le Prince Vitale*, pp. 8-9.

2. Lettre à Buloz, 3 mai 1863, M.-L. Pailleron, *Les Ecrivains du Second Empire*, p. 254.

3. *Ibid.*

4. *Ibid.*

5. 1^{er} et 5 juin, 1^{er} et 15 juillet 1864.

6. *Paule Méré*, p. 35.

7. Bungener. *Quelques mots sur Paule Méré*, lettre à l'auteur, 12 août 1864, Genève, p. 9.

8. 12, avenue de Champel.

Genève au bord de l'Arve, une maison de campagne où ne pouvaient manquer ni le jardinet aux plates-bandes fleuries, ni le poulailler gloussant, ni le vacarme des voix enfantines, pour réaliser une vie patriarcale. Pendant les claires soirées d'été, Cherbuliez jouait aux boules avec des voisins et, parfois, le dimanche, il s'échappait pour quelque randonnée dans la montagne.

Jusqu'alors, il avait produit deux essais, alternant avec deux romans. Cette alternance, il la pratiquera toujours. Il y a deux hommes en lui, comme en la plupart d'entre nous : un sage, un être d'ordre et de raison, au nœud de cravate toujours correct, et un fou qui embellit de chimères son existence médiocre : un « pédant » et un « héros »¹. Dans ses écrits, il reflète successivement ces deux visages de son âme. Le « pédant » écrira des essais teintés de romanesque par une légère intrigue, concession au « héros », qui donnera à son tour des produits de son crû, où les intermédiaires érudits trahiront l'immixtion de « l'autre ».

Deux œuvres romanesques succéderont à l'*Essai sur la Folie du Tasse* : *Paule Méré*, citée plus haut et *Le Roman d'une honnête Femme*², qui tient le milieu entre George Sand et Octave Feuillet. Le public fut un peu déçu par ce dernier roman où l'auteur, abandonnant sa note originale, si goûtée dans *Le Comte Kostia*, s'essayait à un genre dans lequel les Français étaient passés maîtres. C'était l'avis exprimé par la *Revue*, sous la plume de son critique, Émile Montégut. « La donnée de ce roman est par trop française, et l'on dirait qu'en l'écrivant M. Cherbuliez a pensé surtout à plaire aux Parisiens en leur prêtant un sujet qu'ils pussent agréer ; pour nous, qui nous soucions avant tout, lorsque nous lisons un roman, de l'originalité de sa donnée et de ses caractères, nous aimons mieux le jeune auteur quand il est moins Parisien et qu'il reste Genevois. Ce qui manque en effet au *Roman d'une honnête femme*, c'est un goût, une saveur de terroir quelconque. On sent qu'il a poussé dans l'esprit de l'auteur comme une sorte de plante

1. *Le Comte Kostia*, p. 311.

2. 15 août ; 1^{er} et 15 septembre, 1^{er} et 15 octobre 1865.

de serre chaude, par les procédés ingénieux d'une savante horticulture littéraire¹. »

Connaissant l'habitude chère à cet écrivain, d'alterner les plaisirs de la fantaisie avec ceux de l'érudition, nous ne nous étonnerons pas de voir un essai suivre son dernier roman. Ce disciple de Hegel, qui avait donné un tableau de l'antiquité grecque dans *Un Cheval de Phidias*, qui avait créé l'atmosphère moyenageuse dans *Le Comte Kostia* et qui avait évoqué la Renaissance dans *Le Prince Vitale*, ne put résister à la tentation d'embrasser l'histoire tout entière d'un regard synthétique et d'en dégager les lois d'évolution. Ce livre, il l'appela *Le Grand Œuvre*. Paru² en 1866 dans la *Revue* et l'année suivante en librairie, le public le reçut froidement. « Des six volumes que nous devons jusqu'à présent au jeune auteur, c'est à notre avis le moins réussi³ », écrira Émile Montégut dans la *Revue*. Bigot, le critique de la *Revue Bleue*, sera encore plus sévère à l'égard de Cherbuliez : « Quand il lui arrive de manquer un roman, ce n'est pas à demi. J'ai gardé un terrible souvenir de son volume intitulé *Le Grand Œuvre*, entretiens sous un châtaignier⁴. »

Buloz, qui savait mettre à profit, pour le plus grand bien de sa publication, toutes les ressources des collaborateurs, ne tarda pas à mesurer la valeur de cet esprit genevois si versé en toutes les matières. Désormais, le romancier allait remplir aussi le rôle d'instruire le public français sur ce qui se passait au delà des frontières, domaine qu'Émile Montégut, Saint-René Taillandier, Charles de Mazade, Henri Blaze de Bury et Challemeil-Lacour se partageaient, sous les bannières de Buloz. En écrivant son premier article critique, en 1868, Cherbuliez se rappelait-il les féroces intentions de son héros, Prosper Randoce : « Et moi aussi je serai crabe⁵ » ? Toujours est-il que le choix de son sujet dénotait ou trop ou trop peu

1. Emile Montégut. *Dramaturges et romanciers*, Paris, Hachette. 1890, p. 215.

2. 15 juillet, 1^{er} et 15 août 1866.

3. E. Montégut. *Dramaturges et romanciers*, p. 216.

4. Bigot. *Victor Cherbuliez*, *Revue bleue*, 1876, p. 363.

5. *Prosper Randoce*, p. 105.

d'ambition meurtrière, du fait qu'il s'attaquait à la réputation bien établie de Lessing¹. Son régisseur, Buloz, modérait prudemment son élan, en lui indiquant les possibilités limitées de ses lecteurs : « Vous avez fait sur Lessing un travail remarquable, mais un peu trop de haute critique et pour les connaisseurs ; je ne sais pas si les femmes, par exemple, si les lecteurs mondains, vous auront lu si facilement qu'à l'ordinaire...². » Cherbuliez, bon enfant, ne prenait pas la leçon en mauvaise part, mais éludait la critique en se réfugiant sur le terrain neutre des généralités.

A partir de cette année, les essais de longue haleine s'espaceront et l'auteur du *Comte Kostia* s'exercera uniquement dans la *Revue* et simultanément, comme critique et comme créateur. En répondant aux objections du « patron » relatives à l'étude sur Lessing, il lui proposait d'autres sujets d'articles : *Le roman réaliste, ou Aristophane et la comédie politique chez les Grecs*. Mais il rassurait « l'ogre », en concluant : « Bien entendu, je ne perds pas de vue mon roman³. »

Ce roman, auquel il travaillait en 1868, c'était *L'Aventure de Ladislas Bolski*. Ce fut son deuxième livre, le premier avait été *Le Comte Kostia*, qui frappa ses contemporains par l'étrangeté des caractères et qui consacra définitivement son exotisme. Selon M^{me} Marie-Louise Pailleron, le sujet du récit fut donné au conteur par un Polonais « à tous crins », Julien Klaczko, rédacteur à la *Revue*. Cependant, soit que Cherbuliez ne veuille pas en convenir, soit que l'anecdote ne concorde pas avec la réalité, le romancier écrira à Edouard Pailleron : « Je tiens en effet à peu près mon sujet de roman, mais entre nous, il flotte encore légèrement entre le dieu et la cuvette. Klaczko m'avait engagé à faire un Didier Polonais, et il m'avait promis de m'en montrer un, si je vais le voir à Paris, à quoi je ne manquerai pas. En attendant, j'ai fait mon Polonais⁴... »

1. G.-E. Lessing. 1^{er} janvier et 15 février 1868.

2. M.-L. Pailleron. *Les Écrivains du Second Empire*, p. 273.

3. *Ibid.*, p. 275.

4. Lettre du 6 décembre 1868. Citée par M.-L. Pailleron. *Les Écrivains du Second Empire*, p. 275.

*Ladislav Bolshi*¹ fut un des grands succès de Cherbuliez : Maxilly, le théâtre de cette tragique histoire, devint un lieu de pèlerinage pour plus d'une tête romanesque et l'auteur fut présenté à celle qui, dans la haute société berlinoise, passait pour l'original de son héroïne.

On était à la veille de 1870. Depuis Sadowa, l'Europe épiait l'Allemagne avec inquiétude. La « teutomanie », qui avait excité l'émoi d'un Jean-Jacques Ampère, la tristesse d'un Edgar Quinet, la perspicacité d'un Saint-René Taillandier, la haine clairvoyante d'un Henri Heine, provoquait, pour l'heure, les sombres présages des chroniqueurs Forcade et Prévost-Paradol qui ne réussissaient toutefois pas à se faire écouter plus que leurs devanciers.

Au printemps de l'année 1869, Buloz jugea le moment venu d'informer le public sur l'angoissant problème germanique. Son collaborateur genevois était tout indiqué pour cette tâche, par sa culture et ses relations. Le « patron » l'invite donc à Ronjoux pour lui parler de cette mission en Allemagne ; ce serait « une occasion agréable de recueillir peut-être un nouveau sujet de roman, et à coup sûr de faire un travail important, grand même par le but », travail qui pourrait lui « donner un lustre de plus² ». L'écrivain se met en route au mois de mai, ravi de voyager³. Il passera par Carlsruhe, Francfort, Cologne, Munich, Dresde, Vienne, Berlin et consignera ses faits et gestes dans son *Journal d'Allemagne*⁴. Dix-sept ans s'étaient écoulés depuis les semestres d'études à Bonn et à Berlin. Cette fois, il devait être reçu en personnage quasi officiel, et son amour-propre avait de quoi se sentir flatté en mesurant le chemin parcouru.

Sitôt arrivé à Berlin, où il habite la Friedrichstrasse⁵, notre chroniqueur commence ses visites. Il voit « bon nombre d'hommes marquants⁶ » : le baron de Nothomb, ministre de

1. 1^{er} et 15 avril, 1^{er} et 15 mai, 1^{er} juin 1869.

2. M.-L. Pailleron. *Les Ecrivains du Second Empire*, p. 276.

3. *Ibid.*

4. 22 mai, 30 juillet 1869, inédit.

5. N° 271.

6. M.-L. Pailleron. *Les Ecrivains du Second Empire*, p. 277.

Belgique, l'invite dans sa terre de Cunersdorf, en Silésie, où il lui explique « avec une charmante ironie, les privilèges dont il jouissait en qualité de propriétaire de bien noble¹ », et l'ambassadeur des États-Unis, Bancroft, le rassure² sur les intentions de Bismarck. Les libéraux prussiens dont Cherbuliez voit « la plupart des coryphées », lui semblent intelligents, instruits et « quelques-uns spirituels », ce qui ne l'empêche pas de les comparer à un « essaim de hannetons », « lesquels ne se lassent pas de cogner contre la vitre ». C'est « qu'en fait de programme », ils « n'ont guère que des convoitises, des appétits et de vagues espérances, découragés par les événements³ ». Mais étudier la situation politique en Prusse omettant Bismarck, « c'est visiter la ménagerie sans voir l'éléphant⁴ ». En attendant d'être reçu par celui-ci, le chroniqueur se met en rapport avec « les deux hommes qu'on appelle le bras gauche et le bras droit⁵ » du chancelier : M. Abeken et M. de Kendell.

A Baden, il dîne chez la princesse royale et la trouve charmante. Aimable et instruite, elle lui demande des nouvelles du père et de l'oncle, lui parle de Carlyle, de Schérer et de ses idées sur le socialisme, le clergé et l'émancipation des femmes. Il se voit fêté, flatté : « Deux jours plus tôt, lui dit le prince, vous auriez trouvé *Bolski* sur ma table⁶. » Ils se découvrent des sentiments communs : le libéralisme et la haine de Bismarck. Assis à table entre la princesse royale et sa sœur, ce brillant et sympathique voisinage met l'écrivain « en verve⁷ » ; c'est dire qu'il fut spirituel, comme toujours, lorsqu'il quittait son rôle d'écouteur.

1. G. Valbert. *Le Baron Nothomb*. Revue des Deux-Mondes. 10 octobre 1882.

2. Lettre à Buloz, 3 avril 1869. M.-L. Pailleron. *Les Ecrivains du Second Empire*, p. 277.

3. « L'ambassadeur des États-Unis, M. Bancroft, m'expliquait l'autre jour sa conviction que dans les circonstances actuelles, Bismarck ne fera pas un pas en avant : le roi paraît être pour le moment dans les mêmes dispositions ; puissent-elles durer ! car le roi a bien plus d'initiative et de self government qu'on ne le croit généralement en France. » Lettre à Buloz, 3 avril 1869 citée par M.-L. Pailleron, *Ecrivains du Second Empire*, p. 277.

4. *Journal d'Allemagne* (inédit).

5. *Ibid.*

6. *Ibid.*

7. *Ibid.*

Dans le secrétaire de la reine Augusta, il retrouve son ami de jeunesse, Johannes Brandis. La reine manifeste le désir de recevoir l'écrivain qu'elle prend à partie pour sa dernière chronique. L'air froid et compassé de la souveraine, comparé au « naturel » de la princesse, déplut au visiteur. Réceptions et *raouts* ne manquent pas. Dans le salon des Benedetti, l'ambassadeur de France, on respire l'air cosmopolite des milieux diplomatiques, chez M^{me} Viardot on fait de la musique, mais chez la comtesse de Flemming, qui est bien la fille de Bettina d'Arnim, « sa folle de mère », on est obligé d'écouter la maîtresse de maison pérorer, pendant deux heures, sur « l'éducation géniale¹ ». Délivré, l'admirateur de Voltaire regrette de ne pas avoir avec lui un volume de son auteur favori pour se « rincer l'esprit ». « De la génialité pas trop n'en faut² », écrit-il excédé. Il préfère de beaucoup l'autre fille de Bettina, M^{me} Hermann Grimm, Gisela, qui ne se pique pas de génie. L'ancien élève de Karl-Ludwig Michelet n'oubliera pas de visiter son vieux professeur, qui l'invite à dîner ; il jouera même aux boules, comme à Genève, avec le savant égyptologue Lepsius.

De retour à Champel, il se met à rédiger ses articles sur *L'Allemagne politique*. Parfois, il dépêche à Buloz un petit mot, dans le genre de celui-ci : « Vin de Ronjoux ou vin de Bourgogne, j'irai très volontiers corriger mes épreuves à Ronjoux³. » Les deux familles sont très liées : la femme du romancier et ses enfants, Jean, Ernest et la petite Laurence, font de longs séjours en Savoie, chez les Buloz. C'est apparemment pendant une de ces visites que « le patron » empêcha son collaborateur de goûter à un plat de champignons : « Pas vous, Cherbuliez ! pas vous ! vous n'avez pas encore terminé votre roman⁴ ! »

Le dernier article sur *L'Allemagne politique* parut le 1^{er} avril, et, le 19 juillet, la guerre éclata. Cherbuliez se

1. *Journal d'Allemagne*.

2. *Ibid.*

3. 28 novembre 1869. M.-L. Pailleron. *Les Ecrivains du Second Empire*, p. 279.

4. Cette anecdote, qui nous fut contée par la fille du romancier, M^{me} Lippmann, est relatée par M.-L. Pailleron dans *Les Ecrivains du Second Empire*, pp. 279-280.

trouvait à Saint-Cergues dans le Jura, auprès de son père souffrant. Pendant les journées d'épreuves qui suivent, le Genevois partage l'angoisse des Français. Pourtant, l'espoir ne l'abandonne pas : dans ses lettres à Buloz, on le voit lutter contre la tristesse des communiqués, en leur donnant une interprétation moins défavorable¹. Ses dernières illusions sur l'Allemagne se sont évanouies et la haine a pris la place de sa réserve ironique devant les bonhomies allemandes fourrées de malice. « Il est certain que dans toute l'Europe, l'opinion se désabuse ou se réveille. En Angleterre, il n'y a qu'un cri pour demander au gouvernement une intervention active. Qui ne se sentirait menacé par cette colossale ambition, si peu soucieuse de dissimuler ses appétits ? Je ne serais pas étonné qu'au Quartier Général Prussien, il n'y eût partage d'opinions et de sérieux dissentiments ; mais le roi Guillaume est ivre de ses succès, et sûr de son Dieu². »

Pendant cette année de malheurs, où le siège succédait à l'invasion et la Commune au siège, Cherbuliez se tapit à Champel, comme G. Sand dans son Berry, comme Montégut à Limoges, comme Buloz à Ronjoux, dans l'attente des jours meilleurs. La paix devait les réunir à nouveau autour de la *Revue*, au moins par leurs écrits.

Aussitôt après le renversement de la Commune, le collaborateur de Buloz commençait un nouveau roman, *La Revanche de Joseph Noirel*³, dont la première partie parut dans le numéro du 15 juillet. Comme les tragédies antiques, ce récit voulait prouver « qu'il y a dans ce monde d'effroyables fatalités⁴ ». Pour la seconde fois — la première

1. « Je suis très heureux de voir que vous regardez les événements d'un œil moins sombre. Quoi qu'en disent les bulletins prussiens il paraît positif que dans cette grosse affaire du 17, le maréchal Bazaine, qui avait en tête deux armées prussiennes a maintenu ses positions, et que l'ennemi a fait des pertes si considérables qu'il a demandé un armistice. Voilà un événement de bon augure. Comme vous le dites, la crise sera longue ; elle ne sera pas au-dessus des forces et du courage de la France ». Lettre à Buloz. M.-L. Pailleron. *Les Écrivains du Second Empire*, pp. 279-280.

2. Lettre à Buloz, 11 septembre 1870. Citée par M.-L. Pailleron. *Les Écrivains du Second Empire*, p. 309.

3. 15 juillet, 1^{er} et 15 août, 1^{er} et 15 septembre, 1^{er} octobre 1871.

4. *La Revanche de Joseph Noirel*, Paris, Hachette, 1872, p. 375.

c'était dans *Paule Méré* — le conteur représentait des personnages genevois.

L'année suivante, soit en 1873, comme les choses se gâtèrent en Espagne, qu'Amédée I^{er} dut abdiquer et une nouvelle république parut aux frontières de la France, Buloz envoya encore Cherbuliez enquêter sur l'état de la péninsule. Celui-ci ne se met en route que muni du savoir acquis de Don Alonzo, son professeur d'espagnol. Les deux personnalités que notre chroniqueur connut en Espagne de près, Castelar, président de la nouvelle république et Canovas del Castillo, devinrent ses amis.

Un roman suit de près *L'Espagne politique* : ce sera *Méta Holdenis*¹, qui eut de fervents admirateurs. Renan raconte à ce propos une anecdote où un personnage de Cherbuliez « fait concurrence à l'état-civil », tout comme les héros balzacien. Le vieux Buloz s'éprit, paraît-il, de Méta Holdenis, petite Allemande perfide et séduisante. Voulant que l'héroïne eût vraiment existé, il interrogeait l'auteur à son sujet et tenait absolument à ce que son créateur la rendît heureuse. Renan le certifiait, à la réception académique de son ami : « François Buloz faillit se brouiller avec vous à cause du dénouement de *Méta Holdenis*. » « Il ne parlait que de Méta... Une jeune Allemande, instruite, semblable à elle, eût à son gré fort bien dirigé la *Revue* comme elle dirigeait la maison de M. Mauserre. Nous l'avons échappé belle²... » Faguet déclarera à la mort du romancier : « *Méta Holdenis* est le chef-d'œuvre, pour moi, de M. Cherbuliez, et c'est un chef-d'œuvre³. » « Il me paraît difficile d'entrer avec plus d'habileté tranquille dans une âme trouble... » ajoutera le même critique. Nous ne saurions dire si ce succès était pour quelque chose dans la préférence que l'écrivain lui-même accordait à ce dernier roman.

Au mois de mai de la même année 1873, Victor Cherbuliez perdit sa mère. Il l'aimait d'une tendresse mêlée d'ad-

1. 1^{er} et 15 janvier, 4^{er} et 15 février 1873.

2. Renan, *Réponse au discours de M. Cherbuliez*. Académie Française. Discours académiques, 1882.

3. Faguet. *Victor Cherbuliez*, 8 juillet 1899, p. 44.

miration, où nous voyons la source du respect qu'il ressentait pour toute femme. Le professeur André Cherbuliez mourut un an après.

L'écrivain n'avait pas quitté le deuil de son père, qu'il contait une simple histoire d'amour, comme George Sand savait les imaginer. Plus il se sentait triste, plus impérieux devenait le besoin d'évasion dans un univers tout rempli de grâce et de joie. Dans ce roman, *Miss Rovel*¹, il se souvient de Florence, où, quelques années auparavant, il avait rendu visite à son ami Rothan, ministre plénipotentiaire de France.

Maintenant, Genève ne rappelait au romancier que des souvenirs douloureux. La mort de ses parents était encore trop récente pour ne pas attrister tous les beaux souvenirs de sa rêveuse enfance. L'Université de Genève avait refusé de lui ouvrir ses portes. Ses concitoyens avaient blâmé son mariage et lui gardaient rancune pour *Paule Méré*. La liberté, l'indépendance, le succès, l'appelaient à Paris. Quelques vieux amis y habitaient : Schérer, dont la rupture avec Genève était consommée depuis 1860, les Buloz, les Pailleron. Enfin il plaisait à ce cœur de chevalier, d'embrasser le sort d'un peuple vaincu.

PARIS (1875-1899).

Le premier souci de Cherbuliez, une fois établi à Paris, fut de transposer sur la scène un de ses récits. Nous connaissons son goût du théâtre. Comme sa marraine, George Sand, comme son ami, Marc Monnier, il avait la passion des marionnettes. Encore un legs de Voltaire à son admirateur, que cet amour du théâtre. Celui-ci rêve pour ses romans l'éclat de la scène, comme une mère souhaite à son fils bien-aimé une brillante carrière. L'attente du spectacle qui va commencer cause à un de ses personnages, Didier de Peyrols, un plaisir naïf. L'âme de celui-ci est suspendue dans l'appréhension d'un secret merveilleux. « Le lever du rideau

1. 15 novembre, 1^{er} et 15 décembre 1874 ; 1^{er} et 15 janvier 1875.

lui causait toujours une émotion pleine de charme ; il croyait voir se lever devant lui la grande toile peinte de la vie. Allait-il enfin savoir ce qu'il y a derrière ? » Il s'agit ici de Victor Cherbuliez aussi bien que de son héros. Le spectacle représente, pour notre Genevois, une évasion de la médiocrité quotidienne.

Avec la collaboration de Raymond Deslandes, il tira de son roman, *Le Comte Kostia*, un drame en cinq actes, qu'on joua en avril 1875, au Gymnase. La pièce ne tint pas l'affiche. Faguet fut le seul à proclamer en Cherbuliez, dont la « montre avançait », un précurseur d'Ibsen, et à expliquer par là son insuccès. De son côté, l'auteur dramatique improvisé réfléchit sur les causes de son échec : « Pour satisfaire le lecteur, un roman comporte une quantité d'explications, de nuances et de détails dont le théâtre ne s'accommode guère. Survient le collaborateur, qui croit faire pour le mieux en taillant sans pitié. Mais il ne se rend pas compte qu'en supprimant les liaisons, il crée d'incessantes solutions de continuité, en sorte que, neuf fois sur dix, la pièce tirée d'un roman parfaitement déduit semblera obscure, à la fois trop longue et trop brève, déconcertant le public à force d'illogisme¹. » Sans perdre courage, le romancier projetait de porter sur les planches aussi *Miss Rovel* et l'amoureux de celle-ci, misogyne en rupture de ban. En demandant conseil à Ludovic Halévy, Cherbuliez lui écrivait : « Ces deux caractères, comme les quatre personnages secondaires, moins importants, qui les encadrent, me semblent assez bien venus, et certaines situations me paraissent avoir un caractère scénique². »

La meilleure partie de sa correspondance avec L. Halévy, depuis 1874 à 1889, roule sur ses projets dramatiques : ses romans, *Prosper Randoce* et *Joseph Noirel*, lui paraissent propres à faire des drames ; Halévy l'en dissuade, en lui montrant les difficultés d'une pareille entreprise. Mais les conseils de ce dernier n'évitent pas l'échec de *Méta Holdenis*,

1. *Prosper Randoce*, p. 109.

2. *Le Théâtre de Victor Cherbuliez*. Revue encyclopédique, 26 août 1899.

3. Lettre à Ludovic Halévy. Champel, Genève, 3 août 1874.

devant le Comité de lecture de la Comédie Française. Toutefois, Cherbuliez ne prendra pas au tragique sa mésaventure, en la racontant à l'auteur de *L'Abbé Constantin*. « Mon cher ami, écrira-t-il dans la lettre du 4 mai 1888, peut-être savez-vous déjà par Claretie le complet insuccès de lecture de la pièce à laquelle vous avez bien voulu vous intéresser si obligeamment. A l'unanimité elle a été jugée inintelligible et plus singulière qu'intéressante ; certains du sort qui nous attendait, nous l'avons retirée. Je m'étonne et je regrette que Claretie ne m'ait pas fait l'amitié de tâter un peu le terrain en la faisant lire avant à un ou deux de ces messieurs du Comité. Il aurait pu facilement nous épargner cette tentative inutile et ce désagrément. Mais enfin, nous n'en mourrons pas. »

En 1876, Cherbuliez reprit le genre du roman parisien, qui lui avait si peu réussi avec *Le Roman d'une honnête femme*. Cette fois, ce fut *Le Fiancé de M^{lle} Saint-Maur*¹. Les conditions du genre comportaient apparemment une histoire d'adultère, mais, cette fois encore, notre Genevois empêche la faute, au dernier moment.

Son dernier roman cosmopolite fut *Samuel Brohl et Cie*² dont il tira même une pièce de théâtre, en collaboration avec H. Meilhac, jouée en 1879 à l'Odéon. Chez Brébant, entre la poire et le fromage, les deux écrivains discutaient avec Duquesnel, directeur de l'Odéon, la mise en scène et la distribution de la pièce. Après une première remise, la veille de la représentation, le bruit se répandit dans Paris que le maréchal Mac-Mahon allait se « démettre », faute d'avoir voulu se « soumettre », selon la formule de Gambetta. On ajourna encore, pour le 30 janvier, et on passa enfin, le soir où Jules Grévy était élu. Cherbuliez avouera que ce fut, pour lui, une dure épreuve à soutenir : « Lorsque, vers la fin de l'après-midi, Meilhac vint me raconter que le bruit courait les cercles du boulevard, que notre pièce renfermait un manifeste antisémite, je compris déjà que la cause était entendue, que nous serions con-

1. 15 janvier, 1^{er} et 15 février, 1^{er} mars 1876.

2. 15 février, 1^{er} et 15 mars 1877.

damnés sans discussion, ainsi qu'il arriva effectivement, par une salle hurlante, décidée d'avance à ne pas laisser parler nos acteurs ¹. »

Le Vaudeville avait donné, la même année, *L'Aventure de Ladislas Bolski*, d'après le roman de Cherbuliez, arrangé par Auguste Maquet. C'est la seule pièce du romancier qui fit trente représentations, grâce à ses « complaisances » « excessives » ². Il était obligé, en effet, de supprimer le rôle d'une soubrette qui remplaçait sa maîtresse à un rendez-vous nocturne. Les gentilles « marionnettes » de Cherbuliez ne pouvaient vivre sur les planches.

Toutefois, il ne renonce pas encore à ses chers projets dramatiques mais il se demande si, dans des comédies à la Marivaux, son talent ne réussirait pas mieux. Claretie l'engage à écrire quelque chose pour la Comédie Française. Mais notre écrivain se rend bien compte qu'il est « trop tard » et qu'il n'a plus assez de souplesse intellectuelle pour explorer des contrées inconnues : « A mon âge, les sujets ne se présentent plus à la douzaine. » Ses expériences lui ont laissé un arrière-goût amer : « J'ai un peu manqué d'encouragement ³. »

Correspondant à peu près au changement de milieu, une nouvelle période commence vers 1878, dans sa production. La série des romans cosmopolites, entrecoupée de rares romans parisiens, est close. Pendant une dizaine d'années, Cherbuliez reflétera la littérature de son temps en évoquant, par ses livres, la comédie bourgeoise, le réalisme et aussi le naturalisme qui, aux abords de 1880, touchait à l'apogée. *L'idée de Jean Téterol* ⁴ manifeste une parenté avec *Le Gendre de M. Poirier*, en mettant aux prises la bourgeoisie enrichie avec la noblesse ruinée ; *Noirs et Rouges* ⁵ dénonce la politique des jésuites, comme *Lions et Renards*, mais peint à la fois la médiocrité suffisante et boursoufflée d'un Homais au

1. *Le Théâtre de Victor Cherbuliez*. Revue encyclopédique, 26 août 1899.

2. *Ibid.*

3. *Ibid.*

4. 15 mai, 1^{er} et 15 juin, 1^{er} juillet 1873.

5. 15 novembre, 1^{er} et 15 décembre 1880, 1^{er} et 15 janvier 1881.

petit pied en M. Cantarel; *La Ferme du Choquard*¹ a été peut-être inspiré au romancier par un fermier qu'il rencontrait dans la campagne, sur un cheval blanc, mais sans doute a-t-il eu, lui aussi, son mot à dire sur le « bovarysme »; *Olivier Maugant*², qui commence son apparition dans la *Revue* deux mois avant *Germinal*, publié dans *Gil Blas* de novembre 1884 à janvier 1885, peint la grève des ouvriers — curieuse coïncidence! — dans une mine de houille; dans *La Bête*³, qui fait pendant à *La Bête Humaine* de Zola, Victor Cherbuliez attaque les théories des naturalistes.

Pendant sa fugue réaliste, le romancier ne continue son genre genevois que par trois récits : *Le Bel Edwards*⁴, qui fut comparé par la critique à un rêve d'Edgar Poë⁵, *Les Inconséquences de M. Drommel*⁶, qui évoque un conte de Voltaire, et *Le Roi Apépi*⁷, qui devait inspirer une comédie⁸ à Saint-Saëns.

Depuis qu'il était devenu Parisien, Victor Cherbuliez signait ses articles à la *Revue* G. Valbert. Nous supposons qu'il forma l'anagramme de son propre nom, Charles-Victor Cherbuliez, à l'instar de son maître, Voltaire, nom qui n'est pas sans analogie avec Valbert. Son désir d'indépendance et sa timidité naturelle incitaient le chroniqueur à prévenir les ennuis que ses articles politiques auraient pu lui causer. D'autre part, nous sommes assez tentés de croire que le mystère de l'anonymat, sous la couverture du romantique Valbert, n'était pas sans flatter son goût du romanesque.

Chevalier de la Légion d'honneur⁹ depuis le 9 août 1870, ce descendant de huguenots au cœur francophile demanda et obtint la naturalisation en 1879, par application de la

1. 1^{er} et 15 décembre 1882, 1^{er} et 15 janvier, 1^{er} février 1883.

2. 15 septembre, 1^{er} et 15 octobre, 1^{er} et 15 novembre 1884.

3. 15 décembre 1886, 1^{er} et 15 janvier 1887.

4. 1^{er} août 1879.

5. H. Houssaye. *Victor Cherbuliez. Les hommes et les idées*. Calmann-Lévy 1886, p. 343.

6. 15 décembre 1879.

7. 1^{er} et 15 septembre 1879.

8. *Le Roi Apépi*, comédie en 4 actes et 5 tableaux, d'après une nouvelle de Victor Cherbuliez, Paris, 1903.

9. Officier en 1892.

loi de 1790, sur les familles de réfugiés. Il était temps de penser à un fauteuil académique. Sa carrière à la *Revue* était une recommandation largement suffisante. « L'on sait que cette publication a la spécialité de fabriquer des académiciens¹ », écrivait rageusement le chef des naturalistes. En 1881, le fauteuil de Dufaure devenant vacant, Victor Cherbuliez fut élu le 8 décembre. Sa réception eut lieu le 25 mai 1882. La séance se distingua par cette tenue discrète qui caractérisait la personnalité du nouvel académicien. « M. Cherbuliez est un écrivain aimé du public », témoignait son ami Schérer, « on le voyait bien hier à la foule qui se pressait dans la salle des réceptions et à l'intérêt affectueux qui animait évidemment cette foule. Et cependant le discours de M. Cherbuliez a été écouté avec une certaine froideur. Ce n'est guère que vers la fin qu'on a pris occasion d'une phrase éloquente pour lui souhaiter la bienvenue dans un long applaudissement² ». Puis, Schérer, peut-être non sans un brin de jalousie, reprochait à Cherbuliez son manque d'emphase et sa simplicité. « M. Cherbuliez a fait plutôt un article qu'un discours. Il ne s'est pas monté au ton oratoire, qui est celui de l'éloge, celui des réceptions académiques³ ». Brunetière, collaborateur lui aussi de la *Revue*, relève la modestie de son ami : « Il est certain que rarement récipiendaire s'est plus discrètement comme effacé dans l'ombre de l'immortel qu'il remplaçait⁴. » Le romancier fut reçu par Renan qui, tout en louant l'œuvre romanesque de Cherbuliez, ne cachait pas la surprise ressentie à l'apparition du *Comte Kostia*, la direction philosophique de celui qui avait écrit *Un Cheval de Phidias* promettant tout autre chose à ses lecteurs.

En 1883, nous trouvons Cherbuliez chancelier de l'Académie française, directeur en 1884 et membre de la commission du dictionnaire, avec Boissier, Gréard, Coppée,

1. E. Zola. *Les romanciers naturalistes*, Charpentier, 1881, p. 347.

2. E. Schérer. *Réception de M. Cherbuliez. Etudes critiques*. Calmann-Lévy, 1886.

3. *Ibid.*, p. 280.

4. Brunetière. *Réceptions académiques*. *Revue des Deux Mondes*, 1882, t. XXXI, p. 936.

Mézières, Brunetière. C'est lui qui prononce le discours funèbre de l'historien Henri Martin, directeur de l'Académie ; puis, qui reçoit François Coppée la même année.

Cependant, quoiqu'il s'avancât dans la renommée « avec discrétion, comme avec crainte, de peur que le bruit de ses succès n'effarouchât les autres ¹ », il s'était depuis longtemps attaché une brigade de lecteurs fidèles. Son détracteur acharné, Zola lui-même, reconnaît que Cherbuliez « sans avoir eu les triomphes d'Octave Feuillet, est également un auteur aimé des dames ² ». Même, son prestige avait dépassé les frontières.

Mais, par une triste revanche, depuis la consécration officielle de Cherbuliez par l'Académie, sa vogue, en France, avait considérablement faibli. La *Revue Bleue* affirmait en 1893 : « Le panorama cosmopolite de M. Cherbuliez a eu jadis grand succès. Il a vieilli cependant, il devait vieillir vite, comme tous les panoramas ³. » La plume amie de Faguet écrira la même chose à la mort de Cherbuliez : « Ce n'est pas que, il y a une dizaine d'années environ, Cherbuliez, à mon avis, n'eût un peu baissé et je n'ai aimé très fort ni *La Bête*, ni *La Ferme du Choquart* ⁴. » Entre 1880-1890 défilent les dates mémorables du naturalisme, maître incontesté du roman, plongeant ses racines dans la science aussi bien que dans la philosophie de l'époque. Le cosmopolite Cherbuliez lui-même, n'échappe pas à cette influence. Mais, chose curieuse, il perd du terrain justement pour avoir imité les airs à la mode, en oubliant sa note originale. Ceci pour l'écrivain.

Quant à l'homme, il avait « l'air très heureux, de ce bonheur du sage, qui est fait de beaucoup de renoncements..., et de ces excellentes habitudes d'hygiène intellectuelle et morale, que Jules Levallois signalait avec tant de raison chez lui ⁵ ». Ce Genevois dépaysé avait besoin d'espace et

1. Émile Ollivier sur Victor Cherbuliez. *Discours funèbre*. Le Figaro, 5 juillet 1899.

2. E. Zola. *Les Romanciers naturalistes*, p. 347.

3. Sirvin. *Victor Cherbuliez*. *Revue Bleue*, 11 novembre 1893, p. 622.

4. Faguet. *Victor Cherbuliez*. *Revue Bleue*, 8 juillet 1899, p. 45.

5. Ch. Ritter, *ses amis et ses maîtres*. Choix de lettres, p. 148. Ch. Ritter à Edouard Schuré, jeudi 10 mai 1877.

d'air. Il cherchait une modeste maison de campagne, aux environs de Paris. Son ami, Sardou, lui proposa Marly, où les deux écrivains voisineraient. Bertrand, secrétaire de la *Revue*, dénicha, aux environs de Melun, à Combs-la-Ville, un petit domaine, dont le bois de chênes enchantait notre romancier. La maison nommée « Les Pierreux », était un pavillon de chasse à un seul étage, datant du XVIII^e siècle. Le fameux bois de chênes s'étendait derrière, tandis que devant, une terrasse ombragée de grands ormes et un pré en pente, bordé d'arbres fruitiers, de sapins et de taillis, dégageait de lointaines perspectives. Cherbuliez aimait promener ses regards sur l'étendue immobile des champs : il avait « le rideau de fer de la montagne¹ » en horreur et, contempler un lambeau de ciel « entre les pattes d'un cheval² » était pour lui un spectacle de choix.

Il conservait les habitudes de régularité contractées dans sa jeunesse. A Combs-la-Ville, levé tous les jours de bonne heure, il commençait son travail après un tour au jardin. Il passait sept heures devant sa table à écrire : de neuf heures à midi et de deux à six. Il mettait à peu près un an pour composer un roman. La dernière semaine du mois était consacrée au « Valbert » à paraître. La phrase coulait de source, sous sa plume facile. Il divisait les écrivains en « fouareux » et « constipés », en se mettant lui-même, naturellement, parmi les premiers.

Les soirées, il les donnait aux siens : on jouait aux cartes, on devisait, on faisait un peu de musique. L'été, il s'amusa à paresser au bord de l'Yerres toute proche, une gaule à la main, ou bien il vagabondait dans la forêt de Sénart, qui lui soufflait les sujets romanesques dont elle était mystérieusement remplie. Presque tous ses récits, depuis 1876, se déroulent en tout ou en partie, dans ces parages. Le meilleur d'*Une Gageure* a pour cadre la forêt de Sénart. C'est aux Pierreux, dans la paix des champs, que Cherbuliez composa *La Ferme du Choquart*, puis sous les chênes de son bois, *La Bête*.

Près des Pierreux, César Franck avait sa demeure. On

¹ et ². Ces expressions de Cherbuliez nous furent communiquées par M^{me} Lippmann.

voisina. Le musicien, qui était l'ami de Cherbuliez, lui jouait ses mélodies. Pour la composition de *Psyché*, ceux des Pierreaux l'entendirent tout un été, chanter et s'accompagner au piano. D'autres visiteurs n'oubliaient pas Cherbuliez dans sa Thébaïde. La culture encyclopédique du maître de céans se manifestait en ses relations tout aussi bien qu'en ses écrits. Il recevait des poètes, Coppée, son voisin de campagne; des écrivains, Marc Monnier; des ecclésiastiques, le pasteur Fontanès; des coloniaux, le général Borgnis-Desbordes et cet extraordinaire Savorgnan de Brazza; des hommes politiques, Léon Bourgeois; des diplomates, Gustave Rothan. Avec sa nièce, le romancier s'occupe de culture¹, en étudiant l'aouta, insecte qui se met dans le blé, mais avec Mazade, « on est sûr de papoter beaucoup sur M^{me} Buloz et sur les Pailleron² ».

Un à un, ceux qui avaient encouragé les premiers pas du romancier étaient morts : George Sand et Buloz avaient disparu, à une année de distance, peu après que Cherbuliez se fut installé à Paris. Marc Monnier, l'ami de jeunesse, le quitta en 1885, suivi par Schérer, en 1889. Au tour de notre écrivain, de passer le flambeau à ses cadets, Faguet, qui sera son ami et son successeur à l'Académie, et Brunetière. Celui-ci rappelait leurs liens, en paroles reconnaissantes : « C'est qu'en effet, à l'âge où l'on cherche sa voie, nul ne m'avait jadis donné, plus simplement, de plus sages, de plus sûrs, ni de plus affectueux conseils. C'est que depuis vingt-cinq ans son ingénieuse amitié, non seulement ne s'était pas une fois départie, mais elle m'avait en plus d'une circonstance difficile, soutenu, encouragé, guidé³. »

A Paris, on voyait Cherbuliez dans les salons de la *Revue*, aux réceptions des Hachette, son éditeur, chez M^{me} Gaston Paris, aux dîners de M. d'Avenel, ou à la modeste table d'un Taine et d'un Renan. Dans son « simple

1. Lettre inédite datée de Combs-la-Ville, 28 août (écrite après l'élection à l'Académie).

2. Lettre inédite adressée à sa sœur, du 5 octobre 1880 probablement, date de l'apparition de *Noirs et Rouges*.

3. Brunetière. *Discours pour les obsèques de Victor Cherbuliez*, 4 juillet 1899. *Discours académiques*.

et noble intérieur¹ », rue de Tournon², Cherbuliez était « aimable et très hospitalier ». « Celui qui a eu la bonne fortune d'avoir été son hôte, l'écrira le critique Brandès, n'oubliera jamais l'intérêt cordial qu'il montrait non seulement à son hôte, mais aussi à toute la Scandinavie, sa littérature, sa politique³. » Ses connaissances sans nombre rendaient Cherbuliez intarissable. Après avoir, un dimanche, déjeuné chez le romancier, Charles Ritter écrit à un ami : « ... Sur tous les sujets, je l'ai trouvé intéressant, instructif, et aussi sensé que spirituel, ce qui avec lui est beaucoup dire⁴. » De manières douces et charmantes, brillant et simple à la fois, il apportait de Genève, en société, cette politesse un peu cérémonieuse qui fleurissait dans la cité calviniste à la fin du XVIII^e siècle. « C'était un Français de l'ancienne école, extrêmement poli, presque trop, mais qui avait toujours du style », témoignait encore le critique Brandès⁵.

Dans les onze dernières années de sa vie, Cherbuliez revient à son premier genre, avec moins de fougue et d'enthousiasme ; quelque chose de plus sec et posé trahit l'âge. D'autre part, les étrangers disparaissent de ses personnages principaux. Aussi, le succès lui revint-il en partie, Faguet⁶ signalant une renaissance de l'écrivain dans *Le Secret du Précepteur*⁷, *Après fortune faite*⁸ et cette étrange *Jacquine Vanesse*⁹ dont l'héroïne ressemble — assure-t-on — à la fille du romancier. A la même période appartiennent *La Vocation du comte Ghislain*¹⁰ et *Une Gageure*¹¹.

Après sa publication dans la *Revue*, chaque roman apparaissait en volume, chez Hachette. La plupart des arti-

1. G. Brandès. *Samlede Skrifter*. Victor Cherbuliez, 7^e vol. pp. 169-172.

2. N^o 12.

3. G. Brandès. *Samlede Skrifter*. Victor Cherbuliez, 7^e vol., pp. 169-172.

4. Ch. Ritter, *ses amis et ses maîtres*, p. 148.

5. G. Brandès. *Samlede Skrifter*. Copenhague, 1899, 7^e vol., pp. 169-172.

6. Faguet. *Victor Cherbuliez*. *Revue Bleue*, 8 juillet 1899, p. 45.

7. 15 décembre 1892, 1^{er} et 15 janvier, 1^{er} et 15 février 1893.

8. 15 août, 1^{er} et 15 septembre, 1^{er} et 15 octobre, 1^{er} novembre 1895.

9. 15 décembre 1897, 1^{er} et 15 janvier, 1^{er} et 15 février 1898.

10. 15 avril, 1^{er} et 15 mai, 1^{er} et 15 juin 1888.

11. 1^{er} et 15 janvier, 1^{er} et 15 février 1890.

cles furent réunis à leur tour en plusieurs livres¹. Cela forme une vingtaine de romans — vingt-deux au juste — et une dizaine de volumes critiques, articles et essais.

En 1892, il exposa ses réflexions esthétiques dans *L'Art et la Nature*. Il ne lui restait plus rien de neuf à dire. Son œuvre touchait à sa fin. Depuis longtemps déjà, ses enfants étaient des hommes. Jean, l'aîné, devenu ingénieur, avait une humeur vagabonde, qui le conduisit en Tunisie; Ernest était médecin à Saxy-sur-Marne; Laurence avait épousé le physicien Lippmann, inventeur de la photographie en couleurs.

Il était temps de se préparer au voyage sans retour. Le temps ayant calmé ses ressentiments, Cherbuliez sentait renaître en lui son âme genevoise, qu'il avait reniée : « Soyez sûr, écrivait-il à Eugène Ritter, qu'on ne cesse jamais d'être Genevois; je le serai jusqu'à la fin par mes souvenirs, par mon éducation, par le tour et les habitudes de mon esprit, par ma façon de raisonner et d'écrire. C'est indélébile comme la tonsure et cette tonsure me sera toujours chère². »

Loin des siens, au milieu des Français, Français lui-même, il se rattachait à ses ancêtres genevois, qu'il avait répudiés : « J'ai toujours admiré le culte des ancêtres tel que le pratiquent les Chinois et j'ai toujours pensé que chacun de nous n'étant qu'un résultat, nous ferions bien de nous souvenir plus souvent des causes lointaines qui ont produit cet effet. C'est pour tous les hommes un élément essentiel du connais-toi toi-même³. »

En 1894, il perdit sa femme, la douce et tendre Charlotte, dont le cœur vaillant, le tact et les sages conseils, avaient feutré la vie de l'écrivain. Avec la sérénité du sage, Cherbuliez réfléchissait à la mort, gravement : « Qu'est-ce que la mort? un divin distillateur, qui fait tomber au fond de

1. *L'Allemagne politique* (1878). *Études de littérature et d'art* (1873). *L'Espagne politique* (1874). *Hommes et Choses d'Allemagne* (1877). *Hommes et Choses du temps présent* (1883). *Profils étrangers* (1889).

2. Lettre à E. Ritter, Paris, 31 janvier 1884.

3. Lettre à E. Ritter. Combs-la-Ville (Seine-et-Marne), 23 juillet 1892. Ces deux lettres sont citées par le destinataire dans *Victor Cherbuliez. Recherches généalogiques*, Genève, Kündig, 1899, pp. 6 et 8.

l'alanbic les principes lourds qui doivent y rester, et en dégage ce qui doit s'envoler, cette huile subtile qui est notre vrai moi, complet, sans les altérations que lui font subir les hasards de la destinée. Par ses soins, par son mystérieux travail, nous devenons tout ce que nous pouvons être; ce n'est plus le romarin, c'est son essence¹. »

Pendant l'été de 1899, Cherbuliez perdit son fils Ernest, tombé en pleine force, à l'âge de trente-huit ans. C'est alors que le vieillard crut sa « destinée manquée² ». Il ne se relèvera pas du coup. Il essaya de lutter pourtant et de continuer à vivre. Rentré à Combs-la-Ville, il se remit au travail et commença un nouveau roman. Jeudi, le 29 juin, quoique souffrant, il se rendait à la séance de l'Académie, où l'on discutait le prix de Jouy. Mais au matin du 2 juillet, qui était un dimanche, le romancier s'éteignait, foudroyé par une congestion. Soixante-dix ans plus tôt, il venait au monde, toujours un dimanche matin, du même mois de juillet. C'étaient, pour cet homme, un jour et un mois vraiment fatidiques.

1. *Jacquine Vanesse*, pp. 161-162.

2. Brunetière. *Discours pour les obsèques de Victor Cherbuliez. Discours académiques*, p. 235.

DEUXIÈME PARTIE

LES CRÉATIONS ROMANESQUES

Ses origines genevoises et sa formation avaient développé en Victor Cherbuliez l'esprit cosmopolite. Par sa position, Genève est au carrefour des routes qui relient la latinité au monde germanique. Au moyen âge, ses foires attiraient l'Europe entière et sous Calvin sa foi rayonnait sur tout le monde réformé. La ville ouvrait ses portes aux protestants et on se serrait pour faire place aux Huguenots. Plus tard, quand la ferveur de la « Rome protestante » s'attiédit, sa gloire ne sombra pas. Elle devint la ville des écoles et des pensionnats, qui attiraient chaque année une jeunesse riche, fleur de l'aristocratie cosmopolite. Dans ses *Voyages en zig-zag*, Toepffer indique la nationalité de ses élèves. On y compte des Anglais, des Russes, des Américains, des Français, des Allemands, des Grecs.

Bien avant d'accueillir chez elle la Société des Nations, Genève était le refuge international des condamnés politiques, la douce retraite des amoureux.

« En ce temps-là — vers 1845 — Genève était un lieu d'asile politique; elle abondait en réfugiés de tous pays, bizarre cohue de héros et d'aventuriers¹ », témoigne un personnage de notre romancier.

Que d'ombres, touchantes ou sévères, peuplent ces lieux ! Un Rousseau, un Gibbon, un Sainte-Beuve, parmi tant d'autres... Accoté à Mon Repos, on dut montrer à Cherbuliez enfant, l'hôtel Dejean qui, depuis 1765, abrita des hôtes célèbres. Les bords du Léman avaient servi de cadre à mainte scène pathétique : Joséphine de Beauharnais y venait

1. *L'Aventure de Ladislas Bolski*, Hachette, 1869, p. 8.

à la rencontre de son fils; la reine Hortense y cherchait éperdument un refuge; Benjamin Constant en faisait le théâtre de ses orageuses amours; Byron y attendait sa maîtresse sur une terrasse, au bord de l'eau; Liszt et la comtesse d'Agoult y ressentaient les premières amertumes de leur folle équipée. Il y avait là de quoi donner le goût du romanesque à une imagination novice.

Chez les Cherbuliez, l'esprit chercheur, teinté de cosmopolitisme, devenait avec Victor une tradition de famille. Nous avons montré la culture philosophique du père, le professeur André Cherbuliez, sa connaissance de presque toutes les langues d'Europe, y compris le russe; les traductions de l'oncle Joël Cherbuliez et des tantes. Puis, non seulement les Cherbuliez aiment les voyages à une époque où il n'était pas commode de se déplacer, mais ils sont, fort souvent, d'une humeur vagabonde. Antoine Élysée Cherbuliez commence à gagner son pain comme secrétaire auprès du consul russe à Hambourg et finit par s'expatrier après la Révolution genevoise de 1846. Le lecteur n'a pas oublié, d'autre part, les années de préceptorat à l'étranger d'André Cherbuliez.

Cette atmosphère devait habituer Victor Cherbuliez de bonne heure à supprimer dans sa pensée les frontières de l'espace et du temps. Il a, pour les langues, une prédilection marquée et il ne peut concevoir la lecture d'un chef-d'œuvre littéraire autrement que dans l'original. Il lit non seulement les classiques grecs et latins, mais il déchiffre, dans sa jeunesse, le *Ramayana*, ce dont il est très fier. L'allemand, il le possède tout aussi bien que le français, et il arrive à manier même l'espagnol. Consciencieux comme nous le connaissons, ce n'est sûrement pas par des traductions qu'il s'était nourri de Shakespeare, ni exalté pour la *Jérusalem délivrée*.

Ce goût des langues s'allie, chez lui, à celui des voyages. Sa jeunesse en est remplie et il ne considère son éducation achevée qu'après avoir connu les principales civilisations européennes. Sa manière de voyager n'est pas celle de l'artiste qui cherche des sensations inédites, ni celle du touriste, qui hante les musées, le Baedeker à la main, ni celle

de l'intellectuel, à la Stendhal, attentif à noter ses phénomènes intérieurs, ni celle de l'amateur d'exotisme, tel Morand. Transplantée dans un milieu différent, cette âme souple a vite fait de s'acclimater. « Par moments, pensera Gilbert Savile, qui est le sosie de Cherbuliez, il me semble que j'ai vécu déjà une fois, tant mon âme prend aisément toutes les attitudes que commandent les circonstances¹. »

Les personnages de Cherbuliez possèdent le même don de mimétisme. « Par l'effet d'une mystérieuse assimilation de l'âme à sa destinée, on devient un peu Annamite dans l'Annam. La figure de l'abbé Silvère racontait ses voyages ; il revenait de loin, il s'était chauffé longtemps à un autre soleil, il avait habité des pays étrangers et étranges, il en rapportait quelque chose². » Un autre héros de Cherbuliez, l'orientaliste Raymond Ferray³, se déguise en derviche, se fait recevoir dans une caravane de pèlerins musulmans et il sait si bien prier sur le tombeau du prophète, faire sept fois le tour de la Caaba et baiser la pierre noire, que les Arabes le prennent pour un des leurs. «... Un voyageur doit toujours s'accommoder aux mœurs et aux lois des peuples qu'il visite, dira sir John Almond, et si ces peuples vivent encore à l'état sauvage, ils lui procureront l'occasion de conformer une fois au moins sa conduite aux admirables prescriptions du droit naturel⁴. »

Victor Cherbuliez se sentira donc partout chez lui. Vivant toujours côte à côte avec des étrangers, comme élève, comme étudiant, ou comme professeur, le romancier ne pouvait les dédaigner. Dans un de ses articles, nous lisons : « Le colonel Tcheng-ki-Tong a été un élève fort brillant de notre École des Sciences Politiques, et il a prouvé, par un livre qui a fait du bruit, qu'on peut être à la fois un très bon Chinois et un Parisien très raffiné⁵. »

1. *Le Comte Kostia*, p. 45.

2. *La Vocation du Comte Ghislain*, Hachette, 1888, p. 29.

3. *Miss Rovel*, Hachette, 1875.

4. *La Bête*, Hachette, 1887, p. 216.

5. G. Valbert. *La Chine et les Chinois*. *Revue des Deux Mondes*, 1^{er} septembre 1885, p. 215.

Notre Genevois s'aperçoit que les étrangers sont différents de lui, mais les bizarreries qu'il découvre en eux, loin de le choquer, l'attirent et l'intéressent. Son but est de voir et d'expliquer. Le pivot de son intelligence, c'est la curiosité, une curiosité compréhensive sans le moindre parti pris. « Je dois me rendre cette justice, que j'ai toujours eu les yeux très ouverts, et que je suis un excellent écouteur¹... » écrira le romancier. Il justifie les mouvements les plus contraires à sa nature. « La conduite du comte est atroce, et cependant je la comprends² », avoue le sage Gilbert Savile.

En ne quittant jamais son petit coin, l'horizon se rétrécit, on finit par croire qu'on est seul à connaître la vérité, on s'encombre de préjugés et on blâme les modes de pensée qui diffèrent du vôtre. Les voyages autant que la philosophie élargissent la pensée et vous rendent tolérant. Ces paroles caractérisent Cherbuliez tout aussi bien qu'un de ses personnages³. Comme les grands voyageurs dont il parle, il avait « constaté, en courant le monde, l'infinie diversité des institutions humaines, et que chaque nation a sa politique, ses opinions et sa morale, que rien n'est absurde et que rien n'est parfait⁴ ». « Avant de quitter l'Angleterre, avoue un autre personnage, je croyais que le beau fruit qu'on retire des voyages est de s'assurer que les hommes ont dix mille façons de déraisonner. A la longue j'ai fini par m'apercevoir que chacun d'eux avait sa façon particulière d'avoir raison, et que le seul être absurde est celui qui s'imagine sottement que la sienne est la seule bonne⁵. » C'est sur cette large compréhension qu'on fondera la paix universelle. Notre auteur priait beaucoup Hérodote, « ce merveilleux conteur doublé d'un observateur aussi sagace qu'intrépide », qui, tout

1. *Autobiographie*.

2. *Le Comte Kostia*, p. 278.

3. *La Vocation du Comte Ghislain*, p. 74.

4. *Le scepticisme politique*. Revue des Deux Mondes, 1^{er} septembre 1886.

5. *La Bête*, p. 129.

en aimant la Grèce, « ne méprisait point les barbares¹ ».

En pratiquant Ranke, Cherbuliez donna le dernier lustre à son esprit, qui devint celui d'un parfait Européen. A l'instar du grand historien, il « considérait l'Europe comme une grande famille de peuples, dont chacun a ses aptitudes, ses talents, ses vertus propres et qui sont appelés à travailler tous ensemble à la grande œuvre de la civilisation, en suppléant à ce qui leur manque par des échanges et des emprunts² ». Il ne peut se cantonner, dans ses jugements, à une seule nation; il ne les définit que par la comparaison. Afin de caractériser le *farniente* des Romains, il écrira : « Leur indolence n'a rien de commun avec l'oisiveté florentine, ni avec le kief du Turc dont la délectation suprême est de ne rien faire et de ne penser à rien³. »

Cherbuliez en arrive ainsi insensiblement à la conception d'un roman cosmopolite. Platon, le premier, avait enseigné à notre humaniste les avantages du dialogue, pour mettre en relief une vérité. Un Joseph de Maistre, la George Sand des romans sociaux, avaient usé de cette mise en scène pour exprimer leurs idées : plusieurs personnages, représentant des points de vue opposés, discutent sur un sujet. Cherbuliez renouvelle le procédé, en conférant à chaque interlocuteur une nationalité distincte. Comme la vérité ne peut résulter que de la confrontation d'opinions différentes et que ces opinions sont réparties entre les races du globe, on réunira celles-ci à une véritable conférence des nations, pour les consulter. Cette première conception, exprimée théoriquement avant lui par le prince de Ligne, l'auteur du *Comte Kostia* l'illustre dans ses essais. Le cadre des *Causeries athéniennes* est dessiné plaisamment par lord A. : « Enfin, voilà réunis ici quatre hommes estimables; tous gens de bien et d'honneur, qui, en une seule journée, se sont mis en tête de faire quatre discours au sujet d'un malheureux cheval à qui, je le répète, il manque les deux jambes de derrière, ce qui, à mon sens, est un défaut capital dans un

1. G. Valbert. *Le scepticisme politique*. Revue des Deux Mondes, 1^{er} septembre 1886, p. 207.

2. Léopold Ranke. *Profilis étrangers*, p. 202.

3. *Une Gageure*, Hachette, 1890, p. 16.

cheval¹. » Ces « quatre hommes estimables », réunis pour prononcer leurs quatre discours, sont un abbé espagnol, un docteur allemand, un chevalier polonais et un peintre vénitien; mais ce n'est pas tout : leur auditoire se compose d'un lord anglais, de sa nièce, dont la mère était Française et d'un Français. *Le Prince Vitale, Le Grand Œuvre, La Bête*, reposent sur la même conception énoncée plus haut. Tout aussi bien dans ses romans, presque chaque fois qu'il discute un problème, ce qui lui arrive fréquemment, car il adore la discussion, Cherbuliez réunira sa petite société des nations. Cependant, indice caractéristique de son esprit cosmopolite, les opinions des différents personnages ne se contredisent pas, mais se complètent. Chaque opinion est un mélange de vrai et de faux. En triant le vrai éparpillé ici et là, on obtient la vérité. Il ne faut donc rien repousser, rien condamner en bloc, mais examiner soigneusement et tâcher de comprendre. On réussira ainsi à constituer la vérité suprême, qui est la source des vérités partielles détenues par chacun de ces groupes humains qu'on nomme races. Cherbuliez est on ne peut plus éloigné de ceux qui, soit nationalisme, soit étroitesse d'esprit, estiment leur peuple seul détenteur de la vérité et il condamne sévèrement « tel historien allemand qui est disposé à croire que tout ce qu'il y a de bon dans l'espèce humaine lui vient de la race germanique, que l'Allemand seul est un homme véritable et complet² ».

En passant de l'essai au roman, Cherbuliez a été conduit à mettre face à face des individus de nationalité distincte, pour en observer curieusement les réactions. Il serait intéressant, le romancier a-t-il l'air de se dire, d'enfermer dans un château désert un intellectuel russe avec un intellectuel français, une jeune fille Russe avec un jeune Français. C'est le procès entre races différentes, qui le passionne. Comment réagirait ce jeune Français transplanté dans un milieu pure-

1. *Un Cheval de Phidias, Causeries athéniennes*, 2^e édition, Paris, Lévy, 1864, pp. 300-304.

2. L. Ranke. *Profilis étrangers*, pp. 204-202. Cherbuliez fait probablement allusion ici au Dr David Strauss, dont il avait déjà blâmé ailleurs la partialité.

ment russe? Mais l'amour entre un Polonais et une Russe, est-il possible? Et une Allemande, parmi des Français, quels drames provoquerait-elle? Car des éléments si dissemblables mis en présence, doivent aboutir nécessairement à de violents conflits.

Dans chacun de ces récits, notre écrivain prend toujours une idée pour point de départ. — Sans son invincible penchant au romanesque, ses romans seraient devenus de purs contes à la Voltaire. — Comme Cherbuliez est un essayiste doublé d'un romancier, un roman sera pour lui en premier lieu un problème à résoudre. Dans ses romans cosmopolites il se pose le problème des races. Les personnages en constituent les données. Ils sont tellement dépouillés de leurs caractères individuels, pour ne garder que ceux de leur nationalité, qu'ils ne réussissent pas à paraître vivants. On ne saurait leur reprocher, comme aux Grecs et aux Romains de Racine, d'être Français. De leur pays, les héros de notre romancier le sont assez, ils le sont même trop. A force de l'être, ils deviennent des constructions de la raison, sans ombre de vie. La nationalité ne forme qu'un aspect de l'individu, comme la profession en forme un autre, sans cependant contenir tout l'homme. La race, c'est plus et c'est moins que l'individu. Certains types représentent leur race par tel trait, certains, par tel autre. Si le romancier donne à son héros tous les caractères de la race, caractères qui, dans la vie, se trouvent partagés entre individus différents, il obtiendra une simple notion abstraite, répondant parfaitement à l'idée que nous nous faisons de la nation tout entière, mais ne correspondant nullement à un homme en chair et en os.

Cherbuliez n'échappe pas à l'écueil de son genre : la convention. La nationalité de ses héros est bien étudiée, mais ne dépasse guère la psychologie sommaire des milieux cosmopolites. Ses personnages sont le type du Russe, de l'Anglais, du Polonais, de l'Allemand, types devenus conventionnels aujourd'hui, neufs à leur époque, certes, mais abstraits. Chez le vrai créateur, l'intérêt humain prime celui de la nationalité, qui passe au rang d'accessoire : sous l'empreinte de la race, on sent l'humanité générale et pro-

fonde. Dans le roman de Thomas Mann, *Der Zauberberg*¹, Clawdia Chauchat est Russe par son indépendance, son amour de la liberté, son dédain de toute contrainte, sa nonchalance et ses ongles rongés, mais en même temps c'est une jeune femme coquette et désireuse de plaire, mystérieux mélange de ruse et de sincérité.

L'idée que Cherbuliez se fait d'une nation s'adapte rigoureusement à tous les portraits d'individus qu'il nous en donne. Ainsi, le prince Natti, le marquis Silvani et le duc Lisca sont inclus dans la même formule : « Vous autres, Italiens, dès qu'il y a une femme quelque part, vous y courez, et, s'il se trouve qu'elle est honnête, on vous voit tomber comme des mouches empoisonnées². » Notre romancier s'attache surtout aux manifestations extérieures de ses héros, aux points qui frappent l'observateur superficiel. Il peint fréquemment un personnage par ses tics, par ses ridicules.

Ailleurs, le caractère des personnages réside dans un seul trait : La comtesse Bolska³, c'est la sainte ; Tronsko⁴, le patriote ; M^{lle} Ferray⁵, la vieille fille romanesque ; M. Holdenis⁶, l'hypocrite. D'un bout à l'autre du roman, on ne les voit pas évoluer. Ils montrent partout la même grimace, n'en ayant qu'une, comme ces pantins qui ne peuvent paraître que de face, parce que l'envers est blanc et ne signifie rien. Les natures complexes sont d'ordinaire entièrement comprises en deux termes formant contraste, selon le procédé cher à Hugo. Le comte Kostia⁷, c'est l'intellectuel raffiné et le barbare ; le serf Ivan⁸, c'est la servitude et la dignité ; le père Alexis⁹, c'est l'être grotesque et le martyr ; M^{me} de Liévitz¹⁰, c'est l'instinctive et la calculée. A Florence

1. *La Montagne Magique*.

2. *Miss Rovel*, p. 139.

3. *L'Aventure de Ladislav Bolski*, Hachette, 1869.

4. *Ibid.*

5. *Miss Rovel*.

6. *Méta Holdenis*.

7. *Le Comte Kostia*.

8. *Ibid.*

9. *Ibid.*

10. *L'Aventure de Ladislav Bolski*

on dit de Miss Rovel qu'elle a deux âmes, « l'une blonde, comme ses cheveux, l'autre noire, comme ses yeux ¹... »

*
, *

Victor Cherbuliez n'est pas le premier à peupler ses romans d'étrangers. D'autres l'avaient fait avant lui. Le roman cosmopolite est en quelque sorte une tradition suisse. A Lausanne, M^{me} de Charrière en préludant, en *Caliste*, aux amours de Corinne avec un lord anglais ou écrivant ses *Lettres neuchâtelaises*, devançait la muse de Coppet dans un genre dont Jean-Jacques était l'illustre promoteur. Le romantisme avait aimé la couleur locale frappante, les passions violentes des pays ensoleillés, George Sand avait représenté des Anglais, des Italiens, Mérimée, des Corses ou des Espagnols, Balzac, des Slaves, des Irlandais, des Anglais, tout en méditant au problème des races.

Personne n'avait encore songé pourtant à ces éternels errants qui parlent toutes les langues, ont dix patries et autant d'existences; personne n'avait peint ce monde spécial, Tour de Babel moderne : le roman cosmopolite restait à faire. Cherbuliez s'emparait de ce riche domaine inexploré, pendant le Second Empire, à un moment où le Français moyen considérait que rien d'intéressant ne pouvait se passer au delà des frontières. Car, malgré un Baudelaire, un Flaubert, un Houssaye et quelques autres, l'amour de l'exotique s'éteignait avec les feux du romantisme, dont ils prolongeaient par bien des côtés, le riche chatolement. Notre Genevois le remarque, ironiquement : « Je peux dire : « Ma tourelle, mon précipice ! » O mes pauvres Parisiens, vous ne comprendrez jamais tout ce qu'il y a dans ces deux mots : *Mon précipice* ! Qu'est-ce donc qu'un précipice ? s'écrie M^{me} Lerins... c'est un grand creux ² !

Son exotisme attirait au romancier les reproches de Zola :

« Je préfère de beaucoup M. O. Feuillet, qui au moins reste en France, et prend ses sujets dans notre monde,

1. *Miss Rovel*, p. 139.

2. *Le Comte Kostia*, p. 41.

écrivait le chef des naturalistes, tandis que M. Victor Cherbuliez ne choisit ses personnages que parmi les Polonais, les Hongrois, les Tyroliens, ce qui lui permet de mentir plus à l'aise¹. »

Cherbuliez écrit des romans cosmopolites surtout dans la période genevoise de son activité. C'est entre 1860 et 1875 que se placent : *Le Comte Kostia*, *L'Aventure de Ladislas Bolski*, *Méta Holdenis*, *Miss Rovel*. A part *Samuel Brohl et Compagnie*, composé pendant la période d'activité parisienne, les étrangers ne feront plus que de courtes apparitions dans ses récits ; sa provision de types et d'observations s'était épuisée. On rencontre, en son œuvre romanesque : le Russe, le Polonais, l'Anglais, l'Allemand, le Français, l'Autrichien, l'Américain, l'Espagnol, le Juif, le Suédois, le Turc, le Grec et même une négresse.

Le Français mis à part, il préfère chercher son héros principal parmi les Slaves ou les peuples germaniques ; sauf un type d'abbé espagnol, assez bien venu, et quelques rapides silhouettes d'Italiens, les races du midi ne l'inspirent pas. Négligea-t-il ce terrain parce que les romantiques l'avaient trop exploité ? Il ne dépeint guère les étrangers dans leur pays. Il nous les montre là où il les a observés : hors de chez eux. Il ne les place presque jamais dans leur milieu national². Loin de leur foyer, ces errants traînaient derrière eux tout un mystérieux sillage d'inconnu. Seul le comte Kostia et sa maison, vivant sur les bords du Rhin comme au fond de la Russie, ne perdent rien de leur étrangeté, trop forte pour craindre la platitude, même dans le menu fait quotidien. Le cadre où évoluent ses personnages est généralement familier à l'écrivain. C'est que ces fables reposent sur l'observation exacte de la réalité. Nous trouvons le Russe Kostia Pétrovitch sur les bords du Rhin, Lady Rovel et sa fille à Genève et à Florence, le Polonais Ladislas Bolski sur les rives du Léman, en France ou en Pologne, Méta Holdenis à Genève encore et en France.

Ils sont tous, comme leur auteur, plus ou moins cosmopo-

1. *Les romanciers naturalistes*, p. 348.

2. Une partie de *L'Aventure de Ladislas Bolski* se passe en Pologne.

lites. Au comte Kostia « l'idiome de Voltaire... était plus familier que celui de Karamsine et il en était venu depuis longtemps jusqu'à penser en français¹ ». Ladislav Bolski est un émigré, lady Rovel « connaissait toute l'Europe et toute l'Europe la connaissait² », le Dr Paulitch parlait « avec aisance³ » cinq ou six langues et « il connaissait toutes les littératures d'Europe », la princesse Gulof « se plaisait à... narrer la chronique secrète de toutes les capitales de l'Europe⁴ », « sa vraie patrie étant un wagon de chemin de fer bien capitonné⁵ ». On pourrait multiplier les exemples. Ce ne sont pas les étrangers dont l'existence d'habitude et de tradition s'écoule doucement au coin du feu, dont l'univers est enfermé entre les bornes d'un horizon étroit, mais ceux qui mènent la vie à grande allure, conduisant leur carrosse à fond de train sur les larges routes du monde. Devant nos sportsmen avides et agités, les infatigables voyageurs de Cherbuliez ne semblent pas dater ; ils ne se sentiraient pas trop dépaysés en ce monde sillonné d'avions et de paquebots et ils auraient vite fait d'emboîter le pas de leurs cadets. L'horizon de ces héros dépasse leur temps et leur attitude est très moderne. Tel⁶ considère comme un devoir de connaître toute la terre : « L'homme se flatte qu'après sa mort il lui poussera des ailes, et il compte s'en servir pour se promener d'astre en astre ; mais le souverain juge lui dira : « Mon fils, je t'avais logé sur une misérable petite planète, « qui n'a guère plus de quarante mille kilomètres de circonférence, et tu n'as même pas eu la curiosité d'en faire le « tour. Là, qu'irais-tu faire dans Jupiter et dans Saturne⁷ ? »

Ces étrangers sont une élite : élite du sang, élite de l'argent. Ladislav Bolski⁸ est comte, Kostia Leminof⁹ est un

1. *Le Comte Kostia*, p. 163.

2. *Miss Rovel*, p. 15.

3. *Le Comte Kostia*, p. 237.

4. *Samuel Brohl et Cie*, Hachette, 1877, p. 247.

5. *Ibid.*, p. 248.

6. Sir John Almond. *La Bête*.

7. *La Bête*, p. 118.

8. *L'Aventure de Ladislav Bolski*.

9. *Le Comte Kostia*.

grand seigneur, Silvio Natti¹ est prince, M^{me} de Liévitz² est comtesse. C'est la foule bigarrée des grands caravansérails européens que nous voyons défiler devant nous : les riches oisifs traînant leur ennui par le monde, les patriotes bouillonnants, les émigrés déçus, les inquiets poursuivant une chimère, les belles ambitieuses courant après la fortune, les aventuriers en quête d'inconnu, les amoureux trahis, les diplomates galants et les escrocs habiles. A Genève, l'écrivain a pu étudier à loisir ce monde luxueux, brillant et un peu interlope.

Du fait d'avoir voyagé et connu des civilisations variées, les personnages de Cherbuliez sont tolérants, mais sceptiques et de conscience souple. La grande affaire de la vie, pour tous ces désœuvrés, c'est l'amour. Mais, il arrive que dans les milieux cosmopolites, on ne se recherche pas entre compatriotes. Après Cherbuliez, des romans comme *Cosmopolis* de P. Bourget et *La Montagne magique*³, de Thomas Mann, ont illustré brillamment ce phénomène. Les protagonistes de notre romancier sont de nations différentes : *Ladislav Bolski* met face à face une Russe et un Polonais ; *Méta Holdenis*, une Allemande et un Français ; *Samuel Brohl*, une Française et un Juif polonais ; *Le Comte Kostia*, une Russe et un Français, *Miss Rovel*, une Anglaise et un Français. L'observation est juste et profonde : certains individus éprouveront d'autant plus d'attrait l'un pour l'autre, qu'ils seront plus différents. Les contraires s'appellent. Cherbuliez savait que pour un cœur romanesque, l'atout le plus puissant, en amour, c'est le mystère, l'inconnu. A M. Langis, qui lui demande sa fille en mariage, M. Moriaz répondra ironiquement : « Tu es le plus honnête garçon de la terre, j'en conviens... Par malheur il n'y a aucun mystère de sang et de larmes dans ton existence, tu es tout simple, tout rond, tout uni, transparent comme un cristal ; bref, tu n'es pas un inconnu. As-tu une mère romantique, délicate et blonde, et portes-tu toujours son portrait sur ton cœur ? As-tu des yeux verts à double fond ? as-tu des aventures à

1. *Miss Rovel*.

2. *L'Aventure de Ladislav Bolski*.

3. *Der Zauberberg*.

conter ? as-tu vu la Californie ? as-tu balayé les rues de San-Francisco ? as-tu échangé des balles avec les Cosaques¹ ? » Aussi n'est-ce pas M. Langis que M^{lle} Moriaz aime, mais le comte Larinski, dont M. Moriaz vient de résumer l'histoire.

Ce sont des amours qui prennent le plus souvent la forme d'une rivalité — sexuelle ? peut-être, en tous cas, l'auteur n'a pas exprimé clairement cette intention — mais haine et rivalité de races, certainement. Sur ce point, Victor Cherbuliez est catégorique. Le D^r Meergraf explique à Ladislas Bolski la conduite de M^{me} de Liévitz : « Je ne dis pas que dans son ardeur à vous reprendre il n'entrât quelque idée de revanche, un secret désir de ne pas avoir le dernier mot et la joie d'une Russe qui a raison d'un Polonais². » Dans ces amours cosmopolites, c'est à qui l'emportera sur l'autre. Raymond Ferray se défend désespérément contre la volonté tenace de Miss Rovel³ ; Tony Flamerin se défie des chatteries de Méta Holdenis⁴.

Cependant, les mélanges de sangs différents donnent naissance à des êtres perfectionnés. Paule Méré, peintre de génie, est née « d'une sylphide et d'un bourgeois de Genève⁵ ». Sa mère, une Provençale, lui a légué le cœur, la fantaisie ; son père, l'ordre et le bon sens. Elle dépasse ses parents en réunissant leurs qualités dans son âme harmonieuse. C'est une « fourmi ailée⁶ ». Un autre personnage dira : « Je suis né à Douai... je suis à la fois Français et Flamand : c'est vous dire que je veux fortement ce que je veux, et que je le veux longtemps » ; ... « la *furia francese* et du flegme⁷... ».

L'*Essai sur l'inégalité des races* de Gobineau mettait en évidence l'importance des mélanges ethniques dans l'évolution sociale. Le croisement des sangs différents se trouve à la base du progrès aussi bien que des reculs de l'humanité. Cette idée, qui devint la théorie de la sélection naturelle chez

1. Samuel Brohl et Cie, p. 90.

2. L'Aventure de Ladislas Bolski.

3. Miss Rovel.

4. Méta Holdenis.

5. Paule Méré, p. 153.

6. Ibid.

7. Le Prince Vitale, Lévy, 1864, pp 77-78.

Darwin et ses élèves, a fortement influencé l'écrivain genevois. Les théories de Taine, plus applicables à la psychologie des peuples qu'à celle des grands hommes, y aidant aussi, il en vient à faire de la race le facteur principal dans la vie des nations, ainsi que de l'individu. « Je crois, dira un de ses interprètes, que chaque peuple a sa destinée parce que chaque peuple a son caractère¹. » Le peuple souffre si ses dirigeants contrarient les exigences de sa race. « L'homme heureux est celui qui s'est fait une existence conforme à son caractère de sorte qu'il peut jouir de lui-même dans sa vie. Faute de cette conformité nécessaire entre ses institutions et son génie natif, un peuple souffre². » Nous sommes emprisonnés à jamais dans nos origines. Après la trahison du jeune Bolski, Tronsko se reproche sa crédulité : « Le coupable c'est moi. Pourquoi me suis-je mis en tête, à mon âge, qu'un Bolski pouvait être autre chose qu'un Bolski ? Le moricaud entre noir au bain et noir il en ressort. J'ai cru à la vertu toute puissante de la lessive. Voilà mon péché. Tu es le fils de ton père, et ton père était le fils de ton grand-père. Oh ! ces hérédités de famille³ ! » Ce sont les caractères ethniques qui nous définissent, nous et nos actes. « Quand une Anglaise se décide à jeter son bonnet par dessus les moulins, elle le lance si haut que la terre entière le voit tomber⁴. » Voilà Lady Rovel.

Les personnages du romancier genevois ne sont cosmopolites que par l'esprit ; par le cœur, ils restent de leur pays. Il estime, avec Augustin Thierry, que les différences entre nations demeurent irréductibles et que, malgré l'éducation, malgré la culture, malgré les voyages, un Anglais restera toujours un Anglais et un Français, un Français. En frayant avec les autres peuples, notre nature intime ne peut se modifier que superficiellement. Le cosmopolitisme n'est qu'un vernis léger. L'homme profond ne change pas. Sur les invasions slaves, « le comte Kostia avait épousé l'opinion la plus favorable aux ambitions de la politique moscovite. Il affectait bien de renier son pays et de le censurer sans pitié,

1. *Le Grand Œuvre*, Hachette, 1867, p. 79.

2. *Ibid.*, p. 81.

3. *L'Aventure de Ladislas Bolski*, p. 325.

4. *Miss Rovel*, p. 13.

il s'était même dénationalisé jusqu'à ne jamais parler sa langue maternelle et défendre qu'on la parlât chez lui... Malgré tout cela, et quoi qu'il pût dire, il était resté Russe de cœur : c'est une qualité qui ne se perd pas¹ ».

Il est même souhaitable que chaque peuple garde son originalité. Le romancier n'aime pas le cosmopolite dont la politesse « ayant beaucoup circulé, acquiert l'aimable rondeur d'un caillou qui, en roulant, a perdu tous ses angles² ». Voici l'impression produite par la baronne autrichienne Mardorf, sur Maurice d'Arolles : « Il lui parut que cette jeune cosmopolite, sans péchés comme sans vertus cachées, avait les cheveux un peu trop jaunes, que ses grâces étaient un peu banales, qu'elles avaient été trop promenées, que son sourire, aussi cosmopolite qu'elle-même, avait pris le chemin de l'école pour arriver de Vienne à Paris, et qu'ayant séjourné à Saint-Pétersbourg, à Lucerne, à Baden et à Nice, il s'était défraîchi en route³. »

Par contre, c'est l'originalité, l'exotisme des étrangers, qui charment l'auteur du *Comte Kostia*. Entre ceux-là, la barrière des races demeure infranchissable. Nous lisons dans le journal de Gilbert Savile ses impressions sur le Dr Paulitch : « La présence de cet homme me cause un invincible malaise. Il est d'un froid qui me glace⁴... » D'autre part, le comte Kostia confie à Vladimir Paulitch : « Les Gilbert sont pour vous une énigme. Ils ne sont pas nés sous la même planète que les D^{rs} Vladimir et les comtes Leminof⁵. » Les Genevois détestent M. Byrd⁶ et sa sœur qui, par leur liberté de pensée et d'allures, choquent les préjugés genevois. Ce sont deux *espèces*, qui ne se ressembleront jamais. Entre femmes, créatures d'instinct, la différence est encore plus frappante. Voici une Française à côté d'une Anglaise : « On ne pouvait se ressembler moins : d'un côté, une élégance exquise, la souplesse du corps et de l'esprit, des grâces

1. *Le Comte Kostia*, p. 165.

2. *Le Fiancé de M^{lle} Saint-Maur*. Hachette, 1876, p. 156.

3. *Ibid.*, p. 141.

4. *Le Comte Kostia*, p. 269.

5. *Ibid.*, p. 332.

6. *Paule Méré*.

mélancoliques, la fantaisie, une imagination inquiète et tourmentée, à qui le bonheur ne pouvait plaire s'il n'avait pas la figure d'un roman; de l'autre, une robuste et incorruptible vertu, un gros bon sens, une orgueilleuse sagesse un peu bornée et assez brutale, un profond mépris non seulement pour les réputations douteuses, mais pour toute créature qui se gouvernait par d'autres principes que ceux de M^{me} Monfrin, née Isabelle Wikson¹. » La comtesse de Liévitz dit à Ladislas Bolski : « Nous aurions dû comprendre qu'il y avait un abîme entre nous comme entre nos deux peuples. Vous êtes un homme de sentiment. Moi, j'admire par-dessus tout une volonté qui pense. Nous ne pouvions nous convenir longtemps². » Gilbert Savile est une énigme pour le serf Ivan : « Tu es un homme de cœur », lui dit le moujik, — « mais en de certains moments on dirait que tu as mangé de la belladone...³ », ce qui signifie, en bon français, qu'il le trouve un peu fou. En se séparant, Gilbert et le père Alexis murmurent, chacun de son côté : « Ce prêtre est étrange ! » — « Ce jeune homme est singulier !⁴ »

Seuls, l'*amor intellectualis* — pas dans le sens spinoziste toutefois — et l'amour tout court, mettent d'accord ces natures divergentes. C'est uniquement en l'aimant que Miss Rovel apprend à connaître Raymond Ferray, que Stéphane Leminof comprend Gilbert Savile, qu'elle haïssait auparavant : « Et sache-le bien, si le lis a bu les sucs de la terre, si le lis a grandi, si le lis doit fleurir un jour, ce n'est pas à l'impuissant soleil que tu m'as apporté dans ta poitrine qu'il faut en rendre grâce, mais à lui, l'esprit céleste, à lui, qui alluma dans mon cœur une flamme sainte dont plaise à Dieu qu'il embrase aussi le tien⁵. » Gilbert confie à son journal : « Le comte est entièrement rétabli; il est mieux que je ne l'ai jamais vu. Quelle vigueur ! quelle alacrité d'esprit ! Ce qui me confond, c'est que, dans nos conférences, j'en viens, au bout d'une heure, à ne plus voir en lui que l'histo-

1. *Le Secret du Précepteur*, Hachette, 1893, p. 145. *

2. *L'Aventure de Ladislas Bolski*, p. 360.

3. *Le Comte Kostia*, p. 244.

4. *Ibid.*, p. 239.

5. *Ibid.*, p. 360.

rien, l'esprit supérieur, l'érudit; j'oublie entièrement l'homme aux brodequins, le somnambule, le persécuteur de mon Stéphane, et je me livre sans réserve au charme de la conversation... O gens de lettres! gens de lettres!¹ »

..

En 1862, lorsque parut *Le Comte Kostia*, les Russes étaient à peu près ignorés en France. Seul Mérimée parlait leur langue et s'intéressait à leur littérature. Octave Feuillet projetait en 1856, un *Courrier de Crimée*, pendant que Tourguénief publiait *Mamoussia*, récit russe, dans la *Revue*. Rien de plus normal d'ailleurs, pour un Russe. Mais le cas de Mérimée et celui de Feuillet n'étaient que des exceptions. Cette ignorance du peuple et de la littérature russe en France devait subsister jusqu'à l'apparition du *Roman russe*, de Vogüé, dont le rôle fut analogue, pour la littérature russe, à celui de M^{me} de Staël, avec son *Allemagne*, pour la littérature d'outre-Rhin.

Victor Cherbuliez avait certainement été intéressé aux Moscovites, par les récits légendaires qui circulaient en Suisse sur l'extraordinaire expédition de Souvarof, pendant le Directoire. Dans la famille Cherbuliez, d'autre part, on devait être bien renseigné en fait de mœurs moscovites. L'oncle du romancier, Antoine Cherbuliez, connaissait la Russie, pour y avoir séjourné. Précepteur dans la famille du sénateur Stalipine, le hautain Genevois refusa, pendant une cérémonie, de se découvrir au passage du tsar. Il fut obligé de quitter ses fonctions à la suite de ce petit scandale de cour.

Malgré les dénégations de l'écrivain, le critique Brandès prétend que Victor Cherbuliez lui-même aurait servi de mentor à quelque prince moscovite. Mais pourquoi en aurait-il eu honte, puisqu'il reconnaît avoir gagné sa vie dans l'enseignement privé?

Le prince Dolgorouki, chez qui le père du romancier avait vécu comme précepteur, était probablement le lieutenant-

1. *Le Comte Kostia*, p. 326.

général Serge Nicolaïevitch, mort à Paris en 1829. Ces princes qui se prétendent issus de Rurik, avaient joué de grands rôles en Russie, à partir du xvi^e siècle, spécialement dans l'armée. André Cherbuliez eut certainement à s'occuper d'Alexandre et de Nadiejda, enfants de Serge Nicolaïevitch, âgés respectivement de dix et neuf ans. Nous insistons sur ces faits, y trouvant un rapport avec la vie du comte Kostia. En effet, Kostia Péetrovitch, lui aussi, a eu un fils et une fille. Le cousin de Serge Nicolaïevitch, le prince Vladimir Péetrovitch, perdit de façon tragique sa femme, Barbe-Ivanovna Pachkov, qui mourut en mettant au monde un fils, Pierre Vladimirovitch. Le prince Vladimir, de vingt ans l'aîné de sa femme, ne survécut que onze mois à son malheur. L'existence du comte Kostia est mêlée pareillement à un drame obscur où sa jeune femme meurt subitement. Quant au fils de Vladimir Péetrovitch, le prince Pierre Vladimirovitch, sa *Généalogie de la noblesse russe*, aux tendances pamphlétaires, allait lui valoir non seulement un procès, mais l'exil et la perte de ses titres. Ce personnage curieux qui exposait en français ses sentiments libéraux, en dévoilant *La Vérité sur la Russie*, qui imprimait ses livres à Paris, à Berlin, à Londres, à Genève — justement chez Joël Cherbuliez — et qui mourait à Bâle, offre une certaine ressemblance avec le comte Kostia, esprit affranchi et cultivé. *Le Comte Kostia* serait une restitution romancée de ce que le professeur Cherbuliez aurait rapporté à son fils sur la famille princière des Dolgoroukov.

Notre romancier ne réussit pas à se défendre d'un penchant secret pour les Russes, cette race exotique. Peut-être le Genevois lucide et pondéré subissait-il la fascination de ces âmes troubles. Peut-être aussi, ce représentant d'une vieille race, à la civilisation fatiguée, est-il attiré instinctivement par un peuple jeune, aux forces intactes et primitives. Loin de craindre qu'on l'accuse de panslavisme, Cherbuliez voit dans les Russes une nation d'avenir, une manière de peuple élu de Dieu. Intellectuellement, ils ont des qualités exceptionnelles. La première c'est la souplesse, qui, unie à un caractère noble, donne des êtres d'exception. En faisant l'éducation de Stéphane Leminof, Gilbert Savile est « ravi,

émerveillé, de la souplesse toute slave de son heureux naturel¹. » Le même Gilbert Savile, interprète de notre auteur, écrit à ses amis : « Les Slaves sont de toutes les races de la terre la plus malléable, la plus flexible; c'est une argile plastique capable de recevoir toutes les empreintes et de revêtir toutes les formes. Aussi possèdent-ils de nature le talent de l'imitation et le don des façons singères; mais que cette flexibilité de l'esprit se trouve alliée à un caractère élevé, cette heureuse rencontre produit des effets merveilleux. L'âme d'un Slave qui a de l'âme a plus d'étendue qu'une autre sans être moins profonde, et elle donne à ses vertus une souplesse que nous ne donnons nous autres qu'à nos vices². »

Cette souplesse de l'âme russe s'explique par sa double nature, mi-asiatique, mi-européenne : « Les Russes sont des Occidentaux qui ont les pommettes et l'imagination orientales³. » Car « qu'est-ce que la Russie? Le trait d'union entre l'Europe et l'Asie⁴ ». Par leur position géographique, les Russes sont plus cosmopolites que tous les Européens, non seulement de culture, mais de vie, de mœurs : un Russe a des âmes de rechange. « Nous nous croyons, nous autres, bien cosmopolites, parce qu'à force de nous ingénieur, nous parvenons à nous convaincre que Dante, Goethe et Shakespeare ne furent pas entièrement dénués de sens commun. Belle plaisanterie que cela! En Russie, on parle plus de trente langues. En Russie, on adore tous les dieux de la terre. En Russie, il y a des Allemands, des Grecs, des Lapons, des Tchouvaches, des Samoyèdes, des Kamtchadales, des Tchoukotches... Un vrai Russe doit avoir autant d'âmes qu'il y a de gouvernements dans l'empire, il doit déchiffrer à livre ouvert un cœur mandchou ou tchérémissse; il doit honorer la Panagia sans se brouiller avec le Dalai-Lama; il doit être capable de s'acclimater partout, de se naturaliser partout, de tout comprendre sans se passionner pour rien⁵... »

1. *Le Comte Kostia*, p. 301.

2. *Ibid.*, pp. 52-53.

3. *Ibid.*, p. 52.

4. *Ibid.*, p. 50.

5. *Ibid.*, pp. 50-51.

Le revers de cette universelle compréhension, c'est le scepticisme. « Vous lui reprochez, docteur, son déniement absolu... Mais on n'est vraiment Russe qu'à ce prix¹. » Les deux spécimens d'intellectuels russes que Cherbuliez nous présente, sont ravagés par le doute. « Il n'est pas une idée pour laquelle le comte Kostia voulût mourir² », et il « déteste l'absolu aussi bien dans la négative que dans l'affirmative³ ». Dur et cynique, il ne croit pas à la vertu⁴. Chez le D^r Paulitch, d'humble origine, mais aussi cosmopolite que le boyard, la souplesse sans profondeur de l'intelligence, conduit au nihilisme. « Doué de cette admirable facilité de perception qui se rencontre fréquemment chez les Slaves, Vladimir avait tout entrevu, tout soupçonné... Il n'était pas de science dont il n'eût acquis quelque teinture ; mais il n'avait rien creusé, rien approfondi... Il se piquait d'avoir examiné tous les systèmes philosophiques et de les mépriser ; aussi n'avait-il pris de leçons ni de conseils d'aucun des illustres penseurs qui ont été les écolâtres du genre humain ; il se flattait de ne rien devoir à personne⁵. »

Pourtant, même le scepticisme, ce défaut, peut se convertir en admirable qualité : « Je me trompe, écrira Gilbert Savile, l'interprète du romancier ; les Russes ne sont pas condamnés sans appel au déniement absolu. Leur cosmopolitisme peut se tourner en un esprit d'universelle sympathie⁶. » Sans entrer complètement dans les visées tsaristes, sur le bassin de la Méditerranée, Cherbuliez croit au beau rêve que certain Russe attribue à son peuple. « Nous autres Russes, nous sommes appelés à fonder l'unité du genre humain⁷. » Ce peuple est tout indiqué pour réaliser la paix universelle, car seul il possède le secret de « tout pacifier en comprenant tout⁸ ». Notre romancier a l'air de

1. *Le Comte Kostia*, p. 50.

2. *Ibid.*, p. 338.

3. *Ibid.*, p. 329.

4. *Ibid.*, p. 267. « A ce compte, dit Gilbert, sa vertu n'est qu'un accident. — Êtes-vous bien sûr que la vertu soit jamais autre chose ? »

5. *Ibid.*, pp. 257-258.

6. *Ibid.*, p. 51.

7. *Ibid.*

8. *Ibid.*, p. 52.

croire au jour où la politique russe resserrera l'Europe et l'Asie dans un immense réseau : « La Russie a l'œil perçant et l'ouïe fine ; ses regards vont jusqu'à Pékin, et elle emploie ses deux oreilles à écouter tout ce qui se dit en Europe. Oh ! soyez sûr qu'elle n'en perd pas un mot. De son côté, elle a beaucoup de choses à nous dire ; seulement pour nous faire ses ouvertures, elle attend le jour où sa voix pourra porter de Constantinople jusqu'à Lisbonne. Tout cela est très inquiétant, mais cela n'empêche pas que le peuple russe ne soit un grand peuple¹. »

Cherbuliez, ce grand slavophile, n'a pas vu, ou n'a pas voulu voir la mollesse, le manque de volonté des Russes, ces rêveurs. En revanche, il a remarqué la violence, cette autre face de la faiblesse. Mais ce qu'il a bien saisi, c'est la place prépondérante du sentiment. Dans *Le Comte Kostia*, les passions des héros ont toute la force coutumière aux êtres primitifs. En plus, ces Slaves, loin de connaître la mobilité du cœur, remplissent leur existence d'un sentiment unique. La rancune et la haine surtout sont tenaces, dans ces âmes perfides et cruelles. Le comte Kostia se venge sur une enfant — dont il ne se croit pas le père, il est vrai — d'avoir été trahi par sa femme. Il ne tue pas sa fille, ce qui serait trop vite fait, mais il aime la voir souffrir. En parlant de celle-ci, le boyard, torturé par la haine, s'écrie : « ... Ah ! Dieu soit loué ! j'ai tué le sourire. Le sourire n'existe plus. J'ai enterré le sourire²... »

Le comte déguise sa fille en garçon et la fait garder à vue par le serf Ivan. La jeune fille vit depuis des années dans un abandon complet, passant ses journées enfermée en sa chambre, à ressasser les mêmes pensées. « Oh ! comte Kostia, pensera Gilbert, que votre haine est raffinée³ ! »

A son tour, le comte Kostia est haï par son serf, le Dr Paulitch. Petit père, Vladimir Paulitch témoignait d'un don de guérisseur vraiment miraculeux et son maître l'avait fait étudier à ses frais. Devenu un docteur plein d'avenir et amoureux d'une jeune fille noble, le moujik

1. *Le Comte Kostia*, p. 52.

2. *Ibid.*, p. 139.

3. *Ibid.*, p. 307.

avait demandé son affranchissement. Mais, avec cynisme et dureté, Kostia Pétrovitch se moque des supplications de son serf. Voici la scène, très russe, racontée par le docteur lui-même : « ... Je me précipitai à ses pieds, je collai ma bouche sur ses mains, j'arrosai de larmes ses genoux, je baisai la terre devant lui... Il riait toujours, et finit par me demander en ricanant si pour posséder Pauline, il était nécessaire de l'épouser. Mon amour était un culte. A ces paroles insultantes, la colère me prit ; je me répandis en imprécations, en menaces. Bientôt pourtant, rendu à moi-même, je le conjurai d'excuser mes emportements, et, reprenant le langage d'une servile humilité, je m'efforçai d'amollir par mes larmes ce cœur de bronze. Peines perdues ! il demeura inflexible. Je me roulai sur le plancher en m'arrachant les cheveux. Et lui de rire toujours¹ !... »

Le Dr Paulitch rompt son mariage, mais désormais sa vie aura un seul but, la vengeance. Il soigne la santé du comte et lui sauve la vie : « C'est que tes jours m'étaient chers, lui dit-il. Tu ne connais donc pas les tendresses de la haine ! Je voulais que tu végusses et que ta vie fût un enfer²... » Il devient l'amant de la comtesse Olga, qu'il dénonce au mari après. La femme s'empoisonne et le comte tue en duel un ami, qu'il soupçonne d'être le coupable. Le serf a atteint son but : à partir de ce jour, la haine, le doute et le remords feront subir au comte Kostia mort et martyr. Cependant, le serf attend l'heure où il pourra achever sa vengeance sur la fille du comte. C'est probablement cette fin, avec la scène où le Dr Paulitch tente de séduire la jeune fille, que George Sand trouvait de mauvais goût.

Victor Cherbuliez a bien vu l'organisation féodale de la Russie tsariste, composée de serfs et de tyrans. Le respect des droits de l'homme y est inconnu. Pour rien au monde Kostia Pétrovitch ne consentirait à libérer son serf, qu'il « porte en bague à son doigt³ ». « Attends ma mort, lui dit-il, mon testament t'affranchira ; mais jusque-là, ne t'en déplaie, tu seras ma chose et ma propriété. Garde-toi de

1. *Le Comte Kostia*, pp. 381-382.

2. *Ibid.*, p. 417.

3. *Ibid.*, p. 383.

l'oublier, ou je te brise en morceaux comme ce verre¹. » Pour un retard dont le serf Ivan n'est pas coupable, le comte le fouette « comme un chien² ». Gilbert Savile, l'occidental humanitariste, assiste à la scène ; voici ses impressions : « Le malheureux serf se laissa fustiger sans faire un mouvement, sans pousser un cri, et l'idée ne lui vint pas d'essayer de s'enfuir ou de se défendre. Cloué sur place, les yeux fermés, c'était l'image vivante de la servitude résignée aux derniers outrages³. » Il est vrai que, plus tard, Kostia Pétrovich soigne lui-même les blessures de son serf, qui accepte tout avec son habituel sourire. Ce sourire est une énigme pour le Français Gilbert Savile : « Le sourire d'Ivan est une plante exotique que je ne connaissais pas, et qui ne croit qu'en pays slave, sourire étrange, véritable prodige de bassesse, dirai-je, ou d'héroïsme ! Lequel des deux ? Je n'en sais trop rien⁴. »

Il semble au romancier genevois, que le paysan russe n'a pas été moins comblé par la nature que ses maîtres, peut-être davantage même. Comme beaucoup de ses pareils, Ivan « possédait dans le caractère une certaine noblesse naturelle mêlée de douceur, ses manières étaient graves et mesurées, il était toujours de sens rassis ; jamais homme libre ne se respecta davantage⁵ ». Ivan blanchit et raccommode le linge de son maître Stéphane, il sait même tailler et coudre ses habits, « office dont il s'acquittait à merveille⁶ », l'homme du peuple en Russie ayant « des instincts innés d'élégance⁷ ». Là n'est pas tout, car le serf serait tout aussi habile à construire une barque, une voiture ou une maison. Bref, « il possédait sans avoir leurs vices, toutes les qualités de corps et d'esprit de ces moujiks qui seront peut-être l'un des premiers peuples de la terre quand ils auront secoué le collier de misère et de servitude⁸ ». D'autre part,

1. *Le Comte Kostia*, p. 383.

2. *Ibid.*, p. 409.

3. *Ibid.*

4. *Ibid.*, p. 111.

5. *Ibid.*, p. 151.

6. *Ibid.*, p. 154.

7. *Ibid.*

8. *Ibid.*, p. 152.

le pope du comte Kostia, le père Alexis, mêle à une gloutonnerie et à une puérilité bouffonnes, l'héroïsme d'un martyr.

Dans la femme russe, ce bizarre assemblage de raffinement et d'instincts produira des effets étranges et séduisants. M^{me} de Liévitz, l'héroïne de *L'Aventure de Ladislas Bolski*, est une de ces femmes fatales dont les peintres de la femme russe peupleront leurs romans. Cruelle et dénuée de scrupules, tour à tour enflammée d'amour ou d'ambition, Sophie de Liévitz a la mobilité toute slave de sentiment qui provoque les catastrophes. Son partenaire, Ladislas Bolski, est le type du polonais héroïque, mais esclave de ses passions.

*
* *

Ainsi que toute l'Europe de son temps, Cherbuliez s'apitoyait sur les malheurs de la Pologne ; il s'intéressait à ces proscrits qui envahissaient l'Occident et conspiraient à Genève, à Paris, à Londres ou à Berlin. Depuis l'insurrection polonaise de 1830, la popularité de la Pologne grandissait en France, au détriment de la Russie. D'illustres réfugiés comme Adam Mickiewicz, d'autres moins connus comme Sigismond Krasinski, Jules Stowacki, gagnaient les cœurs à la cause polonaise.

Le passé de ce peuple enflammait notre écrivain : « Les Jagellons, les Wasas, Sobieski, un peuple d'électeurs à cheval qui attendaient que Dieu leur parlât, puis des égarements, des discordes, le désordre des volontés et des pensées, et bientôt d'effroyables châtiments, des oiseaux de proie dépeçant leur victime, un mystère de larmes et de sang, des massacres, des supplices, les folies d'un héroïsme qui promet l'impossible et tient davantage, tour à tour des coups d'audace et de passives résistances, un peuple mort, enterré, qui soulève incessamment la pierre de son tombeau pour montrer à l'Europe ses sueurs de sang et le navrant sourire d'une immortelle espérance¹. »

Cependant, Cherbuliez n'ignore pas que certaine Pologne a mérité ses souffrances. Le noble polonais reste à jamais le *Slavus saltans*. D'une incorrigible légèreté, il adore le clin-

1. *L'Aventure de Ladislas Bolski*, pp. 49-50.

quant et l'éclat. Les Bolski sont fous d'uniformes dorés, d'équipages brillants, de chevaux piaffants. « Le paillon, la draperie, le plumet, c'est la malédiction de la Pologne¹. » Ces têtes chimériques accompagnent les actions les plus prosaïques d'un donquichottesque sentiment de l'honneur. Tel noble polonais, obligé de s'engager commis chez un marchand de vin, fait ses courses à cheval pour que l'honneur soit sauf.

— « Voilà bien vos Polonais ! » s'écrie le Genevois Richardet. « Le malheureux ! Son cheval lui coûtera trois fois plus que ne lui rapportera son emploi. — « C'est de l'arithmétique polonaise », lui réplique Bolski. « N'est-il pas bon qu'au milieu de l'aplatissement universel il y ait un peuple de fous, de martyrs et de héros² ? »

Romanesques à plaisir, ils prolongent le moyen âge en pleine époque positiviste. « Nous sommes un peuple d'hidalgos dans le siècle de la vapeur, des bureaux et de la police. Qu'est-ce que la Pologne ? Une Espagne peinte en gris. Nous avons la paresse andalouse avec les brouillards en plus et le désordre du rêve... Oui, les Polonais sont des Espagnols de nuit, les phalènes de l'Europe. Le malheur est qu'il fait grand jour³. » Ladislas Bolski risque sa vie pour porter une fleur à celle qu'il aime, ou s'élance dans la cage d'un loup, simplement pour prouver son adoration. Les cours d'amour moyenâgeuses revivent dans les mœurs chevaleresques de la Pologne. Aussi, le sens du réel manque-t-il totalement à ces héros qui rendent tout gouvernement impossible, ne connaissant ni discipline, ni soumission. « La Pologne est l'Eldorado du courage, elle en est pavée ! Sais-tu ce qui nous manque ? un peu de ce bon sens qui règle l'emploi du courage et un peu de cette vertu politique dont parle Montesquieu et qui est la discipline des volontés. Nos ancêtres avaient fait de la Pologne une pétaudière et le feu du ciel y est tombé et pétaudière nous sommes restés ; nous nous appelons chaos et nous haïssons toute loi que nous n'avons pas faite⁴. »

1. *L'Aventure de Ladislas Bolski*, p. 64.

2. *Ibid.*, p. 87.

3. *Ibid.*, p. 25.

4. *Ibid.*, p. 63.

Le Polonais est capable de l'héroïsme le plus insensé, mais il lui est impossible de remplir régulièrement un devoir obscur. « Et moi je te dis, conseille Tronsko : Soigne tes boutons de chemise, et s'il t'arrive d'en brusquer un et de le faire partir, recouds-le toi-même au nom et pour l'amour de la Pologne. Fais cela pendant deux ans, après quoi j'irai conter ce miracle au comité qui appréciera¹. »

Inconstance et manque de volonté, voilà des défauts bien polonais. Ladislas Bolski est incapable de vouloir la même chose quinze jours durant. Vite lassés d'un effort monotone et prolongé, toujours esclaves de leur idée du moment, les Bolski sont exposés aux pires chutes. La comtesse Bolska avertira son fils : « Ladislas, souviens-toi d'une chose, c'est qu'il est moins difficile et moins méritoire à un Polonais d'être un héros qu'un honnête homme². »

La belle proie pour les passions qu'un Polonais ! L'amour et le jeu se disputent son cœur. Dans la famille des comtes Bolski, la même histoire se répète depuis des générations : une femme détournera toujours un Bolski de son devoir le plus sacré. Ladislas trahit sa patrie pour une femme, tandis que son père meurt pour une femme encore, en pleine bataille.

Cependant, lorsque leur idéalisme se trouve uni au bon sens et à une volonté réfléchie, il donne de vrais héros ; Cherbuliez nous offre l'un d'entre eux en la personne de Tronsko. Celui-ci est un homme du peuple. Pendant trente ans, il a mêlé sa vie à l'épopée polonaise. Il a connu les champs de bataille, le knout, la prison, les neiges sibériennes. Entre deux insurrections, il court le cachet à Paris, pour gagner sa vie. Ce héros ne porte ni plumet, ni paillettes, mais il reprise lui-même sa redingote élimée, ce dont le jeune Bolski est profondément désappointé. En répondant de Ladislas Bolski, Tronsko donne son bras à couper au comité polonais qui, se méfiant d'un Bolski, refuse d'accorder à ce dernier une importante mission en Pologne. Et, tel un héros antique, Tronsko tranche son bras, en effet, lorsque le comte Bolski trompe sa confiance. Si Ladislas Bolski,

1. *L'Aventure de Ladislas Bolski*, p. 67.

2. *Ibid.*, p. 56.

« est de son pays¹ », Tronsko l'est bien aussi... « Il suffirait d'un homme tel que vous pour honorer tout un peuple et vous êtes légion, lui dit la comtesse Bolska.

— « Sans compter, répondit-il, que la comtesse Bolska n'a pu naître qu'à Varsovie²... »

En peignant ces deux personnages, Cherbuliez voulait rendre hommage aux martyrs des insurrections polonaises et à la femme polonaise qui porte le ciel dans son regard³.

Dans *Samuel Brohlet & Co*, le comte Larinski est une réédition d'idéaliste polonais. Voici le petit discours que Samuel Brohl lui adresse : « Tu étais le courage, le dévouement, la générosité même ; tu estimais l'honneur plus que tous les gisements aurifères de la Californie, tu détestais toutes les pensées grossières et toutes les actions douteuses ; ta mère t'avait nourri dans toutes les sublimes folies, tu étais un vrai chevalier, un vrai Polonais, le dernier des Don Quichotte dans ce siècle de sceptiques, de flibustiers et de courtiers marrons⁴. »

*
, *
*

Notre romancier ne dédaigne pas d'user de procédés inaugurés par d'illustres modèles. Aussi renouvelle-t-il le couple Sancho Pança — Don Quichotte, en donnant à chacun des deux héros une nationalité convenable à son caractère : Don Quichotte sera Polonais et Sancho sera... Genevois. Le couple de Cherbuliez portera nom Ladislav Bolski-Richardet. D'un côté, c'est l'extravagance du rêve, de l'autre, l'esprit pratique.

« Georgina Richardette », — irrévérencieuse appellation que lui donne Ladislav — juge les actions selon l'étroite sagesse de la petite bourgeoisie, au point de vue du profit matériel. Il considère le patriote Tronsko comme un « énergumène », « un esprit brutal et tout d'une pièce⁵ » qui,

1. *L'Aventure de Ladislav Bolski*, p. 25.

2. *Ibid.*, p. 26.

3. « Rien ne ressemble plus au ciel que le regard d'une femme polonaise. » *L'Aventure de Ladislav Bolski*, p. 6.

4. *Samuel Brohl et Co*, p. 113.

5. *L'Aventure de Ladislav Bolski*, p. 347.

malgré sa bravoure, n'a pu sauver son pays. D'autre part, une trahison est excusable aux yeux d'un Richardet, « nécessité étant de raison la moitié¹ ».

On devine, par cette simple silhouette de Richardet, que Cherbuliez n'avait pas, de ses compatriotes, une bien brillante idée. Un cerveau sans entraves, comme le sien, se sentait mal à l'aise parmi ses concitoyens genevois, où l'esprit de clocher faisait la loi. Aussi, dans son roman, *Paule Méré*, a-t-il voulu montrer le conflit entre la bourgeoisie genevoise et une âme d'artiste. La situation de Paule Méré à Genève rappelle beaucoup celle de Corinne, en son château familial d'Ecosse. Peut-être le souvenir d'une Lélia, d'une Indiana, n'est-il pas éloigné non plus de Cherbuliez, lorsqu'il dresse le rigorisme et l'hypocrisie d'un monde étroit devant la franchise et la loyauté de son héroïne. Tout ce qui dépasse ses horizons est considéré par une telle société d'un air de méfiance et Paule Méré, fille d'une danseuse, se voit à jamais stigmatisée par le soi-disant opprobre de sa naissance.

La défiance de mes grands-parents, raconte Paule, « faisait sans cesse le guet autour de moi, ils m'épiaient, soupçonnaient mes intentions. Ce qui dans un autre enfant eût passé pour une saillie de jeunesse, m'était imputé à crime. Dans mes actions les plus innocentes, ils croyaient voir percer des penchants dont la perversité les effrayait. Mes penchants ! Que de fois n'ai-je pas entendu mes grands-parents s'entretenir d'un ton de mystère de mes penchants ! A quoi bon ces longues consultations, ces hochements de tête, ces soupirs entrecoupés² ? »

Le rêve, la spontanéité, la joie de vivre, sont réprouvés. Toute impulsion naturelle provoque le soupçon, chaque geste est épié et catalogué. « Prends donc garde, dit à Paule sa grand'mère. On t'accuse d'être absente de la conversation, d'avoir quelquefois le regard vague, de glisser en marchant, de remuer le pied en parlant, de pencher la tête, de porter souvent la main dans la poche de ta robe ; on te reproche aussi d'avoir des mouvements trop prompts, trop de feu dans

1. *L'aventure de Ladislas Bolski* p. 346.

2. *Paule Méré*, p. 135.

les yeux, et, ce qui est plus grave, de paraître exaltée, opiniâtre et dédaigneuse¹... » Le souci constant de ces gens c'est : être « comme tout le monde² ». Les préoccupations artistiques ou intellectuelles sont bannies de l'éducation : « une jeune fille ne prend au sérieux que le tricotage, la couture et le catéchisme³ », prétendent les grands-parents de Paule.

On devine l'exaspération du romancier contre la manie protestante de l'examen de conscience, dans ce portrait d'un vieux Genevois : « Mon grand-père — c'est Paule Méré qui parle — négociant retiré, est un modèle de vertu et de probité ; son seul défaut est de pousser l'exactitude jusqu'à l'esprit de minutie et l'amour de l'ordre jusqu'à la superstition. Il tient son grand livre de la vie en partie double : tout à ses yeux est dépense ou recette, et quiconque ne passe pas son temps à faire l'inventaire de sa conscience et à dresser le bilan de ses actions est, à l'entendre, en état de faillite. Le plus grand inconvénient de cette morale est qu'à force de se regarder vivre on ne vivrait plus ; un parterre attentif lorgnerait une scène vide⁴. »

Chez la grand'mère, la même manie se manifeste par une sensiblerie exagérée : « Quant à ma grand'mère, elle est bonne, charitable, affectueuse ; mais puisqu'il faut tout dire, elle parle un peu trop de son cœur et le fait intervenir où il n'a que faire. Son exclamation favorite est : « Ménagez mon cœur ! Vous avez offensé mon cœur ! » Aussi à la moindre peccadille qui m'échappait, après que mon grand-père, lugubre comme le tribunal des Dix, m'avait fait subir un minutieux examen de conscience, ma grand'mère me faisait agenouiller devant elle, et d'une voix émue, les yeux pleins de larmes : « Vous avez offensé mon cœur, me disait-elle. « Faut-il croire que vous-même n'en avez point ? Avez-vous « réfléchi à toutes les obligations que vous nous avez⁵ ? »

Selon Cherbuliez, la rigide morale calviniste, confinée depuis des siècles dans ce milieu étroit et traduite par des

1. *Paule Méré*, p. 161.

2. *Ibid.*.

3. *Ibid.*.

4. *Ibid.*, p. 133.

5. *Ibid.*.

âmes médiocres, produit de tristes effets. Mesquins devant les choses sacrées, les Genevois témoignent d'un respect religieux pour l'argent. Irrévérrencieux et incompréhensifs en art, leur envie rapetisse tout ce qui est noble et beau. Examinons le monde que Paule Méré rencontre chez ses grands-parents : « Mon grand-père avait un faible pour les gens médiocres ; il semblait croire que l'étroitesse d'esprit est une garantie de moralité. C'est là-dessus qu'il s'était réglé en choisissant ses amis, et je vous assure qu'il avait eu la main heureuse. Le commérage et la médisance défrayaient le plus souvent la conversation ; on parlait aussi de Dieu et des affaires, et ces deux sujets étaient traités sur le même ton, ou, pour mieux dire, ces gens-là parlaient de Dieu en hommes d'affaires et des affaires avec une sorte de religieuse onction. En revanche, s'ils n'entendaient pas railerie sur certains chapitres ; moins conséquents que mon grand-père, qui, lui, ne riait jamais, ils faisaient sur tout le reste assaut de plaisanteries. Ils ne respectaient rien ; l'admiration leur semblait une grande duperie. A leurs yeux, poètes et artistes n'étaient que des bateleurs qui faisaient plus ou moins bien la parade ; il n'était pas de belle action qu'ils ne trouvassent moyen d'expliquer par de sordides motifs d'intérêt, ni de grand homme qu'ils ne mesurassent à l'aune des valets de chambre, de telle sorte qu'à les entendre, les sermons exceptés et les écus, ce pauvre monde n'était qu'un théâtre de la foire¹. »

La pauvreté et la sécheresse de l'âme prennent des allures majestueuses dans une existence soumise à des formules vides de sens. « Quant aux femmes, elles n'avaient pas envie de rire ; tout leur semblait grave et périlleux : elles regardaient l'enthousiasme, l'imagination, toute supériorité de l'esprit comme autant de dangers et de pièges tendus à la vertu ; elles se savaient beaucoup de gré d'avoir su s'en garantir, et se faisaient un mérite de leur médiocrité, dont la nature cependant avait fait toutes les avances. Leur morale se composait d'une foule innombrable de petites observances et de petites conventions qu'elles prétendaient

1. *Paule Méré*, pp. 158-159.

imposer à tout le monde. Malheur à qui s'en écartait ! il était condamné sans rémission. Leur mot favori était : « cela se fait, cela ne se fait pas ». La plupart faisaient apprendre la musique à leurs filles, parce que *cela se fait* ; mais un jour je les entendis déclamer à l'envi contre une malheureuse jeune fille qui, dans une soirée, s'était permis de chanter avec *expression*. Ce fut un tolle général. « Elle est perdue ! disait-on ; elle ne trouvera jamais à se marier ¹. »

La vanité du bourgeois enrichi est aussi insensée à Genève, que partout ailleurs. Plutôt que de renoncer à un gendre comte, M^{mo} Mirion préfère renvoyer sa fille auprès d'un mari qui la rend malheureuse. Aux supplications de celle-ci, la mère réplique : « Tu veux donc me condamner... à garder la chambre jusqu'à la fin de mes jours. Je n'oserais plus paraître dans les rues, on me montrerait au doigt... Ah ! j'en mourrai ². »

Cet esprit bourgeois a du bon pourtant, par la soif de considération, qui est aussi indispensable au Genevois que l'air qu'il respire. Écoutons la profession de foi de Marguerite Mirion : « J'ai le cœur étroit, l'esprit court ; on m'a élevée ainsi. Le seul bonheur qui me tente est un bonheur tout bourgeois, et nous autres, nous avons des préjugés ; celui qui nous tient le plus au cœur, c'est le préjugé de la considération. Que voulez-vous ? nous sommes ainsi faits, nous voulons qu'on nous estime. Plutôt mourir dix fois que d'entendre un passant un jour en me montrant du doigt : On croit qu'elle est sa femme, c'est sa maîtresse. Vous me répondrez que là-bas on n'en saura rien, que nous y dirons ce qu'il nous plaira et qu'on nous croira. Eh bien ! c'est encore un de mes préjugés, j'ai la sainte horreur du mensonge, et je ne mentirais pas trois jours de suite sans me prendre en horreur, moi et l'homme qui me forcerait de mentir ³. » Cette moralité forme des caractères forts. Marguerite Mirion est droite, sincère et intransigeante. Pour rien au monde, Paule Méré ne pardonnerait à son fiancé l'outrage

1. *Paule Méré*, p. 160.

2. *La Revanche de Joseph Noirel*, Hachette, 1872, p. 307.

3. *Ibid.*, p. 365.

d'avoir douté d'elle. Sa devise est « fière à outrance ».

Il est vrai que leur besoin de représentation donne aux Genevois un air rigide et compassé. Voici la tirade que Cherbuliez fera débiter par une Écossaise et qui, en son temps, mit Genève en émoi : « Les Genevois sont un peuple très estimable, ils ont du cœur et de l'esprit ; mais ils accompagnent leurs qualités d'un travers qui gâte tout : comme Jane ils aiment à percher. Oui ; ils sont toujours perchés sur quelque chose, l'un sur ses aïeux, l'autre sur ses écus, celui-ci sur ses vertus, celui-là sur ses écrits... Jugez comme cela complique la vie. Où qu'on aille, il faut porter avec soi sa petite machine, l'ajuster, se mettre en position, garder son équilibre... C'est ce qui les rend si collets-montés. Tous les percheurs sont des animaux tristes¹. »

Si notre romancier déplore les préjugés genevois, il s'efforce de se montrer équitable, en concédant des qualités intellectuelles à ses compatriotes : il apprécie leur esprit cultivé et curieux. « Je définirais volontiers Genève la plus petite des grandes villes et la plus grande des petites villes. On y est informé de tout comme dans une capitale ; les Genevois voyagent beaucoup, apprennent les langues étrangères ; ils sont curieux, intelligents ; il ne se dit rien dans tout le monde dont le bruit n'arrive jusqu'ici. En revanche, les choses du dehors sont jugées trop souvent par un *esprit de clocher* qui ne se pique pas de tolérance ; les nouveautés sont mal vues, les novateurs sont suspects². »

Ce qui est certain, c'est que notre auteur s'accommode mieux avec un Moscovite « absolument déniaisé³ », qu'avec un de ses concitoyens genevois. Faut-il, pour ceux de son espèce, être de races différentes pour se comprendre et s'aimer ?

*
* *

De même que la souplesse se trouve à la base de l'âme slave, la roideur foncière produit l'orgueil et les préjugés

1. *Paule Méré*, p. 42.

2. *Ibid.*, pp. 81-82.

3. *Le Comte Kostia*.

britanniques... « L'Anglais est le plus méprisant des peuples. Cela tient non seulement à son immense et légitime orgueil, mais à un manque de liberté et de souplesse d'esprit qui l'empêche de comprendre ce qui n'est pas lui. Idolâtre de ses préjugés, dont il s'est fait une religion, ritualiste dans l'âme, il a réduit en code toutes les vertus de convention que doit posséder un homme qui prétend être un vrai gentleman, et quiconque déroge au plus insignifiant article de ce code perd tout droit à son respect¹. »

Par là s'expliquent les profondes divergences entre Anglais et Irlandais. L'Anglais « est sévère pour tout le monde, mais surtout pour les peuples du Midi qui, à la chaleur du sang, à la sensibilité expansive, à l'exubérance de la sève et du geste, au gosier sonore, joignent les heureuses négligences, les grâces légères, une certaine facilité de mœurs et de vie, et les Irlandais sont les méridionaux ou, si l'on aime mieux, les Gascons du Nord² ».

Cependant, tous les Anglais ne sont pas arrogants et hautains; la preuve en est ce sympathique M. Bird³, si simple, si naturel. « On reproche souvent aux enfants de la Grande-Bretagne leur gaucherie, leur raideur et leur morgue; on devrait ajouter, pour être juste, que ceux qui plaisent, plaisent beaucoup, parce qu'ils allient la virilité du caractère avec la candeur d'une âme sans prétentions et qu'ils savent être des hommes, sans se soucier d'être des personnages⁴. » Quand l'absence de préjugés se rencontre dans ces insulaires, elle donne des résultats exquis. Si M. Bird est indulgent, bon, compatissant, son indulgence n'exclut pas la fermeté. Il est vrai que M. Bird et M^{me} Simpson, sa sœur, sont Écossais. « Ce qui me parut clair, c'est que ces Écossais ont certaines opinions un peu libres et le goût de braver les préjugés⁵. » Aussi, lorsque les Anglais « se décident à mettre leur esprit en liberté, ils ne le font pas sortir par la porte,

1. Marie-Anne de Bovet. *Lettres irlandaises*, Paris, Guillaumin, 1889. Préface par V. Cherbuliez, pp. ix-x.

2. *Ibid.*

3. *Paule Méré*.

4. *Ibid.*, p. 10.

5. *Ibid.*, p. 40.

ils le font sauter par la fenêtre¹ ». M^{me} Simpson a « le goût des couleurs voyantes et même criardes » et « cet air belliqueux et conquérant » des « Anglaises qui s'émanicipent² ». De même qu'une M^{me} Simpson pousse le manque de préjugés jusqu'à ses dernières limites, affichant une liberté de langage et d'allures qui mettra la cité de Calvin en émoi, l'Anglo-Saxonne qui n'est pas un dragon de vertu, étalera ses aventures aux yeux de l'univers. Telle est Lady Rovel³. Elle court le monde à la recherche de l'homme idéal et refait, sans se lasser, une expérience invariablement malheureuse.

Au pôle opposé se trouve M^{me} Isabelle Monfrin, née Wickson. Tout aussi extravagante et masculine, sans quoi elle ne serait pas une vieille Anglaise, Isabelle Monfrin possède tous les défauts de sa race : orgueil sans bornes, mépris de ce qui n'est pas anglais, égoïsme féroce. « Je ne respecte que les lois anglaises, déclare-t-elle, sur un ton mi-sérieux, mi-plaisant, et quand je suis sur le continent je n'en connais pas d'autres que mon bon plaisir⁴. »

L'énergie britannique se manifeste fortement dans la fille de Lady Rovel, Meg. Amoureuse d'un jeune misogyne, Miss Rovel luttera avec acharnement pour conquérir celui qu'elle aime. Rien ne la rebutera, ni dédain, ni froideurs, ni l'obstination d'une fierté qui refuse de se rendre. Dans une lettre, l'auteur la caractérisait comme « une jeune Anglaise joignant beaucoup de cœur à pas mal de coquetterie, qui entreprend de se faire aimer d'un misanthrope ou, pour mieux dire, d'un misogyne, devenu tel pour avoir été trahi par sa maîtresse. Elle a besoin de beaucoup d'art et même de beaucoup de ruse pour venir à bout de cette place forte, où elle finit par faire une entrée victorieuse⁵ ». Ces âmes positives savent ce qu'elles veulent et y vont tout droit, ne s'attardant pas aux vains regrets ni aux incertitudes énevantes. Leur moi leur est sacré et passe avant tout.

1. *Paule Méré.*, p. 40.

2. *Ibid.*, p. 32.

3. *Miss Rovel.*

4. *Le Secret du Précepteur*, Hachette, 1893, p. 225.

5. *Lettre à Ludovic Halévy.*

Lady Rovel répond à Raymond Ferray, qui veut la dissuader de donner sa fille à un homme que cette dernière n'aime pas : « Eh! monsieur, n'avez-vous pas encore découvert que je n'aime que moi¹? »

Ailleurs, un autre héros de Cherbuliez expose ses observations sur la race britannique. « Les ipsissimes, secte fort répandue dans la Grande-Bretagne, sont des sages qui ont la franchise d'avouer qu'ils considèrent leur nombril comme le centre de l'univers; c'est le seul point fixe, le reste tourne autour². » Un égoïsme réfléchi devient une source de vertus. De là découlent la tolérance, le flegme, la tempérance, l'altruisme même et la sympathie d'un sir John Almond. Voici quelques-uns de ses aphorismes : « Ne nous scandalisons de rien; l'indignation est la marque des sots³. » L'égoïsme doit être non seulement « intelligent » et « sagace », mais « avenant », « communicatif » et « aimable ». « Il n'est pas nécessaire de se donner, mais il faut savoir se prêter, et il est bon de joindre à la tendresse qu'on a pour soi-même un peu d'altruisme;... nous naissons fort dépendants; qui que nous soyons, nous avons besoin d'être aimés, et l'amitié exige du retour⁴. »

Cette morale est fondée uniquement sur l'utilité des actes : sir John Almond avant de sauver un matelot qui se noie, s'informe si le malheureux en vaut la peine. Refuser le plaisir qui s'offre est d'un sot, mais risquer sa peau pour le conquérir est d'un fou. Bien entendu ce matérialisme ne laisse aucune place à l'imagination, principe de perdition, à la poésie et au rêve : si M. Adams⁵ veut acheter la belle cha-taigneraie de son voisin, c'est pour mettre en valeur ce capital mort.

Le matérialisme et le manque de sens artistique dictent à lord A. son discours dans les *Causeries Athéniennes*, à propos d'un cheval : « Et, mes amis, ne croyez pas, de grâce, que je sois un Vandale, un ennemi des arts et de la beauté.

1. *Miss Rovel*, p. 169.

2. *La Bête*, pp. 121-122.

3. *Ibid.*, p. 129.

4. *Ibid.*, pp. 132-133.

5. *Le Grand Œuvre*, Hachette, 1867.

— Ce cheval, que vous prônez tant, moi-même, je l'ai loué dans l'occasion; j'ai remarqué que c'était un cheval de pierre qui vraiment ressemblait beaucoup à un cheval vivant, — et je suis encore le premier à déclarer, bien que je lui en veuille des bavardages que j'ai dû essayer aujourd'hui, — que ce Phidias était un homme de talent et qu'il y paraît dans cette petite décoration qu'il fit pour amuser les Athéniens... Eh oui, sur mon honneur, j'apprécie les arts comme un autre. Il est telle Vierge de Raphaël qui me semble tout à fait gentille, et un bon paysage ou, mieux encore, un bon portrait me fait plaisir à regarder. Le soir, une jolie sonate ou, mieux encore, une petite polka bien dansante me paraît tout à fait propre à charmer les ennuis de la digestion... Mais j'estime encore plus le bon sens que toutes les sonates et tous les vaudevilles du monde, et je hais les exagérations de toute espèce; je déteste les prosopopées, les pâmoisons, les roulements d'yeux et les grimaces des dilettanti forcenés; j'ai en horreur l'exaltation, les chimères et le phébus; l'art étant un amusement, je m'indigne contre ceux qui en font une affaire¹... »

*
* *

Toute contraire à l'orgueilleuse domination anglo-saxonne est la puissance juive, sournoise et clandestine. « Cette pauvre Pologne ! » s'écrie l'escroc Samuel Brohl, qui joue au noble polonais. « Aujourd'hui, le juif est son maître. Actif, adroit, inventif, peu scrupuleux, il exploite notre paresse et notre imprévoyance; il a sur nous ce grand avantage, que nous vivons au jour le jour et qu'il possède la notion du lendemain... Pas plus que nos voisins de Roumanie, nous ne nous avisons de comprendre que le seul moyen de nous débarrasser du juif serait de nous défaire de nos vices, dont il vit². »

Le catéchisme du vieux Jérémias Brohl, aubergiste crasseux en Galicie, était composé de trois points : « Il tenait pour constant que l'art de bien mentir, l'art de bien voler,

1. *Un Cheval de Phidias*, pp. 300-301.

2. *Samuel Brohl et C^{ie}*, pp. 56-57.

l'art de recevoir un soufflet en plein visage sans avoir l'air de s'en apercevoir, étaient d'entre tous, les arts les plus utiles à la vie humaine ; mais, de ces trois exercices, le dernier était le seul qu'il pratiquât avec talent ¹. »

Le fils de Jérémias, Samuel Brohl, « appartenait à la famille des oiseaux de proie, des rapaces et des voraces », « l'âpreté des appétits et de la volonté ² » constituant le fond de son naturel... « Il y avait dans ses incartades même, dans ses échappées, un peu de calcul et de combinaison ³. » S'il est fataliste, comme tous les Orientaux, il sait attendre, comme tous les diplomates. Hypocrite et habile, souple et rusé, Samuel Brohl exploite tous ses dons pour arriver, sans regarder aux moyens. Aussi vend-il sa jeunesse à la vieille princesse Gulof — encore un type de moscovite intelligente, cynique et matérialiste. Échappé à sa maîtresse par la fuite et devenu l'ami du comte Larinski, à la mort de celui-ci, Brohl s'empare de ses papiers, empruntant ainsi l'identité du chimérique Polonais. Il est sur le point d'épouser Antoinette Moriaz, une riche héritière, lorsque la vieille princesse survenant, démasque le faux comte.

* * *

Quelque rusé que soit pourtant Samuel Brohl, la petite Méta Holdenis lui en remontrerait en fait d'hypocrisie. Elle est du pays où il y a des anges dont les yeux « qui sont souvent de la couleur des turquoises, ont ceci de particulier que, sans qu'ils s'en doutent, ils promettent dans une langue mystique des plaisirs qui ne le sont pas ⁴ ». Comprenez que Méta est Allemande. Cherbuliez écrivit ce roman en 1873 ; son cœur saignait pour la France. Mais s'il choisit ce moment pour bafouer la fausseté des Allemands, il ne s'était jamais illusionné sur la sincérité germanique.

La maison des Holdenis est le sanctuaire de la vertu. Le soir, les parents entourés de leurs sept enfants chantent

1. *Ibid.*, p. 101.

2. *Ibid.*, p. 260.

3. *Ibid.*, p. 269.

4. *Méta Holdenis*, p. 19.

des cantiques et avant d'aller se coucher, le père — tel un vénérable patriarche — récite une homélie à son petit monde. La Bible demeure constamment ouverte sur la table de M. Holdenis, dont la conscience habite les régions éthérées de l'idéal. Tout cela ne l'empêche pas de faire main basse sur la fortune de Tony Flamerin, jeune peintre épris de M^{lle} Holdenis, Méta. Celle-ci, surnommée « das Mäuschen », petite souris, si adroite et si séduisante dans son innocence jouée, sait encourager un amoureux sans décourager l'autre, plus touchée au fond par les titres et la fortune d'un baron Grüneck, quelque décrépît qu'il soit, que par les soupirs et le talent de Flamerin. Gouvernante chez M. de Mauserre et voulant se faire épouser par celui-ci, Méta prétend agir au nom de la morale, M. de Mauserre vivant maritalement avec une femme dont le mari légitime ne veut pas divorcer — ce qui n'empêche pas le faux ménage de vivre on ne peut plus honnêtement. Méta a tous les talents de ses compatriotes, elle sait tenir un ménage, s'occuper d'une enfant et faire de la musique; tout cela saupoudré de sentiment, d'idéalité, de modestie.

Ce qui caractérise les Holdenis, c'est l'habileté à voiler leur malhonnêteté sous les couleurs de la vertu. C'est avoir soi-même l'âme scélérate que de leur supposer de noirs desseins, à elle, Méta, si candide, à lui, M. Holdenis, si juste. Jamais on ne parviendra à leur arracher le masque et la « petite souris », plus fourbe qu'un Samuel Brohl, « mentit jusqu'à son lit de mort ¹ ». Après Dieu et la conscience, l'un des thèmes favoris de M. Holdenis est la supériorité de sa race sur les Français. « Il me répétait trop souvent que le Français est un peuple frivole, que l'idéal est lettre close pour ses poètes et ses artistes, que Corneille et Racine sont de froids rhéteurs, que La Fontaine manque de grâce et Molière de gaieté. Il me démontrait trop longuement aussi que l'allemand est la seule langue qui puisse exprimer les profondeurs de la pensée et l'infini des sentiments ². »

1. *Ibid.*, p. 274.

2. *Ibid.*, p. 48.

L'auteur a distingué l'arrogance et la hauteur britanniques, faites de force consciente, de l'orgueil tudesque, qui a quelque chose d'agressif. Avec M. Drommel, l'orgueil de race devient ridicule. Et le romancier de s'égayer sur le compte de son héros, qui trouve à redire contre tout ce qu'il voit en France : rien n'est bon, rien n'est beau ; même les chênes sont inférieurs à ceux de son pays.

« Vous ne contestez pas, je pense, la supériorité intellectuelle et morale que tous les gens de bonne foi accordent à la race germanique ¹. »

M. Drommel illustre l'inconséquence des idéologues marxistes : ses mœurs sont loin de correspondre à ses idées sociales fort avancées. Il prêche la circulation de la propriété et de la femme, tout en amassant une fortune assez ronde et en gardant sa femme jalousement. Aussi n'est-on pas fâché de le voir ligoté et attaché à un gros chêne, témoin de sa mésaventure conjugale.

*
* *

A l'épaisseur teutonne d'un M. Drommel, Cherbuliez oppose la fantaisie spirituelle du peintre français Lestoc ². La vieille France apparaît à l'auteur genevois comme le refuge du romanesque, de la chevalerie, du « gothique » et de la tradition. M. de Lussy hait la Révolution, le machinisme, le confort et la médiocrité de la vie moderne. C'est un homme du moyen âge.

— « Peut-on savoir quel âge vous avez ? lui demanda M. Adams.

— « Je suis né au ^{xv}^e siècle, lui répondit Armand, du temps d'Amédée VIII, premier duc de Savoie. Je le suivis à Ripaille, quand il y prit l'habit d'ermite. Il m'en souvient comme d'hier ³. »

Ruiné, il vit dans le cadre qui entoura ses ancêtres et il ne consentirait pour rien au monde à se défaire de quelque

1. *Les Inconséquences de M. Drommel*, Hachette 1880.

2. *Ibid.*

3. *Le Grand Œuvre*, pp. 124-125.

vieille relique pour augmenter son bien-être. Il se sent le dernier anneau d'une longue chaîne ; c'est ce qui donne un sens à sa vie. Il estime que l'absence de tradition fait de l'homme moderne une espèce d'enfant trouvé.

« Non, messieurs, il n'y a plus d'habitudes aujourd'hui, et il n'y a plus de maisons. Dans ce grand va-et-vient que nous prenons pour de la vie — c'est ainsi que des feuilles mortes s'imaginent vivre parce qu'elles tournoient à tous les vents, — dans ce grand tourbillon, vous dis-je, qui peut se vanter d'avoir un chez soi ?

« Mais ils étaient chez eux ces hommes d'autrefois qui naissaient, qui mouraient où leurs pères étaient nés et morts. Dans ces antiques logis, l'âme des aïeux était partout : on la respirait dans l'air ; les choses mêmes semblaient se souvenir et converser avec le passé... O mon cher gîte à lièvre ! mes tourelles en ruines ! mes plafonds décrépits et mes planchers effondrés ! O portraits de mes aïeux, fauteuil boiteux où ma grand'mère s'est éteinte en souriant, et toi surtout, mon cher tilleul plus de trois fois centenaire !... Comme lui, ma vie s'est enracinée dans le sol un peu dur qu'ont cultivé mes pères ; elle en tire toute sa sève. Que n'a-t-il pas vu ce vieil arbre ? Les oiseaux qui hantent son feuillage tiennent de lui les histoires qu'ils me content ; dans sa jeunesse un duc de Savoie s'assit à son ombre naissante¹... »

Le comte de Lussy admire la chevalerie, les corporations et la féodalité, qui crée le « romantisme de la propriété ». Les chroniqueurs et les chansons de geste font ses délices. Il rêve d'aventures chevaleresques, d'expéditions lointaines dans un Orient de légende, d'existence paisible, animée de vie intérieure, dans un moustier. Amant fidèle, épris d'une jeune fille riche, il ne s'est pas déclaré par fierté et il en est resté inconsolable. En lui, l'autel dressé à la femme par le moyen âge, demeure intact... « Oserai-je vous le dire ? en matière d'amour je suis de l'école d'Honoré d'Urfé. J'aime l'Astrée, Céladon ne me semble point ridicule. Il y a du courage dans un tel aveu, n'est-ce pas ? — Berger, allez-vous

1. *Ibid.*, pp. 129-130.

me répondre, que l'âge où nous sommes est contraire à tes maximes ! Aimer comme toi, c'est aimer à la vieille gaULOISE¹. »

Gilbert Savile, c'est le chevalier dont la Révolution a fait un humanitariste. Au comte Kostia, il se donne pour un parfait égoïste, mais lorsque, la nuit, il entend gémir au fond des couloirs sombres, il s'écrie : « Qui est là ? qui a besoin de secours ? Moi, Gilbert, je suis prêt à lui venir en aide²... » Les souffrances de Stéphane lui deviennent intolérables, quand il en mesure l'étendue, et il jure de la sauver.

— « Comte Kostia ! murmura Gilbert à peine rentré dans sa rotonde, ne craignez plus que je songe à vous quitter. Quoi qu'il advienne, je reste ici. Comte Kostia, entendez-moi bien ! vous avez enterré le sourire, je prends le ciel à témoin que je le ressusciterai³... »

La pureté de Gilbert, sa bravoure, sa bonté, ses folles expéditions sur les toits, c'est de la pure chevalerie. Et l'acte de protéger un enfant contre un tyran, c'est encore de la chevalerie. Le comte Kostia le sent bien : — « Vous n'avez pas le sens commun, Vladimir Paulitch ! Que parlez-vous de séduction ? Les Gilbert sont pour vous une énigme. Ils ne sont pas nés sous la même planète que les docteurs Vladimir et les comtes Leminof. Il y a là dedans de l'humanitaire, du chevalier errant, du saint Vincent-de-Paul ! Avec cela, notre philanthrope a la passion des marionnettes, et dès son arrivée, il me prévint qu'il s'entendait à les faire jouer. Il faut croire qu'il a voulu se donner à lui-même la représentation de quelque *acte sacramentel*, de quelque mystère du moyen âge. La pièce a bien débuté. Les personnages principaux étaient la foi, l'espérance et la charité. Par malheur, l'amour s'est mis de la partie, et le mystère s'est transformé en un drame de cape et d'épée⁴. »

Gilbert ne peut supporter de voir le comte Kostia battre son serf. Nous lisons dans son journal : « En vérité, je crois que pendant cette exécution j'ai souffert plus que lui.

1. *Ibid.*, p. 442.

2. *Le Comte Kostia*, p. 112.

3. *Ibid.*, p. 172.

4. *Ibid.*, p. 332.

J'avais la gorge serrée, mon sang bouillonnait dans mes veines. Mon premier mouvement a été de me jeter sur le comte, mais je me suis retenu; cette intervention violente n'eût fait qu'aggraver le sort d'Ivan. J'ai joint les mains, et d'une voix étouffée j'ai crié : Grâce! grâce!... Le comte ne m'a pas entendu. Alors je me suis élancé entre le bourreau et la victime¹. »

En Raymond Ferray, l'orientaliste qui s'en va à la Mecque déguisé en derviche, ou qui désarçonne un rival, revit le seigneur qui se croisait au moyen âge et combattait pour sa dame. Une bonne part de ces sentiments chevaleresques revient à la tradition du roman idéaliste, toute de convention. Nous avons noté, d'autre part, le tour d'esprit romanesque de Cherbuliez, qui se retrouvait lui-même dans ses paladins. Mais le souci d'en avoir fait des Français demeure significatif.

Dans les romans parisiens ou provinciaux de notre auteur, presque tous les jeunes premiers sont les petits-fils des héros romantiques. Dévorés d'inquiétude, brûlés par la soif de l'inconnu, ils mènent une vie tourmentée de désirs insoumis. Rien de ce qui fait la joie des autres ne peut les satisfaire et toute conquête facile les rebute. Max de Lestang écrit à sa femme : « Vous vous êtes trop vite rendue; j'ai méprisé le bonheur parce qu'il ne m'avait pas résisté². » Pour se dépeindre, Maurice d'Arolles emprunte les paroles de Vauvenargues : « Je suis faible, inquiet, farouche, sans goût pour les biens communs, opiniâtre, singulier, tout ce qu'il vous plaira. Me voilà bien, me dis-je, et Vauvenargues m'avait connu³. »

Les jeunes filles sont nombreuses, plus nombreuses que les femmes. Vives ou réfléchies, douces ou impertinentes, charmantes en somme dans leur vie factice, elles contribuèrent beaucoup à la renommée de leur créateur. On pense à l'une d'entre elles en lisant l'enthousiaste exclamation de George Sand, après la lecture des *Causeries* : « Que ces personnages de convention sont charmants! on voudrait

1. *Ibid.*, pp. 90-91.

2. *Le Roman d'une Honnête Femme*, Hachette, 1866, p. 355.

3. *Le Fiancé de M^{lle} Saint-Maur*, p. 82.

bien les rencontrer et vivre quelque temps avec eux¹. » Aussi fières et exigeantes que les héroïnes de *L'Astrée*, les amoureuses du romancier genevois ne pardonnent au coupable qu'après de longues épreuves. Ainsi en est-il d'Isabelle de Lestang², ou de M^{lle} Vionnaz³.

Fine, élégante, séduisante, la Française tombe souvent en péché de coquetterie. La comtesse d'Arolles⁴ est prise à son propre piège et ce n'est pas grâce à sa force morale que sa vertu ne sombre pas. Parfois, l'imagination de la Française est atteinte d'un « bovarysme » qui lui fait abandonner foyer et famille⁵.

En M^{me} de Niollis, le romancier genevois admire l'esprit parisien fin et plein de malice, mais il en souligne les étroites limites. « Le monde se termine pour moi à cinquante lieues de Paris, dit cette Parisienne, j'abandonne le reste à l'indiscrète curiosité des géographes⁶. »

Avec son esprit d'observation aigu, notre provincial remarque vite que les Parisiens sont un peuple à part. Habitué à la gravité et au calme genevois, il n'est pas seul, sous le Second Empire, à souligner la fièvre d'un monde altéré de puissance et de plaisirs.

« A Paris les heures sont des minutes,... à Paris on donne au prochain le court moment qu'on attrape entre deux accès de fièvre,... à Paris on distingue les hommes en animaux nuisibles et en animaux utiles et... les inoffensifs n'existent pas,... à Paris on ne tient à savoir le fond de rien, attendu qu'on sait d'avance le fond de tout⁷. » La « curiosité provinciale qui veut tout savoir pour le plaisir de savoir, dont la candeur happe les mots au vol, dont les patiences sont infinies », ce genre de curiosité est inconnu à Paris⁸. L'àpre « struggle for life » de la grande métropole

1. Lettre à Victor Cherbuliez.

2. *Le Roman d'une Honnête Femme*.

3. *Une Gageure*.

4. *Le Fiancé de M^{lle} Saint-Maur*.

5. *Le Secret du Précepteur*.

6. *Le Fiancé de M^{lle} Saint-Maur*, p. 247.

7. *Prosper Randoce*, pp. 104-105.

8. *Ibid.*

aigrit le caractère et durcit le cœur. « Paris est une grande meule qui aiguisse et qui use; les couteaux de chasse s'y affilent comme des canifs; on en voit qui n'ont plus que le dos et qui ne laissent pas de couper comme des rasoirs¹. »

Ailleurs, un personnage relève la méfiance des Français à l'égard des étrangers. « Les Polonais se plaignent que ce qu'il y a de plus glacial au monde, c'est la froideur parisienne.

— « Cela s'explique, lui répond un Parisien, le vrai Paris est une petite ville de cent mille âmes et cette petite ville est envahie de plus en plus par l'étranger, qui vient y chercher le plaisir ou la fortune. Il est naturel que Paris se défende². »

Même dans « l'habitude de la vie », les Français sont « trop raisonnables », « trop circonspects ». « trop prudents ». « Nous manquons d'audace dans nos entreprises », avoue une Française, « il nous faut des sûretés ». « Voilà pourquoi nous ne sommes pas un peuple colonisateur, et voilà pourquoi nous ne faisons plus d'enfants³. » Ainsi s'explique l'aspiration des jeunes gens à la fortune paternelle et l'habitude de « considérer le mariage comme une affaire⁴ ». Naturellement, Cherbuliez n'oubliera pas de noter « l'industrie toute française de l'épargne⁵ ».

Cependant, le Genevois frotté d'hégélianisme comprend la force de « ce bon sens français qui répugne à toutes les extrémités ou qui du moins met toujours quelque méthode dans la folie : si haut que saute un Français, il retombe toujours sur ses pieds⁶ ».

..

Tel n'est pas le cas des races du Midi. Nanni⁷ et Arsène Dollin⁸ tous deux d'origine vénitienne, tous deux exaltés,

1. *Ibid.*

2. *Samuel Brohl et Cie*, p. 134.

3. *Ibid.*, p. 137.

4. *Ibid.*, p. 136.

5. *Ibid.*, p. 137.

6. *Le Roman d'une Honnête Femme*, p. 220.

7. *Un Cheval de Phidias*.

8. *Le Roman d'une Honnête Femme*.

fougueux, extrêmes, illustrent « cette candeur italienne qui se précipite aux dernières conséquences¹ ». Le prince Vitale est Italien aussi. Artiste, philosophe, philanthrope, il unit le culte de Platon à celui de Jésus, l'amour de la sagesse et de la beauté antiques, à la vertu chrétienne.

En Italie, notre Genevois découvre plusieurs peuples. Il observe que les Romains sont d'une humeur extrêmement mobile, passant de l'impassibilité à la gaieté désordonnée, cette « grosse gaieté romaine qui secoue la poitrine et éclate sans fausse honte² ». Il note leur souplesse et leur défiance. « S'ils aiment le *farniente* c'est pour pouvoir rêver commodément à leur affaire et calculer leurs chances dans la loterie de la vie³ » ; car ils sont gens soucieux. Cherbuliez est ravi de l'aménité du clergé romain ; à Rome, comme nulle part ailleurs, un sentiment vrai inspire le respect, si absurde soit-il. Ce goût de la souffrance, c'est ce que Cherbuliez appellera « le spiritualisme de la douleur⁴ », que son personnage, le prince Vitale, incarne noblement, par son besoin de compassion et de dévouement.

* *

Un énigmatique et mystérieux représentant de l'Espagne, c'est l'abbé des *Causeries athéniennes*, qui confond « dans une même admiration, les saints mystiques, Thalie, la plus jeune des Grâces, et l'Amor intellectualis⁵ ». A travers son attitude de divinité égyptienne rien ne lui échappe, et il sait aimer et comprendre les hommes, dans l'âme desquels il sent passer le souffle de Dieu.

Après son voyage en Espagne, Cherbuliez écrivait : « Les Espagnols sont à la fois une des races fines et une des races nobles de l'Europe. Ils savent unir la vivacité et la souplesse de l'esprit avec la hauteur des sentiments, la pos-

1. *Ibid.*, p. 220.

2. *Le Prince Vitale*, p. 43.

3. *Une Gageure*, p. 46.

4. *Le Prince Vitale*, p. 39.

5. *Un Cheval de Phidias*, p. 283.

session de soi-même à la facilité du commerce¹. » Le romancier trouvait que dans l'Andalous il y a du Maure et du Grec.

Quant à ces derniers, il les considérait comme « les Gascons de l'Orient » ; « ils en ont la belle humeur, poursuivait-il, le joyeux courage, l'esprit d'entreprise, les goûts aventureux et libres, les entraînements mêlés aux calculs, la hâblerie toujours opportune, que justifie leur audace² ». Dans *Noirs et Rouges*, le Grec Lara et le Corse Golo sont presque des comparses. L'un est un Chérubin jaloux, habile et pervers, l'autre, une brute sauvage et bornée. About y serait-il pour quelque chose lorsque, avec la personne crasseuse et niaise du pope Platon³, la jeune Grèce apparaît à notre romancier comme une parodie de l'hellénisme ?

Cherbuliez n'est pas loin d'admirer le fatalisme du peuple turc, dont il apprécie les qualités d'honnêteté, de sagesse, de patience, d'endurance et de douceur. Il ne s'illusionne cependant pas sur les mérites des milieux gouvernants, « cette aristocratie des dix-mille de Stamboul qui accapare toutes les places et tous les gros traitements,... cette jeunesse dorée qui considère l'Empire ottoman comme sa ferme, la bourse du pauvre comme son coffre-fort, et son bon plaisir comme la seule loi de l'univers⁴ ».

Le comte Krassing⁵ représente seuls les peuples nordiques. Cherbuliez en a fait un Scandinave qui récite des tirades d'Ibsen et de Strindberg. C'est l'aventurier qui sait tirer profit de son charme exotique et de son éloquence amphigourique.

Le Yankee ne sera point oublié par le romancier, qui a même l'air de le donner en exemple au Français prudent et douillet. « Parlez-moi du jeune Américain, qui est accoutumé à n'attendre de ses parents que l'éducation nécessaire à un

1. *L'Espagne politique*, Hachette, 1874, pp. 14-15.

2. G. Valbert. *La correspondance politique du Comte Prokesch-Osten*, Revue des Deux Mondes, 1^{er} janvier 1881.

3. *Un Cheval de Phidias*.

4. Ali-Kourchid Bey et M. Basile Nicolaïdy, dans *L'enfant de 36 pères*, pp. 121-122, Paris, E. Dentu, 1884.

5. *Jacquine Vanesse*, Hachette, 1898.

homme pour faire son chemin... » écrira une Française. « Tu as appris à nager, nage, mon ami. Après cela, il épouse le plus souvent une femme qui n'a rien et qui aime à dépenser..., il fera gaillardement sa trouée dans la vie, et sa femme lui donnera, sans compter, dix enfants qui, comme lui, s'industrièrent pour arriver¹. » Bien entendu, pour crayonner la silhouette de M. Fynch², Cherbuliez adoptera le type courant de l'Américain « jovial », « entreprenant », « audacieux », « opiniâtre » et roublard.

Valbert complétera ce « panorama cosmopolite », soit en caractérisant les races qui n'y figurent pas, tels les Magyars, les Belges, les Hollandais, les Arabes, les Africains, les Chinois, soit en ajoutant certaines touches aux autres, ainsi qu'il a fait pour les Allemands, les Espagnols, les Anglais, les Français. Il expliquera toujours la politique et l'histoire d'un peuple, par sa psychologie. La France s'avérera sceptique, quoiqu'idéaliste dans son passé, l'Angleterre fera preuve d'utilitarisme, l'Allemagne d'hypocrisie, l'Espagne, d'esprit d'aventures.

Ce citoyen du monde qu'était Cherbuliez a dit son mot sur chaque peuple, même les moins civilisés, même les plus sauvages, car il n'en dédaignait aucun, et ses vues étaient toujours très justes, très étendues, sinon ingénieuses et profondes.

1. *Samuel Brohl et Cie*, p. 138.

2. *La Vocation du Comte Ghislain*, p. 42.

IDÉES ET INFLUENCES LITTÉRAIRES

Dans ses études d'histoire littéraire, Cherbuliez néglige la critique au profit de l'histoire morale ou psychologique. Ses articles sont moins l'analyse des œuvres que le portrait de leur auteur. De ses deux personnalités, il emprunte à la française les dons du moraliste, à la germanique, ceux du philosophe, si l'on admet que l'intelligence analytique du Français est plus encline à la psychologie, la pensée synthétique de l'Allemand, plus apte aux constructions métaphysiques.

En lui, Voltaire avait préparé le terrain au déterminisme de Taine, qui forme la base de son œuvre critique. La race, le milieu et le moment dictent l'histoire d'une nation. « Les lois d'un peuple s'expliquent par ses mœurs, ses mœurs s'expliquent par les influences de son climat, par la configuration de son territoire, par ses origines, par son génie propre et aussi par les circonstances, par les accidents de sa destinée¹. »

Les arts et la littérature seront, de même, l'expression d'une société. La poésie est intimement liée à l'histoire d'une époque : c'est son « histoire intérieure », « l'histoire de son cœur et de son imagination² ».

En traçant l'évolution du roman français, Cherbuliez recherche à travers les héros et les héroïnes, les types

1. *Le scepticisme politique*, Revue des Deux Mondes, 1^{er} septembre 1886, p. 207.

2. *L'Idéal romanesque en France de 1610 à 1816*, Paris, Hachette et C^{ie}, 1911, p. 290.

moraux contemporains qui s'y reflètent. Ces types sont l'expression de la civilisation et de la philosophie du temps. Dans *L'Astrée*, les seigneurs et les dames de l'époque d'Henri IV, déguisés en bergers, nous instruisent sur la Renaissance et l'esprit qui l'anime. Avec *Le Grand Cyrus* et *Clélie*, nous pénétrons dans les salons qui s'ouvrirent sous Louis XIII, où évoluent « l'honnête homme » et « la précieuse ». *La Princesse de Clèves* nous conduit parmi les courtisans de Louis XIV, dans un milieu où l'alliance de l'esprit de cour et d'une philosophie spiritualiste offre un mélange exquis. En *Gil Blas* revit le monde de la Régence : en face d'une noblesse abaissée se dressent les aspirations d'une bourgeoisie émancipée ; la place est libre pour les aventuriers. L'âme sensible et l'esprit d'utopie du xviii^e siècle se reflètent dans *La Nouvelle Héloïse* et *Paul et Virginie*. L'enthousiasme de la Révolution, ses aspirations et ses illusions, trouvent un écho dans la « belle âme » de Corinne. René, Adolphe et Obermann sont les interprètes d'une époque désenchantée qui est la revanche de tout débordement idéaliste.

On suit ainsi à travers le roman le développement historique de la France depuis le xvi^e jusqu'au xix^e siècle. Les sentiments demeurent les mêmes à travers les âges ; ce qui change, c'est l'idée que l'homme se fait de lui-même, de son rôle dans le monde, de ses rapports avec le milieu. C'est cette « métamorphose lente et progressive de la conscience humaine¹ » qui forme l'histoire.

La littérature française, entre toutes, se prête le mieux à l'étude de l'évolution historique par les œuvres poétiques. Cela tient d'une part à ses neuf siècles de production spirituelle riche en chefs-d'œuvre, de l'autre, à un caractère révolutionnaire doublement manifeste en histoire et en littérature. Chaque moment historique est une protestation contre le moment précédent. Dans l'ensemble, aussi bien que dans chaque chef-d'œuvre particulier, la littérature française manifeste la même logique : précision des contours, unité de la composition, ordonnance des parties.

1. *L'Idéal romanesque en France de 1610 à 1816*, p. 293.

En revanche, le génie français semble rétif à la création de ces *œuvres d'ordre composite*¹, formées d'éléments hétérogènes, gloire des littératures étrangères. Ainsi, dès le xvi^e siècle, la France perd le sens du moyen âge. Chez les autres peuples, l'esprit médiéval associé à l'esprit moderne, produit quelques-uns des plus beaux chefs-d'œuvre. L'*Orlando furioso* de l'Arioste, la *Jérusalem délivrée* du Tasse, les tragédies de Shakespeare et le *Faust* de Goethe appartiennent à ce genre d'écrits. Shakespeare est à la fois un homme du moyen âge, de la Renaissance, et notre contemporain, par son symbolisme qui enrichit et renouvelle les vieilles légendes. Pareillement, Faust est « un égotiste »², « un René » et en même temps un alchimiste³. Lorsque, dans un de ses entretiens avec Goethe, Napoléon I^{er} avouait sa prédilection pour les *genres* et pour les *types tranchés*, il représentait fidèlement le génie de sa race.

Chaque peuple apporte dans sa littérature les particularités qui résultent de son développement historique et de la configuration géographique de son territoire. On ne peut pas plus séparer une littérature de la race qui l'a créée, que du moment et du milieu où elle est apparue. Par conséquent, il est insensé de condamner dans les littératures étrangères ce qui les distingue de la nôtre, puisque c'est cette originalité même qui constitue leur valeur. Que chaque littérature garde sa note distinctive et n'essaye pas de ressembler aux autres. Reprocher aux Français à la manière de Lessing d'être inférieurs à Shakespeare, c'est imputer « à un oranger de ne pas produire des pêches ».

L'émotion qu'il éprouve en admirant, dans une tragédie de Racine, les dehors d'une parfaite civilité dissimulant tous les dérèglements du cœur, n'empêche pas Cherbuliez d'admettre l'effroyable hoquet de Garrick qui exprimait, dans *Othello*, le paroxysme de la passion qui n'a plus rien d'humain. Il invoque l'autorité de Goethe pour justifier chez le tragique français ce respect des convenances, dicté par la

1. *Ibid.*, p. 296.

2. *Ibid.*, pp. 296-297.

3. *Un Allemand d'autrefois. Études de Littérature et d'art*, Hachette, 1873, p. 44.

soumission aux lois de la raison et qu'on ne saurait ainsi traiter d'artifice. La raison règne dans toute la littérature du xvii^e siècle : on la retrouve dans Corneille aussi bien que dans Molière, dans Bossuet comme dans Fénelon, dans La Bruyère comme dans Malebranche.

Cependant, en élargissant le cercle de nos investigations, nous constatons qu'aucun génie ne put se passer de sacrifier à Minerve. Shakespeare lui-même, qui paraît prendre plaisir aux déchainements de la passion, charge un personnage à part, un rêveur ou un fou, de rompre le charme, en prononçant les sentences de la Sagesse : « Tous ces êtres sont faits de la matière dont sont faits les rêves. Il n'y a de réel que la joie de l'esprit qui se recueille et contemple¹. » Les deux tragiques arrivent à la même conclusion, par des moyens différents. C'est que les littératures « se complètent et que Racine ne peut pas plus nous remplacer Shakespeare, que Shakespeare Racine² ».

D'autre part, la tragédie classique est un genre parfaitement approprié au caractère du génie français. A ce point de vue, la *Dramaturgie* est digne d'être considérée comme un chef-d'œuvre, car Lessing, en dénigrant les Racine et les Corneille, a fait œuvre utile, puisqu'il a refroidi les Allemands pour la tragédie classique où ils ne seraient jamais passés maîtres. « Il faut être Français pour se mouvoir gracieusement sur la corde tendue en portant à ses pieds et à ses mains des poids de quelque cent kilos. L'Allemand n'a de talent qu'à la condition d'avoir toutes ses aises ; si vous voulez savoir tout ce qu'il vaut, assurez-lui le parfait sans-gêne de la pensée ; il ne s'entend pas à escamoter les difficultés ; l'étiquette le glace ; dès qu'il représente il se gourme, et s'il lui faut chercher son esprit, soyez bien sûr qu'il ne le trouvera pas³. » Au lieu de contester des chefs-d'œuvre, Lessing, adoptant l'attitude du philosophe, aurait dû dire à ses compatriotes : « Mes chers pommiers allemands, n'essayez pas de produire des oranges⁴. »

1. *L'Idéal romanesque en France entre 1610 et 1816*, p. 97.

2. *Ibid.*, p. 78.

3. *Un Allemand d'autrefois. Études de littérature et d'art*, Hachette, 1873, p. 36.

4. *Ibid.*, pp. 44 et 47.

Placé sur le plan philosophique, notre cosmopolite couvre de quolibets ceux qui mêlent l'amour-propre national à leurs jugements esthétiques. Il regrette de voir un « penseur aussi distingué » que Vischer « réduire Corneille et Racine au rang de froids déclamateurs, ignorer également La Fontaine et nos lyriques du *xix^e* siècle; parler de Molière de manière à faire douter qu'il ait lu trois vers du *Misanthrope* ou du *Tartufe*¹ ».

Pour aider leur pays à prendre conscience de son génie propre, les écrivains allemands n'avaient pas trouvé mieux — cela avait commencé avec Lessing — que d'abaisser la civilisation latine et les peuples qui l'avaient créée. Vers le milieu du *xix^e* siècle, la « Teutomanie » faisait rage. Appelé à se prononcer dans le débat, Cherbuliez admire les grands esprits, indépendamment de leur race et il condamne sévèrement ceux qui ne font pas preuve de la même élévation d'idées. « L'Allemagne est le pays des grands penseurs et des larges intelligences; elle est le pays des Schelling, des Humboldt, des Fallmerayer. Mais il y a aussi une Allemagne *aux bras étroits*, laquelle professe, dans les journaux, que toutes les nations néo-latines sont entrées dans l'ère de la décadence, qu'il n'y a plus de jeunesse du cœur, ni de virilité de l'esprit que sur les bords du Danube et de la Sprée; que l'héroïque Italie n'a rien de mieux à faire que d'accepter de la main des Croates tous les bienfaits de la civilisation germanique, que la France se meurt, que la France s'en va, que son présent est nul et son passé contestable². »

Sans refuser à l'Allemagne ses talents, Cherbuliez défend les littératures néo-latines, contre l'incompréhension des Schlegel, des Lessing, des Vischer, au nom des principes généraux qui guident ses jugements esthétiques. « Heureusement l'Allemagne a des titres de gloire plus sérieux que cette espérance assez incertaine de donner naissance au plus illustre tragique de tous les temps : le pays qui a produit Mozart, Goethe et Hegel, n'est pas en peine de se faire une place dans le monde. Par ses grands

1. *Philosophie du Beau. Études sur le système d'esthétique de Th. Vischer*, Revue germanique, septembre 1860, p. 608.

2. *Ibid.*, pp. 607-608.

hommes, l'Allemagne est devenue l'école des nations; mais plus on est sûr de sa gloire, plus il devrait être facile de se montrer tolérant et équitable pour autrui, et nous ne voyons pas ce qu'il en peut coûter aux critiques d'outre-Rhin de juger avec quelque impartialité ces pauvres nations romanes qui pour décrépites qu'elles leur puissent sembler, ne laissent pas d'avoir créé le plus grand nombre des immortels chefs-d'œuvre dont s'honore l'esprit moderne¹. »

Ce qui console Cherbuliez des mépris allemands, c'est que les grands esprits de cette race ont rendu justice aux gloires françaises. Voici la note que nous lisons au bas d'une page :

« M. L. Crouslé a publié un travail estimable sur *Lessing et le goût français en Allemagne*. La première partie de cet ouvrage renferme une biographie exacte et bien faite de Lessing. Dans la seconde, l'auteur défend avec vivacité Corneille et Racine contre l'auteur de *Nathan*. Il se récrie, il s'indigne, et je crois vraiment qu'il se fâche. Peut-être a-t-il sur le cœur les superbes mépris que la critique allemande contemporaine affecte pour nos classiques. Il est aujourd'hui de mode en Allemagne d'ignorer ou de nier le siècle de Louis XIV et beaucoup d'autres choses. Il suffit de renvoyer ces ignorants volontaires à Goethe, à ses jugements plus équitables, à Schiller lui-même, qui ne crut pas perdre son temps en traduisant la *Phèdre* de Racine. Si les Allemands persévèrent dans leur parti-pris d'exclusivisme hautain et de fatuité patriotique, ils seront sous peu le peuple le moins philosophe de l'Europe. Cela les regarde; mais, avant de mépriser Molière, il serait bon d'en avoir au moins la monnaie². »

...

Cherbuliez protège non seulement l'esprit latin contre les attaques germaniques, mais aussi l'art grec contre les jugements injustes. Il combat la distinction selon laquelle le

1. *Ibid.*, p. 577.

2. *Un Allemand d'autrefois. Études de littérature et d'art*, note, p. 21.

classicisme respire le calme, le repos, la tranquillité, puisque dans ses créations, le sujet ne dépasse pas les moyens d'expression, tandis que le romantisme, dont les chimères débordent le cadre du symbole, est un art de profondeur, de rêverie, de mysticisme. Mais « un artiste incapable de donner une forme complète à son idée est un artiste manqué »..., et « un art tranquille est un art exécrable¹ ». « Dans le moindre morceau de la plastique grecque, il y a cent fois plus de mouvement que dans les sculptures les plus tourmentées des modernes ; ces mouvements leur échappent, parce que l'artiste les a maintenus dans un parfait équilibre². » L'art grec n'est pas un art tranquille, mais un art sain, générateur de joie, d'action, stimulateur d'aspirations infinies. — Nous connaissons ces idées sur l'art grec pour les avoir déjà rencontrées chez le père du romancier. — Cherbuliez se séparera des romantiques pour contester la poésie mystique de la cathédrale gothique qu'il place au-dessous du temple grec. Les partisans de l'art moderne prétendent à tort que l'église gothique, avec ses arcs brisés et ses flèches hardies, emporte l'âme vers le ciel, tandis que le temple grec la laisse sur la terre. C'est justement dans le temple grec que vous trouverez non pas le repos, « mais je ne sais quel élançement irrésistible » qui vous entraîne « au séjour de la divinité. Et cette impression n'est pas produite seulement par la légèreté des colonnes progressivement décroissantes et rendues plus sveltes encore par ces cannelures qui, augmentant leur surface, paraissent la diminuer ; mais vous le savez, toutes ces colonnades, comme les quatre murs de la *cella*, s'inclinent légèrement vers l'intérieur ; au lieu d'être parallèles, elles semblent partir pour aller se rejoindre dans l'espace et graviter vers un centre placé à une hauteur infinie ; — et vos pensées montent avec elles, et, continuant leur mouvement, s'élancent dans les profondeurs du ciel à la poursuite de ce centre imaginaire³ ».

En statuaire, les anciens seuls possédaient la science du groupe : « Nul concert, nul accord de lignes, ni de mouve-

1. *Un Cheval de Phidias*, p. 267.

2. *Ibid.*, p. 268.

3. *Ibid.*, p. 271.

ments », chez les modernes. Et, pour illustrer son affirmation, Cherbuliez citera la statue équestre du Colleone, à Venise.

La perfection de l'art grec, placé sous le signe de la Sagesse, arrache à notre Genevois une brûlante invocation, à la manière de Renan : « Alors, surpris, hors de moi, palpitant d'émotion, j'adore cet art merveilleux de la Grèce qui me conduit à Dieu sans égarer mes sens ni violenter ma raison, je le bénis de savoir descendre jusqu'à moi et s'approprier à ma faiblesse pour me transporter par ses enchantements magiques au séjour des bienheureux, et je m'incline avec une religieuse vénération devant le grand sculpteur qui, représentant sur la frise d'un temple la fête des Panathénées telle qu'elle avait apparu à son regard inspiré, a gravé dans le marbre l'éternel poème de la Vie divine¹ ! »

Les modernes, Cherbuliez ne les trouve grands que dans la mesure où ils ressemblent aux anciens. Il est le partisan décidé des humanités dans l'enseignement. Par leur simplicité, leur naturel et leur fraîcheur, les anciens sont les meilleurs maîtres de la jeunesse. « Qu'auraient été Lessing, Goethe, Schiller, si la muse antique n'avait mêlé son suc et sa douceur à leur sève native² ? »

Si Cherbuliez admire passionnément la Renaissance, c'est parce qu'en elle revit la Grèce antique. Les jeunes gens que Raphaël peignait au Vatican, dans son école d'Athènes, ces « cavalieri rompus aux exercices du corps, instruits aux belles manières³... » « c'est la Grèce ressuscitée et Raphaël les a volés à... Platon⁴. » « Qu'est-ce que le Cortegiano ? Albiciade enté sur un chevalier. Qu'est-ce que l'auteur de Roland furieux ? Homère enté sur un trouvère⁵ ». En détaillant les perfections de « ce chevalier qui est aussi un clerc » et à qui « les arts ne... sont pas moins familiers que les lettres », notre auteur fera l'éloge du Cortegiano à peu

1. *Ibid.*, p. 272.

2. *L'Empereur Guillaume II et ses vues sur la réforme de l'enseignement*, Revue des Deux Mondes, 1^{er} janvier 1891, p. 202.

3. *Le Prince Vitale*, p. 144.

4. *Ibid.*, p. 145.

5. *Ibid.*, p. 151.

près dans les termes employés à propos de la civilisation athénienne : « ... L'art est entré dans son âme, le sens et l'amour du beau président à toutes ses actions, une musique secrète règle les mouvements de sa pensée, et ses passions même reconnaissent les lois de l'harmonie¹. »

Ce qui enchante Cherbuliez dans les chefs-d'œuvre de la Renaissance, comme la *Jérusalem délivrée*, c'est précisément la double inspiration chrétienne et païenne : « Quelle science de la vie et du cœur humain ! Quelle vivacité de coloris ! Quelle délicatesse de touche ! Quelle variété dans les tons ! Quel art d'être original en imitant ! Muse privilégiée, qui respire tour à tour la volupté et l'héroïsme, la fureur des passions et le saint orgueil des chevaliers du Christ ! Myrtes embaumés de Vénus croissant à l'ombre de la croix ! Roses de Paphos enlacées à la couronne sanglante du crucifié² ! Concerts divins, où la flûte des bergers d'Arcadie unit sa voix à celle de la trompette épique, où les romantiques folies de la guitare de Provence se marient aux majestés de la lyre de Virgile et aux cantiques solennels du roi-prophète³ ! »

A son tour, Cherbuliez s'attaque à cette « énigme de l'histoire littéraire », les infortunes du Tasse, énigme qui « exerce une sorte de fascination⁴ » sur ceux qui tentent de l'éclaircir. « Deux hommes de génie, Goëthe et Byron..., se sont précipités à corps perdu dans ces ténèbres pour y porter la lumière » ; « cela nous a valu de beaux vers⁵ », mais pas la solution du problème. Le Tasse peint par l'auteur du *Prince Vitale* sera beaucoup plus objectif que celui que Goëthe mit sur pied et qui ressemble trop à Goëthe lui-même. Notre critique se souviendra des théories de Taine pour expliquer le caractère du Tasse par sa passion dominante et sa vie par son caractère et le milieu où il vécut.

L'auteur de la *Jérusalem délivrée* n'avait pas un tempérament amoureux ! : « Sa passion dominante était une intense

1. *Ibid*, p. 147.

2. *Ibid.*, p. 33.

3. *Ibid.*, pp. 33-34.

4. *Ibid.*, p. 50.

5. *Ibid.*

ambition qui le rendait sourd à tous les conseils de la sagesse¹. » Ce n'est pas son amour pour Léonore d'Este qui a provoqué la disgrâce du Tasse, mais son caractère et le désaccord entre ses idées et son temps. « Il joignait à un esprit chimérique une âme faible, inhabile à se gouverner et... cette fâcheuse combinaison a été la source de ses conséquences et de ses disgrâces². » D'autre part, « ce grand poète, qui par la foi, par la pensée, était un contemporain de Vida, de Raphaël, de Castiglione, ne vint au monde qu'au milieu du xvi^e siècle, et fut condamné à vivre dans l'Italie telle que l'avaient faite l'Inquisition, le Concile de Trente et la Compagnie de Jésus³... ». Notre cosmopolite trouve une analogie entre la vie et le caractère de ces trois écrivains : le Tasse, Camoëns, J.-J. Rousseau et, en vrai Genevois, ne laisse pas échapper l'occasion d'opposer la fierté du plébéen Jean-Jacques aux faiblesses du poète de cour italien vieillissant. Ce que Cherbuliez prise dans la *Jérusalem délivrée* ? « Aucune théorie philosophique » bien entendu ; mais « cette sensibilité exquise, cette étendue de sympathie, cette conception large de la vie et de l'histoire qui fut le caractère de la Renaissance⁴ ».

L'admiration de l'antiquité n'aveugle pas l'essayiste au point de le rendre insensible à l'injustice des théoriciens allemands qui, ayant codifié les genres anciens, condamnent les modernes qui s'en écartent. Homère est incomparable sans conteste. « Accordons cependant tout ce qu'il faut accorder. Naïf ou non, il y a dans Homère un charme d'exquise simplicité, un abandon suprême dans la grâce, et pour ainsi dire une candeur de génie qui ne s'est plus retrouvée depuis au même degré. Homère crée les règles de l'art sans y penser... Jamais la poésie n'a retrouvé après lui un jaillissement si abondant et si limpide⁵. »

Cependant, pour ne pas ressembler de tout point à

1. *Ibid.*

2. *Ibid.*, pp. 216-217.

3. *Ibid.*, p. 240.

4. *Ibid.*, p. 286.

5. *Philosophie du Beau. Études sur le système d'esthétique de M. Th. Vischer*, Revue germanique, septembre 1860, p. 606.

l'Iliade, l'épopée chrétienne ne manque pas de beauté, comme l'esthéticien Vischer le prétend. L'épopée des Virgile, Dante, le Tasse, l'Arioste, Camoëns, Milton, est du type de l'*Odyssée*, c'est-à-dire une épopée d'aventures, de voyages, tandis que *l'Iliade* est une épopée guerrière. L'Arioste, à qui Vischer conteste les qualités épiques, les remplit au plus haut point, selon Cherbuliez. « Le sentiment des masses et l'art du demi-relief, tels sont les caractères essentiels du génie épique, et c'est en quoi M. Vischer aurait dû reconnaître qu'Homère n'a qu'un seul rival, l'Arioste¹. » En comparant *l'Orlando* au *Corsaire* ou à *Lara*, on sent la différence entre la résonance toute lyrique de l'inspiration byronnienne et le souffle épique du poète italien. L'Arioste mariait l'épopée bretonne à l'épopée carolingienne, sa muse chevaleresque donnait plus d'importance à l'individu que la muse homérique. Cherbuliez estime qu'on a eu tort de rapprocher l'Arioste de Cervantès et de voir dans *l'Orlando* une satire du moyen âge et de la chevalerie faite par un bel esprit de la Renaissance. La naïveté de *l'Orlando* est vraiment homérique. A la sentence de Vischer, proclamant seule la naïveté d'Homère comme authentique, Cherbuliez objecte que de tout temps les poètes ont eu l'imagination naïve et que, d'autre part, Homère n'est pas si naïf qu'on le pense ordinairement, car il représente, de l'avis de Schelling, cette grande crise de l'esprit humain où la religion se trahit elle-même, devenant poésie.

Le goût du naturel et de la simplicité gagné au commerce des chefs-d'œuvre anciens, empêchait notre critique de tenir en très haute estime « tout l'attirail de Cupidon, tout le jargon de Cythère² », que le Tasse, dans ses rimes amoureuses, hérita de Pétrarque et des Provençaux. En revanche, les souffrances d'un Léopardi l'émeuvent, parce qu'elles sont sincères. « O tendresse de Léopardi pour sa Nérine, son éternel soupir ! vers délicieux où le cœur parle et déborde ! larmes sincères ! épanchements sacrés ! bouche qui ne connut point le mensonge, amours chastes et brû-

1. *Ibid.*, p. 589.

2. *Le Prince Vitale*, Lévy, 1864, p. 90.

lantes qui unissiez les suavités angéliques à tous les transports de la passion¹ ! »

*
* *

En considérant les monuments de la poésie française sous Louis XIII, tels que *Le Grand Cyrus* et *Cléopâtre*, Cherbuliez estime que la littérature en France était bien malade à ce moment-là d'un mal qu'il appelle « le poison du Scudérisme² ». Corneille lui-même, le grand Corneille, n'échappe pas à cette influence.

On ne s'explique pas autrement que l'esprit qui créa Pompée pût concevoir aussi Agésilas, Attila, Pertharite, Suréna, « cette suite de fantômes grimaçants à qui manquent également la vie et la grandeur³ ». L'atmosphère des salons et des coteries littéraires aida le grand tragique à produire ses chefs-d'œuvre, en épurant son goût et son langage, mais provoqua aussi sa rapide décadence.

Les troubles politiques ont leur contre-coup dans la littérature et après une époque de « brillante génialité⁴ » sous Louis XIII, la littérature menace de s'égarer dans la frivolité, le bel esprit, le maniérisme. Cependant, sous Louis XIV, l'esprit moderne trouve dans le principe monarchique son expression achevée et à cet équilibre politique correspond une littérature où la force se dissimule sous la délicatesse, la finesse sous la mesure, et où toutes les facultés sont subordonnées à la raison. On peut dire ainsi que c'est la cour qui a sauvé la littérature ; c'est grâce à elle qu'on voit *Britannicus* et *Athalie*, « tragédies de cour⁵ », succéder à *Agésilas* et *Suréna*, *La Princesse de Clèves*, roman de cour, au *Grand Cyrus* et à *Clélie*.

Tout en imitant les anciens, les tragiques français ont su rajeunir le genre, en substituant la politique à la fatalité, les intérêts généraux aux caprices des dieux ; à la lutte de

1. *Ibid.*, p. 94.

2. *L'Idéal romanesque en France de 1640 à 1846*, p. 68.

3. *Ibid.*

4. *Ibid.*, p. 70.

5. *Ibid.*

l'homme contre le destin, celle de la passion contre les lois de la société. Mais le choix des sujets y est restreint et tout système s'épuise.

La critique allemande n'a pas plus raison quand elle conteste la valeur des tragiques, que lorsqu'elle attaque La Fontaine, « le divin bonhomme¹ », qui a été dénigré par Lessing, et Molière, éreinté par Schlegel.

L'auteur qui, aux yeux de Cherbuliez, caractérise le mieux la transition entre l'époque de Louis XIV et la Régence, c'est Saint-Simon, « l'écrivain le plus énergique qu'ait produit la France² ». Son originalité provient du contraste entre la crudité du ton et le fond aristocratique des principes. Le critique est charmé par ce qu'il croit distinguer en Saint-Simon : l'amour de la beauté morale, la perspicacité à la découvrir et la complaisance à la peindre. D'autre part, l'absence de superstition ou d'idolâtrie royaliste, qui permettait à l'historien la liberté du jugement, ne fâchait pas le genevois Cherbuliez.

Dans les chefs-d'œuvre du xvii^e siècle, notre critique aime « la distinction simple », ce mariage de qualités contradictoires qui apparentent Bossuet à M^{me} de La Fayette, Racine à Fénelon, en leur conférant un air de famille. Le héros classique gouverné par la raison, incarnation du spiritualisme cartésien, n'était pas fait pour déplaire au calviniste Cherbuliez. Il admire dans une héroïne comme la princesse de Clèves non seulement *l'âme généreuse* selon le *Traité des Passions*, mais l'idéal ancien retrouvé, de l'homme complet.

De même que la doctrine de Descartes offre la clef de la littérature classique, la philosophie de Leibniz explique les idées de Rousseau. La princesse de Clèves était « l'héroïne des idées claires et distinctes » ; Julie est « l'héroïne des *petites perceptions*³ ».

Sans contester à Rousseau une « forte intelligence⁴ »,

1. *Philosophie du Beau. Études sur le système d'esthétique de M. Th. Vischer*, Revue Germanique, septembre 1860, p. 578.

2. *L'Idéal romanesque en France de 1610 à 1816*, p. 99.

3. *Ibid.*, p. 133.

4. *Ibid.*, p. 140.

Cherbuliez se refuse à le placer parmi ces intelligences « étendues » qui s'élèvent aux vrais principes et il ne saurait le mettre de plain-pied avec un Montesquieu ou un Buffon, sans nommer Lessing et Kant. C'est « le plus abstrait des grands esprits, et l'abstraction est l'ennemie mortelle de la vraie philosophie¹ ». Pour notre critique, la vérité est comme un organisme vivant, dont les parties se tiennent. L'esprit abstrait est incapable de la saisir en sa totalité, et la découpant en tranches, il la fausse. De là découlent les erreurs de Rousseau. Ainsi, son système politique destiné à apporter la liberté aux hommes, aboutit au jacobinisme.

En échange, Rousseau a « le génie du sentiment² ». Son style, formé de sensations et d'idées transformées en sentiments, et qui nous fait sentir plus que penser, atteint à la perfection dans les *Confessions* et les *Réveries*. Mais le sentiment ne constitue pas un guide sûr. Une vérité de Rousseau est « le contre-pied d'une erreur³ » et la vérité est supérieure à l'erreur, elle ne lui est pas contraire. Il souffre et son âme s'affaiblit de voir sans cesse son bon sens démentir sa sensibilité. *La Nouvelle Héloïse* devrait s'intituler : « La philosophie du sentiment éloquentement réfutée par elle-même⁴ ».

Toutefois, aidé par son don de sympathie, *le cœur sensible* a, sur *l'âme généreuse*, la supériorité de comprendre l'enfance ; y avait-il seulement des enfants au xvii^e siècle ? En revanche notre calviniste ne fait aucun crédit au caractère d'un Saint-Preux, qui est un Rousseau diminué, « faible parce qu'il est exalté, exalté parce qu'il est faible⁵ », à la sagesse de Julie, bien fragile, puisqu'elle compte sur la mort pour la sauver d'elle-même.

Cherbuliez n'oublie pas dans l'auteur des *Réveries*, le « patriarche⁶ » du lyrisme moderne et rappelle sa nombreuse

1. *L'Idéal romanesque en France de 1610 à 1816*, p. 140.

2. *Ibid.*, p. 142.

3. *Ibid.*, p. 143.

4. *Ibid.*, p. 138.

5. *Ibid.*, p. 159.

6. *Ibid.*

descendance : Werther, Obermann, Faust, Manfred, René. Si Rousseau « a inoculé à la poésie... ses immortelles mélancolies, il lui enseigna aussi l'ivresse des désirs infinis, les divins tourments dont elle fait ses délices, une musique toute nouvelle et des fêtes inconnues jusqu'à lui¹ ». Mais le compatriote de Jean-Jacques rend celui-ci responsable de tout le bas romantisme. De lui sont issus « la sentimentalité, la sensiblerie, la pleurnicherie, l'admiration frénétique des couchers de soleil, le goût des apostrophes et des prosopopées, et *Les Épreuves du sentiment* du sieur Armand Baculard, et *Les Tendresses* de Ducray Duménil, et tant d'idylles éplorées dont un voltairien disait qu'elles sentaient la nature à crever² ».

Il est assez dans l'ordre que Cherbuliez qui, par bien des côtés, s'apparente au xviii^e siècle, aussi bien par son cosmopolitisme que par son style spirituel et recherché, goûte fort l'œuvre de Marivaux. Il y distingue le reflet d'une société extrêmement policée, aux caractères faibles, mais raffinés. Rien ne l'y choque : ni le bel esprit, qui déplaisait à Voltaire, ni le marivaudage, — ce style « microscopique³ », — ni la subtilité ; il trouve excuse à tout. Le bel esprit est condamnable seulement lorsqu'il ne s'associe pas à des sentiments élevés. Et encore, trouvez le moyen de n'être pas subtil lorsque vous exprimez des nuances de sentiment, de courir « les grandes routes » là où ne passent que « des sentiers⁴ ». Le critique n'a garde de dédaigner les petits chagrins de la *sensitive* ; c'est un titre de gloire pour Marivaux de les avoir découverts.

Si les figures du xviii^e siècle sont *nobles*, celles du xviii^e sont *aimables* et c'est par leur « charme indéfinissable⁵ » que les Zaire et les Aménaïde prennent leur revanche sur les héroïnes de Corneille et de Racine. Cependant, il est indéniable que les tragédies de Voltaire ne valent pas ses

1. William Cobbett. *Revue des Deux Mondes*, 1^{er} juillet 1889.

2. *L'Idéal romanesque en France de 1610 à 1816*, p. 160.

3. *Ibid.*, p. 184.

4. *Ibid.*

5. *Ibid.*, p. 185.

préfaces. Son imagination avait des « timidités¹ » que sa raison ne connaissait pas. Cherbuliez entend sans doute par là que l'auteur de *Zadig* ne fut pas un créateur de vie. Lessing n'a pas tort de mettre Voltaire au-dessous de Shakespeare. En revanche, l'auteur du *Laocoon* doit sa prose à celui qui corrigea les vers faux de Frédéric II : « C'est de lui qu'il apprit à écrire ; il lui a dérobé la merveilleuse précision de son style, la vivacité et l'imprévu du coloris, tout, sauf les rapidités de cette parole ailée, que vous n'avez pas vue partir et qui comme une flèche a déjà frappé le but ; Lessing est un Voltaire qui marche et qui compte ses pas². »

Voltaire fut pour Cherbuliez le premier Maître, à qui il restera toujours fidèle. Il admirait en lui la fougue, la promptitude du jugement et une certaine manière claire, simple et sensée de considérer les choses. « Chez aucun homme, l'intervalle entre la sensation et l'idée ne fut si court ; ses raisonnements ont la vivacité frémissante d'une impression, il avait en quelque sorte la pensée à fleur de peau³. » Notre critique se sépare de Goethe pour soutenir que Voltaire a eu le génie du naturel et qu'il a porté le bon sens à un degré où cette qualité devient profondeur. « ... Goethe, qui savait pourtant ce que valait Voltaire, lui conteste deux choses, la profondeur et la perfection. Ne lui en déplaise, l'auteur de *Zadig*, le correspondant de Thiriot et des rois a possédé la perfection du naturel, et, de toutes les formes du génie, ce n'est pas la moins précieuse. Après cela, refusez-lui la profondeur, vous ne sauriez nier que son bon sens n'allât au fond des choses³. » Chaque fois que des idées fausses ou obscures menaçaient l'équilibre de son esprit, Cherbuliez lisait une page de Voltaire. On verra plus loin qu'une telle lecture était pour lui un bain purifiant contre le culte du *moi*, pratiqué par Goethe dans ses *Mémoires*. Pour un Prosper Mérimée, la simplicité de M^{me} de Sévigné jouait ce rôle régulateur.

L'essayiste n'admettait pas que le génie pût se passer de

1. *Un Allemand d'autrefois. Études de littérature et d'art*, Hachette, 1373, p. 40.

2. *Ibid.*, p. 39.

3. *Ibid.*, p. 163.

bon sens et s'il accorde à Rousseau le titre de génie, c'est que le bon sens mettait l'auteur de l'*Émile* en continuel désaccord avec lui-même. Il juge sévèrement l'utopique Bernardin de Saint-Pierre en qui la sérénité d'un cœur sensible n'est troublée par aucune idée sensée. L'auteur de *Paul et Virginie* s' imagine à tort que si nous sommes touchés des prières de Priam aux pieds d'Achille, du désespoir de Didon, des tragédies de Racine et des fables naïves de La Fontaine, c'est que le sentiment seul est éternel et universel. Le Genevois Cherbuliez croyait, au contraire, que ce qui faisait à jamais la gloire des œuvres plus haut citées ce n'était pas le sentiment seul, mais « cette raison supérieure qui est le signe du génie¹ » et dont l'absence nous rend difficile la lecture de *Paul et Virginie*. « C'est que nous y reconnaissons l'ouvrage d'une sensibilité malade et déraisonnable à laquelle un vigoureux bon sens ne sert jamais de contrepoids². »

Les cœurs sensibles peints par Rousseau et Marivaux sont profondément vrais ; *Paul et Virginie* sont « faux ». Comparé à son contemporain, le célèbre vicaire de Wakefield, qui est un homme complet, Paul n'est qu'une « machine à sentir³ ».

Cherbuliez relève le factice du style, la convention du cadre et des caractères. Dans l'œuvre du génie, l'idylle de Goethe *Hermann et Dorothee*, la sagesse et la passion s'équilibrent et parlent « un langage d'une antique simplicité⁴ ». *Paul et Virginie*, est « l'utopie en matière d'éducation à l'usage des amants de la nature, contemporains de Louis XVI⁵ ».

Le critique n'oublie pas les mérites de Bernardin de Saint-Pierre comme peintre de la nature, mais lui reproche, — peut-être mal à propos, — d'avoir négligé l'homme qu'il appelle, par allusion au « roseau pensant de Pascal », « cet être pétri d'un peu de limon, mais qui a reçu du ciel le don de vouloir et de penser⁶ ».

1. *L'Idéal romanesque en France de 1610 à 1816*, p. 204.

2. *Ibid.*

3. *Ibid.*, p. 206.

4. *Ibid.*, p. 212.

5. *Ibid.*, p. 219.

6. *Ibid.*, p. 224.

Cherbuliez retrouve l'image de la Révolution française dans un type romanesque au caractère accentué, idéaliste et passionné, *la belle âme*, nom qu'il prend dans l'acception philosophique empruntée au terme de *Schönseligkeit*, employé par Hegel et Goëthe. Le critique distingue *la belle âme humanitaire*, *la belle âme religieuse*, peinte par Goëthe dans un épisode de *Wilhelm Meister* intitulé *Les Confessions d'une belle âme* et *la belle âme esthétique*, Corinne.

Ce roman de *Corinne*, que Cherbuliez considère comme un chef-d'œuvre, lui est une preuve que M^{mo} de Staël a mieux compris que personne le véritable esprit moral de la Révolution, dont elle a expérimenté les sentiments sur elle-même. Notre écrivain fut si séduit par la situation tragique de la belle âme en lutte avec la médiocrité du monde et sa morale étroite, qu'il l'a représentée à son tour dans *Paule Méré*. Il lui semble que la belle âme se trouve vis-à-vis de la société dans la même position que le *juste* en face des *nombreux*, dans la *République* de Platon.

En caractérisant les écrivains qui préparèrent la Révolution, le critique observe qu'ils sont tous dominés par « l'esprit géométrique¹ ». « Les faits moraux et sociaux ne sont pas des triangles, objecte spirituellement Cherbuliez, non seulement parce qu'ils n'ont pas que trois côtés, ils en ont quelquefois mille qu'on a souvent de la peine à découvrir². » Enflammés par leur enthousiasme, les révolutionnaires croyaient recommencer l'histoire du monde, selon la juste remarque de M^{mo} de Staël. En second lieu, ces penseurs ne s'occupent pas d'un peuple en particulier, de son histoire, de son caractère, mais de l'homme en général. Par ce trait, la Révolution est cosmopolite et ses effets sont loin de s'être manifestés entièrement.

La banqueroute relative de l'idéal révolutionnaire qui aboutit au « compromis³ » de l'Empire, eut pour contre-coup le désenchantement des cœurs. *La belle âme* fait place à *l'égotiste*. « L'égoïsme est tout simplement un vice du cœur,

1. *L'Idéal romanesque en France de 1610 à 1816*, p. 236.

2. *Ibid.*

3. *Ibid.*, p. 264.

l'égotisme est le résultat d'un tour particulier de l'esprit¹. » L'égotiste marie l'idéalisme de la belle âme à un tempérament pessimiste : c'est une belle âme sans illusions. Il sait qu'il y a une barrière infranchissable entre le monde et lui, il se sent seul, mais il se fait une gloire de son isolement.

En René, Adolphe et Obermann, Cherbuliez distingue trois espèces d'égotistes. René n'a pas un idéal, mais « *la faculté même de l'idéal*² », qui en lui opère à vide. Il est né vieux, comme le feld-maréchal Cornélius Nepos, du conte « le plus terriblement fantaisique qu'ait produit la littérature allemande³ » : *Isabelle d'Egypte*, du célèbre Achim von Arnim. Cependant, sa douleur lui est si chère, qu'il ne pourrait s'en passer. Adolphe, c'est l'égotiste qui aime et qui « tourmente autrui » ; René c'est l'égotiste « qui se tourmente lui-même⁴ » ; Obermann c'est l'égotiste qui, grâce à sa sagesse, sait conquérir un bonheur relatif.

Cherbuliez recherche les effets de cette maladie aussi à l'étranger. Il cite le « grand égotiste » de l'Italie, Léopardi, à « l'âpre et méprisante amertume⁵ », cet égotiste anglais, lord Byron, aux « emportements orgueilleux » et dont les héros, qui lui ressemblent, meurent en rebelles, la menace dans le regard et l'insulte à la bouche ; les romantiques allemands enfin qui, avec une « superbe » ironie, *l'ironie g'niale*, proclamaient les droits supérieurs du génie.

Mais l'égotiste le plus glorieux est Napoléon I^{er}, qui mariait la force de volonté à la puissance d'imagination et dont les rêves gigantesques se sentaient à l'étroit entre les frontières d'Europe. Comme René, il a tous les âges à la fois : dans sa jeunesse, l'expérience du vieillard, la fantaisie du jeune homme dans sa maturité. Et pour finir, il sombra dans l'ennui.

1. *L'Idéal romanesque en France de 1610 à 1816*, p. 262.

2. *Ibid.*, p. 269.

3. *Ibid.*, p. 271.

4. *Ibid.*, p. 281.

5. *Ibid.*, p. 285.

*
*
*

Notre esthéticien était trop épris des anciens, de leur harmonie, de leur simplicité, de leur noblesse, pour goûter romantisme, réalisme ou naturalisme, du fond du cœur. Cependant, avec le sage platonisant, coexistait en lui un paladin, nous l'avons déjà dit, un amant des marionnettes, un être d'imagination et de sentiment. Mais comme dans la vie, l'ironie et le bon sens veillent toujours pour arrêter les excès du cœur, toutes ses velléités sentimentales se sont réfugiées dans son cerveau, où elles se sont transformées en goût du romanesque. Les folies se passeront chez lui en imagination et deviendront romans. Notons à ce propos qu'un sentiment si facile à endiguer n'est pas bien terrible; les possibilités du cœur chez notre Genevois sont fort limitées.

Son penchant pour le moyen âge de la chevalerie chimérique, de la solidarité corporative et de la foi naïve se trahit dans ses idées littéraires. Les héros de *L'Astrée* ont beau parler avec affectation et faire montre de bel esprit, il est charmé de voir revivre en eux l'ascétisme moyenâgeux uni à l'idéalisme platonicien. Leur subtile casuistique amoureuse ne lui déplaît guère, car cette « science des cas moraux¹ » n'est pas à mépriser. Il estime infiniment moins *Le Grand Cyrus* et la *Clélie* dont il ne peut surmonter l'ennui : « La phrase y succède à la phrase avec aisance, sans embarras; c'est coulant, c'est limpide, et à la longue c'est étouffant. On dirait des flocons de neige; chaque flocon pèse moins qu'une plume; mais les flocons tombent si bien qu'on finit par être enseveli². »

Le type du héros chevaleresque obsède le romancier et sa manière de représenter l'amour ne laisse aucun doute sur la nature de son inspiration. « Dans les lectures de mon jeune âge, je mêlais les contes bleus à la *Légende Dorée* des saints, avoue un de ses héros. Qu'ils étaient heureux ces

1. *L'Idéal romanesque en France de 1610 à 1816*, p. 36.

2. *Ibid.*, p. 51.

chevaliers du bon vieux temps, que leur dame, pour les mettre à l'épreuve, envoyait conquérir des villes et pourfendre des géants¹ ! »

Ces quelques lignes résument l'action de plus d'un roman de Cherbuliez. Exploits héroïques, billets doux anonymes, mystifications, ruines hantées, vieux châteaux, fantômes, mystères sanglants, beautés fatales, âmes inquiètes, tels sont les accessoires à lui légués par la tradition romanesque.

L'influence romantique, ajoutée au voisinage de son lac, inspira au romancier l'amour de la nature. Il ne demeure pas indifférent aux paysages d'un J.-J. Rousseau ou d'un Chateaubriand et tel passage du *Comte Kostia* nous montre son héros Gilbert Savile, goûtant les joies simples du voyage à pied, du repas rustique. Tel tableau rappelle le cadre de Clarens² et telle nuit bleutée évoque la palette de Chateaubriand. « Cependant la nuit s'était faite, nuit pareille à un jour adouci et rafraîchi. La lune radieuse brillait au zénith, elle inondait de molles blancheurs les campagnes du ciel, elle secouait son flambeau sur le Rhin et faisait scintiller la crête de ses ondes frissonnantes; elle épanchait sur la cime des arbres une pluie de clartés argentées; elle suspendait à leurs branches des colliers de saphirs et de diamants bleuâtres que la brise froissait en se jouant. Les grands bois endormis frémissaient au contact de cette rosée de lumière qui baignait leurs fronts superbes; ils sentaient quelque chose de divin s'insinuer dans l'horreur de leurs sombres retraites. Par instant un rossignol jetait au vent quelques notes sonores ou soutenues : on croyait entendre la voix de la forêt qui parlait en dormant, et dont l'âme, ravie en extase, exhalait son ivresse par un long soupir d'amour³. » Cette page est l'une des plus poétiques où Cherbuliez peint la nature : apparemment reçoit-il quelque reflet de son merveilleux modèle.

Comme son principal maître en idéalisme, George Sand, Cherbuliez donne les châteaux et les champs pour cadre à

1. *Le Roman d'une Honnête Femme*, pp. 302-303.

2. *Le Comte Kostia*, p. 43.

3. *Ibid.*, pp. 133-134.

la plupart de ses histoires. L'héroïne¹ aux sentiments nobles et purs ne sera pas toujours comprise par son mari, conflit cher à la romancière dans sa jeunesse révoltée. Mais le « filleul » ne suivra pas sa « marraine » en toutes les revendications car lorsque, dans un de ses romans³, délaissée par son mari, l'héroïne croit refaire sa vie par un nouvel amour, le Genevois, n'osant pas encourager l'union libre, rend sa femme au mari inconstant, à qui la leçon aura profité. Ailleurs³, la femme préfère se donner la mort, plutôt que de s'unir à un homme en dehors du mariage. Le fond protestant ne laissait pas de subsister en Cherbuliez, malgré une apparente perversité qui scandalisait les critiques malveillants de l'époque. Dans un autre roman champêtre, l'humble et dévouée Mariette⁴, amoureuse de son maître, n'est pas sans évoquer la petite Marie, de *La Mare au Diable*.

Les récits de l'écrivain enregistrent d'autres échos romanesques encore. On remarque une analogie entre le roman si populaire de George Ohnet, *Le Maître de Forges*, auquel le cinéma a rendu une actualité, et *Une Gageure*, de Victor Cherbuliez, dans la peinture du progrès sournois de l'amour chez une femme qui résiste à son mari, mais qui est contrainte d'abdiquer son orgueil et d'avouer ses sentiments.

Les chefs-d'œuvre du lyrisme moderne enchantent Gilbert Savile, le héros favori de Cherbuliez : *La Cloche* de Schiller, les *Élégies romaines* de Goethe, *Le Lac*, *La Tristesse d'Olympio*, *Les Nuits*, « ces divins sanglots ». Mais ce calviniste classicisant avait la pudeur de ses sentiments : « Je n'ai jamais aimé à me pêcher moi-même à la ligne⁵ », répond-il lorsqu'on lui propose de traiter le sujet : « Comment j'ai écrit *La vocation du Comte Ghislain*. » L'analyse psychologique subtile de certains romanciers semble l'agacer. Un de ses personnages s'inquiète de voir « si nombreux » « ces

1. *Le Roman d'une Honnête Femme. La Revanche de Joseph Noirel. Une Gageure.*

2. *Le Roman d'une Honnête Femme.*

3. *La Revanche de Joseph Noirel.*

4. *La Ferme du Choquard.*

5. Lettre à L. Halévy.

esprits bizarres », « que l'expérience n'a pas mûris, mais « raffinés » qui subtilisent leurs sentiments, qui cherchent finesse à toute chose, qui se piquent de faire distiller du miel à leurs chagrins et quelques gouttes de poison à leurs joies, qui ont enfin trouvé le secret de s'affliger de leur bonheur, de s'enivrer de leurs regrets, de s'agiter dans l'inaction et de se reposer dans la fièvre¹ ».

L'égoïsme déplaisait à Cherbuliez, même chez un génie de la taille de Goethe : « Il est bon qu'il y ait des olympiens, et nous leur permettons, s'ils le veulent, de considérer les choses humaines avec une noble indifférence, et de s'étudier eux-mêmes avec une complaisance excessive. Il n'en est pas moins vrai qu'après avoir lu certains chapitres solennellement minutieux des *Mémoires* de Goethe, lire une lettre de Voltaire c'est se dégorger en eau courante². » Si bien, qu'en 1886 nous verrons notre auteur opposer Henri Heine « à ces fakirs de la littérature, qui, absorbés dans la contemplation d'eux-mêmes, voient la lumière du Thabor resplendir sur leur nombril³ ». On se demande si c'est à l'« olympien » de Weimar que ces paroles s'appliquent, ou au prophète Hugo qui, l'année précédente, venait de disparaître, dans une véritable apo-théose. Ceux que tant de désinvolture étonnerait, doivent s'expliquer ces paroles irrévérencieuses par l'aversion qu'un front superbe inspirait au descendant de toute une lignée de calvinistes. Il jugera sévèrement des esprits remarquables, tels Nietzsche et Carlyle, coupables du péché d'orgueil. Puis, un jugement clair et juste ne garantissait pas Cherbuliez d'une certaine légèreté. C'est qu'il était spirituel et le plaisir d'être brillant entraîne souvent ceux qui aiment faire des mots à trahir leur pensée et à dire des choses injustes. D'autre part, dans un passage de dix-neuf ans antérieur, nous croyons lire un éloge du chef romantique : « On y reconnaissait sans peine l'imitation maladroite d'un très grand poète qui n'a fait cadeau de son génie

1. Paule Méré, pp. 248-249.

2. Un Allemand d'aujourd'hui. Le Docteur Strauss. *Études de littérature et d'art*, p. 162.

3. Henri Heine, *Revue des Deux Mondes*, 1^{er} avril 1886, p. 634.

à personne¹. » Faut-il penser que, de Genève à Paris, les sentiments du romancier avaient changé? Ou que cet esprit souple pouvait très bien accorder deux sentiments dissemblables : l'admiration pour Hugo le poète et l'antipathie pour Hugo l'homme?

Celui qui est désigné du nom de « très grand poète » pourrait être l'auteur des *Contemplations*, tandis que l'« imitateur maladroit », Prosper Randoce, semble un mélange de Baudelaire, Musset et Veuillot. Son recueil, *Les Incendies de l'âme*, représente un romantisme de mauvais aloi : « C'était une macédoine, un salmigondis de morceaux fort disparates. Il y avait d'abord quelques pièces d'un romantisme échevelé, bariolées d'images chamarrées d'hyperboles, très empâtées de couleurs². »

Comme Didier de Peyrols à la lecture des *Incendies*, les contemporains de Baudelaire éprouvèrent une incertitude mêlée d'irritation devant son habitude de tourner en sarcasme son propre émoi. Toutefois, Musset devait choquer Cherbuliez par les mêmes volte-faces.

« Somme toute, ce lyrisme était froid, grave défaut pour un incendie. Cependant il se rencontrait çà et là quelques heureux jets, quelques tirades d'une assez belle venue, des vers bien frappés, des images vives, saisissantes; il semblait que l'émotion allait venir, on attendait quelque chose; par malheur l'auteur se mettait aussitôt à gouailler. Il se hâtait de persifler sa passion, de plaisanter son attendrissement; il tournait brusquement au turlupin, et tout finissait par une cabriole. En un mot, il se faisait le pompier de son incendie³. »

Ailleurs, on est enclin à penser moins à Musset qu'à Baudelaire. Prosper Randoce ne réussissait pas dans l'orfèvrerie poétique, son style étant « plein de bavochures⁴ »; « il était un peu plus chez lui dans la poésie physiologique, dont son volume offrait quelques échantillons. Un fragment intitulé *Anatomies* semblait avoir été écrit avec un bistouri; il s'en

1. Prosper Randoce, p. 86.

2. *Ibid.*

3. *Ibid.*

4. *Ibid.*

exhalait une douce odeur d'amphithéâtre. Didier, il n'est pas besoin de le dire, goûtait peu les carabinades poétiques ; il estimait que la physiologie est une science fort utile, mais qu'il n'en faut pas faire une muse ; il n'admettait pas qu'on analysât le cœur humain comme on vide un abcès, la manche retroussée jusqu'au coude. On ne discute pas des goûts ; en fait d'héroïnes, il préférerait une Iris en l'air à une chienne en chaleur. Boileau disait : Ce ne sont que festons, ce ne sont qu'astragales. Aujourd'hui on pourrait dire quelquefois : Ce ne sont que viscères ¹. »

Le principal reproche qu'on eût à faire aux *Incendies*, était le manque de sincérité, l'absence d'un sentiment vrai. « Il n'y avait pas à s'y tromper : *Les Incendies* n'étaient ni un chef d'œuvre ni une œuvre de génie. La vraie poésie est celle qui nous fait entendre la respiration d'une âme ; en lisant Prosper Randoce, on n'entendait que le trémoussement d'un cerveau qui s'évertue². » Notons que la crainte d'être dupe empêche les lecteurs le mieux intentionnés d'admirer « le poète maudit ».

La maîtresse de Randoce, Carminette, maigre, laide, cueillie dans le ruisseau, répond à l'idéal féminin de Baudelaire, par son charme étrange et malsain. « Elle exprimait par son chant, par ses regards, par son geste, une passion qui est, je crois, d'invention moderne, et qu'on pourrait appeler le mépris du mépris³. » C'est que Randoce, s'inspirant de Musset, réclame pour le poète la liberté absolue de la passion : « Qu'importe la femme qu'on aime ? Qu'importe que le vin soit de Chypre ou du cru, le flacon de grès ou de cristal doré ? L'ivresse de l'amour est divine⁴... »

Dans le même roman, Cherbuliez, qui écrivait avec une grande facilité et qui ne châtiât pas trop ses phrases, blâmait le culte du style issu du romantisme, des Flaubert et des Gautier. « Il est convenu que, lorsqu'on n'a pas de talent, on fait du style et l'on pose pour l'immensité⁵... » Et encore :

1. *Prosper Randoce*, pp. 86-87.

2. *Ibid.*, p. 87.

3. *Ibid.*, p. 138.

4. *Ibid.*, p. 306.

5. *Ibid.*, p. 111.

« Il me semble qu'on a du style et qu'on n'en fait pas¹. »
 « Pesez-moi ça, dit Prosper Randoce. Deux kilos de grand style. Qu'en pensera l'univers²? » On remarque le coup de griffe au journal de Veillot.

Prosper Randoce était en même temps une vengeance contre l'acérbe censeur de *L'Univers* qui venait de dépecer lamentablement *Paule Méré*. Veillot faisait d'ailleurs une guerre acharnée à toute la *Maison* de Buloz. Cette fois, il désignait les tendances idéalistes de la *Revue* non pas de rose tendre, — couleur consacrée, — mais d'un bleu spécial, le « bleu Buloz », « teinte particulière aux romanciers de la *Revue*³ ». Le critique trouvait la fable de *Paule Méré* « des plus vulgaires », et les personnages d'une noblesse à l'eau de roses. C'était apparemment le sens de ses paroles : « Tous les personnages ont lu la *Revue des Deux Mondes* et font leur principale affaire d'être des chevaux de Phidias⁴. »

Veillot accusait l'auteur d'un « esprit de révolte » « absurde et antisocial⁵ ». « La vraie vertu ecclésiastique » était « le partage d'un défroqué » ; « la vraie élévation d'âme » était distribuée entre « un hôtelier », « un maître-queux », « une demoiselle sans famille » et « une danseuse de théâtre ». Ceci remuait en Veillot d'anciennes rancunes : il trouvait que cette originalité datait « des plus vieilles préfaces de M. Hugo et des plus hardies inventions de M. Scribe⁶ ». Il était révolté de voir les « bons bourgeois, les pères de famille et MM. les pasteurs de Genève représentés comme des sots, des méchants, des gredins⁷ ».

Le romancier, qui ne s'attendait pas à ce que la défense de Genève arrivât justement d'un catholique, pourra dire désormais qu'il connaît l'antre de la critique. « J'ai visité la caverne aux crabes, s'écrie Prosper Randoce. J'ai vu de près ces horribles bêtes, elles m'ont caressé de leurs pinces ; j'en

1. Prosper Randoce, p. 117.

2. *Ibid.*, p. 107.

3. Louis Veillot, *Les Odeurs de Paris*, V. Palmé, 1867, p. 398.

4. *Ibid.*, p. 393.

5. *Ibid.*, p. 394.

6. *Ibid.*, p. 396.

7. *Ibid.*

porte encore les marques¹... » Voici un critique à l'œuvre : « Chaque matin, je sortais de mon repaire, cherchant quelque succès à dévorer, quelque talent à étripier, et s'il se pouvait, un grand homme à fouiller et à vider... J'avais cependant mes jours de clémence. Quand il me tombait sous la main quelque sot livre dont le sot auteur était une nullité avérée dûment constatée, munie de papiers en règle, j'entonnais un hosanna... Vous ne sauriez croire quelle tendresse ont les méchants critiques pour les méchants écrivains; ils s'en servent comme de casse-tête pour assommer le talent². »

Un personnage du même roman, M. Lermine, doit incarner les opinions de Veuillot. C'est une sorte de maniaque « doué d'une imagination vive, mais courte, et d'une grande facilité de « parlage », « dévot à petites observances et à petites pratiques; on devinait en le voyant qu'il était né marguillier³ ». M. Lermine rêve d'un journal qui sera une parodie de *L'Univers*. « Champion résolu de la bonne cause, mais n'ayant rien d'un soudard, il brûlait de s'illustrer dans une croisade pacifique contre l'esprit du siècle. Selon lui, c'était en s'emparant des imaginations, que l'église pouvait se promettre de faire la conquête des consciences; elle devait s'occuper de ramener tous les arts dans son giron; les yeux charmés ne tarderaient pas à lui livrer les cœurs; il suffisait de dix chefs-d'œuvre imprégnés du génie catholique pour que le monde redevînt chrétien⁴. » A ce propos, Cherbuliez s'empressera de décocher une flèche à ses contemporains : Comme « les lecteurs d'aujourd'hui n'ont de goût que pour ce qui gratte le palais et happe fortement à la langue »... M. Lermine croit découvrir en Prosper Randoce le rédacteur idéal pour « convertir ses élucubrations en tartines de haut goût⁵ ». Faut-il voir ici une allusion au style de Veuillot? D'ailleurs, Randoce rappelle l'écrivain catholique aussi par son origine populaire.

Veuillot ne fut pas le seul à exprimer son indignation

1. *Prosper Randoce*, p. 105.

2. *Ibid.*, p. 106.

3. *Ibid.*, p. 148.

4. *Ibid.*, p. 149.

5. *Ibid.*, p. 192.

contre l'impertinent peintre de Genève. Un fils de la cité calviniste ne tarda pas à prendre la défense de sa mère. Dignement, avec une amertume contenue, comme on réprimande un enfant, le pasteur Bungener s'adressait à Cherbuliez au nom de la foi¹. Il s'expliquait l'attitude de l'écrivain par l'influence de Renan. En effet, dans le roman, le pasteur « défroqué » Bird a, sur la divinité du Christ, des idées inspirées de *La Vie de Jésus*, parue l'année précédente. Dans l'intention de son auteur, ce serviteur de Dieu doit-il représenter le cas de Renan ou celui d'André Cherbuliez, père de l'écrivain, ou est-ce un amalgame des deux?

L'œuvre et la personnalité de Renan préoccupèrent Cherbuliez dès qu'il se mit à faire de la critique. Dans un de ses articles de débutant à la *Revue critique des livres nouveaux* il analysait l'étude *De l'origine du langage*.

S'intéressant lui-même à la philologie, il n'ignore pas que la linguistique est une science toute neuve, qui date des travaux des Schlegel, des Bopp, des G. de Humboldt, des Grimm, des Burnouf et il estime qu'une véritable philosophie du langage doit reposer sur l'étude comparative des grandes familles de langues et de leurs innombrables ramifications.

Cherbuliez considère Renan comme le représentant de l'école critique nouvelle en France, son étude sur *L'Averroïsme* comme un chef-d'œuvre et *L'Histoire générale des langues sémitiques*, comme « un des monuments les plus remarquables de la philologie comparée² ».

Le critique admire dans le traité sur *L'Origine du langage*, la clarté et l'esprit de méthode, alliés à la mesure et à l'équilibre. Il s'associe à Renan pour affirmer que les langues évoluent de la synthèse à l'analyse. « C'est à peine si l'on peut admettre la possibilité de faire passer un paragraphe de Malebranche dans la prose architecturale des commentateurs de Manou³. » Le grec occupe une place intermédiaire

1. Bungener. *Quelques mots sur Paule Méré*, lettre à l'auteur, 12 août 1864, Genève.

2. *De l'origine du langage*, E. Renan. *Revue critique des livres nouveaux*, mai 1858, p. 210.

3. *Ibid.*, p. 213.

entre ces deux extrêmes et c'est ce qui l'a rendu si propre à la philosophie et à la poésie. En songeant combien le style d'Amyot ressemblait à celui d'Hérodote et de Platon, Cherbuliez, ce partisan du classicisme, se met à déplorer pour la poésie française que la dernière métamorphose de cette langue « se soit opérée sous l'influence trop exclusive de deux mathématiciens¹ ».

Le principal reproche que Cherbuliez adresse à Renan, c'est d'attribuer à la race une valeur exagérée et de simplifier outre mesure la question, en affirmant que chaque famille d'idiomes est sortie naturellement du génie de chaque race, sans le moindre tâtonnement. Au courant des études de Schelling sur l'histoire des religions et voyant dans les différents systèmes mythologiques les moments successifs de l'évolution d'un premier principe, il prétend que la philologie doit considérer les langues comme les moments différents du développement d'un même type, en établissant ainsi un rapport entre le génie linguistique de chaque peuple et son rôle historique. Cherbuliez se réjouit d'avance, en pensant que la découverte de cette harmonie confirmera sa croyance au règne de la raison en ce monde.

Le critique n'ignore pas l'insuffisance scientifique de Renan : un Claude Bernard s'efface discrètement devant la matière vivante qu'il interroge ; sans être « un suborneur² », l'auteur de la *Vie de Jésus* est « un grand, un irrésistible séducteur³ », qui fait parler ses témoins selon ses désirs. C'est un poète, ingénieux à compléter par ses visions les données de la science, ou à s'élancer dans le rêve métaphysique, là où la science se trouve impuissante. Il n'en est pas de Renan comme du romancier Ludwig Tieck, en qui l'antinomie du bon sens et du romanesque devient fâcheuse ; sa fantaisie ne gêne en aucune sorte la critique de l'écrivain français, bien au contraire, elles se rendent des services mutuels, comme deux bonnes amies. Son scepticisme l'aide à les corriger l'une par l'autre et à ne prendre aucune trop au sérieux.

1. *Ibid.*

2. *La Réception de M. Renan à l'Académie Française*, *Revue des Deux Mondes*, 5 avril 1879, p. 939.

3. *Ibid.*

Cherbuliez met en évidence le fond de doute en Renan, plus grand sophiste que les Gorgias, les Protagoras, les Prodicus ou les Euthydème. Ce n'est pas que notre critique blâme le scepticisme le moins du monde. L'explication scientifique du surnaturel et l'admiration passionnée du classicisme grec n'étaient pas les seuls points de contact entre ces deux esprits. Le détachement intellectuel de Renan, son incomparable et séduisante habileté à jongler avec les idées, éveillent en Cherbuliez une telle résonance, qu'il va jusqu'à les ériger en loi morale. Voici des paroles significatives : « Il y a dans tous les hommes vraiment supérieurs un fond de secrète ironie ; ils ont leurs croyances, ils n'en sont pas les prisonniers¹. » Le créateur du *Comte Kostia* était sceptique lui-même, par largeur d'esprit et absence de fanatisme en quoi que ce soit. Il est persuadé que le scepticisme est un véritable stimulant de la pensée humaine, qui risque de s'endormir en adoptant les idées acquises sans les examiner à nouveau.

C'est sans doute cette affinité qui aida Cherbuliez à si bien comprendre Renan. « Je vous déclare, lui écrivait ce dernier, que je ne me reconnais que dans ce que Schérer, Sainte-Beuve et vous avez écrit de moi, et à beaucoup d'égards, je préfère votre article à ceux de ces deux critiques. Vous êtes entré avec une pénétration rare dans ma pensée ; en vous lisant je fais des découvertes sur moi-même². »

L'essayiste montre comment cette douceur de caractère acquise au commerce de nobles femmes incite Renan à une bienveillance infinie envers ses victimes. Il y aurait peut-être lieu d'objecter que l'indulgence appartient en propre aux sceptiques. En outre, le traducteur de Job n'est pas un pessimiste comme Pascal, un désespéré comme Lucrèce ; il est essentiellement optimiste. Pour être heureux, il n'a pas besoin d'illusions ; « il s'en passe³ », ce qui est plus sûr.

Cherbuliez n'a garde de désapprouver celui qui deviendra

1. *Un historien allemand, Léopold Ranke, Revue des Deux Mondes, 1^{er} août 1886, p. 701.*

2. 30 août 1868.

3. *La Réception de M. Renan à l'Académie Française, Revue des Deux Mondes, 5 avril 1879, p. 946.*

son ami, de se complaire dans son époque, où la décadence était compensée par la tolérance et la liberté des idées, la douceur des mœurs, la facilité de vivre. Il pense que Renan estime « comme certain comte russe » — qui n'est autre que Kostia Pétrovitch¹, le propre héros de Cherbuliez, — « qu'il en est des nations comme du gibier, que dans leur jeunesse elles ont la coriacité de la barbarie, qu'elles n'acquièrent tout leur fumet qu'en se faisant un peu, que c'était le secret de Byzance, et que somme toute Byzance a fait beaucoup d'heureux² ».

Quant à Cherbuliez lui-même, il est tout consolé de vivre dans un âge corrompu mais raffiné, puisqu'il sait choisir dans la masse médiocre, gloutonne et matérialiste, les esprits distingués qui font la gloire du siècle. Il estime qu'en littérature également, parmi la foule des romans sans valeur parus depuis cinquante ans, « il se trouve des chefs-d'œuvre qui peuvent hardiment se mesurer avec les *Corinne* et les *René*³ ».

*
* *

Cherbuliez considérait que ce qui fait la haute valeur des œuvres littéraires, c'est cette sagesse suprême qui nous porte à chercher le bonheur en nous-mêmes. Le réalisme et le naturalisme lui déplaisaient, par l'absence de préoccupations morales élevées. Aussi ne se fit-il pas faute de tourner en ridicule l'école de Zola : « Le fond de la littérature aujourd'hui, est la description scientifique. En y ajoutant quelques scènes gaillardes et des mots de gueule, c'est un art assez lucratif. Te sens-tu charlatan ?

— Pas beaucoup.

— Alors renonce à la littérature⁴. »

Maintenant, voici un parnassien authentique et un naturaliste qui rappelle une des manies chères aux Goncourt :

« La littérature n'y avait que deux représentants. L'un

1. *Le Comte Kostia*.

2. *La Réception de M. Renan à l'Académie Française*, Revue des Deux Mondes, 5 avril 1879, p. 947.

3. *L'Idéal romanesque en France de 1610 à 1816*, p. 298.

4. *Olivier Maugant*, Hachette, 1885, p. 61.

était le plus chevelu des parnassiens, qui dépensait sa faconde à démontrer que l'accouplement des sons rares est tout le secret de la poésie, que l'émotion est la mort du talent et la marque distinctive des sots. L'autre était un joli garçon, blanc et rose, apprenti romancier, remarquable par la richesse de ses documents et surtout par l'abondance de ses adjectifs. Il en avait de chatoyants et d'exquis, de magnifiques et de pompeux, empanachés comme des tambours-majors. Quelques-uns étaient de sa fabrique, et il ne s'occupait en écrivant que de les placer, de leur faire un sort. Il avait su reconnaître que les adjectifs sont le fond de la littérature, de l'art, du génie et de tout¹. »

Dans son roman, *La Bête*, Cherbuliez a essayé de corriger certaines erreurs de l'idéologie naturaliste. La bête est l'instrument où la destinée manifeste ses fins d'ordre et de raison. « L'homme qui n'aspire pas à devenir supérieur à la bête, par intervalles du moins, n'est pas un homme. Mais celui qui prétend ne pas la sentir en lui est un inconscient, et celui qui la méprise est un hypocrite². » Cette force de l'instinct apparente la bête au génie. « ... Les impérieuses certitudes de l'instinct leur épargnent la fatigue des réflexions, les tâtonnements, les dégoûts du repentir. C'est là vraiment la marque du génie ; il unit à la puissance des combinaisons la candeur de la bête³. » Cherbuliez est revenu plusieurs fois sur cette idée empruntée à Hegel.

Le romancier ne pouvait cependant traverser son temps sans en refléter certaines tendances. Aussis'intéresse-t-il aux milieux ouvriers⁴, industriels⁵, politiques⁶ ; il peint l'avènement des classes nouvelles, la corruption morale, la puissance de l'or. Dans *L'Idée de Jean Téterol*, l'influence du *Gendre de M. Poirier* est sensible, non seulement dans la donnée du roman mais dans la forme elle-même.

Il est intéressant de rapprocher les deux passages suivants :

1. Olivier Maugant, pp. 72-73.

2. *La Bête*, Hachette, 1887, p. 253.

3. *Ibid.*, p. 343.

4. Olivier Maugant.

5. *Ibid.*

6. *Noirs et Rouges*, Hachette, 1881.

Dans *L'Idée de Jean Téterol*¹, nous lisons : « Son fils, le baron Patrice de Saligneux n'avait jamais entrepris de délivrer le Saint-Sépulcre, et il ne s'était point fait tuer à Dorylée comme le premier en date et le plus légendaire de ses ancêtres. Il n'avait donné ni un écu ni une goutte de son sang pour mettre Henri IV sur le trône ; Mazarin ne l'avait employé dans aucune négociation, il n'avait encouru la disgrâce d'aucune des favorites du roi Louis XV, il n'aspirait point à être garde des sceaux, et personne ne le considérait comme un agronome distingué. Il n'en était pas moins un baron de Saligneux enchanté de l'être, très content de la figure qu'il faisait sur la terre. »

Dans *Le Gendre de M. Poirier*² : « Savez-vous, monsieur le duc, pourquoi j'ai travaillé quatorze heures par jour pendant trente ans ? pourquoi j'ai amassé, sou par sou, quatre millions, en me privant de tout ? C'est afin que M. le marquis Gaston de Presles, qui n'est mort ni à Quiberon, ni à Fontenoy, ni à la Hogue, ni ailleurs, puisse mourir sur un lit de plumes, après avoir passé sa vie à ne rien faire. »

Dans *Noirs et Rouges*, M. Cantarel est une réédition de M. Homais, tandis que la réunion électorale ressemble fidèlement à la fresque des Comices agricoles, dans *Madame Bovary*, avec le double plan sentimental et politique, qui s'entrecoupent. Enfin dans *La Ferme du Choquant*, le dégoût de son milieu et ses rêves de noblesse conduisent à l'adultère Aleth Paluel, cette sœur d'Emma Bovary.

*
* *

Ainsi que tous ceux élevés à l'école d'outre-Rhin, Cherbuliez était un fervent admirateur de l'Allemagne. Cependant, il fut bien obligé de découvrir peu à peu, à côté de l'idéale patrie des grands penseurs et des grands poètes, la naissance d'une Allemagne « aux bras étroits », l'Allemagne contemporaine. La première est libérale, cosmopolite, humaine, noble, généreuse : « L'Allemagne est une maison

1. Pp. 51-52.

2. P. 83.

très aérée et très bien éclairée; Luther, Kant, Lessing, Goethe, Hegel y ont percé de larges fenêtres par lesquelles la lumière entre à flots¹. » A celle-là, Cherbuliez ne retirera jamais son amour. Il réserve ses blâmes, ses ressentiments et ses ironies à la Germanie guerrière, impérialiste, injuste et bornée, représentée par l'esprit prussien. L'une, c'est l'Allemagne des petits princes, des peuples et de la liberté des consciences, celle des franchises moyenâgeuses triomphant par le secours de l'étranger, Gustave-Adolphe, Richelieu ou Mazarin, la seconde, c'est l'Allemagne aveuglément soumise à l'empereur, injuste et basse ennemie de la France.

En publiant en volume ses premiers articles sur l'Allemagne, Cherbuliez oppose cet « Allemand d'autrefois », Lessing, qui se serait fait honte à lui-même de ne pas se sentir un citoyen de l'Europe, à « un Allemand d'aujourd'hui », le D^r Strauss, aux vues subjectives et limitées.

Sans voir, avec Macauley, en Lessing, le plus grand critique du XVIII^e siècle, Cherbuliez reconnaît en lui, à l'instar de M^{me} de Staël, un « esprit neuf et hardi », « qui reste néanmoins à la portée du commun des hommes ». « Sa manière de voir est allemande, conclut notre critique, sa manière de s'exprimer européenne². » Le Genevois n'ignore pas ses erreurs, ses exagérations, mais il remarque objectivement, que la poésie allemande lui doit son indépendance, tandis que la poésie française lui doit sa libération de la discipline classique. « L'affranchissement de la poésie allemande n'a pas été sans influence sur les destinées de la poésie française. Que serions-nous devenus si nous avions été condamnés au classique à perpétuité³? » se demande notre esthéticien. Si Lessing l'avait laissé faire, Klopstock aurait momifié la poésie allemande en codifiant le lyrisme faux et vide de *La Messiade*, son « sublime laborieux et tendu », son « séraphisme continu qui donne la migraine »,

1. *Les poètes militants du nouvel empire allemand. Études de littérature et d'art*, p. 185.

2. *Un Allemand d'autrefois. Études de littérature et d'art*, p. 1.

3. *Ibid.*

la « stérilité d'une imagination qui fait chanter les anges faute de savoir faire parler les hommes¹ ». Comparé à Milton, qui est un « orchestre », Klopstock n'est qu'un « harmonica² ».

Cherbuliez estime qu'*Emilia Galotti* et *Nathan le Sage* sont comparables au *Philosophe sans le savoir* et au *Marchand de Venise*, mais il accuse Lessing d'avoir donné naissance à toute une « apothéose du pot-au-feu³ », en encourageant le drame bourgeois de Diderot.

Il voit, dans le romantisme allemand, un effet de la Révolution française. De tous les pays, c'est en Allemagne que l'avènement des idées nouvelles eut le plus de retentissement. La preuve en est que les penseurs allemands ont mieux saisi l'esprit de la Révolution, que les Français eux-mêmes.

Le mouvement romantique d'outre-Rhin a, lui aussi, ses *belles âmes* et surtout ses *belles âmes excentriques*. Pendant que les souffrances des unes touchent Cherbuliez, il tourne en ridicule les exagérations des autres. Ainsi, cette Bettina d'Arnim qui, grâce à son admiration passionnée pour Goethe, fut entraînée dans le sillage de sa gloire, le critique la trouve « fort intéressante » et lui accorde « une place d'honneur » « à la tête » des belles âmes germaniques, mais il ne peut s'empêcher de la croire un peu folle. Il expose, non sans esprit, le cas de cette femme « qui poussa dans sa jeunesse le besoin d'une vie d'exception jusqu'à désirer ardemment d'être transformée en plante, si bien qu'un jour elle s'en fut s'asseoir au milieu d'une plate-bande et que son frère, écrivain célèbre, alla chercher un arrosoir et aspergea délicatement cette belle rose artificielle⁴ » !

En véritable esprit latin, Cherbuliez ne goûte pas davantage les débordements insensés de passion des « héroïnes élégiaques qui, le cœur gonflé de soupirs, passaient leur vie

1. *Ibid.*, p. 32.

2. *Ibid.*

3. *Ibid.*, p. 63.

4. *L'Idéal romanesque en France, de 1610 à 1816*, p. 259.

à chercher dans le monde celui qu'elles nommaient *le grand Inconnu*, le seul être capable de les comprendre, le seul digne de leur affection¹ » ! Les souffrances des innombrables incomprises ne méritent pas non plus d'être prises au sérieux.

Ce qui donne à la poésie le cachet de la beauté éternelle, c'est l'endiguement de la passion, par la toute-puissante raison. Le grand mérite d'un Goethe, d'un Schiller, est d'avoir « fait à la raison l'hommage de leurs imaginations² », en mariant la perfection artistique à la profondeur de la pensée, « le sens religieux du beau... à l'absolue liberté d'esprit³ ». Ils ont renouvelé la poésie en créant « une nouvelle langue des dieux à l'usage de la pensée moderne⁴ ».

Dans l'œuvre de Goethe, le panthéiste Cherbuliez préfère *Faust* et *Les Métamorphoses des Plantes*; Goethe est pour lui, avant tout, le poète qu'anime le sentiment cosmique de la nature et de l'homme. Le héros de notre romancier, Gilbert Savile, emporte toujours dans ses promenades les *Métamorphoses* et, pour traduire son émoi en face de la nature, il récite « les distiques où Goethe a raconté dans une langue digne d'Homère et de Lucrèce les métamorphoses des plantes⁵ ». Il essaye même de les traduire en alexandrins français — « car il en faisait quelquefois, pour mieux pénétrer le sens de ces admirables distiques⁶ ». Mais « cet essai de traduction lui parut au-dessus de ses forces; tous les vocables français lui semblaient trop bruyants, trop éclatants et tour à tour trop vulgaires ou trop solennels pour rendre ces accents sourds, ces intonations voilées et comme enveloppées d'un religieux mystère, par lesquels l'auteur de *Faust* s'entend à exprimer les bruits secrets et le silence même de la nature⁷ ».

1. *Ibid.*, p. 259.

2. *Un Allemand d'autrefois. Études de littérature et d'art*, p. 33.

3. *Ibid.*

4. *Ibid.*, p. 32.

5. *Le Comte Kostia*, p. 408.

6. *Ibid.*

7. *Ibid.*

C'est une occasion, pour notre cosmopolite, de comparer la valeur poétique des deux langues qui lui étaient familières, française et germanique. « On le sait, ce n'est que dans la poésie allemande qu'on entend pousser l'herbe dans le sein de la terre et circuler dans l'espace les sphères célestes. Chaque langue a ses pédales et ses registres particuliers ; la muse tudesque peut seule exécuter ces airs graves qu'il faut pour jouer avec des sourdines¹. »

Le profond panthéisme de cette poésie, le don d'exprimer l'inexprimable, la vie des plantes, de la nature et des êtres inanimés, Cherbuliez les trouve uniques. Le charme du *lied* est fait de mystère. On sent, dans ces vers, la palpitation même de la vie, qu'aucun peuple ne peut rendre à ce point. « Les Goethe, les Uhland, les Heine, sont pareils à ce héros fabuleux qui, pour avoir bu quelques gouttes du sang du dragon, avait compris tout à coup la langue des oiseaux, des fleurs et des étoiles². »

Cherbuliez chérissait en l'auteur d'*Iphigénie* non seulement le païen, mais aussi le classique. Il s'étonne que le biographe de Bismarck, Moritz Busch, ait découvert des ressemblances entre le poète et le chancelier : « Il me paraît que si Goethe revenait au monde, les âpretés du chancelier de l'empire allemand étonneraient son génie harmonieux, d'une divine souplesse, qu'il admirerait ce prince des violents comme le naturaliste admire un de ces beaux monstres qui lui fait découvrir dans la nature des lois et des forces inconnues³. »

* . *

En face de la vieille Allemagne des grands esprits s'élève l'Allemagne nouvelle, dont le Dr David Strauss est l'un des représentants les plus caractéristiques.

Sa *Vie de Jésus* fit événement dans l'histoire religieuse, avant celle de Renan. Ce n'est pas un philosophe. Il n'a jamais cultivé la philosophie pour elle-même ; il est et il

1. *Ibid.*

2. *Les poètes militants du nouvel empire allemand. Études de littérature et d'art*, p. 198.

3. *Le Prince de Bismarck et M. Moritz Busch. Profils étrangers*, p. 34.

mourra théologien. « Son hégélianisme est au service de sa théologie, *ancilla theologiæ*¹. » Le milieu et la race expliquent son tempérament. Il « n'est pas un Saxon comme Luther, ni un Breton comme Lamennais : il est Souabe, et il y a dans le Souabe comme un parti-pris d'être heureux en dépit de tout ; mais ce Souabe a été vicaire dans un village, et en jetant le froc aux orties il n'a pas abjuré l'esprit ni les devoirs de son ministère. Il se croit obligé de guérir les blessures qu'il fait² ». C'est un esprit tempéré, un « feuillant » ; un réformateur et non pas un démolisseur.

En Allemagne, au moment où *La Vie de Jésus* paraissait, Schleiermacher et Hegel venaient justement de concilier la philosophie et la religion. Dans le premier, dont les sermons lui étaient sans doute familiers depuis son enfance, Cherbuliez admirait le théologien, l'écrivain, l'« admirable prédicateur », le « grand moraliste, sorte de Fénelon allemand, à la fois chrétien et spinoziste³ ». Son christianisme qui, en dépouillant la religion de ce qui pouvait choquer la raison, ne lui ôtait rien de sa tendresse, satisfaisait l'esprit critique de notre Genevois. Peut-être celui-ci apprit-il du prédicateur l'usage qu'il pouvait faire de l'induction pratiquée par Platon dans ses *Dialogues*. C'est cette méthode de raisonnement qui aida Schleiermacher à remonter des effets bienfaisants du christianisme à leur cause, la mansuétude du créateur. Le système de Kant consistait également à démontrer l'existence de Dieu par la notion innée du devoir. A cet autre grand esprit, Pascal, le Christ seul offre la clef de son cœur, du *monstre inexplicable* qu'il sent en lui-même. Mais Pascal était « une grande âme malade et tourmentée », tandis que Schleiermacher était un disciple de la Grèce et de la sagesse antique, ce qui, pour Cherbuliez, signifie un être parfaitement équilibré.

Dans son cours sur la philosophie de la religion, Hegel prouvait que celle-ci comme celle-là traduit le même fond de

1. *Les poètes militants du nouvel empire allemand. Études de littérature et d'art*, p. 223.

2. *Un Allemand d'aujourd'hui. Le Docteur David Strauss. Études de littérature et d'art*, p. 126.

3. *Ibid.*, p. 137.

vérité, au moyen d'expressions différentes : l'une emploie l'idée, l'autre, l'image.

Strauss prend d'assaut la chapelle orthodoxe de Schleiermacher, aussi bien que la citadelle rationaliste hégélienne. Il prouve aux orthodoxes que le miracle est inexplicable et qu'ils ont tort de l'atténuer pour le rendre admissible ; aux rationalistes, qu'il est insensé de croire qu'on peut sauver l'Évangile, dont l'essence est le surnaturel, en considérant les miracles comme des phénomènes naturels.

Cherbuliez n'approuvera pas le nouveau credo chrétien formulé par Strauss, avec des éléments dérobés à l'hégélianisme. Dans cette religion, l'homme-Dieu est l'humanité, toute-puissante comme lui, puisqu'elle asservit la nature de plus en plus, impeccable également, ses fautes étant imputables aux individus, mais non pas à l'espèce.

La doctrine de Strauss n'a pas gagné pour avoir été refondue dans une *Nouvelle vie de Jésus*. Le Christ historique, digne de foi, que l'écrivain allemand sépare du Christ légendaire, forgé par l'imagination des foules, apparaît tel « un fantôme¹ » sans vie. Entre *La Vie de Jésus* allemande et celle que publia Renan, Cherbuliez préfère cette dernière. Strauss oscille entre le dogme et l'histoire. Or, ou bien on voit en Jésus un être surnaturel, ou bien on le considère comme un homme exceptionnel, mais rien qu'un homme, à l'exemple de Renan. Malgré l'emploi erroné qu'il a fait du quatrième Évangile, dans la préférence qu'il lui accorde sur les synoptiques, ce dernier a le mérite d'avoir replacé l'Évangile dans son vrai cadre, l'histoire de l'Orient, et d'avoir esquissé la psychologie des fondateurs de religion. Cherbuliez reproche à Strauss de représenter le Christ comme un sage, un Socrate travesti en thaumaturge par l'ignorance et la superstition populaire. Cette manière de concevoir le créateur du christianisme n'explique pas sa puissance surnaturelle. On était en droit d'attendre mieux que le culte de l'humanité de celui qui avait sapé les fondements de la religion chrétienne.

Quoiqu'il témoigne d'incontestables qualités, telles que

1. *Ibid.*, p. 146.

la clarté et la limpidité du récit, la vue contemplative des choses humaines, qui est le propre du grand historien, manque à Strauss. Il fait preuve de partialité envers ses compatriotes, le roi de Prusse Frédéric-Guillaume, Ulrich de Hutten ou Frédéric II, il s'est montré injuste dans ses jugements sur Voltaire. Il a tort de considérer Julien l'Apostat comme un romantique et de comparer cet empereur génial au roi médiocre que fut Frédéric-Guillaume de Prusse. Il se trompe également en donnant pour un grand homme Ulrich de Hutten, ce héros picaresque qui eut une seule passion méritoire : l'amour de la liberté. A cette occasion, Cherbuliez oppose la subjectivité de Strauss à « cette sérénité de la pensée, à cette liberté d'esprit qui respirent partout dans l'admirable tableau que Ranke a tracé des luttes religieuses du xvi^e siècle¹ ».

Strauss ne pouvait goûter la haine pour tout dogmatisme qui émane du *Dictionnaire philosophique* de Voltaire, ainsi que de son *Essai*². Les deux fameuses lettres inspirées à Strauss en 1870 par les premières victoires des armées allemandes, sont une preuve évidente, qu'il lui manque l'étoffe d'un historien ou d'un philosophe. Il fait chorus avec l'intellectualité allemande pour prôner la justice divine dans la défaite française et le triomphe de sa race.

La politique a souvent été l'inspiratrice, non seulement des prosateurs, mais aussi des poètes allemands ; Cherbuliez ne leur en fait pas un grief, à la condition que leurs sentiments restent sincères et d'un intérêt universellement humain. « Le point est que l'inspiration soit franche, que l'artiste ait une âme, que dans l'œuvre il y ait un homme³. » Le large souffle poétique de Pindare fait revivre la Grèce tout entière dans les cochers, les jockeys et les boxeurs qu'il chante, l'âme profonde du Dante confère une valeur éternelle aux minutieux cancans de Florence.

L'ode et la chanson politique ne sont pas les moindres

1. *Ibid.*, p. 158.

2. *Ibid.*

3. *Les poètes militants du nouvel empire allemand. Études de littérature et d'art*, p. 178.

fleurons du lyrisme allemand. De Herder à Uhland et de Uhland à Freiligrath, le critique découvre de « nobles accents », « des accords d'une grâce suave ou d'une mâle et forte harmonie¹ ». Toutefois, il ne sait pas mauvais gré à Goethe d'être demeuré insensible au vent d'enthousiasme qui soufflait sur son pays, que des poètes de second ordre devaient exalter.

La Confédération germanique réservait à la nation une terrible déception en lui refusant la liberté que les idées révolutionnaires venues de France lui avaient fait espérer. Voici qui explique la genèse de l'impérialisme en Allemagne : le peuple se tourna vers l'extérieur puisqu'il était ligoté au dedans. C'est le besoin d'agir qui cherche une issue, les énergies refoulées qui tournent à l'idée fixe, à la folie. « Quand une nation, pleine d'énergie et de ressources, ne trouve pas chez elle cette activité régulière, cette saine occupation qu'on appelle la liberté, il faut sous peine d'étouffer, qu'elle dépense sa force au dehors². »

A partir de 1840, les colombes se convertirent au culte de Bellone, selon l'expression d'Henri Heine, cet Aristophane nordique : comme Faust, l'Allemagne vendit son âme. C'est que toutes ses sanglantes ambitions guerrières, toutes ses velléités de gloire se dirigeaient non seulement contre la France, mais contre les nobles idées libérales et humanitaires désormais attachées au nom de sa rivale.

Dès 1846, Geibel lançait ses *Heroldsrufe*³ et, en 1861, les *Neue Gedichte*⁴ d'Emil Ritterhaus prophétisaient l'écroulement du Welche et l'apothéose germanique. Cependant, après que l'inévitable fut accompli, ces poètes « vaticinants » reprochèrent à la France son agression, oubliant qu'ils réclamaient la guerre depuis vingt-cinq ans.

Em. Geibel connaît son métier, ce qui lui permet de reprendre toujours le même air sans se répéter, mais ses

1. *Ibid.*, p. 180.

2. *Ibid.*, p. 190.

3. *Appels du héraut*.

4. *Poésies nouvelles*.

charmantes romances d'autrefois, sa ballade du page et de la fille du roi sont préférables à cette « religion Krupp¹ ». Son jugement est obscurci à tel point, qu'il ne comprend pas que souhaiter la disparition des Welches jusqu'au dernier, c'est vouloir la ruine de toute la civilisation. « Il ne sera content et rassuré que lorsqu'aura disparu à jamais la dernière trace du dernier de ces Welches à qui Goëthe déclarait devoir la meilleure partie de ce qu'il savait, et qui, faute de mieux, ont donné au monde Michel-Ange et Poussin, Dante et Molière, Galilée et Descartes, Toricelli et Laplace, Volta et Lavoisier, Machiavel et Montesquieu, Beccaria et Mirabeau. Alors fleurira sur toute la terre la vertu allemande, que célébreront d'agréables virtuoses, et l'hypocrisie respirera plus à l'aise; car, les Welches étant morts, il ne s'écrira plus de *Pantagruel*, ni de *Provinciales*, ni de *Tartufe*². »

Redwitz a le don du mystère, c'est un vrai poète, mais ce n'est qu'un faux impérialiste, puisqu'en 1862 il composait de beaux vers en l'honneur de Fichte, qui aimait la liberté au-dessus de tout, qui honorait la France et les idées révolutionnaires. « Or, si le premier devoir de l'impérialiste est de mépriser le Welche sans rémission, le second est de ne jamais parler légèrement de la caserne³. »

Le critique traite ironiquement la muse de Redwitz, confite en dévotion. Le poème romantique *Amaranthe*, qui eut en 1849 un prodigieux succès, a un sens symbolique. Le chevalier Walter rompt avec l'ensorcelante mais perverse Ghismunda, l'héroïne welche, pour épouser Amaranthe et ses vertus germaniques.

Au lendemain de la guerre, Redwitz compose *Le Chant du nouvel empire allemand* où, par une inconséquence propre à son peuple, dans un genre emprunté aux Welches, le sonnet, le poète blâme cette race ennemie et célèbre les gloires de la sienne.

1. *Les poètes militants du nouvel empire allemand. Études de littérature et d'art*, p. 216.

2. *Ibid.*, p. 217.

3. *Ibid.*, p. 198.

Ce qui révolte Cherbuliez plus que tout, c'est l'habitude des Allemands de mêler Dieu à leur haine, de voir, dans la victoire, une récompense de leurs vertus et un châtiment de la corruption welche. *Le Chant du nouvel empire* lui rappelle « certaine cuisine dont Henri Heine avait tâté dans un restaurant de son pays, et qui se composait, dit-il, de sensibleries pâtissées très indécises, d'amoureux plats aux œufs, de sincères boulettes aux prunes, de soupe platonique à l'orge, et de vertueuses andouillettes de ménage. Pour relever le goût, le cuisinier a mêlé du vinaigre à son lait, du poivre à son sucre candi¹ ».

La franchise du Français dont la maison est en verre, fait contraste avec ce pharisaïsme qui cache ses plaies et ses chancres sous une robe à longs plis.

Cette poésie est froide, parce qu'elle manque de sincérité. Les vers d'un Kœrner, d'un Arndt, de l'époque héroïque du réveil, brûlants du plus pur patriotisme, émeuvent davantage que les *Sonnets cuirassés*² d'un Rückert, leur cadet, quoique la forme de celui-ci soit parfaite. A tous les chants de Geibel, Cherbuliez préfère la petite poésie du fusilier Kutschke, qui ne fait pas de phrases, mais qui sent. Ce n'est pas chérir son pays qui est condamnable, mais teinter de sainteté un patriotisme étriqué, fait moins d'amour pour la patrie, que de haine pour l'étranger. Les poètes du « nouvel empire » constituent un vivant anachronisme : ils tâchent de s'inoculer des passions barbares en contradiction avec l'esprit du siècle et du monde civilisé. Ils répètent une leçon apprise, car il est incroyable qu'une nation qui a produit Lessing, Goethe et Humboldt puisse penser sincèrement que Dieu est Allemand et « qu'il porte à sa couronne une cocarde noire, blanche et rouge comme le pavillon de la marine allemande³ ».

Cherbuliez ne perd pas confiance en l'avenir de la poésie germanique, mais il se contentera de relire les vieux poètes tant que le pays professera ces idées mesquines.

1. *Ibid.*, p. 208.

2. *Geharnischte Sonette*.

3. *Les poètes militants du nouvel empire allemand. Études de littérature et d'art*, p. 223.

De même que « les poètes militants », certains romanciers d'outre-Rhin agaçaient Cherbuliez par leurs tendances moralisatrices, par les aspersions d'eau bénite dont ils usaient à profusion. Dans les récits villageois de Berthold Auerbach, que le critique considère comme des chefs-d'œuvre, ce défaut ne lui semble pas trop sensible, mais dans les romans, il estime « qu'on sent beaucoup trop la bénédiction¹ ».

Le romanesque auteur du *Comte Kostia* prend un ton gouailleur pour parler de la famille Buchholz, types de petits bourgeois berlinois qui, autour de 1885, remportaient un grand succès dans les romans de Julius Stinde. La littérature bourgeoise n'était vraiment pas le fait de notre romancier qui demandait à l'art de lui faire oublier la vie.

*
* *

Loin d'être atteint par la philosophie de Schopenhauer, Cherbuliez voit clairement que ce pessimiste est de ces gens qui découvrent dans leur désespoir une source de bonheur. « Étudiez les lettres de Schopenhauer, et vous vous convaincrez que s'il avait été moins pessimiste, il aurait été moins heureux². » Le critique n'a garde de le lui reprocher; il se contente d'une « sincérité d'artiste », qui « est bien quelque chose³ ».

Il n'y a pas à s'étonner des contradictions du philosophe, inhérentes à un système « très composite, où l'idéalisme transcendantal de Kant se trouve amalgamé avec les théories de Cabanis et d'Helvétius; le transformisme de Lamarck avec la doctrine platonicienne des idées éternelles et des types permanents; la plus abstraite, la plus quintessenciée des esthétiques avec une psychologie qui enseigne que la pensée est une sécrétion du cerveau, que dirai-je encore? l'ironie voltairienne avec les extases, les syndérèses et les ineffables tendresses d'un messie hindou⁴ ».

1. Berthold Auerbach, *Revue des Deux Mondes*, 1^{er} octobre 1884, p. 683.

2. Schopenhauer, *l'homme et le philosophe*, d'après une publication récente, *Revue des Deux Mondes*, 1^{er} septembre 1893, p. 218.

3. *Ibid.*

4. *Ibid.*, p. 224.

Ce qui est inadmissible, c'est « l'opposition absolue entre le caractère de Schopenhauer et le rôle qu'il a prétendu jouer¹. » « C'est la grande contradiction de sa vie et la seule en vérité qui me choque... », avoue Cherbuliez. Il lui fait grâce en considération de ce que Schopenhauer s'est toujours donné pour ce qu'il était².

La parfaite concordance entre sa vie et ses principes fait la force du *poverello*. « François d'Assise fut le plus sincère des hommes, et il a donné au monde un grand spectacle en poussant l'esprit de conséquence jusqu'à l'héroïsme³. »

C'est encore la sincérité qui rend pardonnables les faiblesses d'Henri Heine qui a passé sa vie à raconter et à chanter ses propres joies, « ses chagrins, ses amours, ses haines, sans que personne s'avisât de se plaindre qu'il parlât trop de lui. Le seul moi vraiment odieux est celui des fats et des indifférents. L'homme dont on a dit que le Français qui a eu le plus d'esprit après Voltaire était un Allemand avait beaucoup de petites vanités, et il ne craignait pas la vanterie. Mais son exquis naturel le préservait de la fatuité, il n'essayait pas des poses devant son miroir, il se donnait pour ce qu'il était et son vin fut toujours franc⁴. »

Justement à cause des défauts de l'homme, le grand compositeur de l'époque, Wagner, était profondément antipathique à Cherbuliez et, s'il reconnaissait son génie musical, en revanche il le rangeait parmi les « favoris indiscrets » qui « s'insinuent » dans les « bonnes grâces » des rois par « la flatterie » ou s'imposent à leur confiance par « l'audace de leur charlatanisme⁵ ». Ces exemples confirment notre observation que, dans ces essais critiques, le critère moral prime le critère esthétique, qui demeure au second plan.

Depuis les revendications romantiques, on a beaucoup

1. *L'Art et la Nature*, p. 218.

2. *Ibid.*

3. *Saint François d'Assise et ses derniers biographes*, *Revue des Deux Mondes*, 1^{er} janvier 1894, p. 221.

4. *Henri Heine et ses derniers biographes allemands*, *Revue des Deux Mondes*, 1^{er} avril 1886, p. 684.

5. *Le roi Louis II de Bavière. Profils étrangers*, p. 439.

discuté, au siècle dernier, sur les droits exceptionnels du génie. Selon Cherbuliez, les grands hommes ne seront ni des fous, comme pour Lombroso, ni des héros, comme pour Carlyle, ni une race à part, comme pour Nietzsche. Il se range à l'avis de Hegel, qui « n'a eu garde de canoniser les grands hommes. Après tout, ils sont pétris de notre argile, le sang qui coule dans leurs veines est bien le nôtre ; il n'y a en eux rien de surhumain, et s'ils préparent l'avenir, ils sont les fils de leur temps. Ce qui les distingue est d'avoir une volonté plus forte que le commun des mortels, une âme mieux trempée, des pensées qui courent si vite qu'on s'es-souffle à les suivre, une vivacité dans l'action qui dérouté nos lenteurs, et de posséder dans une mesure inconnue au vulgaire cette faculté mystérieuse qu'on nomme l'instinct et qui est le sentiment de la destinée ». On devine à travers cette définition hégélienne du grand homme, où transpire l'admiration du philosophe pour Napoléon, dont il caractérisait le génie, que Cherbuliez partageait en tout les sentiments de son inspirateur. Et le critique de poursuivre, en traçant la carrière de l'empereur : « Le mot que cherche leur siècle sans le trouver, ils le devinent et le disent tout haut, et tout en s'occupant de faire leur propre bonheur, ils ouvrent une carrière nouvelle à l'espérance des peuples. Mais ils ne sont pas infailibles ; à l'idée qu'ils épousent ils donnent volontiers pour rivale une chimère. Cette lutte de la fantaisie et de l'instinct, de l'utopie et de la mission, est le côté tragique de leur existence. Ils ménagent des revanches au bon sens des petits qu'ils avaient humiliés ; après avoir eu raison contre tout le monde, tout le monde a raison contre eux, et souvent ils finissent mal, ce qui console les valets de chambre, les maîtres d'école et Thersite¹. »

Cherbuliez reconnaît en Nietzsche non seulement « le penseur le plus original que l'Allemagne ait produit dans ces dernières années² », mais aussi un talent de prosateur : « Il a beaucoup de verve, beaucoup d'esprit, et il est écrivain ; il a des mots heureux, il trouve dans l'occasion

1. *Th. Carlyle*. Revue des Deux Mondes, 1^{er} mars 1881, pp. 218-219.

2. *Le Docteur Nietzsche et ses griefs contre la société moderne*, Revue des Deux Mondes, 1^{er} octobre 1892, p. 689.

des formules qui ne s'oublient pas¹. » Cependant, ce philosophe est entaché d'un « amour déréglé pour le paradoxe et pour l'exagération » et « il souffre de cette exaltation du *moi*, qui conduit quelquefois à la folie² ». L'essayiste ne laisse pas d'être touché par la « délicatesse nerveuse » et la « fragilité féminine » qu'il sait entrevoir sous les « airs de matamore » de l'écrivain allemand, mais cette face contorsionnée inspire un léger mépris à notre amant de l'harmonie classique : « Autrefois, il savait sourire, d'année en année son éloquence est devenue plus colérique, plus virulente, et dans ses derniers livres, il ne raisonne plus, il se fâche sans cesse, il s'emporte, il aboie³. »

La doctrine de Nietzsche n'enthousiasme pas Cherbuliez outre mesure : « J'avoue humblement que je l'ai lu avec un vif intérêt, mais sans être transporté ni de colère ni de joie. Je me permets cependant de croire que je l'ai presque compris⁴. » Il faut faire sagement la part de l'exagération dans une morale assez avantageuse du reste pour une intelligence de premier ordre comme la sienne. Tout n'est pas permis aux forts qui ont leurs défaillances et les faibles ont leur force qui n'est pas à dédaigner. L'égalité absolue des droits est une chimère, comme l'absolue inégalité en est une autre. L'étroite dépendance où nous vivons les uns envers les autres, doit empêcher l'exaltation du moi et la croyance à deux morales, celle des maîtres et celle du troupeau : « Nains ou géants... que sont nos courtes destinées, si on les compare à celles de l'humanité⁵ ? »

*
* *

Dans la littérature anglaise, l'idole de Cherbuliez était Shakespeare. « La profondeur dans le pathétique » et « la

1. *Le Docteur Fr. Nietzsche et ses griefs contre la société moderne*, Revue des Deux Mondes, 1^{er} octobre 1892, p. 678.

2. *Ibid.*, p. 680.

3. *Ibid.*, p. 689.

4. *Ibid.*, p. 680.

5. *Ibid.*, p. 689.

puissance de l'observation », que Lessing admirait dans le grand tragique anglais, n'en font que la moitié ; « ce qui lui est particulier, c'est l'alliance de deux qualités qui semblent s'exclure, l'émotion et l'ironie ; il est le plus passionné et le moins sentimental des grands poètes ; il a l'absolue liberté de la fantaisie, son imagination plane au-dessus de son œuvre¹. »

Shakespeare est même devenu une source d'inspiration pour le romancier. En Didier de Peyrols², vague réplique du mélancolique prince d'Elseneur, Cherbuliez présente un grand admirateur d'*Hamlet*. C'était entre tous les chefs-d'œuvre de l'art dramatique, celui que préférait Didier : « non qu'il trouvât dans cette pièce plus d'art ou de génie que dans *Le Cid* ou dans *Britannicus* ; mais elle parlait plus que toute autre à son cœur et à sa pensée. Il ne se lassait pas de la relire, puisant à cette source intarissable des émotions toujours nouvelles. Depuis des années, il rêvait de voir représenter le chef-d'œuvre qu'il savait par cœur³. »

Pour avoir lu Shakespeare, Goethe et Schiller, la destinée de Samuel Brohl changera complètement. « Oui, les poètes sont des empoisonneurs... Si Samuel Brohl n'avait jamais lu *Le Marchand de Venise*, ni *Egmont*, tragédie en cinq actes, ni les ballades de Schiller, il se fut résigné à sa nouvelle situation ; mais il avait lu les poètes, il lui vint des dégoûts, des nausées, le cœur lui souleva⁴. »

L'auteur de *Samuel Brohl* renouvelle le procédé de séduction dont se servit le Maure de Venise, inconsciemment. « Othello fut accusé d'avoir employé des philtres secrets et des enchantements pour se faire aimer de Desdémone. Brabantio ne pouvait s'en prendre qu'à lui-même ; il avait de l'amitié pour Othello et il l'appelait souvent auprès de lui, il ne le faisait pas jouer au bésigue, mais il le questionnait sur son passé. Le Maure raconta sa vie, ses souffrances et ses aventures, et Desdémone pleura. Les pères questionnent, les héros ou les aventuriers racontent, et les filles

1. *Un Allemand d'autrefois. Études de littérature et d'art*, p. 42.

2. *Prosper Randoce*, pp. 1-2.

3. *Ibid.*

4. *Samuel Brohl et Cie*, pp. 109-110.

pleurent¹. » C'est ce qui arrive au héros de Cherbuliez, le faux comte Larinski.

Enfin, l'écrivain romanesque fait montre d'une prédilection marquée pour les féeries shakespeariennes. Tel passage témoigne qu'il avait le don de se laisser toucher par la baguette de Titania et que ses songes étaient visités par des Hélène, des Hermia, des Hippolyte « toute une légion de fantômes aériens, tout ce qui voltige et bourdonne au fond des bois dans une nuit d'été² ». Dans *Le Comte Kostia*, Stéphane, cette gamine en culotte de velours paraît une sœur de Rosalinde, persécutée, elle aussi, par un tyran. Et la torture du remords, dans *Le Comte Kostia*, la tache de sang qui ne s'en va pas, sur l'épée ; l'obsession du crime à cacher et la crainte d'être découvert dans *La Revanche de Joseph Noirel*, ne sont-ce pas des souvenirs de *Macbeth* ?

Les jeunes filles de ses romans, hardies, spirituelles, mais pures, ont quelque chose de la fantaisie shakespearienne où la sagesse se transfigure brillamment en paradoxe.

Cherbuliez possédait le sens de l'harmonie et de la mesure au point que l'emphase, la grandiloquence l'exaspéraient. Il fait un portrait peu flatté de Carlyle qui « portait dans tous les sujets, le style, le ton, l'accent et même le geste oratoire, car il gesticulait beaucoup. Il prodiguait l'exclamation, il abusait de l'apostrophe et de la prosopopée. De quoi qu'il s'agit, il montait sur le trépied, il vaticinait, et le front enveloppé d'une nuée d'où jaillissaient des éclairs, plein du Dieu qui l'agitait, il lui arrivait quelquefois de trépigner comme une sybille. Quand on l'a beaucoup lu, c'est une bénédiction de relire trois ou quatre pages de Voltaire, sans même se donner la peine de les choisir ; les sibylles sont souvent admirables, mais elles se remuent trop, on se lasse vite de leur commerce et de leur éloquence gesticulante³ »

Ce n'est pas seulement en Voltaire, mais aussi en Thucydide que Cherbuliez cherchera le calme de l'esprit et des

1. *Samuel Brohl et Cie*, pp. 62-63.

2. *Prosper Randoe*, p. 134.

3. *Thomas Carlyle*, *Revue des Deux Mondes*, 1^{er} mars 1881, p. 210.

nerfs, après « cette musique tour à tour céleste ou endiablée¹ ».

Carlyle n'a fait œuvre ni d'historien, ni de philosophe. « Quiconque, après avoir médité le *Sartor resartus* ou les conférences *On Heroes and Hero-worship*, se donnera la peine de déchiffrer une page de Spinoza ou de Kant, sentira bien vite la différence qu'il peut y avoir entre un philosophe et un simple dilettante en philosophie². »

En revanche, l'essayiste concède à ce « dilettante » les dons d'un poète. « Si Carlyle ne peut être compté ni parmi les grands prosateurs, ni parmi les grands historiens, ni parmi les grands penseurs, il faut reconnaître qu'il y avait en lui l'étoffe d'un grand poète et accuser la nature, qui en le dotant de la plus brillante imagination, lui avait refusé le don du rythme et de la parole cadencée³. »

Tel apparaît Cherbuliez critique littéraire, idolâtre des anciens qui réalisent, à ses yeux, la beauté parfaite, unissant dans un même culte, les chefs-d'œuvre français, anglais, italiens, allemands ou espagnols et empruntant, pour les juger, l'impartialité du philosophe et sa sereine contemplation.

1. *Thomas Carlyle*, *Revue des Deux Mondes*, 1^{er} mars 1881, p. 210.

2. *Ibid.*

3. *Ibid.*

III

LES IDÉES ESTHÉTIQUES ET PHILOSOPHIQUES

A en juger d'après son héros, Gilbert Savile, à qui lui-même aurait servi de prototype, Cherbuliez n'eut aucune crise de conscience à traverser, en passant de la phase théologique de l'enfance, à la phase métaphysique — procès qui dut d'ailleurs avoir lieu de fort bonne heure. « Gilbert n'avait jamais éprouvé ces combats et ces déchirements intérieurs ; la science et la critique, en pénétrant dans son âme, n'y avaient rien troublé, rien dérangé ; ses convictions s'étaient transformées par une sorte de métamorphose lente, insensible, dont aucune crise douloureuse n'était venue interrompre ni brusquer le paisible cours. Élevé par une mère dévote, il n'avait jamais eu besoin d'abjurer sa foi ; elle avait grandi et mûri avec lui sans qu'il s'en mêlât, et l'on peut dire qu'il était demeuré fidèle à ses premières croyances ; seulement il les interprétait autrement, et le sens plus profond qu'il leur donnait les lui rendait plus chères et plus respectables¹. »

Il adopta d'emblée le Dieu rationnel de Spinoza, car, comme son héros, Cherbuliez « raisonnait beaucoup, et il trouvait toujours Dieu au bout de son raisonnement² ». Dans cette nouvelle religion, le Dieu chrétien suit sa pente d'amour en s'intégrant au grand Tout : il devient homme, plante, bête, rocher ; le même souffle divin court à travers les êtres et les choses. « Celui qui a la sagesse de sortir souvent de soi finit par se retrouver dans les choses qui lui

1. *Le Comte Kostia*, pp. 58-59.

2. *Ibid.*, p. 59.

paraissent le plus étrangères à son être ; il s'aperçoit que l'homme est apparenté à tout l'univers, et que les astres même sont de sa famille ; il découvre des conformités secrètes entre son âme et la nature, entre les lois de sa pensée et les plantes, les éléments et toutes les formes de la vie universelle ; il se convainc que le monde et lui ont été faits l'un pour l'autre et façonnés de la même main, et en même temps qu'en l'étudiant il apprend à se mieux connaître, il répète avec joie le mot d'un sage : « L'esprit de l'homme est l'esprit de ce qui est¹. » Pour des êtres éclos au sein de la Divinité, la mort ne peut être qu'une « relâche, une halte dans la vie, un temps de jachères, auquel succèdent de nouvelles moissons² » !

Dieu est en tout, comme tout est en Dieu ; il se révèle à notre cœur par « le mystère de félicité dont frémit l'âme des choses³ ». Pour en avoir si bien parlé, notre spinoziste a sans doute « senti la présence de la Divinité dans sa vie et dans les choses » ; « son âme, battue par les tempêtes de l'amour divin », a certainement sombré « avec délices dans l'océan de l'éternelle lumière⁴ ». L'amour intellectuel de Dieu lui aura fait goûter la joie, cette source de vertu, cette « aspiration vers le ciel, qui nous rend capable de le conquérir », cet « amour infini qui embrasse dans une étreinte victorieuse l'objet de ses convoitises », ce « désir sans limites qui ne renaît sans cesse que pour renouveler les délices de la possession⁵ » !

La morale du Christ se concilie avec celle de Spinoza : en aimant la créature, on adore le créateur. « S'aimer en Dieu ! » signifie : « Penser ensemble, adorer ensemble le même idéal⁶. » D'autre part, en parlant d'un de ses héros, Cherbuliez paraît penser à lui-même : « Je ne sais s'il avait beaucoup lu Spinoza, mais il avait l'humeur et le tour d'esprit spinozistes ; il était porté à croire que tout est

1. *Ibid.*, p. 304.

2. *Ibid.*, p. 291.

3. *Ibid.*, p. 128.

4. *Ibid.*, p. 116.

5. *Un Cheval de Phidias*, p. 270.

6. *Le Comte Kostia*, pp. 304-305.

nature, que la liberté morale est une illusion, que nous ne pouvons rien ou presque rien sur nous-mêmes ni sur les choses, que tout caractère est le résultat de certaines circonstances, d'une certaine éducation, de certaines impressions dominantes, et qu'il est aussi déraisonnable de se fâcher contre un fripon que d'en vouloir à un cheval parce qu'il est atteint du lampas ou rongé d'éparvins¹. »

L'intellectualisme de Spinoza, son déterminisme absolu, non moins que son panthéisme, grandis dans l'âme de Cherbuliez presque à son insu, en l'intimité de son père, furent pour lui une admirable préparation aux prestigieuses constructions hégéliennes. Lorsque, dans les universités allemandes, il prit contact avec la doctrine de Hegel, l'impression qu'il en reçut fut profonde. La *Phénoménologie* lui semble « un livre étonnant qu'il faut ne lire jamais ou relire toute sa vie, histoire idéale de la conscience humaine, qui, poussée par l'aiguillon fatal d'une irrésistible logique, passe par tous les états possibles et de métamorphose en métamorphose refait en elle-même, sans s'en douter, toute l'histoire réelle du genre humain². »

Métaphysicien convaincu, Cherbuliez croit que « la philosophie est appelée à tout expliquer ; car toute philosophie repose sur un principe... supérieur, dont tout le reste découle³ ». Ce système rêvé, notre Genevois le découvre dans la philosophie hégélienne. « La grande découverte métaphysique par laquelle Hegel a renouvelé la face des sciences philosophiques consiste à avoir reconnu que les *catégories* ou les notions primitives, qui sont la substance des choses et de l'esprit humain, et que les Aristote et les Kant énuméraient sans les classer, ou distribuaient en groupes artificiels, au lieu d'être des entités irréductibles, dérivent toutes les unes des autres, et constituent un système étroitement lié dont la dialectique est l'âme et le principe⁴. »

1. Prosper Randoce, p. 175.

2. Le Docteur David Strauss. *Études de littérature et d'art*, Hachette, 1873, p. 433.

3. *Philosophie du Beau. Études sur le système d'esthétique de M. Th. Vischer*, Revue germanique, septembre 1859, p. 507.

4. *Ibid.*, p. 513.

Cette philosophie, dans laquelle la raison arrive à se penser elle-même, enthousiasme Cherbuliez. « De l'idée de l'être, la plus indéterminée et la plus vide de toutes les idées, la méthode dialectique vous fait parvenir, par une suite de termes intermédiaires qui ne sont que les métamorphoses successives du premier, jusqu'à la notion de la *personnalité*, notion supérieure où l'être est conçu comme se possédant par la pensée¹. » Il s'émerveille d'atteindre Dieu, par la voie du raisonnement. « En d'autres termes, saisissez et définissez Dieu comme l'être, et une série de définitions plus riches et plus complètes, émanant de la première par une nécessité logique, vous amènera à le concevoir comme la *personnalité absolue*. Cette découverte, l'une des plus grandes qui aient jamais honoré le génie philosophique, est analogue à celle que fera le grand chimiste de l'avenir, qui, inventant de nouveaux moyens d'analyse d'une puissance à nous inconnue, démontrera que les prétendus corps simples se résolvent les uns dans les autres, et établira ainsi l'unité de la matière². »

La pensée de Cherbuliez a été marquée à jamais par l'intellectualisme hégélien. Cependant, ce sont surtout ses aspirations romanesques qui se donneront cours sur les ailes de l'hégélianisme. Son tempérament équilibré, non moins que la forte culture classique qu'il avait subie, développeront en lui un être de raison qui ne trouvera sa pleine expression que dans la philosophie de Descartes, digérée ou plutôt reflétée par les écrivains du xvii^e siècle. Il estime, avec l'auteur du *Traité des passions*, que l'idéal humain suprême c'est le triomphe de la raison sur le sentiment. Nos passions ne dépendent pas de nous, mais nous sommes maîtres de nos actions que dirigent notre volonté et notre pensée, et si nous ne pouvons étouffer nos passions, nous sommes libres de ne pas leur soumettre nos actions. Notre consentement nous appartient. A force de volonté et d'industrie, l'âme peut faire sentir son empire au cœur et les passions supérieures remplaceront les passions condam-

1. *Ibid.*

2. *Ibid.*

nables. En Cherbuliez, les sentiments, en s'épurant, se retireront dans l'imagination, où ils se traduiront par le besoin de romanesque.

Il n'est pas étonnant qu'ayant reçu l'empreinte de la discipline classique, l'essayiste fit, du système hégélien, un usage clairvoyant. Il fut séduit par l'absolu de la raison et par la synthèse des contradictoires, clefs de cette doctrine; de même que pour un Amiel, la fameuse triade — thèse, antithèse, synthèse — devint pour Cherbuliez une loi de la pensée. Mais ce dernier, quelque enivré qu'il fût de dialectique, n'abandonna jamais la terre ferme de la réalité, à l'encontre du pauvre professeur de philosophie, dont la pensée se noya dans l'abstraction.

Hegel préside aussi à la création romanesque de Cherbuliez, presque tous ses jeunes premiers et quelques-unes de ses héroïnes, étant construits selon le principe de contradiction. Il considérerait que là réside le secret de toute perfection. Ses héros contiennent des éléments contradictoires qu'ils arrivent à dominer. Pour notre romancier, l'homme complet est un « sage » doublé d'un « fou ». « M. Maubourg est donc un homme parfait, demandera une héroïne de Cherbuliez, puisque dans l'occasion ce sage est capable d'être fou¹? » Ailleurs, les personnages réalisent une contradiction les uns vis-à-vis des autres, comme c'est le cas de Richardet en face de Bolski². L'accord de ces deux principes contraires engendre l'harmonie, donc le bonheur. Ainsi en est-il du sage Gilbert auprès de l'impétueux Stéphane³, de l'équilibrée Isabelle, auprès du volage Max de Lestang⁴, de l'ardente Meg Rovel auprès du désabusé Raymond Ferray. Cette situation se renouvelle dans presque chaque roman. Mais Descartes ne sera pas oublié non plus, puisque le sage rappelle sans cesse au fou les lois de la raison.

Deux essais de Cherbuliez, *Le Prince Vitale* et *Le Grand Œuvre*, prouvent la synthèse des contradictoires, en histoire. L'auteur montre comment la Renaissance accorde

1. *Le Fiancé de M^{lle} Saint-Maur*, p. 195.

2. *L'Aventure de Ladislas Bolski*.

3. *Le Comte Kostia*.

4. *Le Roman d'une Honnête Femme*.

la civilisation antique avec le spiritualisme chrétien moyenâgeux. « Après avoir rétabli l'harmonie dans la vie humaine, la Renaissance la rétablit aussi dans l'histoire de l'humanité. Elle a réconcilié les sens avec l'esprit, la matière avec les splendeurs angéliques — elle entreprend de réconcilier le paganisme avec le Christ¹. » Le « platonisme chrétien » des Ficin et des Pic, réalise « l'épanouissement complet de l'idée catholique, qui a pris toute sa croissance² ». Dans *Le Grand Œuvre*, notre écrivain proclame, après Hegel, le principe de contradiction comme une condition de l'évolution; chaque pas en avant suppose une contradiction résolue. Le progrès considéré en sa totalité, est absolument rationnel. « Plus on étudiera l'histoire, plus on se convaincra que la raison y règne aussi souverainement que dans la nature³. » Dans le monde moral, pas plus que dans le monde physique, rien ne se perd : « L'idée est indéfectible comme la matière⁴. » Même le moyen âge, ce « grand rémora » de la philosophie, est nécessaire à l'éternel devenir : « ... dépouillez la société des sentiments et des idées qu'elle en a hérités, vous la mutilerez cruellement⁵ ».

Chaque phase historique engendre son contraire : « ... Il se trouve que, pour confondre nos idées et comme pour démontrer ce grand mystère de contradiction qui est le fond des choses, des temps d'oppression inventèrent la liberté, des temps voués à l'ouvrage batailleur mirent en honneur les humbles travaux de la paix, des temps de superstition proclamèrent la souveraineté de l'idée, des temps grossiers raffinérent tous les sentiments⁶. » L'avenir de la société moderne dépend de la manière dont elle saura résoudre et harmoniser les principes contradictoires. Il s'agit de se montrer fidèle au génie de la Révolution, « laquelle a juré d'accorder la discipline qui fait les États avec les franchises de l'homme moderne, et de ne

1. *Le Prince Vitale*, pp. 261-262.

2. *Ibid.*, p. 248.

3. *Le Grand Œuvre*, p. 218.

4. *Ibid.*

5. *Ibid.*, p. 219.

6. *Ibid.*, p. 232.

sacrifier l'une à l'autre ni la liberté et la démocratie, ni la société et l'individu¹ ».

L'optimisme « béat² » de Leibniz, Cherbuliez le corrige par l'interprétation de Lessing, « ce grand raisonneur³ ». Le Dieu du critique allemand lui plaît infiniment, puisque c'est « un Dieu d'action », « un Dieu d'avenir ». Il sait que si tout change incessamment, tout s'améliore en changeant. « La perfection infinie des choses n'en est que le perfectionnement indéfini, la règle divine de l'univers est le progrès. Voilà le grand mot que Lessing a prononcé le premier et auquel son nom demeure attaché⁴. »

Parallèlement à ses goûts métaphysiques, Cherbuliez fut toujours attiré vers la science. Ses livres témoignent de connaissances précises en botanique, physique, biologie. Néanmoins, si le positivisme post-hégélien n'est pas étranger à ses préoccupations, Cherbuliez y apporte chaque fois une arrière-pensée métaphysique. Ainsi, telle discussion de son dernier livre n'acquiert son sens entier qu'éclairée par la conviction d'une essence unique des choses; l'univers physique et moral subissant les mêmes lois, la psychologie devient un prolongement de la botanique et de la biologie. On pourra augurer de la régénération de M^{lle} Vanesse, en la comparant soit à la holoturie, soit au surmulot, soit au poirier. Voici par quels arguments le Dr Oserel essayera de dissuader M^{me} Sauvigny de s'intéresser à Jacqueline Vanesse : « Tout à l'heure M^{lle} Vanesse était pour vous une pauvre créature mutilée par la vie, qu'il s'agissait de régénérer; à présent ce n'est plus qu'une jeune sauvagesse, que vous civiliserez en la greffant. Eh bien! madame, je vous suis sur ce terrain, et de nouveau la biologie démontrera l'extravagance de votre projet. Mon Dieu! oui, la greffe fait des miracles, puisqu'on a réussi à faire vivre et prospérer des queues de rat sous la peau d'un surmulot, et nous autres chirurgiens, nous obtenons d'assez beaux résultats par la

1. *Ibid.*, p. 235.

2. Expression de Schopenhauer.

3. Lettre à Charles Ritter, 22 février 1868. *Ch. Ritter, ses amis et ses maîtres*.

4. *Un Allemand d'aujourd'hui. Études de littérature et d'art*, p. 144.

greffe épidermique et la rhinoplastie. Mais tout biologiste sérieux vous dira que la greffe ne réussit qu'entre les variétés d'un même genre... Or, M^{me} Sauvigny et M^{le} Vanesse ne représentent pas deux variétés d'une seule espèce, ni même deux espèces d'un seul genre, elles diffèrent entre elles autant qu'une légumineuse peut différer d'une rosacée¹... »



Du moment que chaque parcelle de l'univers, chaque recoin de notre conscience, renferme la divinité, cette divinité qui est la perfection même, de quelque côté qu'on dirige sa pensée, c'est toujours Dieu qu'on rencontre. En sa période genevoise, encore tout imprégnée d'idéalisme allemand, Cherbuliez ne peut faire mieux que d'englober l'esthétique dans la métaphysique. Le problème du beau se rattache aux problèmes primordiaux de la connaissance. On ne peut résoudre celui-ci sans toucher aux termes de Dieu, âme, univers. Mais notre Genevois se montre un disciple clairvoyant de Platon et de Hegel, car il classe l'esthétique parmi les sciences d'application qui confinent d'une part à la métaphysique et de l'autre à l'expérience, ou, pour mieux dire, « elle est une de ces provinces frontalières par où la métaphysique devient limitrophe des sciences d'observation² ».

Dans son étude sur l'esthétique de Vischer, Cherbuliez combat l'idéalisme platonicien des Plotin, Winkelmann, Hegel et de Vischer lui-même. Il trace déjà les lois du beau sur lesquelles il insistera par la suite. Son esthétique se fixe dès à présent : mi-idéaliste, mi-positive.

Il s'appuie, pour corriger ou compléter Hegel, sur l'esthétique de Vischer. Celui-ci a compris qu'un principe essentiel en esthétique, c'est l'individualité du beau, auquel Hegel n'avait pas donné toute sa valeur. Et notre esthéticien s'ingénie à prouver que plus les choses sont individuelles,

1. *Jacquine Vanesse*, pp. 104-105.

2. *Philosophie du Beau. Études sur le système d'esthétique de M. Th. Vischer*. Revue germanique, septembre 1859, p. 506.

plus elles sont adéquates à l'Idée et que ces deux termes ne comportent pas de contradiction. La logique de Hegel l'aidera à résoudre ces contradictoires. « ... Comme le pressentait Aristote et comme Hegel l'a démontré, le général est concret; il est l'unité vivante de toutes les puissances que les choses particulières manifestent partiellement; l'infini et le fini, le général et l'individuel, sont des termes à la fois corrélatifs et contradictoires, qui s'opposent l'un à l'autre précisément parce qu'ils sont indissolublement unis¹. »

C'est par leur intensité de vie que les individualités expriment l'Idée. La forme d'existence la plus haute c'est la personnalité : « La créature qui veut dire *Moi*, n'est pas seulement le centre vivant de toutes les modifications qu'elle reçoit du dehors, elle réussit pour ainsi dire à s'emparer de soi²... » Là est justement le rôle du beau : il nous fait découvrir des personnalités et leur prête une vie personnelle. « Le sentiment du beau est une sorte d'anthropomorphisme³. »

D'autre part, Vischer a complété les théories de Hegel en faisant une place à l'accident. « Supprimez l'accident sur le plan historique, vous enlevez le drame; sans l'accident, la nature demeure pauvre. C'est grâce à l'accident qu'il n'y a dans la nature que des originaux et point de copies⁴. » Cherbuliez estime, avec Vischer, que l'accident « résulte de la coexistence, dans le temps et dans l'espace, de toutes les espèces différentes et des différents individus qui représentent ces espèces⁵ ». Plus un être s'individualise, plus l'accident a de prise sur lui et réciproquement, plus il est semblable à l'accident, plus son individualité se complique et se nuance. Il en résulte que l'individualité étant la condition de la beauté, l'accident doit paraître dans le caractère de l'objet beau. Notre esthéticien procède à une analyse de l'accident, au point de vue esthétique, sur laquelle il reviendra dans son livre de vieillesse, *L'Art et la Nature*. Il

1. *Ibid.*, p. 520.

2. *Ibid.*

3. *Ibid.*, p. 523.

4. *Ibid.*, p. 526.

5. *Ibid.*

montre comment l'accident sert le beau, et le dessert, tour à tour.

Cherbuliez insiste sur la qualité double du beau, qui s'appuie d'un côté sur l'Idée, de l'autre sur la matière. Le beau ne naît ni des types éternels des choses, « achevés », « absolus », « lumineux¹ », résidant en Dieu, comme Platon, Plotin et Schelling le prétendent, ni uniquement des choses elles-mêmes, mais du mariage de l'abstrait avec le concret, de l'idée avec les sens. La perception du beau n'est pas un acte intellectuel, l'intelligence étant la faculté de la pensée abstraite. La conciliation de ces deux antipodes, idée abstraite et sens, se produit dans l'imagination. Le beau suppose « le rapport de deux termes intimement liés : l'idée se révèle immédiatement par la forme, la forme est le vêtement transparent de l'idée ; je perçois simultanément et par une seule intuition les deux termes du rapport et leur indissoluble unité. Or la faculté par laquelle s'opère en moi l'union de la sensation et de l'idée s'appelle l'imagination. C'est par l'imagination que je joins à l'idée l'image qui lui correspond ; ainsi c'est par l'imagination que je perçois la beauté ; je ne la pense pas, je ne la sens pas, je l'imagine, et elle est en quelque sorte une création de mon esprit s'exerçant sur certains objets² ».

Dans la suite de son étude, Cherbuliez discute la différence entre le beau naturel et le beau artistique, problème qu'il reprendra plus tard. Enfin, il rompt une lance contre l'idéalisme ; ce ne sera d'ailleurs pas la dernière fois, car il reviendra amplement sur cette idée. L'idéal est proprement un terme de morale : « Je conçois le souverain bien, écrit notre esthéticien, et je m'efforce de l'atteindre, mais plus j'en approche, plus il s'éloigne³. » Schleiermacher a tort de croire que l'œuvre d'art existe déjà tout entière avant d'être réalisée. Ce n'est qu'en l'exécutant dans le marbre ou sur la toile, que l'artiste en prend possession. Donc la perfection des choses, imaginée par les platoniciens, est une erreur.

1. *Ibid.*, mai 1860, p. 267.

2. *Ibid.*, juin 1860, p. 659.

3. *Ibid.*,

*
*
*

Cherbuliez louait Winckelman et Lessing d'avoir « rajeuni l'antique par la façon neuve dont ils en ont parlé ; ils ont rendu l'archéologie accessible aux gens du monde en traitant des questions les plus sévères avec charme, avec chaleur et dans une langue courante ; ils ont frayé la voie à la philosophie de l'art en posant des problèmes dont ils ne pouvaient donner qu'une solution incomplète ¹ ».

Ces lignes sont écrites en 1868, mais nous ne serions pas étonnés d'apprendre qu'en composant *Un Cheval de Phidias*, l'auteur s'était proposé de suivre l'exemple des deux écrivains, en mettant l'archéologie à la portée des mondains. La critique relevait ces fiançailles inaccoutumées entre la science et le monde.

« Que de choses profondes dites avec grâce et avec charme ! Quelle aimable variété habilement jetée à travers un sujet qui semblait puéril ou aride ² ! » exclamait George Sand, tandis que dans la *Revue*, Émile Montégut louait l'art de Cherbuliez, qui avait su masquer son érudition sous une forme aimable.

A un point de vue différent, dans cet essai l'écrivain se montre digne de remplacer le jeune Phèdre auprès de Socrate, sur les bords de l'Ilissus, tant il sait bien mettre à profit les leçons du platonisme, depuis la mise en scène et la dialectique, jusqu'au système philosophique, fidèle écho du *Banquet*. Parti d'un objet sensible, un simple cheval de pierre, l'esthéticien s'élève, en embrassant des sphères toujours plus larges, pour atteindre finalement l'idée de Dieu.

En étudiant un des chevaux que Phidias a sculptés sur la frise du Parthénon, Cherbuliez constate que la beauté de ce cheval lui vient de sa puissante individualité. C'est le cheval barbe, perfectionné par l'art savant du dressage, que les Grecs possédaient. L'élevage des chevaux, ainsi que toute la civilisation grecque, se plaçait sous le signe de l'amour, qui anime ici, cheval, cavalier et la frise entière, d'une même

1. *Un Allemand d'autrefois. Études de Littérature et d'Art*, Hachette, 1873, p. 70.

2. Lettre à V. Cherbuliez.

âme ardente, forte et sage. Cette âme d'amour que le sculpteur a rendue sensible, c'est le souffle de Dieu. La divinité veut que l'homme aime l'œuvre où elle se reflète et qu'elle a créée avec amour. Pour chanter la beauté des choses, le poète doit les aimer. Mais il ne les aime pas sans pénétrer le mystère sacré enfoui en leur sein. En admirant la beauté des êtres vivants, l'artiste glorifie l'œuvre de Dieu. Une œuvre d'art est donc une manière d'hymne religieux. La dialectique platonicienne nous a conduits au faite du raisonnement, l'idée de Dieu.

Cet essai repose sur l'idée que dans l'ordre de la beauté, il n'y a pas de sujets nobles et de sujets bas. Un cheval sculpté peut nous inspirer une sensation d'art tout aussi bien que la statue d'un Dieu, s'il remplit les lois du beau : mesure, unité, harmonie. En second lieu, ce cheval de pierre est tout passion, condition essentielle de la création artistique.

Cherbuliez trouve une manière originale et poétique d'expliquer le beau en donnant aux théories platoniciennes sur l'amour, une application esthétique. Le dieu Amour, principe de vie, a répandu ses effluves d'harmonie dans l'univers. Si le désordre paraît y régner, c'est que l'harmonie nous est cachée par la matière chaotique. L'artiste seul, substance plus sensible, lyre d'or sortie des mains mêmes de Dieu, vibre au concert des choses. Nous, qui sommes le commun des mortels, lyres d'argent fabriquées par les démons, ne frémissons qu'à des notes disparates. C'est à l'artiste de nous faire comprendre l'harmonie universelle. « Mais nous autres, petites âmes vulgaires, ... nous n'entendons et ne répétons qu'une pauvre phrase écourtée, quelques notes sans liaison dont nous recherchons vainement le sens, et nous avons grand besoin qu'une belle lyre d'or, c'est-à-dire une grande âme d'artiste, façonnée par l'Amour et capable de comprendre l'ensemble des choses, daigne s'approcher de nous et berce nos oreilles et notre cœur par ses délicieuses mélodies¹. »

L'âme des choses, émanant de l'amour, signifie passion.

1. *Un Cheval de Phidias*, p. 233.

Comme l'art traduit l'âme des choses, qui dit art, dit passion. En tout artiste chante une autre passion, qui est « une des voix dont se compose le chœur des Idées, conduit et présidé par l'Amour¹ ». D'où l'individualité différente de chaque artiste.

L'art a le même but que la philosophie qui est de déchiffrer le monde, mais tandis que la philosophie se sert de l'intelligence, l'art emploie l'imagination. La philosophie est chargée de nous faire comprendre et l'art doit nous faire sentir. « Voulez-vous savoir en quoi consiste la supériorité de l'artiste et du penseur? Le vulgaire ne comprend des choses que ce qui s'en voit; eux, au contraire, dans ce qui apparaît, reconnaissent le signe mystérieux de ce qui ne se voit pas. Seulement, le philosophe raisonne et l'artiste contemple². »

L'art, puisqu'il traduit l'âme des choses, signifie symbole; l'œuvre d'art, c'est l'univers « en raccourci³ ». Celle-ci explique la nature, en l'imitant: c'est pourquoi elle fait ressortir le caractère de son modèle. «... L'artiste a grand soin que tous ces signes, empruntés à la nature, par lesquels il se révèle aux petits et aux ignorants, deviennent facilement intelligibles à tous les esprits, et, à cet effet, il en accuse fortement les traits, il les expose en pleine lumière, il les dégage de tout ce qui pourrait les offusquer ou les obscurcir⁴. » C'est ainsi qu'il faut interpréter l'idéalisme en art: « Qu'on appelle cela *idéaliser la nature*, j'y consens, bien que le mot ne me plaise pas; mais il n'en est pas moins certain que la poésie, la sculpture et la peinture se proposent non d'embellir ce qui est, mais de le résumer⁵. »

L'artiste doit accorder l'aspect au caractère de son sujet. Phidias n'eût point donné au Christ les traits d'un rustre, « étant aussi contraire à la nature de faire de Diane une maritorne que si un peintre de genre, hollandais ou flamand, représentant une servante d'auberge, comme on en voit tant dans leurs tableaux, debout sur le pas de sa porte, s'avi-

1. *Ibid.*, p. 243.

2. *Ibid.*, pp. 190-191.

3. *Ibid.*, p. 239.

4. *Ibid.*, pp. 238-239.

5. *Ibid.*.

sait de lui donner le port et l'expression de Diane chasse-resse; car tout est dans la nature, mais tout y est à sa place¹... ». On reconnaît dans toute cette partie le disciple de Boileau.

« L'imitation de la nature est non le but de l'art, mais son moyen². » Et notre esthéticien de condamner l'école réaliste... « Le peintre réaliste et Poussin sont aussi exacts l'un que l'autre dans leur imitation de la nature; mais le premier peint des arbres qui ne sont que des arbres, et Poussin des arbres passionnés, et comme remplis du sentiment qui de l'âme des choses a passé dans l'âme de Poussin³... » Ceux qui entendent par réalisme vulgarité, sont des aveugles qui ne savent pas pénétrer le sens caché de l'univers. L'objet le plus humble, comme un vase de terre, raconte l'âme des choses.

L'art ne peut être éclectique... « Tout se tient dans l'art comme dans la vie, et... tout ce qui vit... se compose non de pièces rapportées mais de parties intimement liées qui se supposent les unes les autres, et toutes se rapportant à une même fin⁴. » Cherbuliez oubliait cependant, que l'éclectisme, condamnable lorsqu'il est prémédité, devient une condition fondamentale de la création artistique, s'il demeure subconscient : notre romancier lui-même devait le pratiquer plus tard.

L'artiste évitera « la manière » — écueil des idéalistes — en se renouvelant par le contact constant avec la nature. Il bénéficiera ainsi de la variété de cette dernière. « Et voilà ce que ne font pas les artistes, soit sculpteurs, soit peintres ou poètes, qui, sous prétexte de s'élever à l'idéal, ne réussissent à enfanter que trois ou quatre lieux communs prétentieux qui reparaissent à chaque pas dans leurs ouvrages. C'est ce qu'on appelle les maniéristes, engeance commune aux temps de décadence et dont le malheur est de ne pas avoir su s'approprier les procédés de la nature, laquelle n'a point de manière⁵. »

1. *Ibid.*, p. 214.

2. *Ibid.*, p. 218.

3. *Ibid.*, pp. 239-240.

4. *Ibid.*, p. 100.

5. *Ibid.*, p. 201.

En 1892, dans *L'Art et la Nature*, Cherbuliez revient sur des idées qu'il avait déjà traitées ou seulement effleurées dans ses deux études de jeunesse. Ses conceptions sont restées les mêmes, seulement l'éclairage change. En effet, il croit toujours à une essence des choses, mais il insiste surtout sur le côté psychologique et technique du procès esthétique. Depuis ses premiers essais, le siècle avait marché. Après 1850, les théories scientifiques et positives avaient raison de la métaphysique. En Allemagne, les disciples d'Herbart jetaient un tolle formidable aux lourdes cohortes hégéliennes, tandis que le positivisme et l'évolutionnisme gagnaient du terrain. En France, Victor Cousin et ses satellites cédaient la place à Sainte-Beuve et à Taine. La méthode psychologique de l'un, la méthode scientifique de l'autre, ouvraient à l'esthétique de larges horizons. Cependant, notre essayiste ne devient pas positiviste en vieillissant ; mais il sépare la science du beau de la métaphysique, ce qui est toujours un pas de gagné sur cette dernière.

Dans *L'Art et la Nature*, Cherbuliez reprend le vieux débat du beau de nature et du beau d'art, légué par les néo-platoniciens aux idéalistes allemands, à travers le moyen âge et la Renaissance, débat qui le préoccupe dès son étude sur Vischer.

Art, dit-il, signifie apparence, expression, imitation de la nature. Il souligne ainsi le caractère formel et désintéressé de l'art, en le séparant de la science. La science démontre, l'art montre. Dans *Un Cheval de Phidias*, Cherbuliez faisait la même différence entre l'art et la philosophie.

L'œuvre d'art, poursuit Cherbuliez, est une image. Elle doit exprimer la vérité, ou du moins un certain genre de vérité. Ainsi, l'art prélude à la connaissance intellectuelle. L'image traduit le caractère de l'objet et celui de l'artiste : de là le symbole — Cherbuliez dit le signe. Il se souvient ici, peut-être, de la formule d'un art symbolique exposée par Toepffer dans ses *Réflexions et menus propos d'un peintre genevois*. Sous l'influence de Taine, apparemment l'idée hégélienne devient chez l'auteur des *Causeries*, le caractère de l'objet. Mais il souligne à nouveau, le côté sensoriel de l'art : « Grand ennemi des abstractions, l'art ne s'intéresse

qu'aux idées qui ont une forme, une couleur, des apparences sensibles¹... ».

L'artiste exprime ce qu'il y a de « constant² » en l'objet imité, de « permanent dans ses variations » et par cet acte il révèle le caractère de son modèle en même temps que le sien propre. Les idées de 1885-1890 sont venues renforcer les tendances qui se manifestaient dès *Un Cheval de Phidias*, la personnalité de l'artiste jouant un grand rôle pour Zola et l'école naturaliste. En continuant de déterminer l'art, Cherbuliez en écarte les préoccupations hédonistiques, idéalistes ou morales. La définition de l'art-imitation le satisfait pleinement, car, allègue-t-il, elle embrasse tous les arts.

Déjà dans un article sur Lessing, en 1868, il louait l'écrivain allemand d'avoir établi les règles particulières de chaque art. Il adopte, non pas la vieille classification des arts, dont Lessing est le patriarche, en arts de l'espace et arts du temps, mais il les divise en arts symboliques et arts d'imitation. D'un côté, il range l'architecture, la poésie et la musique, où l'imitation se résout en simple analogie ; de l'autre, la peinture et la sculpture, qui reproduisent les objets naturels. La musique nous évoque les bruits de la nature, les cris, les soupirs de l'homme ; l'architecture nous rappelle la forêt, le ciel, la montagne ; la poésie rythme nos joies et nos souffrances. Pourtant, même dans les arts d'imitation, il entre beaucoup de convention. La peinture ne reproduit pas la profondeur des choses et la sculpture ne rend pas leur couleur. Les sauvages ne comprennent rien à un tableau et jamais un chien n'a reconnu le portrait de son maître. C'est qu'il faut toute une éducation pour goûter une œuvre d'art.

L'art nous offre donc des jouissances esthétiques. Mais le modèle de celui-ci étant la nature, cette dernière ne pourrait-elle nous en procurer aussi ? Hegel n'a pas bien posé la question, prétend Cherbuliez : l'art n'est pas supérieur à la nature et ne soutiendrait pas la comparaison avec celle-ci. Pourtant, l'essayiste n'admet le beau de nature qu'à travers

1. *L'Art et la Nature*, Hachette, 1892, p. 38.

2. *Ibid.*, p. 34.

l'art. Quand il admire un paysage, l'homme fait œuvre d'art, en transformant la beauté de nature en beauté d'art. Certes, la nature est infiniment plus riche et plus variée que l'art. C'est pourquoi l'artiste ne tentera pas une imitation servile de la nature qui serait non seulement oiseuse, mais impossible. Car, à quoi bon exécuter un objet qui existe déjà dans la nature, mille fois plus beau ? Les moyens de l'artiste semblent ridiculement pauvres devant la profusion de sa somptueuse rivale. Au fait des expériences physiques ou physiologiques, qui se poursuivaient dans la deuxième moitié du *xix^e* siècle, notre auteur cite les exemples d'Helmholz, pour illustrer l'exiguité des ressources artistiques. Afin de mettre en évidence *le caractère*, visible à lui seul, l'artiste dispose de la simplification, l'opposition et le grossissement. Cherbuliez avait déjà exprimé cette idée dans *Un Cheval de Phidias*. Elle constitue un thème fondamental de *L'Art et la Nature*.

Les jouissances que nous procure la nature sont fragiles, précaires, incomplètes. Elles n'ont pas la plénitude, la constance de l'œuvre d'art. La mort et l'accident guettent les beautés naturelles. Ou bien, la nature est si touffue, qu'elle exige un effort, parfois au-dessus de nos forces, pour être comprise. D'autre part, dans la nature, ayant affaire à des êtres réels, nos sentiments devant eux ne sont pas toujours désintéressés, donc ils sont étrangers au plaisir esthétique.

L'art évite tous les inconvénients de la nature. Dans les salles de spectacle et les musées, il nous crée une atmosphère propice à l'admiration et au recueillement. Il échappe à l'inconstance de son modèle, en éternisant des moments de beauté. En art, nous ne sommes pas déçus dans nos espoirs. Un conflit, un caractère qui avaient beaucoup promis, réalisent leurs promesses. Pour l'artiste, l'accident devient un allié qui relève tous les aspects d'un caractère, ou ranime une action qui se mourait. Dans ce domaine de la fiction, nous n'éprouvons aucune difficulté à nous oublier, en ouvrant notre âme à l'admiration. Comme Vigny, Cherbuliez sent l'impassibilité de la nature, mais il n'en souffre pas à l'exemple du poète. Il se console en pensant que les beautés de cette dernière ne sont pas à notre usage, mais à l'usage

des dieux. Il se dit encore que l'homme prend sa revanche en créant l'art, dont il est le centre et le Dieu. Par l'art, il dompte sa puissante rivale. L'auteur de *L'Art et la Nature* se rencontre avec Amiel pour montrer comment chaque art a l'homme pour fin et pour but suprême. L'architecture règle et ordonne l'univers avant de le mettre à notre portée, la sculpture glorifie les formes humaines, la peinture nous guide à travers le fouillis de la nature ; la musique « donne une voix à nos passions » et la poésie rythme notre langage, auquel elle rend sa valeur primitive d'image.

Dans la deuxième moitié du xix^e siècle, comme quelques élèves d'Herbart s'étaient dirigés vers la physique et la physiologie, les derniers idéalistes s'étaient tournés vers la psychologie. La même orientation psychologique avait été donnée en France à l'esthétique, par Sully-Prudhomme. Poussé par les tendances de son propre esprit, autant que par le courant d'idées contemporain, Cherbuliez ne pouvait manquer d'étayer ses considérations esthétiques sur des bases psychologiques. Il examine la faculté esthétique, l'imagination, à qui il accorde une place intermédiaire entre les sens et la raison. L'activité de l'imagination, notre esthéticien l'appelle, « réduire les objets sensibles à leur forme pure¹ » et « donner une forme sensible aux idées abstraites² ». Il ne distingue pas, à l'exemple de Hegel, l'imagination, de la fantaisie, faculté créatrice. Selon Cherbuliez, l'imagination travaille tantôt sur l'ordre de nos sentiments et de nos pensées, tantôt pour son propre plaisir. En ce cas, son activité est un jeu et elle reçoit le nom d'imagination libre ou esthétique. Cette imagination, à la portée de la plupart d'entre nous, et qui nous aide à jouir du beau, est la même que celle de l'artiste. Chacun est artiste à sa façon, en admirant le beau dans la nature, ou en laissant vagabonder son imagination. Notre travail est analogue à celui de l'artiste. Cherbuliez se rend compte qu'entre l'activité artistique de l'homme moyen et celle du créateur, n'existent que des différences de quantité et non pas de nature.

1. *L'Art et la Nature*, p. 77.

2. *Ibid.*

Ayant établi, en disciple de Schiller et de Spencer, que l'activité de l'imagination libre ou esthétique est un jeu, l'essayiste découvre trois sortes de jeux ou trois variétés d'imagination : esthétique, sympathique ou affective et rêveuse. A la première, il rattache le beau, le gracieux, le sublime, l'informe, le difforme. A l'imagination sympathique, il rattache le tragique et le comique.

Élève classicisant grandi dans les préceptes de Boileau, Cherbuliez affirme que n'est pas beau nécessairement tout ce qui est esthétique. Toepffer avait observé qu'un arbre qui, en nature, n'a rien d'attrayant peut devenir beau sous le pinceau d'un peintre. A l'exemple de son professeur, notre esthéticien trouve que « les objets les plus communs et toutes les vulgarités de la vie¹ » peuvent devenir des merveilles reproduits par un Teniers, ou un Van Steen. Car, « en matière d'art les intentions ne sont rien, l'exécution est tout² ». C'est l'idée de Kant, selon qui le beau, en art, n'est pas une « chose belle », mais une « belle représentation d'une chose ».

En passant à l'examen du beau, Cherbuliez le détermine comme « un caractère harmonieux, un tout qui semble jouer avec ses parties, un ensemble qui joue avec ses détails³ ». Les attributs de la beauté sont le caractère et l'harmonie. Le caractère est déterminé par la prédominance d'une qualité sur les autres. « Un caractère harmonieux, si déterminé qu'il soit, n'éveille en nous aucune idée négative. Il s'offre à notre esprit comme un tout, auquel on ne peut rien ajouter parce que rien ne lui manque. Il est complet⁴. » Pour délinier l'harmonie, notre écrivain emprunte la formule par laquelle Schelling exprime le sublime : « l'infini dans le fini⁵ ».

Son analyse du beau rattache Cherbuliez aux conceptions intellectualistes de Baumgarten et de l'école Wolfienne, en passant par Kant. Nous disons qu'une femme est belle

1. *Ibid.*, p. 5.

2. *Ibid.*

3. *Ibid.*, p. 117.

4. *Ibid.*, p. 121.

5. *Ibid.*, p. 122.

si son « image est conforme à l'idée que je me suis faite de la beauté d'une femme¹ ». Cette idée n'a rien de dogmatique. Notre auteur proclame la relativité du beau. Il a constaté que des milliers de femmes peuvent lui sembler conformes à l'idée qu'il porte en lui, de la beauté d'une femme et il conclut « qu'il faut des milliers de femmes... pour exprimer une idée, que les espèces se réalisent dans l'inépuisable diversité des individus, et que pour me sembler beau, un individu doit joindre à son caractère générique quelque chose de tout particulier qui ne soit qu'à lui² ».

Nous admirons les individus types de l'espèce. L'esthète et le naturaliste se confondent. « Qu'il s'agisse d'un lion, d'un taureau, d'un cheval, d'un chant qui nous plaît, d'une voix qui nous touche, tout objet que nous qualifions de beau aussi longtemps qu'il nous tient sous le charme, nous apparaît comme l'expression unique, adéquate, achevée d'une espèce³. » Cherbuliez insiste sur cette idée : « Nous avons un penchant naturel à discerner les caractères et les rapports, et comme il y a dans chaque tribu, dans chaque famille, des individus privilégiés, en qui ces rapports et ces caractères se manifestent avec plus d'évidence, et qui semblent s'égaliser en quelque sorte à l'idée même de leur espèce, nous les admirons comme une aristocratie de la création et nous les appelons beaux⁴. » C'était une idée chère à notre esthéticien depuis sa jeunesse, car en 1859 il l'approuvait chez Kant : « Rien de plus juste que les considérations par lesquelles Kant établit que dans tout objet beau nous percevons confusément une certaine convenance finale sans y discerner aucune fin déterminée⁵. »

Voici ce qu'on doit entendre par la grâce : « Nous avons donné le nom de grâce au plaisir que nous cause tout mouvement si aisé, si libre de toute contrainte, de tout effort et

1. *Ibid.*, p. 119.

2. *Ibid.*, p. 120.

3. *Ibid.*

4. *Ibid.*, p. 125.

5. *Philosophie du Beau. Études sur le système d'esthétique de M. Th. Vischer*, Revue germanique, septembre 1859, p. 528.

de tout soin qu'il ressemble à un jeu, et la grâce est un succédané de la beauté dont nous faisons tant de cas qu'il nous arrive souvent de le lui préférer¹. » On a beau dire, l'essence du bien et du beau est fort différente; c'est la grâce qui les réconcilie et les unit. Certaines âmes qui « font le bien aussi naturellement que le soleil luit..., nous les appelons belles; cela signifie que leur vertu, qui est un jeu, a la grâce d'un sourire² ». Cherbuliez donne, de la grâce et de la beauté, une définition dont les termes se balancent. « Un caractère qui est une harmonie, voilà la beauté, une harmonie qui est un caractère, voilà la grâce³. »

Les ennemis du beau et de la grâce sont l'informe, « qui manque de caractère » et le difforme, « qui manque d'harmonie⁴ ». L'informe qui a de la grandeur est quelque chose d'indéterminé auquel sa grandeur même donne du caractère. Il nous déprime d'abord, par sa grandeur, et puis nous exalte, car nous comprenons que « notre raison nous avait fourni depuis longtemps la notion de l'infini et que notre moi lui-même est un infini en puissance⁵ ». Ici se place le sublime, que Cherbuliez détermine comme « le grand dans le simple⁶ ». Le difforme, c'est le monstrueux, le laid : les exemplaires que la nature a ratés. Le laid lui-même, quand il est parfait, obéit aux lois de l'harmonie; mais, tandis que dans le beau, l'accessoire est subordonné à l'essentiel, dans le difforme, « un accessoire devient l'essentiel⁷ ».

L'imagination sympathique ou affective, qui « s'intéresse moins à l'être qu'au devenir⁸ », nous offre le tragique et le comique. On reconnaît, dans toute cette partie, l'élève d'Aristote. Le sentiment tragique est produit par « l'effrayante

1. *L'Art et la Nature*, p. 130.

2. *Ibid.*, p. 133.

3. *Ibid.*

4. *Ibid.*

5. *Ibid.*, p. 134.

6. *Ibid.*, p. 136.

7. *Ibid.*, p. 139.

8. *Ibid.*, p. 142.

disproportion entre les causes et les résultats et, partant, entre les délits et les peines¹ ». Le personnage tragique, « le héros, est une volonté qui se connaît et que brise une destinée qu'elle n'a pas su voir ; le personnage comique est inconscient : c'est une insignifiance qui s'ignore, une misère qui se rengorge, un néant qui fait la roue² ».

Après Kant, Schopenhauer et d'autres, notre auteur explique le rire par un contraste, avant le fameux livre de Bergson. « Ce spasme, ce mouvement convulsif, cette contraction saccadée du diaphragme et des muscles faciaux que nous appelons le rire, est causé par la surprise que nous ressentons en découvrant soudain un contraste frappant, une disparate, une contradiction sensible entre une apparence et un dedans, un résultat et une intention, un effet et une cause³. »

Quant à l'imagination rêveuse « qui nous pousse à jouer avec le monde⁴ », elle nous offre le songe et l'extase.

En passant à l'examen des doctrines et des écoles, Cherbuliez indique les deux tendances en lutte dans l'histoire de l'art ; le réalisme et l'idéalisme. Il se rencontre avec Baudelaire pour soutenir que tout art est une « protestation » contre la nature qu'il imite ; mais selon les cas et les tempéraments, on imite ou on proteste davantage⁵. Dans le premier cas, l'œuvre sera réaliste, dans l'autre, idéaliste. L'essayiste prend une attitude conciliante entre les deux camps qui divisaient l'Allemagne philosophique en réalistes et idéalistes. Le réaliste, dira-t-il, choisit l'objet « qui semble le plus rapproché de la nature⁶ » et traite son sujet par « la méthode naturelle⁷ ». Un portrait de Holbein, une vache de Potter, une fable de La Fontaine constituent des exemples de réalisme. Tandis que le réaliste multiplie les détails, l'idéaliste simplifie. L'un use de l'analyse, l'autre

1. *Ibid.* p. 153.

2. *Ibid.*, pp. 153-154.

3. *Ibid.*, p. 154.

4. *Ibid.*, p. 158.

5. *Ibid.*, p. 258.

6. *Ibid.*, p. 264.

7. *Ibid.*, p. 266.

de la synthèse. Dans l'*Arcadie* du Poussin, dans la *Joconde*, dans un chant de Lucrèce, de Virgile ou de la *Divine Comédie*, dans *Le Cid* ou *Hermann et Dorothee*, Cherbuliez découvre des exemples d'idéalisme. En pratique, le grand artiste n'est ni purement réaliste, ni purement idéaliste, mais il allie ces deux tendances divergentes en les équilibrant harmonieusement. « Ce qui distingua les âges heureux de l'art, ce fut précisément le besoin de nous familiariser avec les grands sujets, en les abaissant jusqu'à nous sans les dégrader, et le désir de relever les petits par la façon de les traiter¹. » « *Don Quichotte* est un incomparable chef-d'œuvre de réalisme idéaliste », « par la sobriété presque austère des descriptions », « par la savante économie du détail », « par la franchise » et « l'étonnante largeur de la touche² ».

Mais, idéaliste ou réaliste, que l'artiste reste lui-même. « Chaque talent est une hérésie individuelle³. » D'autre part, « la parfaite sincérité est la vertu professionnelle de l'artiste⁴ ». En troisième lieu, l'artiste doit féconder son sentiment par l'étude, le rêve, la méditation. Enfin la grande inspiratrice demeure la nature. « Pour que son âme se porte bien, l'artiste doit entretenir un commerce intime, assidu, constant, avec la nature⁵. »

*
* *

Ses préoccupations esthétiques aussi bien que son goût pour les arts conduisirent Cherbuliez à étudier les Salons de 1872 et de 1876. Comme critique d'art, il ne change pas grand'chose à la manière de Diderot. Il examine une toile en homme de lettres, pas en homme du métier. Une peinture lui offre une source inépuisable de rêverie, plus riche que la nature, inextricable fouillis d'intentions mal définies. Homme de cabinet avant tout, le romancier ne saura jamais

1. *Ibid.*, p. 296.

2. *Ibid.*, p. 307.

3. *Ibid.*, p. 309.

4. *Ibid.*, p. 311.

5. *Ibid.*, p. 314.

trouver son inspiration directement, mais toujours à travers un génie plus puissant. Il préférerait la science des bibliothèques et des musées à celle qu'on cueille directement, à même la branche. Cette connaissance de la vie, digérée par une pensée plus forte, convenait à sa nature livresque. Il regarde sans doute, mais il ne sait voir que les choses qu'il connaît déjà par la lecture : il les reconnaît. Voilà qui explique sa prédilection pour les œuvres de premier ordre. Il fait de l'art au second degré.

Il avertit lui-même le lecteur qu'il ne saurait s'occuper de technique. « N'attendez pas... que je m'étende sur les questions de pratique, que je vous entretienne d'empâtements et de frottis ; ce ne sont point mes affaires¹. » Le métier l'intéresse moins que « l'art, le caractère, la composition, l'effet² ». Il prétend que ce n'est point pour les peintres que les peintres peignent. C'est dire qu'il demande à la peinture des impressions à peu près du même genre qu'à la littérature. Il accorde aux toiles du Corrège et de Delacroix une haute valeur, puisqu'elles remplissent les conditions de sincérité et de naïveté qui font le mérite suprême de l'œuvre d'art. Celle-ci doit révéler avant tout le sentiment de son auteur. Dans *Confiture* de Philippe Rousseau, les prunes « ont vraiment de l'âme ; c'est que le peintre en a une, qu'il a répandue sur sa toile³ ».

Le portraitiste se confond avec le romancier, lorsqu'on lui impose de « combiner dans la juste mesure le repos et l'action. Le portrait doit avoir de l'expression et n'en pas avoir trop. Il ne sera vivant, il ne sera parlant, qu'à la condition de représenter une âme en action⁴ ».

On s'aperçoit que les exigences de Cherbuliez sont surtout de nature psychologique. Il faut que le portrait de Thiers lui suggère toute la carrière du premier président de la troisième République, « l'homme et le personnage, la situation et le caractère, la malice et la dignité, la place Saint-Georges

1. *Le Salon de 1872. Études de littérature et d'art*, p. 240.

2. *Ibid.*

3. *Ibid.*, p. 251.

4. *Ibid.*, p. 244.

et Versailles¹ ». On se demande si un spectateur non averti saurait lire tout cela dans le plus beau portrait.

Une pareille prétention suppose qu'il n'y a pas de limites précises entre les arts ; elle se rattache au symbolisme : une peinture produit l'effet d'un morceau de musique ou d'une poésie. Le critique considère Carolus Duran comme « un remarquable musicien en couleurs² ». Il perçoit dans ces toiles « des accords, des modulations de couleurs³ », dont se dégage un sentiment.

Plus la matière que le peintre offre au rêve est riche, plus son œuvre a de valeur. A cela tient le charme incomparable des paysages de Corot.

Cherbuliez ne pouvait approuver ce qui lui paraissait contrarier les règles de la beauté classique. Il accusait Puvis de Chavannes de gâter un beau talent par son esprit de système. « Un homme de talent qui a un système, finit tôt ou tard par avoir plus de système que de talent. Il n'est pas besoin pour cela de s'appeler Richard Wagner⁴. » Le peintre exposait au Salon son *Espérance* et le critique n'était pas loin d'unir ses lazzis aux moqueries de ceux que cette « maigreur » mettait en gaieté.

Dans les tableaux d'histoire, ce n'est pas seulement l'archéologie, mais encore la vérité psychologique qui le passionne. Il confronte l'empereur Claude représenté par Alma Tadema, avec celui de Dion Cassius, le duc d'Enghien historique, avec celui de Jean-Paul Laurens. Partout, même dans le paysage, son intérêt s'oriente vers l'homme.

Ces idées mettent en évidence le fond classique de Cherbuliez, attiré surtout par le mystère de l'âme humaine, qu'il place au centre de la nature, comme le cœur et la conscience de l'univers.

1. *Le Salon de 1872. Études de littérature et d'art*, p. 244.

2. *Ibid.*, p. 248.

3. *Ibid.*, p. 249.

4. *Ibid.*, p. 262.

IV

LES IDÉES POLITIQUES

Les idées politiques de Cherbuliez sont intimement liées à ses sentiments francophiles. Peut-être, sans la guerre de 1870, sa vie aurait-elle été différente, se déroulant entièrement à Genève et Valbert ne serait-il pas né. Seul aurait vécu le Cherbuliez cosmopolite jonglant avec les idées ou pratiquant l'ataraxie du sage, qui considère *sub specie aeterni* les événements de ce monde. Il devient écrivain politique par amour de la France et par haine de la Prusse. Genevois mi-Allemand, mi-Français, qui embrasse tous les goûts, toutes les admirations, il sent brusquement en lui une seule voix dominer les autres : la guerre le détache définitivement de l'insolent agresseur et le rejette tout ému vers le vaincu.

Déjà dans sa première étude esthétique¹, en 1859, l'arrogance teutonique l'indignait. Il ne peut se retenir de mettre les choses au point dans le domaine littéraire et de démontrer l'ignorance et le parti-pris des critiques allemands vis-à-vis des classiques français. Il reprendra le débat dans son *Étude sur Lessing*, à la veille de la guerre. Cependant, son optimisme l'empêche de s'alarmer de ces théories tendancieuses : il croit les Allemands hypocrites, mais non pas dangereux.

Les désastres français impriment à son âme une violente secousse. C'en est fait de sa sérénité olympienne, de son déterminisme hégélien. A la sympathie et à l'admiration qu'il ressent envers la France s'ajoutent la peine et l'attendrissement devant ses malheurs : la patrie des ancêtres l'attirera

1. *L'Esthétique de Vischer*, Revue germanique et française, septembre 1859. mai, juin, septembre 1860.

d'un amour qui vaincra l'attachement pour sa patrie immédiate. Le voici, « l'acte de foi » où, la seconde fois dans sa vie — la première c'était en donnant son nom à l'humble Charlotte — son âme romanesque trouvera toute son expression : il fera l'offrande de sa personne au vaincu, en quittant Genève. Désormais, un Français nationaliste et républicain apparaît en lui, à côté du cosmopolite sceptique qui nous est connu. Ce nouveau Cherbuliez signera Valbert, peut-être justement pour souligner son changement d'attitude.

Son tempérament, son éducation, les événements genevois de sa jeunesse, l'atmosphère des milieux universitaires allemands ensuite, avaient mûri Cherbuliez pour le libéralisme modéré de Fichte et de Kant. Pour lui, comme pour Goethe, le gouvernement idéal sera celui « qui apprend aux gens à se gouverner eux-mêmes¹ ». Le seul principe inviolable en politique est la liberté : « On peut sans honte abjurer ou ajourner une utopie ; celui-là seul se déshonore qui renie la liberté après l'avoir connue². »

D'autre part, ce libéral qui est aussi un hégélien convaincu, ne déteste pas le despotisme lorsque le despote s'appelle Napoléon I^{er}. « Le despotisme a été souvent civilisateur, il a travaillé à l'éducation de plus d'un peuple, témoin l'histoire de Prusse et de France³. »

Napoléon est l'imagination la plus « puissante⁴ » conduite par la raison la plus « lumineuse⁵ » que l'histoire ait jamais enregistrées. Ses rêves revêtaient une forme précise, tandis que ceux du tsar Alexandre demeuraient dans le vague. La force prestigieuse de l'empereur, comme de tout despote, réside dans l'action qu'il exerce sur l'imagination des foules. « Un instinct secret l'avertissait que le jour où il se refuserait aux grandes aventures, il ne serait plus lui-même, qu'il avait conquis l'admiration par des coups de surprise et sub-

1. *Le Socialisme de M. de Bismarck et le nouveau Reichstag*, Revue des Deux Mondes, 1^{er} décembre 1881, p. 685.

2. *L'Espagne politique*, p. 251.

3. *Ibid.*, pp. 22-23.

4. *Napoléon et Caulaincourt*, Revue des Deux Mondes, 1^{er} mai 1896, p. 245.

5. *Ibid.*

jugué l'Europe en l'étonnant, que sa destinée était de l'étonner toujours, de l'étonner sans cesse, sans lui laisser le temps de respirer, qu'à ce prix seulement il la tenait en respect¹. » Cependant, sa réussite même fut cause de sa ruine. « ... La longue habitude du succès et les éclatantes prospérités avaient altéré son jugement². » N'importe, d'avoir été malheureuse, son histoire n'en est que plus belle³. Jugements sommaires, mais qui traduisent l'admiration sans réserves de l'épopée napoléonienne, que Cherbuliez emprunte à Hegel.

De même que l'autorité du despote est basée sur le mythe populaire, celle du tyran est faite de crainte et d'idolâtrie, le tyran étant un despote qui manque de génie. On remarque à ce propos que Cherbuliez n'oubliait pas son Montesquieu, qui donnait la crainte comme principe au despotisme.

Valbert accordera sa préférence aux gouvernements mixtes, car il retiendra les enseignements de la philosophie grecque, qui les considère comme « les mieux appropriés aux besoins permanents des sociétés, les moins exposés aux funestes aventures⁴ ». Le système anglais des deux chambres est une sauvegarde contre les dangers d'une seule assemblée qui se transforme fatalement en convention et « une convention est la plus terrible des tyrannies, l'histoire nous en offre des exemples⁵ ».

La monarchie constitutionnelle est propice aux pays libres qui unissent le respect à l'esprit de discussion. Cette forme de gouvernement est inconciliable avec le suffrage universel, qui oppose la souveraineté du peuple au monarque. Par là s'explique la durée éphémère du règne d'Amédée, en Espagne, entre 1870-1873. Le suffrage universel convient le mieux à la République.

Le passage d'une forme de gouvernement à une autre, s'effectue par des formes intermédiaires. Le règne de

1. *Napoléon et Caulaincourt*, Revue des Deux Mondes, 1^{er} mai 1896, p. 215.

2. *Ibid.*

3. *Ibid.*

4. *Sir Henry Sumner Maine et son livre sur le gouvernement populaire*, Revue des Deux Mondes, 1^{er} mai 1886, p. 203.

5. *Un nouveau bill de réforme électorale et la Chambre des lords*, Revue des Deux Mondes, 1^{er} septembre 1884, p. 207.

Napoléon I^{er} est un compromis entre la monarchie et les principes égalitaires de la Révolution. C'est « la royauté épousant en secondes noces la démocratie¹ ». La République démocratique avec un président à long terme est encore un compromis. « Les septennats sont un précieux expédient pour les monarchistes qui désespèrent de leur monarchie, une ressource et une sûreté pour les républiques qui n'ont pas encore le courage de leur nom². »

La guerre de 1870 transforme Cherbuliez en un « républicain à outrance³ ». Non pas que la République lui semble le gouvernement idéal. Il ne goûte pas la démocratie par tempérament : il est chétif, de petite santé, aimant à vivre retiré, loin des foules et de leurs rumeurs, pratiquant une politesse cérémonieuse un peu démodée. Lui, pas plus que Renan, ne comptera Caliban parmi ses amis. Il se dit que « la démocratie fait tout à la grosse ; elle n'a de goût que pour les gros ouvrages, les gros principes, les gros plaisirs et quelquefois les gros mots⁴ ».

Les velléités d'égalisation sociale déplaisent foncièrement à Cherbuliez. Il observe que la démocratie est le régime des médiocrités. « ... La démocratie sociale est d'humeur soupçonneuse, tracassière, ombrageuse ; le génie l'inquiète, la médiocrité lui paraît plus rassurante, et s'il ne tenait qu'à elle, certains œufs n'éclosaient jamais⁵. » Tout régime parlementaire souffre du même défaut : les vrais hommes d'État sont tenus à l'écart, tandis que ceux qu'on appelle au pouvoir n'unissent pas une réelle valeur au goût de gouverner⁶. Il est vrai qu'il faut nous résigner à ne pas chercher d'institutions parfaites. Les avantages du régime parlementaire sont si considérables, que les peuples qui en ont pris l'habitude ne peuvent plus s'en passer.

1. *L'Idéal romanesque en France de 1610 à 1816*, p. 265.

2. *L'Espagne politique*, p. 276.

3. Lettre à Buloz, 11 septembre 1870.

M.-L. Pailleron, *Les Écrivains du Second Empire*, p. 309.

4. *La Réception de M. Renan à l'Académie Française*, *Revue des Deux Mondes*, 5 avril 1879, p. 947.

5. *L'Allemagne de la fin de ce siècle, d'après un professeur allemand*, *Revue des Deux Mondes*, 1^{er} janvier 1899, p. 228.

6. *La politique et le politicien*, *Revue des Deux Mondes*, 1887, p. 688.

Revenue de ses illusions monarchistes ou républicaines, assagie par ses déceptions, « la grande voyageuse de l'Europe¹ », la France, ne peut faire mieux que de mener jusqu'au bout cette dernière expérience. Ceux qui nient l'œuvre de la Révolution ont tort en jugeant « d'un visage sur sa caricature, si ressemblante qu'elle soit² », et en confondant 1793 avec 1789, pense Cherbuliez, selon Hegel. Guillaume de Humboldt considère à tort la Révolution comme un accident terrible qui a détourné la nation de son développement naturel. L'histoire de France a un caractère révolutionnaire; la royauté elle-même porte ce trait distinctif, car Louis XI, Richelieu, Louis XIV ont été de véritables révolutionnaires en supprimant toutes les traditions.

Mais ceux qui voient dans la République un temple, une école d'abstinence et de sévérité puritaine, n'ont pas plus raison que leurs adversaires.

La République est « un gouvernement comme un autre³ »; il a ses qualités et ses défauts de même que l'ancien régime avait les siens et il serait facile de prouver que la société fondée par la Révolution « ne valait guère mieux que l'ancien régime et n'offre du haut en bas que chaos, barbarie, injustice⁴ ». L'âge des idéologies creuses est révolu; il faut se plier à la force implacable des contingences.

Plus qu'un autre, un gouvernement républicain a besoin d'inspirer la confiance. La jeune République française doit se sentir assez forte pour réduire l'opposition par la douceur, en accordant la liberté et la tolérance. Elle « ne sera reconnue comme l'héritière légitime du royaume de France » que « le jour où elle aura prouvé qu'elle peut donner à une nation sceptique un gouvernement libéral, progressif et tolérant⁵ ».

1. *Le Scepticisme politique*, Revue des Deux Mondes, 1^{er} septembre 1886, p. 207.

2. *La Correspondance de Hegel*, Revue des Deux Mondes, 1^{er} juillet 1887, p. 220.

3. *Le Scepticisme politique*. Revue des Deux Mondes, 1^{er} septembre 1886, p. 206.

4. *L'enseignement primaire, obligatoire et laïque*, Revue des Deux Mondes, 1^{er} avril 1882, p. 691.

5. *Le Scepticisme politique*, Revue des Deux Mondes, 1^{er} septembre 1886 p. 206.

Cherbuliez partage l'avis de l'Anglais qui, instruisant le procès de la troisième République, dresse le réquisitoire du régime parlementaire. Il y a trop de partis et pas de « majorités solides¹ » : les ministères, tout à la discrétion des députés, n'ont aucune stabilité ; le pays est trop administré et pas assez gouverné.

Si Cherbuliez n'est pas sans remarquer les insuffisances de la France contemporaine, il les met en grande partie sur le compte des gouvernements. En 1870, il blâmait l'incurie des dirigeants, qu'il faisait responsables des désastres. Il rend hommage à celui qui a consolidé la République, Thiers, en s'élevant à la hauteur de la situation par son bon sens, sa finesse, son calcul, mais il a confiance surtout dans les ressources vivaces de la nation. La France « est fermement convaincue, écrit-il, que c'est la force de son tempérament qui l'a sauvée, et, plus le cas était mortel, plus elle est fière d'en avoir réchappé et disposée à croire à son avenir² ». Dans un article antérieur, Valbert écrivait de même que la France « a prouvé plus d'une fois, depuis douze ans, qu'elle était plus sage, plus soucieuse de ses vrais intérêts, plus mûre d'esprit que beaucoup de ses gouvernants³ ».

D'ailleurs, les gouvernements sont souvent seuls coupables des vices que l'on impute aux peuples. « Rien n'est plus propre à corrompre le cœur de l'homme que les dures servitudes et les mauvaises obéissances⁴. » Cette idée, empruntée à *L'Esprit des Lois*, découle du principe que la qualité des institutions et des gouvernements a une plus grande part dans les destinées des peuples, que leurs mœurs.

Aux yeux de ce compatriote de M^{me} de Staël, le scepticisme, la légèreté, sont restés par excellence des défauts français. Il y ajoutera l'indifférence aux affaires publiques auxquelles, observe-t-il, la France a le tort « de n'apporter qu'une attention intermittente », tout en accordant « trop

1. *Le jugement d'un Anglais sur la France politique*, Revue des Deux Mondes, 1^{er} juin 1898, p. 680.

2. *Le scepticisme politique*, Revue des Deux Mondes, 1^{er} septembre 1886, p. 202.

3. *La Question des Princes*, Revue des Deux Mondes, 1^{er} mars 1883, p. 203.

4. *L'Abyssinie et son Négus, d'après un voyageur allemand*, Revue des Deux Mondes, 1^{er} juillet 1884, p. 200.

facilement sa confiance à des politiciens de hasard, dont la légèreté, comme le disait Proudhon, trahit souvent l'enfantillage¹ ». Le citoyen de la petite République genevoise revit en Valbert, lorsqu'il décide : « Il faut s'occuper de politique : ce ne sont pas ceux qui cassent les verres qui les paient². »

Son objectivité force Cherbuliez à reconnaître l'œuvre utile de la République et, son optimisme y aidant aussi, d'envisager l'avenir sous un angle favorable. « Les indifférents eux-mêmes, quand ils consentent à réfléchir sur les affaires publiques, reconnaissent que malgré ses faiblesses, ses misères, le décousu de ses idées et de sa conduite, la République parlementaire nous a rendu de grands et évidents services, qu'elle a travaillé à notre relèvement, qu'après de cruels désastres, nous faisons aujourd'hui assez bonne figure dans le monde³. »

Valbert fera ressortir le côté positif de la pensée de Cherbuliez. Il tenait la politique pour une science concrète, basée sur l'étude de la réalité. Il est absurde de la prendre comme une science abstraite ainsi que le faisait ce ministre des Affaires étrangères, le marquis d'Argenson, qui réduisait tout en maximes, en système⁴. La science du petit fait est un secret de la politique aussi bien que de la physique. « Les grands hommes d'État ne méprisent jamais les détails, mais jamais ils ne s'y perdent; ils ont bientôt fait de débrouiller le chaos⁵. »

Les régimes politiques ont une naissance, un apogée et une fin, de même que tout organisme vivant et cette évolution, qui explique pour Cherbuliez le déclin de la royauté en France, il l'appelle « la force des choses⁶ ». C'est cette

1. *La question des Princes*, Revue des Deux Mondes, 1^{er} mars 1883, p. 208.

2. *Le jugement d'un Anglais sur la France politique*, Revue des Deux Mondes, 1^{er} juin 1898, p. 682.

3. *Ibid.*

4. *Le marquis d'Argenson ministre des affaires étrangères*, Revue des Deux Mondes, 1^{er} août 1888, p. 685.

5. *Dupleix et son bi-centenaire*, Revue des Deux Mondes, 1^{er} février 1897, p. 687.

6. *Les Mémoires du Comte Vitzthum*, Revue des Deux Mondes, 1^{er} novembre 1889, p. 199.

puissance qui a renversé Amédée d'Espagne, mais non son peuple, pas plus que ses propres fautes. Suivons donc notre destin sagement, sans révolte : soyons de notre temps et ne nous mettons pas en guerre contre lui.

Dans les affaires de l'État, l'instinct ou le simple bon sens sont souvent des guides plus sûrs que la raison, et Caulaincourt peut l'emporter sur Napoléon. Notre hégélien rationaliste sait séparer l'idéal du réel. L'histoire n'acquiert un sens qu'envisagée dans sa suite de causes et d'effets : un fait isolé est bête, incompréhensible. Gardons-nous de chercher la déesse Raison dans l'incident quotidien. « Quand donc comprendrons-nous que l'amour déréglé de la raison peut devenir une superstition aussi puérile et aussi dangereuse que toutes les autres¹ ? » Valbert ne se lassera pas de répéter que « la logique des écoles est une dangereuse maîtresse de la vie humaine, les dogmatiques et les infail-libles sont la peste des nations² ».

Les radicaux, « métaphysiciens creux » de la politique, sont de véritables ennemis pour l'État ; Cherbuliez souligne l'avertissement de Jules Ferry que « le seul danger qui menace la République est le radicalisme intransigeant³ ». Le neveu d'Antoine Cherbuliez, qui fut l'adversaire acharné de James Fazy, confond les radicaux de toutes espèces dans la même aversion. « Les radicaux avancés — héritiers des Jacobins — sont de tous les partis qui nous divisent le moins soucieux de notre grandeur, de l'influence que nous pouvons exercer au dehors. Qu'on leur permette de supprimer le Sénat et la présidence de la République, le reste n'est... qu'un détail insignifiant... Quant aux partis plus avancés encore, ils aspirent à transformer la République en une confédération libre de communes ; leur rêve est de supprimer la France. Un tel projet est de nature à ne point déplaire à notre ennemi⁴. » En politique,

1. *Le régime du protectorat en Tunisie*, Revue des Deux Mondes, 1^{er} novembre 1886, p. 200.

2. *L'Espagne politique*, p. 252.

3. *Le radicalisme et ses variétés*, Revue des Deux Mondes, 1^{er} novembre 1883, p. 202.

4. *La Triple Alliance*, Revue des Deux Mondes, 1^{er} mai 1883, p. 203.

Cherbuliez ne tirait pas les conséquences logiques de son cosmopolitisme. Il ne goûtait nullement l'Internationale socialiste qui poursuit « l'organisation de l'anarchie et le renversement de l'État¹ ».

Le sentiment et l'esprit d'aventure sont des conseillers aussi dangereux que la raison abstraite. Ce « romantisme politique » créait à Napoléon III des difficultés dont il ne savait plus sortir; il ne lui restait qu'à laisser agir les événements. « Quels que fussent ses embarras, il comptait sur son étoile pour le tirer d'affaire. Il faisait à la chance, au hasard, dans toutes ses entreprises, une part exorbitante, que ne lui font jamais les vrais politiques, et il a toujours confondu la volonté avec le désir. C'était là peut-être son vrai secret². » La faiblesse et l'indécision expliquent le soi-disant machiavélisme de ce « rêveur inappliqué³ ». Toutefois, ses « illusions humanitaires⁴ » ne lui auraient pas permis à l'égard d'un peuple conquis les traitements exercés par l'Allemagne en Alsace-Lorraine.

Valbert recommande une sagesse étroite remplie de prudence : « Renonçons pour toujours à la politique de sentiment ou de vanité, n'ayons en vue que nos intérêts, ne consultons que notre égoïsme, pourvu qu'il soit intelligent. Il n'est plus question d'adorer aucun de nos voisins, le temps du romantisme et des illusions est passé⁵. » De Louis XIV et de Richelieu, l'homme d'état, c'est le cardinal; le roi soleil manqua de génie politique, puisqu'il « sacrifia trop souvent le profit à l'éclat et à la montre, les intérêts de l'État aux solennelles jouissances de son orgueil⁶ ».

Le cosmopolite se retrouve en Valbert lorsqu'il s'intéresse à toutes les races du globe, qu'il évoque dans ses articles.

1. *L'Espagne politique*, p. 498.

2. *La correspondance de M. de Thouvenel et du duc de Grammont*, Revue des Deux Mondes, 1^{er} mai 1889, p. 209.

3. *Les Mémoires du Comte Vitzthum*, Revue des Deux Mondes, 1^{er} novembre 1889, p. 499.

4. *Ibid.*

5. *La politique italienne en 1870-1871, d'après les dépêches d'un diplomate français*, Revue des Deux Mondes, 1^{er} avril 1885, p. 684.

6. *Le livre de M. de Broglie sur Frédéric II et Marie-Thérèse*, Revue des Deux Mondes, 1^{er} janvier 1883.

Chaque peuple a accumulé une sagesse propre qui n'est pas à dédaigner et le Chinois peut donner plus d'une leçon au Français.

L'expansion coloniale est indispensable à l'existence du pays, en usant prudemment du temps et de la patience comme alliés. Le succès de Savorgnan de Brazza après l'échec de Stanley au Congo, est un bel exemple que, « même en Afrique, on arrive mieux à ses fins par la diplomatie que par la violence, par les *palabres* que par les coups de mains¹ ».

Une politique de cordialité nous incite non seulement à connaître nos voisins, mais à vivre en bonne intelligence avec eux. La France a tout intérêt à faire bon ménage avec l'Angleterre et l'Italie. Le grand principe de l'oubli est à retenir, sans quoi les relations entre peuples deviendraient impossibles. Que la France ne se rappelle plus la défection italienne de 1870. « La reconnaissance n'est pas un mot de la langue politique, il vaut mieux s'en rapporter à l'intérêt bien entendu. L'Italie a besoin de l'assistance financière de la France, et, de son côté, la France est politiquement intéressée à ménager dans tout ce qu'elles ont de légitime les susceptibilités de l'Italie². »

Tâchons de ne pas rejeter sur autrui toute la responsabilité de nos désastres, mais de la rechercher en nous-mêmes. « Rien n'est plus utile que la défiance ; rien en revanche n'est moins politique que la politique des rancunes. A la vérité, il n'est pas facile d'oublier ni même de s'en donner l'air ; cela demande beaucoup de philosophie. Le meilleur moyen d'acquérir cette haute et salubre sagesse est de ne pas imputer aveuglément tous ses malheurs à la malice d'autrui et de savoir faire dans ses disgrâces la part de ses erreurs et de ses fautes³. »

L'optimiste Cherbuliez trouve son compte en Valbert, qui

1. *M. Savorgnan de Brazza et M. Stanley*, *Revue des Deux Mondes*, 1^{er} novembre 1882, p. 215.

2. *La France et l'Italie à Tunis*, *Revue des Deux Mondes*, 1^{er} mai 1881, p. 211.

3. *La politique italienne en 1870-1871, d'après les dépêches d'un diplomate français*, *Revue des Deux Mondes*, 1^{er} avril 1885, p. 670.

estime avec raison que la foi dans son œuvre est une condition *sine qua non* du chef d'état. « En politique, il n'y a que les optimistes qui arrivent à quelque chose¹. »

Cependant, ce concitoyen de Jean-Jacques ne se fait aucune illusion sur la noblesse et le désintéressement des relations entre peuples. « Les nations ne se piquent point d'avoir les vertus et les délicatesses du cœur, elles laissent aux particuliers de les pratiquer et d'en faire gloire... elles se réservent le droit d'être injustes sans remords le jour où elles y trouveront leur profit.² » Notre sceptique en prend d'ailleurs facilement son parti, en proposant une conduite dépouillée d'illusions et qui ne compte que sur soi-même. « C'est au bienfaiteur de prendre ses précautions et de s'arranger pour que ses obligés aient toujours quelque chose à attendre de lui. Il pourra se fier à leurs empressements aussi longtemps qu'ils seront intéressés à se ménager son bon vouloir et qu'il les tiendra dans la servitude du besoin et de l'espérance³. »

Cherbuliez distingue dans l'homme deux éléments : le barbare, qui est seul civilisable, et le sauvage, qui mettra ses intérêts égoïstes au-dessus de tout. Le cosmopolitisme n'est possible que pour le premier, le second restera fortement attaché à son pays. (Le lecteur nous excusera si nous revenons sur une idée déjà exposée à propos des créations romanesques.) Cherbuliez lui-même ne se sent cosmopolite que sur le plan idéal ; sur le plan du réel il est profondément nationaliste. Sous le signe de ce demi-cosmopolitisme, la paix universelle devient un rêve irréalisable. « Sans doute le commerce et la science adoucissent les mœurs, et les peuples gagnent à se rapprocher, à se mieux connaître ; mais quoi qu'on fasse, il y aura dans le monde des sujets de jalousie et des jaloux. Les nations auront beau se civiliser, l'homme ne dépouillera pas son naturel,

1. *M. Windthorst et le parti du centre catholique*, Revue des Deux Mondes, 1^{er} avril 1894, p. 671.

2. *La politique italienne en 1870-1871, d'après les dépêches d'un diplomate français*, Revue des Deux Mondes, 4^{er} avril 1885, p. 671.

3. *Ibid.*

il demeurera toujours un animal de proie et de rapine¹. »

Dans ces conditions, le premier moyen pour un État d'assurer sa sécurité c'est de se rendre fort. L'armée sera donc la préoccupation principale des gouvernants. Mais là n'est pas tout. Une diplomatie savante et habile, appuyée sur un gouvernement capable, assurera au pays une place digne de son nom dans le concert des puissances. Si la France demeure isolée en face de la Triple Alliance, c'est aussi de sa faute ; la faiblesse du gouvernement compromet les intérêts du pays à l'extérieur. « Que peut l'habileté de nos diplomates quand le gouvernement qu'ils représentent est sujet à de perpétuelles éclipses ? Il était là tout à l'heure, on le cherche, on ne le voit plus. Puissent les mortifications qu'on nous fait ressentir servir de leçon à nos députés ! Puissent-ils se rendre compte de tout le dommage qu'ils nous ont causé par leurs perpétuelles préoccupations électorales, par les goûts dépensiers qui ont compromis notre fortune, par leurs discussions passionnées sur des affaires de bibus, par leurs défaillances dans la question d'Égypte, et surtout par leur indiscipline, qui nous condamne à n'avoir que des ministères d'un jour² ! »

*
* *

Il était fatal que la personnalité de Bismarck tint une place prépondérante dans l'œuvre de Valbert. Il ne peut s'empêcher d'admirer le génie politique de l'homme d'État qui incarna le destin et l'âme guerrière de l'Allemagne pendant un quart de siècle.

Le chancelier a rompu avec toutes les traditions diplomatiques symbolisées par « la main de fer et le gant de velours de Metternich. A la discrétion et au culte des formes de la vieille école politique, pratiquées par le comte Prokesch à la Diète de Francfort, Bismarck substitua la diplomatie

1. *L'agitation anglaise contre le Tunnel de la Manche*, Revue des Deux Mondes, 1^{er} juin 1882, p. 677.

2. *L'Allemagne vers la fin de ce siècle*, d'après un professeur allemand, Revue des Deux Mondes, 1^{er} janvier 1899, p. 225.

« bruyante et cassante »¹. Les disciples de Metternich étaient des cosmopolites, des Européens qui, à la civilité et aux bonnes manières, joignaient un esprit très cultivé, des goûts raffinés, l'amour des arts et des femmes. Bismarck était « Prussien jusqu'à la moelle des os »² et ne s'intéressait qu'à la politique. Cherbuliez décocha mainte flèche au chancelier pour son mépris de la littérature.

Si le premier ministre de Guillaume I^{er} pratiqua la « politique réaliste » avec un art parfait, c'est qu'il apportait, dans le gouvernement, tous les dons d'un homme d'affaires. « Quant à nous, écrivait Valbert, ce que nous admirons le plus en lui, c'est la part considérable qu'a le pur instinct dans ses talents et dans ses règles de conduite, la simplicité des moyens qu'il emploie, le merveilleux bon sens avec lequel, s'affranchissant de toute vaine superstition, il a considéré la politique comme l'application la plus relevée de l'art de trafiquer et de conclure de bons marchés. Le fond de ce grand homme d'État est un hobereau de la Marche de Brandebourg, doué au suprême degré de l'esprit des affaires³. » Cela signifie que M. de Bismarck ne s'encombre pas de scrupules lorsqu'il y va de ses intérêts et que les principes lui sont chose inconnue : c'est le « roi des opportunistes⁴ ». Il n'existe pas de considération sentimentale ou doctrinaire qui puisse l'empêcher d'aller au but. « Aucun homme d'État n'a poussé plus loin l'absolu dégagement de l'esprit et l'insouciance férocité du calcul⁵. » Cependant, nous ne croyons pas avec Valbert, que cette méconnaissance des lois morales soit d'un sceptique⁶, puisque celui-ci est incapable de faire œuvre positive, tandis que le chancelier tenait fortement à la sienne : c'était sa raison d'être.

Napoléon incarnait l'idéal d'une époque, tandis qu'en Bis-

1. *Deux chanceliers : Metternich et Bismarck*, Revue des Deux Mondes, 1^{er} novembre 1896, p. 240.

2. *Ibid.*

3. *Le Prince de Bismarck et M. Moritz Busch. Profils étrangers*, p. 34.

4. *La politique coloniale allemande*, Revue des Deux Mondes, 1^{er} novembre 1884, p. 209.

5. *Les déceptions de M. de Bismarck dans sa politique intérieure*, Revue des Deux Mondes, 1^{er} août 1882, p. 678.

6. *Ibid.*

marck ne parlait que Bismarck. Valbert considérait celui-ci comme « le plus personnel de tous les grands politiques. Si rempli qu'il fût de son moi, Napoléon I^{er} représentait les idées moyennes de son temps et les a répandues sur l'Europe. Ce grand conquérant a été le podestat de la Révolution. M. de Bismarck en toute chose, ne s'inspira que de ses idées particulières, et par la puissance de sa volonté il les a imposées à sa nation¹. »

Cherbuliez s'expliquait la meilleure partie des succès diplomatiques de Bismarck par l'« incomparable »² connaissance qu'il avait de l'Europe. Mais dans la politique intérieure le chancelier ne fut pas aussi heureux. Son grand tort c'était d'être plus Prussien qu'Allemand. Dans ses articles sur *L'Allemagne politique*, l'écrivain français exaspérait les milieux politiques prussiens, en soutenant ferme « qu'à Nikolsbourg, la Prusse a trahi la cause allemande, qu'il dépendait d'elle de faire l'Allemagne, qu'elle a mieux aimé prendre et s'arrondir³ ». Optimiste invincible, Cherbuliez se sentit rassuré lors de son voyage en Allemagne, ne devinant pas la force latente du sentiment germanique. Aussi le lui reprocha-t-on, car les événements de 1870 lui donnèrent un démenti.

Mais le chroniqueur ne démord pas de son idée, que l'Allemagne avait réalisé son unité contre son propre gré. « Tout le monde sait que les Allemands n'ont pas fait ce qu'ils voulaient faire, qu'ils ont subi leur destinée, qu'une puissance infiniment ingénieuse a exploité le sentiment national et l'enthousiasme unitaire au profit de son ambition, et que, si les destins lui sont propices jusqu'au bout, avant peu il n'y aura plus en Allemagne que cinquante millions de Prussiens⁴. »

Valbert reconnaîtra plus tard sa candeur : « Nous avons cru trop longtemps que les petits souverains allemands et

1. *Le Chancelier de l'empire allemand et M. Moritz Busch*, Revue des Deux Mondes, 1^{er} avril 1884, p. 702.

2. *Les déceptions de M. de Bismarck dans sa politique intérieure*, Revue des Deux Mondes, 1^{er} août 1882, p. 673.

3. Lettre à Buloz, 11 décembre 1869. M.-L. Pailleron. *Les Écrivains du Second Empire*, pp. 280-281.

4. *Les poètes militants du nouvel empire allemand. Études de littérature et d'art*, p. 221.

leurs ministres ressentaient pour nous une irrésistible sympathie; nous nous persuadons si facilement qu'on nous aime¹. »

Chaque fois que Bismarck a des difficultés avec son parlement, Valbert ne se tient pas de joie. Il sent un plaisir narquois à voir l'homme tout-puissant en Europe, tenu en échec chez lui par M. de Windthorst, chef des catholiques. « Qu'on soit catholique ou libre-penseur, ce spectacle est réjouissant. Il est bon que la force ait ses défaites, que la ruse n'ait pas toujours le dernier mot dans le gouvernement des sociétés². » Le premier ministre de l'empereur Guillaume I^{er} ne témoigne pas, dans la politique intérieure de son pays, de la même habileté que dans celle de l'Europe. « Si l'Allemagne continue de se fier sans réserve au génie qu'il déploie dans la conduite des affaires étrangères, elle croit un peu moins à son génie de financier et d'administrateur³. » Valbert lui reproche des « inconséquences de conduite » et sa « politique d'essais » anti-catholique et antisémite.

Lorsque l'étoile du chancelier décline et s'éteint enfin, Valbert, ironique chaque fois qu'il parlait du ministre allemand, devient plus grave. Il trouve intéressant d'établir un parallèle entre la carrière de Bismarck et celle de cet autre chancelier, Metternich. L'Autrichien fut élevé aux bords du Rhin, par des prêtres d'humeur facile, l'Allemand grandit dans l'isolement de campagnes désertes; cette éducation les destinait ainsi, l'un, à la vie brillante du monde, l'autre, à la solitude des grands desseins. Le premier fut un civilisé, un fonctionnaire soumis, le second fut, dès ses débuts, un indiscipliné. Mais dans l'activité des deux ministres, une série d'heureuses entreprises est suivie par une longue période de domination européenne. Cependant, le consentement de l'Europe facilita la tâche de Metternich, tandis que Bismarck imposa sa volonté par la violence. Non seulement il reconnaît la supériorité du dernier, mais, chroniqueur

1. *M. de Beust et ses Mémoires*, Revue des Deux Mondes, 1^{er} juin 1887, p. 675.

2. *Le Chancelier de l'empire allemand et M. Moritz Busch*, Revue des Deux Mondes, 1^{er} avril 1884, p. 702.

3. *Le socialisme de M. de Bismarck et le nouveau Reichstag*, Revue des Deux Mondes, 1^{er} décembre 1881, p. 682.

objectif, Valbert s'incline devant les dons exceptionnels de ce terrible ennemi de la France. « Quelque jugement qu'on porte sur M. de Bismarck et son œuvre, l'historien impartial sera toujours plein d'admiration pour la puissance de volonté et de caractère dont il a fait preuve lorsqu'il obligea son roi de déclarer la guerre à l'Autriche, ayant contre lui l'opinion publique, la presse, le parlement, la bourgeoisie, les partis, les hésitations et les scrupules de son roi lui-même¹. » Il réunissait toutes les qualités qui font les grands conquérants : vues claires, combinaisons justes, audace des entreprises. Enfin, « il fut toujours incomparable dans l'art des préparations, qui est la marque des grands politiques, comme des grands dramaturges et des grands joueurs d'échecs² ».

Les deux chanceliers ont renversé chacun un Napoléon. Si, à cet égard, Metternich a fait plus que Bismarck, il ne serait pas juste qu'on lui accorde, dans la chute de l'empereur, le rôle prépondérant qu'il s'attribue lui-même en ses *Mémoires*. Sa perspicacité ne fut pas toujours ce qu'il prétend. Délivrés de leurs adversaires respectifs, ces deux dictateurs s'appliquent, qui à consolider sa politique antilibérale, qui à concilier la dictature avec le régime des assemblées. Et Cherbuliez décerne la palme à Bismarck pour ce tour de force dont le chancelier autrichien, qui n'a traité qu'avec des cabinets, n'était pas capable.

Dans la disgrâce, Metternich, qui n'était pas seulement un politique, mais aussi un homme du monde cultivé et curieux, reprend tout son avantage, tandis que le chancelier allemand se ronge d'ennui et d'amertume. Valbert conclut que, de même que les régimes politiques se corrompent en vieillissant, les hommes d'État perdent leurs qualités en gardant le pouvoir trop longtemps. Le renouvellement continu est la loi fondamentale dans le gouvernement des sociétés, ainsi que dans la vie de tout l'univers. Metternich a fini par se croire infaillible et Bismarck a été aveuglé par son amour-propre.

Se haussant à l'impartialité de l'historien, Cherbuliez

1. *Deux chanceliers : Metternich et Bismarck*, Revue des Deux Mondes, 1^{er} novembre 1896, p. 213.

2. *Ibid.*

découvre dans le chancelier de l'Empire les qualités qui, selon Hegel, font le grand homme. « Il prouva que ce sont les grands hommes qui font l'histoire, que leur volonté pèse plus dans la balance des destinées que les vains souhaits des multitudes. Les peuples ont des désirs confus, des inquiétudes vagues et des instincts obscurs ; le grand homme déchiffre leur énigme et leur en dit le mot. Il est la conscience des inconscients¹. » Cherbuliez conçoit « le politique » de la même façon que Vigny. Le grand homme d'État n'est pas nécessairement un inventeur, un créateur, il peut être dépourvu d'originalité ; ce qui le distingue de ses semblables c'est qu'il est l'expression claire et parfaite des sentiments confus de son époque. « Des milliers d'Italiens avaient inventé l'Italie avant Cavour ; des centaines de milliers d'Allemands avaient inventé l'unité de l'Allemagne avant M. de Bismarck. Mais le moyen ? Ce sont eux qui l'ont trouvé². »

Cependant, le chroniqueur mettait Frédéric II au-dessus de Bismarck, en considération de l'amour de ce roi lettré pour la philosophie. « Il est un point par où Frédéric le Grand est un homme vraiment unique, un point par lequel il diffère de tous les réalistes qui l'ont précédé ou suivi. Cet homme extraordinaire était un ambitieux sans scrupules, mais cet ambitieux était doublé d'un philosophe ; il y avait en lui deux hommes dont l'un jugeait l'autre³. » L'admirateur de Frédéric II ne se cachait pas que la politique de ce roi de Prusse avait fait très bon ménage avec sa philosophie.

Une dizaine d'années auparavant, Cherbuliez n'apercevait, dans le royal ami de Voltaire, que le conquérant. En décrivant la statue équestre de Frédéric II, à Berlin, il remarquait : « Dans ces bas-reliefs, les places d'honneur ont été décernées aux généraux ; Lessing et les autres écrivains allemands ont été relégués sur le derrière, juste sous la queue du cheval : Frédéric ne les voit pas. Il ne les a jamais vus⁴. »

1. *L'Allemagne vers la fin de ce siècle, d'après un professeur allemand*, Revue des Deux Mondes, 1^{er} janvier 1899, p. 225.

2. *La politique et le politicien*, Revue des Deux Mondes, 1887, p. 685.

3. *La Politique réaliste. Hommes et choses du temps présent*, p. 44.

4. *Un Allemand d'autrefois : G. E. Lessing. Études de littérature et d'art*, p. 13, note 2. L'étude sur Lessing a paru pour la première fois dans la Revue des Deux Mondes en 1868.

C'est seulement après avoir lu les *Mémoires* de Catt¹, que Cherbuliez comprit la passion « sincère » que Frédéric II nourrissait pour les lettres.

Le chroniqueur perce à jour l'idéalisme de l'empereur Guillaume I^{er}, qui « séduisit » longtemps le monde par sa « fausse bonhomie². » Le Kaiser représentait « la conscience et le sentiment », le chancelier, « le calcul et la politique, mais les sentiments s'accordent quelquefois très bien avec les calculs, ils leur donnent plus de consistance, comme la farine sert à lier les sauces³ ». Cette belle idée qu'on se faisait de lui, l'empereur en était redevable à son chancelier, qui avait adopté la tactique de se réserver toujours les parties douteuses de la politique », en « laissant l'honneur des actions irréprochables à son souverain, dont il ménageait soigneusement la réputation pour pouvoir se couvrir de ses vertus⁴ ». Guillaume I^{er}, qui avait à Bismarck beaucoup d'obligation, était décidé à le « supporter jusqu'à son dernier jour comme on se promet de vieillir et de mourir avec une maladie organique⁵ », tandis qu'un jeune souverain tel que Guillaume II, « qui a beaucoup d'idées et qui même en a trop⁶ », ne pouvait tolérer un chancelier si encombrant. Valbert lui en sait gré et suit d'un œil sympathique les changements politiques d'outre-Rhin. Il applaudit, ainsi que de raison, aux adoucissements de régime en Alsace et en Pologne, qu'il croit dictés par l'idéalisme de l'ardent roi-empereur. Il le donne pour « un de ces princes réformateurs qui ont le visage tourné vers le passé et pour qui réformer, c'est restaurer⁷ ». Guillaume II est comparable à

1. *Le Grand Frédéric, d'après le journal et les mémoires de Henri de Catt*, Revue des Deux Mondes, 1^{er} janvier 1885.

2. *Les Mémoires du Comte Vitzthum*, Revue des Deux Mondes, 1^{er} novembre 1889, p. 206.

3. *Le socialisme de M. de Bismarck et le nouveau Reichstag*, Revue des Deux Mondes, 1^{er} décembre 1881, p. 688.

4. *La correspondance de M. de Thouvenel et du duc de Grammont*, Revue des Deux Mondes, 1^{er} mai 1886, p. 207.

5. *Deux chanceliers : Metternich et Bismarck*, Revue des Deux Mondes, 1^{er} novembre 1896, p. 215.

6. *Ibid.*

7. *L'empereur Guillaume II, ses ministres et sa politique*, Revue des Deux Mondes, 1^{er} mars 1892, p. 219.

son grand-oncle, Frédéric-Guillaume IV : Il « a comme lui la parole imagée et intempérante, et comme lui aussi, il fait consister le progrès à verser le vieux vin dans des vaisseaux neufs¹. »

Cependant, Cherbuliez dénonce les tendances militaristes du nouveau maître de l'Allemagne. Sa réforme de l'enseignement restera comme « un chef-d'œuvre d'utilitarisme politique² ». L'instruction y est « subordonnée à l'éducation ou, pour mieux dire, au dressage, qui est un art tout prussien³ ».

« Qu'est-ce qu'un jeune homme qui a le caractère formé ? se demande ironiquement Valbert. C'est un adolescent qui a toutes les bonnes opinions. Qu'est-ce que les besoins de la vie présente ? C'est tout ce qui est nécessaire au maintien de l'empire allemand⁴. »

*
* *

Valbert oppose l'attitude de Bismarck vis-à-vis de Guillaume I^{er}, à celle de Cavour qui « savait se servir de tout le monde et en particulier de son roi⁵ », pour masquer ce qui aurait pu nuire à sa propre renommée.

En Crispi, cet autre homme d'état italien de l'époque, Cherbuliez voit un opportuniste que ne conduit cependant pas son intérêt personnel, mais celui du pays. On ne peut lui reprocher d'avoir rompu avec Mazzini pour faire acte d'adhésion à la maison de Savoie, puisque la monarchie unissait les Italiens, tandis que la république les aurait divisés.

Ce que Valbert ne peut lui pardonner, ce sont ses inconséquences de jacobin renégat. « Ajouterons-nous que ce tribun, qui plaidait jadis avec une brûlante éloquence la cause des peuples opprimés et maudissait les conquérants, ne s'est fait

1. *L'empereur Guillaume II, ses ministres et sa politique*, Revue des Deux Mondes, 1^{er} mars 1892, p. 219.

2. *L'empereur Guillaume II et ses vues sur la réforme de l'enseignement*, Revue des Deux Mondes, 1^{er} janvier 1891, p. 209.

3. *Ibid.*, p. 208.

4. *Ibid.*, p. 206.

5. *La Correspondance de M. de Thouvenel et du duc de Grammont*, Revue des Deux Mondes, 1^{er} janvier 1889, p. 207.

aucun scrupule de garantir à l'Allemagne la possession de l'Alsace-Lorraine, que ce conspirateur militant, qui porta la chemise rouge, se glorifie aujourd'hui de figurer parmi les gendarmes de l'Europe¹ ? »

Le chroniqueur raille l'homme d'État italien sur son « goût excessif » pour « la politique démonstrative » qui lui vient de son ancien jacobinisme : arrivé tard aux honneurs « il a des impatiences de septuagénaire » qui brûle d'illustrer sa politique par une « action d'éclat² ».

. . .

Une politique extérieure fastueuse, telle que celle de lord Beaconsfield, ne déplaisait pas au romanesque Cherbuliez. Il se rallie au critique danois Brandès, pour juger le chef des conservateurs anglais. Disraëli a tous les défauts et toutes les qualités d'un parvenu : l'aplomb, la confiance en lui-même, l'audace, la parole tour à tour sarcastique ou menaçante, le don de l'intrigue, l'orgueil et l'insolence mêlée à la séduction. Le chroniqueur ne manque pas de noter en l'homme d'état anglais une dose de ce charlatanisme inhérent à ceux de sa race et qui n'a pas peu contribué à son ascension.

Parmi les qualités du rival de Gladstone, il y en a deux auxquelles Valbert rend spécialement hommage : ce juif n'a jamais renié ses origines et pas une seule fois il n'a combattu une mesure de ses adversaires lorsqu'il la crut favorable à l'honneur anglais.

Dans son pays, ses romans ont nui à Disraëli, l'homme d'état. Cependant, notre critique est loin de les dédaigner. La dualité du romancier et du politique n'est pas sans lui plaire ; le premier avait enseigné au second que « l'imagination est un moyen de gouvernement, qu'il faut savoir s'emparer de l'esprit de la foule et que, n'en déplaise à M. Gladstone, les coups de théâtre ont du bon³ ».

1. *M. Francesco Crispi et sa politique*, Revue des Deux Mondes, 1^{er} janvier 1889, p. 206.

2. *Ibid.*, p. 212.

3. *Lord Beaconsfield et la Dissolution du Parlement*, Revue des Deux Mondes, 1^{er} août 1879, pp. 707-708.

Cependant, cette imagination est contrebalancée par un solide bon sens. « Quand lord Beaconsfield fait quelque emprunt à ses romans, il s'applique toujours à démêler le son de la farine et le chimérique du possible¹. » C'est « un romantique de haut vol, en qui l'esprit d'aventure est heureusement corrigé par l'instinct très vif de sa propre conservation² ».

Le mérite d'avoir rattaché les colonies à l'empire revient à lord Beaconsfield et l'indifférence de Gladstone à cet égard est condamnable. Cependant, le chef des libéraux anglais inspire une profonde estime : on ne saurait mettre en doute ni son patriotisme, ni son désintéressement, ni sa loyauté. Valbert admire en outre ses « éminentes facultés d' « incomparable financier », de « merveilleux tacticien parlementaire³ ». Le pacifiste Cherbuliez sait gré au chef whig de sa sagesse habile à éviter les conflits armés et à prendre des mesures apaisantes dans l'épineuse question d'Irlande.

* * *

Tel que nous l'avons connu, quoique ressemblant comme un frère à Cherbuliez, Valbert paraissait se mettre en contradiction avec lui, sous bien des aspects. On aurait beau jeu à opposer le romancier cosmopolite au chroniqueur nationaliste, le déterministe au moraliste, le sceptique à l'optimiste.

N'oublions toutefois pas que deux hommes cohabitent en Cherbuliez : un métaphysicien idéaliste et un esprit positif. Quand celui-ci se détache de celui-là, en devenant Valbert, le lecteur tout étonné, ne reconnaît plus le premier. Mais Valbert était inclus en Cherbuliez, puisque l'un représente le jugement, l'autre la fantaisie d'un seul et même cerveau. Toutes les contradictions se résolvent ainsi par le contrôle que cet esprit sait exercer sur lui-même, en posant une délimitation précise entre le rêve et la réalité, la théorie et la

1. *Lord Beaconsfield et la Dissolution du Parlement*, Revue des Deux Mondes, 1^{er} août 1878, p. 708.

2. *Ibid.*, p. 769.

3. *M. Gladstone et les embarras de la politique anglaise*, Revue des Deux Mondes, 1^{er} juin 1885, p. 676.

pratique, l'idéal et le concret. La philosophie et le roman se rattachent au premier domaine, la politique tient du second.

C'est une chose bien belle que l'imagination, à la condition qu'elle ne devienne pas un guide dans la vie, mais qu'elle se contente de régir l'univers des ombres. « La folle du logis » a droit à toutes les extravagances, pourvu qu'elle ne quitte pas sa cage dorée. Gardons-nous d'édifier notre existence selon ses conseils. Encore mieux que la raison, le simple bon sens suffit pour nous éclairer la voie.

CONCLUSION

Rien de plus naturel que les idées esthétiques d'un romancier concordent avec son art : c'est le cas de Cherbuliez. Très instruit, ayant, en disciple de Boileau, préparé de loin sa carrière d'écrivain, il exige de l'artiste, comme Amiel, une sérieuse préparation et un travail consciencieux. Il pensait encore à lui-même, en exigeant que l'artiste fût sincère. « Quelque modeste qu'il puisse être, un talent parfaitement sincère ne nous paraît jamais médiocre¹ ». Cherbuliez a été sincère. Ses personnages incarnent ses propres modes de pensée, de sentiment. La plupart de ses héros sont des Victor Cherbuliez à qui la nature n'a rien refusé. « Imagine-t-on à me lire, que je fais mon portrait ? Patience : c'est seulement mon modèle². » Ces paroles de Colette, il les a certainement pensées. Même opposés, dans le même roman, les héros de Cherbuliez personnifient chacun un aspect de leur auteur. Cela l'amusait et l'aidait peut-être à voir plus clair en lui-même, que d'extérioriser ses *moi* différents. Sceptique et raisonneur, il habillait en personnages ses propres points de vue opposés pour découvrir la solution d'un problème ou pour ne rien découvrir du tout, simplement par amour de la discussion.

Cherbuliez ne s'oubliait pas non plus en demandant à l'artiste de sauvegarder sa personnalité³. A une époque positive excédée de rêves creux et de sentimentalité, il offrait une littérature où la vie se transfigurait brillamment. Il ne s'efforça pas de complaire aux lecteurs, mais il resta lui-

1. *L'Art et la Nature*, p. 312.

2. *La Naissance du Jour*, Albin Michel, 1928, p. 57.

même, distingué, intellectuel, avec quelque chose d'inaccessible au vulgaire. « L'auteur ne cherche pas le succès populaire », écrivait Joël Cherbuliez, l'oncle du romancier, après les *Causeries athéniennes*; « il voudrait plutôt obtenir les suffrages de ces esprits d'élite dont le nombre est petit, le tact exercé, le goût difficile et sûr¹ ».

Au milieu d'une société qui trouvait une justification théorique de ses déceptions dans le pessimisme de Schopenhauer, Cherbuliez demeura fidèle à l'optimisme « monstrueux² » puisé dans Spinoza pendant sa jeunesse. Quelle différence entre l'univers de notre romancier, gouverné par la raison, en marche vers le mieux, et celui de son cadet en cosmopolitisme, Bourget, dont la création repose sur le pessimisme absolu de Hartmann!

Comme Boileau, Cherbuliez recommande à l'artiste l'imitation de la nature. On est surpris de trouver dans ses romans, sous leur apparence d'irréel, des modèles pris dans la vie. Sa famille, ses connaissances, ses relations, tout servait de pâture à son imagination³. Il est assez curieux d'indiquer, à ce propos, que le romancier utilisa dans son livre, *Une Gageure*, publié en 1890, des souvenirs que le Salon de 1872 lui avait laissés. Ainsi, non seulement l'héroïne semble prendre le sujet de son tableau *La Cigale*, à *L'Imprévoyance* de Jules Lefebvre, mais elle fait un mauvais raccourci de bras, défaut que présentait le portrait de Thiers peint par M^{lle} Jacquemart.

Tel contemporain se plaint que les étrangers de Cherbuliez sont plus ou moins étranges. « Qu'ils soient peints d'après nature, d'accord; mais il ne nous est pas bien permis d'en juger⁴. » Pourtant, cet exotisme, l'auteur de *Miss Rovel* ne le recherche pas, ces étrangers, il ne les appelle point, ce sont eux qui viennent au-devant de lui. Ils l'entourent, à Genève, de leur caquet frivole, ils l'attirent dans le halo du

1. *Revue Critique*, mai 1860, p. 252.

2. *Expression de Schopenhauer*.

3. *L'Art et la Nature*: « Idéaliser, ce n'est pas embellir les choses, c'est leur donner du style », p. 290.

4. H. Houssaye, *M. Victor Cherbuliez, Les hommes et les idées*, Calmann Lévy, 1886, pp. 317-318.

mystère qui encercle leur personne. Ces milieux cosmopolites lui sont, non seulement connus, mais familiers. Ces aventuriers, ces rastaquouères qui scandalisaient le bourgeois, c'était ce qu'il avait le mieux étudié. Si ces récits paraissent étranges, ce n'est pas une étrangeté cherchée, mais subie, imposée, et si ses personnages semblent bizarres, c'est que leurs modèles l'étaient. Tous ses romans ont pour cadre des lieux qu'il a intimement connus lui-même : le Léman, le Jura, les Alpes, Athènes, Rome, les bords du Rhin, la Provence, le Dauphiné, les environs de Paris.

Il prend donc son point de départ dans la nature. Cependant, cette imitation n'est pas la copie inintelligente ; pour la définir, Cherbuliez use du mot *découverte*, employé par notre contemporain Curtius. « Le plaisir esthétique serait incomplet si mes reconnaissances ne ressemblaient à des découvertes et s'il ne se mêlait quelque étonnement à mon admiration¹. » L'artiste part à la recherche de pays inconnus, il sert de guide et d'éclaireur au commun des mortels. Emprisons-nous d'ajouter pourtant, qu'il n'a rien du prophète de Victor Hugo, le point de vue de Cherbuliez étant purement artistique. Son coup d'œil est plus pénétrant, mais plus limité aussi que le nôtre. Dans la multiplicité touffue de la nature, il choisit un aspect que son talent met en lumière, tel au théâtre un projecteur éclaire un seul geste ou une seule expression de l'acteur. Par là s'expliquent les qualités brillantes de ses héros. L'artiste trouve dans la nature un choix immense. A lui de se fixer, selon ses goûts. La perfection y est rare, il est vrai, mais s'il aime l'exception, qui pourrait l'en blâmer, puisqu'elle existe dans la nature, au même titre que la médiocrité ? S'il force un peu la note, s'il exagère, c'est pour se faire comprendre. Laissons à la photographie le soin d'imiter toute la nature, de copier pêle-mêle, l'excellent avec le médiocre.

L'artiste peut corriger la matière, pour en dégager l'esprit. Le hasard, l'arbitraire, l'accident, ce grand ennemi de nos attentes et de nos illusions, banni par Amiel de l'œuvre d'art, Cherbuliez s'arroge le droit d'en disposer à sa guise.

1. *L'Art et la Nature*, p. 18.

Les brusques changements de caractère et de situation, les invraisemblances, la vie les sème à profusion. Mais, tandis que dans l'existence, l'accident provoque l'avortement de plans savamment combinés, en art, il devient leur fidèle serviteur. Ainsi, Cherbuliez justifiait l'idéalisme de son œuvre, qui n'était pas à l'abri des critiques.

Ce n'est pas la seule fois où le romancier révèle la connaissance aiguë qu'il a de lui-même. Non moins que son héros, Gilbert, il « se démontre comme un cornac fait son éléphant¹ ». C'est que la dualité de son esprit, latin et germanique, engendre en lui des tendances opposées : cet hégélien conciliait bien des contradictoires dans sa pensée. Français par l'ironie spirituelle et un certain scepticisme, Cherbuliez ne veut pas paraître se prendre au sérieux. Il se refuse à l'émotion, à la naïveté du créateur, pour qui son monde imaginaire est plus réel que l'autre. Le regard aigu du critique est toujours là pour arrêter l'élan du romancier.

Il raille son propre goût du romanesque : « ... Je n'ai trouvé ici ni fêtes, ni cavalcades, ni galas, ni beautés tongouses. Qu'en ferions-nous, je vous prie, de ces beautés tongouses ? ou, pour mieux dire, que feraient-elles de nous ? »

« Nous vivons dans les bois ; notre château est un vieux, tout vieux château ; le soir, au clair de la lune, il a l'air d'un revenant. Ce que j'en aime le mieux, ce sont de longs corridors sombres où le vent se promène, mais je vous assure que je n'y ai pas encore rencontré de robe blanche, ni de chapeau à panache. Seulement, l'autre soir, une chauve-souris qui avait pénétré par un carreau brisé me balaya la figure de son aile, et faillit éteindre ma bougie. C'est jusqu'à présent ma seule aventure²... »

Le rêve lui servait de refuge contre les sarcasmes de son propre esprit critique. L'art était pour lui une consolation, une revanche sur ce que la réalité ne pouvait lui offrir. « Comme il est bon de prendre quelquefois du relâche, avoue Gilbert Savile, le héros de Cherbuliez tant de fois cité, quand je veux me reposer de ma grande affaire qui est de

1. *Le Comte Kostia*, p. 32.

2. *Ibid.*, p. 33.

vivre, je ferme boutique et je vais au spectacle... Je porte ici, ajoute-t-il en se frappant le front, un joli théâtre de marionnettes. La scène n'est pas bien vaste, mais mes marionnettes sont gentilles; elles entendent très bien leur métier et jouent avec le même talent la comédie et la tragédie. Je n'ai qu'à dire un mot, et aussitôt elles sortent de leurs boîtes, se costument, mettent un doigt de rouge, la rampe s'allume, le rideau se lève, la représentation commence, et je suis le plus heureux des hommes!¹ » Le romancier ne croyait peut-être pas si bien définir son art, dont les personnages semblent de gentilles marionnettes.

Au point de vue esthétique, la création le délivrait de ses obsessions romanesques; c'était, pour lui, une véritable purgation des passions selon Aristote. « Aussi ce qu'il y avait en moi de romanesque s'est réfugié dans mon cerveau, et mon cœur est devenu le plus raisonnable de tous les cœurs² », assure Gilbert Savile. Ailleurs, Cherbuliez conseille à une de ses héroïnes, par la bouche d'un interprète : « ... Écrivez des romans; c'est un dérivatif. Je connais une femme qui, par mesure de précaution, en publie deux chaque année. Sa littérature est une revanche qu'elle prend sur son honnêteté³. »

L'idéalisme teinté de métaphysique, le sentiment cosmique de son existence, rapprochent Cherbuliez de la race germanique. [L'élan philosophique s'atténue en lui dans la mesure où ses sentiments francophiles vont en grandissant.] Nous espérons que ce n'est pas seulement la séduction des formules qui nous porte à définir Cherbuliez comme une intelligence française, unie à une manière de sentir allemande. M^{me} de Flemming en avait l'intuition lorsqu'elle découvrait en lui « quelque chose de pas français (etwas unfranzösisches)⁴ » !

Cherbuliez était plus intellectuel qu'artiste. Celui-ci ne s'élève pas à la hauteur du critique. Ce n'est pas un créateur de vie; ses personnages ne nous illusionnent pas plus

1. *Le Comte Kostia*, pp. 27-28.

2. *Ibid.*, p. 27.

3. *Le Fiancé de M^{lle} Saint-Maur*, p. 165.

4. *Journal d'Allemagne* (inédit),

qu'ils ne l'ont illusionné lui-même. Il ne se soucie pas de « couper le cordon ombilical » à ses enfants pour les laisser s'ébattre librement dans l'existence. Il intervient constamment dans le récit, comme exprès pour chasser le mirage. C'est la manière des conteurs, Voltaire et La Fontaine. De là proviennent ses insuccès dramatiques : « C'est que j'ai sans doute un esprit de livre et non de théâtre. Mes meilleurs mots ne passaient pas la rampe, j'en avais l'impression très nette¹. »

Le romancier est le premier à reconnaître que ses différents personnages « parlent toujours un peu la même langue² », choisie, infiniment spirituelle, celle de leur auteur. « En lisant on néglige de se plaindre, puisque le dialogue amuse, mais sur la scène l'effet s'accroît; l'infirmité devient un défaut³. »

Ailleurs, comme dans le théâtre d'Augier, un personnage est chargé de juger les héros. Ce sera M. Lerins dans *Le Comte Kostia*; le marquis de Miraval et M. Taconet dans *Amours fragiles*, le président Vaugenis dans *Noirs et Rouges*, le D^r Larrazet dans *La Ferme du Choquant*. « Quoi qu'il fit⁴ », c'est son propre moi que Cherbuliez racontait, parlait et toujours.

Ses paysages — sauf exception — ne nous communiquent aucune émotion poétique. Tout ce qu'il y apporte, c'est le regard précis et minutieux du botaniste ou du géographe, auquel s'ajoute, il est vrai, un sentiment panthéiste. Il inventorie consciencieusement les noms, les formes, les couleurs, en accumulant les détails et en oubliant la distinction reconnue par lui-même entre la nature et l'art, qui signifie choix.

Son style trop abondant et pas assez châtié trahit le même défaut. Quoiqu'il fût pénétré de classicisme, cette « substantifique moelle », un Sarcey n'eut pas toujours tort en lui reprochant de ne pas connaître son français. Il ne devait

1. Félix Duquesnel, Victor Cherbuliez, auteur dramatique, Le Temps, 9 mai 1914.

2. *Ibid.*

3. *Ibid.*

4. *Ibid.*

jamais se débarrasser de ces « brusques contrastes du style » qui choquaient George Sand dans son livre de début ; par exemple, « prendre la mouche ». « Je sais que ce contraste est cherché et qu'il fait bien à côté du lyrisme qui s'empare des personnages, ajoutait la romancière. Mais il y en a un peu trop¹. »

La double nature de son talent ne laissa pas de nuire à Cherbuliez ; ses qualités opposées, qu'on n'avait pas l'habitude de rencontrer associées, déroutaient ses admirateurs. Les uns, qui goûtaient le côté romanesque de ses livres, en étaient éloignés par leur intellectualisme, leur teinture scientifique, les autres, que l'essayiste enchantait, considéraient d'un œil dédaigneux l'œuvre du romancier. « M. Victor Cherbuliez a eu de nombreux succès depuis les *Causeries athéniennes*, aucun néanmoins qui efface celui de cet heureux début, écrivait un critique. Tout ce qu'il a fait dès lors était comme contenu et présupposé dans ce premier ouvrage. Il lui manque encore un de ces succès absolument décisifs, qui mettent un homme hors de pair. Il est très goûté, très admiré et pourtant toujours discuté². » Renan et Schérer qui, après les *Causeries athéniennes*, prévoyaient en Cherbuliez un brillant critique, se considérèrent comme frustrés dans leurs espérances, par la suite. « Ah ! qu'on en veut par moments à M. Cherbuliez ! Que n'eût-il été, si la volonté ou la destinée, *fata aspera*, lui eussent permis de devenir tout ce qu'il était³ » ! Mais les sévères censeurs qui proclamaient la déchéance du critique dans l'œuvre du romancier, auraient mieux fait, au contraire, d'admirer comment l'écrivain genevois savait dominer en lui-même l'antagonisme entre l'exercice de la raison et les dons de l'imagination. La différence entre les romans et les essais de Cherbuliez n'est qu'une question de dosage. Les causeries esthétiques et philosophiques donnent à maint de ses romans une solidité à satisfaire les plus pédants et telle page savante semble se prolonger brillamment dans l'érudition d'un Anatole France.

1. Lettre à Victor Cherbuliez, Nohant, 15 juin 1860.

2. Rambert, *Écrivains nationaux*, Genève, Sandoz, 1874, p. 321.

3. E. Schérer, *Réception de M. Coppée*, *Études critiques*, p. 291.

Leurs défauts n'empêchèrent pas les livres de Cherbuliez d'être lus avec intérêt, avec entrain même. C'est qu'il avait le don de conter. Et puis, comme il n'est jamais absent de ses récits et qu'il est extrêmement intelligent et cultivé, le commerce d'un esprit de cet ordre devient rarement ennuyeux. En outre, certains romans de Cherbuliez vivront justement par leur romanesque, ridicule si l'on veut, mais inhérent à l'âme humaine. Que de gens modestes ou misérables, le romanesque n'aide-t-il pas à supporter leur morne et triste existence, en leur faisant vivre des rêves merveilleux? A ce point de vue humain, un romancier comme le nôtre répand plus de joie en ce monde que tous les chefs-d'œuvre naturalistes.

Cherbuliez eut son heure de célébrité. Emile Faguet se souviendra encore, un quart de siècle plus tard, du véritable « événement littéraire¹ » que fut *Le Comte Kostia*. Le romancier comptait de fervents admirateurs. De son coin, Amiel dévorait ses livres passionnément : « Lu pour la deuxième fois *Le Prince Vitale*, avec admiration et presque éblouissement, écrivait-il dans son *Journal*. Quelle richesse d'idées, de faits, de couleurs, quelle érudition, que de malice, d'esprit, de science et de talent, et quel irréprochable fini dans le style ! Quelle limpidité dans la profondeur ! Sauf l'abandon et la cordialité, l'auteur réunit tous les genres de mérite, de culture et d'habileté². »

A l'étranger, l'œuvre de l'écrivain s'était vite répandue. En Angleterre, la *Westminster Review*³ le considère comme un chef d'école, dont les romans sont supérieurs aux « terribles » productions de Zola, aux « mélodrames » d'Ohnet et aux histoires « philosophiques » de Daudet. *Blackwood's Magazine*⁴ préfère Cherbuliez au « morbide » Bourget, au « malpropre » Zola, à « l'ennuyeux » Loti, à « l'obscur » Barrès, sans compter les Theuriet, les Malot ou les Ohnet. Les *Popular French Novels* traduisent Samuel Brohl⁵, *La*

1. Victor Cherbuliez, *Revue Bleue*, 8 juillet 1899, p. 44.

2. 5 avril 1864.

3. Janvier 1889, p. 127.

4. *Favorites in french fiction* : Victor Cherbuliez, etc., *Blackwood's Magazine*, juillet-décembre 1897, t. CLXII, pp. 531-49.

5. 1880.

*Revanche de Joseph Noirel*¹, *Méta Holdenis*² sans négliger les autres succès de Cherbuliez.

En Allemagne, on le lit et on le traduit beaucoup, de 1871 à 1908. Une bonne partie de ses romans est publiée en des collections étendues comme le *Lese-Cabinet der besten und interessantesten Romane aller Nationen*, l'*Allgemeine Roman-Bibliothek* d'Engelhorn, ou la collection populaire de *L'Universal Bibliothek*, de Leipzig. Ses œuvres esthétiques sont plus goûtées que ses romans et leur survivent. En 1880, on publie en français une édition annotée du *Cheval de Phidias* réimprimée en 1908.

En Italie la *Nuova Antologia*, sous la plume de Laura Gropallo, considérait *L'Art et la Nature* comme un véritable bréviaire de la poésie. « Son individualité d'artiste est trop forte, ses livres renferment une théorie d'art trop intéressante à étudier, pour que des œuvres comme *L'Aventure de Ladislas Bolski* et *La Vocation du Comte Ghislain* sombrent dans l'oubli », écrivait le même critique à la mort de Cherbuliez³. A Milan, en 1908, on le traduisait encore.

Le critique Brandès, grand admirateur du romancier, témoigne de la profonde impression produite par *Prosper Randoce* au Danemark, parmi les lettrés, qui reconnaissaient, dans ce roman, une peinture de leurs propres faiblesses. On traduit l'auteur de *Miss Rover* aussi bien en pays scandinave qu'en Pologne et en Amérique.

Cherbuliez ne fit pas école. On se demande à ce propos si le poème bien connu de Charles Read est une réminiscence du *Comte Kostia*⁴ :

Je crois que Dieu, quand je suis né
Pour moi n'a pas fait de dépense
Et que le cœur qu'il m'a donné
Était bien vieux dès mon enfance.
Par économie il logea
Dans ma juvénile poitrine
Un cœur ayant servi déjà
Un cœur flétri, tout en ruines.

1. 1881.

2. 1881.

3. *Nuova Antologia*.

4. Le 2 décembre 1926, les poètes célébraient le cinquantenaire de la mort du jeune poète Charles Read, qui disparaissait en 1876, à peine âgé de

Voici la confession de Gilbert Savile, dans le roman de Cherbuliez :

« Vraiment, je crois que la nature, en me créant, n'a pas voulu se mettre en frais, elle ne m'a pas habillé de neuf, elle a logé dans ma poitrine un vieux cœur qui avait déjà servi... »

Est-ce en vertu d'une loi psychologique mystérieuse que le prestige de l'art grec provoque un étonnant parallélisme entre l'invocation à la Sagesse des *Causeries athéniennes* et l'admirable *Prière sur l'Acropole* de Renan ? Ou bien celui-ci transfigura-t-il cette page des *Causeries* que Sainte-Beuve lui avait révélées en 1860, le lendemain de leur apparition ?

Si le passage de Cherbuliez à cet autre Suisse, Edouard Rod, marque la marche du siècle de Hegel à Schopenhauer, le cosmopolitisme de l'auteur de *Michel Tessier*, sa manière de cueillir ses héros dans les palaces, de les promener à travers le monde et de leur donner des préoccupations philosophiques, n'est peut-être pas étrangère à l'œuvre de son aîné.

Outre-Manche, cet admirateur de la France, le romanesque Meredith, est-il obsédé par la vision du Geierfels, le château rhénan qu'habite le comte Kostia, lorsqu'il conduit Harry Richmond en Allemagne, à la cour du prince d'Eppeuwelzen-Sarkeld ? La rencontre faite par le jeune Anglais, de la princesse Otilie en amazone, serait-ce un ressouvenir de la scène entre Gilbert Savile et la fille du comte Kostia, Stéphane, au milieu des bois ? Personnages de second plan, fantoches amusants, spirituels et cosmopolites, est-ce dans les romans de Cherbuliez qu'ils vont chercher un reflet de leur éclat ?

C'est encore le Geierfels qu'évoque le vieux château sombre de *Malombra*, imaginé par Foggazzaro, avec le seigneur bizarre et mystérieux, réplique du comte Kostia, et les deux jeunes filles, l'une fantasque et énigmatique, l'autre loyale et ferme, qui semblent l'extériorisation des deux êtres opposés contenus en l'héroïne de Cherbuliez, Stéphane. Avec Lelia, cette autre création du romancier italien, nous

19 ans. Henry-Charles Read, dont Barbey d'Aurevilly avait révélé au monde littéraire le talent charmant, laisse un volume de *Poésies posthumes* (Lemerre, 1879).

pensons à Jacqueline Vanesse : mêmes instincts d'honnêteté dans l'âme fière d'une jeune fille qui méprise des parents indignes ; même tentative de suicide dans la rivière ; même amitié secourable d'une femme noble et pure. Foggazzaro semble avoir pris plaisir à adoucir par un sentiment d'amour ce que l'orgueil communique de dur à l'héroïne française.

En France, on peut considérer Cherbuliez comme le premier qui peignit cette race d'hommes spéciale, devenue nombreuse au *xix^e* siècle, dont la véritable patrie est le monde. Et si la lignée des Bourget, Morand, Kessel, Bedel, a J.-J. Rousseau et M^{me} de Staël pour ancêtres, Cherbuliez est celui qui confère, au roman cosmopolite, ses titres de noblesse.

Aussi cosmopolite par culture que dans sa création romanesque, son esprit connaissait tous les modes de pensée, toutes les formes d'existence, tandis que l'homme se contentait modestement de « cultiver son jardin ». Voilà la sagesse que Cherbuliez avait fait sienne : notre pensée, affranchie des conditions physiques du corps, nous offre les plus précieuses jouissances. Quelque médiocre que soit notre sort en ce monde, en esprit nous pouvons être non seulement de toutes les races, de tous les temps, mais nous sentir plante, étoile ou Dieu. Nous nous créons ainsi une vie multiple et multiforme, toute spirituelle, véritable secret du bonheur. Car la seule joie sur terre, durable et pure de tout mélange, n'est-ce pas de comprendre et d'aimer ?

Nous ne saurions mieux achever notre étude, que sur les belles paroles qui résument l'harmonie réalisée par notre écrivain entre ses deux personnalités, française et allemande, sage et folle, bourgeoise et romanesque : « Plus mon esprit mûrissait, mieux je comprenais que la poésie est une chose qu'on porte avec soi, partout, qu'elle s'accommode à toutes les situations, qu'une vie réglée et uniforme est une bonne vie pour qui aime à se chercher et à se trouver, qu'il est un art de se laisser bercer par l'habitude sans s'endormir, et que nos plus belles aventures sont nos pensées. Un nid tranquille, et de ce nid regarder le ciel¹... »

1. *Paule Méré*, p. 157.

APPENDICE

AUTOBIOGRAPHIE¹ DE V. CHERBULIEZ

Les Cherbuliez, famille protestante originaire du Dauphiné, qui — comme tant d'autres — s'est réfugiée à Genève après la révocation de l'Édit de Nantes.

Deux de mes bisaïeux ont marqué dans l'histoire politique ou littéraire de Genève au xviii^e siècle. L'un, Cornuaud (mon grand-père, Abraham Cherbuliez, avait épousé Sara Cornuaud), était l'un des chefs du parti des « Natifs », dans leur lutte contre les bourgeois. Cornuaud a laissé des mémoires inédits ; il était lié avec Voltaire. L'autre, mon bisaïeul maternel, Bourrit, a été, avec de Saussure, le premier explorateur du Mont Blanc et de la Vallée de Chamonix. Les opuscules où il a consigné le récit de ses excursions sont encore curieux à lire et lui avaient mérité le titre « d'historiographe des Alpes ».

Abraham Cherbuliez eut six enfants, quatre garçons et deux filles. Mon père, André Cherbuliez, que j'ai perdu en 1874, était professeur de littérature grecque et latine à l'Académie de Genève.

Il savait l'hébreu, mais il ne l'a jamais enseigné. Cet homme vraiment supérieur, qui possédait une culture d'esprit aussi solide que riche et variée, avait le génie de l'enseignement et c'est à l'enseignement qu'il a consacré sa vie. Quand je pense à tout ce que je lui dois, je me sens insolvable. Il a initié le premier la jeunesse genevoise aux découvertes et aux méthodes de la philologie allemande, dans laquelle il était profondément versé. Ce savant professeur, qui joignait à ses études spéciales la connaissance de toutes les langues modernes, y compris le russe, et de toutes les littératures de l'Europe, était doublé d'un penseur. Malheureusement il a peu écrit ; il aimait trop à lire. Il avait entrepris une remarquable étude sur l'orateur *Aristide de Smyrne*,

1. Écrite le 30 décembre 1879. Cette autobiographie n'a jamais été publiée en entier. M^{me} M.-L. Pailleron en a fait des citations dans *Les Écrivains du Second Empire*, Perrin, 1924.

qu'il n'a pas achevée. Les deux premières parties ont paru dans les *Mémoires* de l'Institut de Genève.

Je suis né au mois de juillet 1829. Mes parents ont eu deux enfants, ma sœur, qui est l'aînée, et moi. Ma mère, morte en 1873, est M^{lle} Marie Bourrit, fille d'un pasteur genevois. Elle avait beaucoup de grâce dans l'esprit et un goût prononcé pour les arts. C'est elle qui a fait cet herbier peint, dont il est question dans *Le Comte Kostia*.

C'est un recueil de plantes des Alpes peintes d'après nature et à l'aquarelle, qui font l'admiration [des connaisseurs. Un de mes amis, qui a beaucoup connu mes parents, prétend que j'ai appris de mon père les choses qui s'apprennent et de ma mère celles qui ne s'apprennent pas. Hélas ! je ne sais ni peindre, ni dessiner, et je le regrette tous les jours de ma vie. Ce qui me console un peu, c'est que ma fille dessine... C'est un être bien incomplet que l'homme, puisqu'il en est réduit à se compléter dans ses enfants !

J'ai fait mes premières études à Genève, qui possédait alors un Collège bien organisé, un Gymnase, appelé « Années de Belles Lettres », et une Académie composée d'une Faculté des Lettres et des Sciences, d'une Faculté de Droit et d'une Faculté de Théologie. Ce n'est que tout récemment que cette Académie a été transformée en Université par l'adjonction d'une Faculté de Médecine. Entré de bonne heure au Collège, j'en suis sorti à treize ans. J'ai eu pour professeur de Belles Lettres, au Gymnase, M. Toepffer qui, me trouvant de l'étoffe, s'intéressa à mes premiers essais de composition littéraire... J'ai eu beaucoup à me louer de ses conseils et de ses encouragements. Mais, ce qui me fut encore plus utile, ce fut ma passion pour Voltaire, que j'ai lu et relu avec fureur et à un âge où, d'ordinaire, on le trouve trop simple pour sentir tout ce qu'il vaut. En dehors de Voltaire, j'avais la passion du Grec et un goût naissant pour la philosophie. Le Grec pour moi c'était mon père et je buvais à même. Quant à la philosophie, le professeur dont parle M. Montégut, était un disciple de l'école écossaise, qui estimait qu'il n'y a en métaphysique que des questions inutiles et des questions dangereuses et qui s'appliquait consciencieusement à nous dégoûter des unes et des autres. Il avait pour principe que la timidité et l'abstinence de l'esprit sont les premières des vertus, le secret d'être heureux dans ce monde-ci et dans l'autre. Ses conclusions m'agréaient peu et j'ai appris l'allemand pour pouvoir lire Kant dans sa langue. J'ai toujours eu du goût pour les questions inutiles ou dangereuses.

Mon père jugeait qu'il est bon de réagir contre ces inclinations naturelles, ou du moins, avant de s'y livrer, il faut avoir acquis une culture générale. Il exigea qu'après le Gymnase, je passasse trois années dans la Faculté des Sciences, au sortir de laquelle je

pris mon baccalauréat ès-sciences mathématiques. J'ai étudié le calcul infinitésimal, je ne le sais plus, mais ce genre d'études fortifie sûrement le cerveau.

A cette époque-là, je fis un petit héritage qui, joint à quelque argent que j'avais gagné en donnant des leçons particulières de latin et de grec, me permit de partir pour Paris, en 1849, et d'y passer dix-huit mois. Mon père attachait du prix à toutes les études qui demandent des efforts. Il m'engagea vivement à étudier à Paris une des langues de l'Orient, me laissant libre d'employer le reste de mon temps comme il me conviendrait. Je suivis au Collège de France les admirables cours de sanscrit, du grand orientaliste Eugène Burnouf, qui a ressuscité, en quelque sorte, le zend et démêlé le premier les obscures origines du bouddhisme. J'allais lire le *Ramayana* à la Bibliothèque de l'Institut. Je dois convenir que je serais aujourd'hui aussi embarrassé de déchiffrer dix vers du *Ramayana* que de résoudre un problème de calcul différentiel. Je suivais en même temps un cours d'Ampère sur l'histoire de la littérature française au moyen âge, les leçons d'histoire moderne de Michelet, celles de Jules Simon sur la *République* de Platon (il y parlait de tout sauf de Platon). Je fréquentais assidûment le musée du Louvre, dont les riches collections de tout genre m'inspirèrent à jamais l'amour des arts et j'allais au théâtre plusieurs fois chaque semaine. J'avais pour principal compagnon d'études et de plaisirs un Corfiote, nommé Rivelli, âme exquise et tourmentée. Ce pauvre garçon est mort peu après son retour à Corfou. J'ai beaucoup pensé à lui en peignant le caractère d'Arsène dans *Le Roman d'une Honnête Femme*.⁴

A la fin de 1850 je retournai à Genève d'où je repartis au mois de février pour Bonn, où je passai six mois, demeurant chez le professeur Brandis, dont le fils Johannes, qui a été plus tard le secrétaire de la Reine de Prusse, est resté l'un de mes meilleurs amis jusqu'à sa mort précoce. M. Brandis recevait beaucoup. J'ai vu souvent chez lui le vieil Arndt. Ma fenêtre donnait sur le Rhin. Je fis de fréquentes excursions dans les environs et je passai une journée chez M. de Bethmann-Hollweg, dont le château m'impressionna vivement. Je me suis souvenu de tout cela en écrivant *Le Comte Kostia*. Mais j'étais loin de croire à ce moment-là que j'écirais jamais des romans. Je suivis les cours de Welcher sur la mythologie grecque, celui de Ritschel sur Plaute, celui de Brandis sur l'histoire de la philosophie grecque, et le cours de sanscrit de Lassen, qui me faisait regretter celui de Burnouf. En même temps, je lisais *La Phénoménologie* de Hegel, que j'ai eu maintes fois la tentation de traduire, ou plutôt de commenter en français.

Au milieu de l'été 1851 départ pour Berlin. Immatriculé à l'Uni-

versité de Berlin, où j'ai passé un an. Suivi les cours de philosophie hégélienne de Michelet, de Gabler et de Werder, etc. Je n'ai entendu Ranke qu'une fois ; il avait la voix faible et j'avais de la peine à le comprendre. Je m'en suis dédommagé plus tard, en lisant tous ses ouvrages ; c'est mon historien favori, après Thucydide toutefois.

A mon retour à Genève, je trouvai mon gagne-pain dans l'enseignement privé, qui est un métier assez lucratif à Genève, ville de passage où les étrangers sont nombreux. Je donnais jusqu'à 8 ou 10 heures par jour. Ce qui me fournissait l'occasion de voir défiler devant moi plus d'un type curieux. Je dois me rendre cette justice que j'ai toujours eu les yeux très ouverts et que je suis un excellent écouteur. Ce fut alors qu'on me proposa de me charger de l'éducation d'un prince héritier de l'Allemagne, je ne sais lequel, car il ne devait se nommer qu'en cas d'acceptation, et je n'acceptai pas. D'Alembert disait qu'il était esclave de sa liberté. C'est le seul endroit par lequel j'ai l'honneur de ressembler à ce grand géomètre. On m'offrit aussi une place au Gymnase. Malgré l'instance de mes parents, je refusai. Quelque chose me disait que j'étais né pour écrire et pour vivre de ma plume. En attendant, je n'écrivais guère, sauf dans la Revue Critique des Livres Nouveaux, que dirigeait mon oncle J. Cherbuliez.

1856. Année de mon mariage avec M^{lle} Charlotte Rochaix. Je ne dirai rien de cet heureux événement, si ce n'est qu'on en peut conclure que les mariages qui semblent romanesques sont quelquefois les actes les plus raisonnables du monde. Pour moi, la preuve est faite.

LETTRES INÉDITES

*Victor Cherbuliez à François Buloz*¹.

Genève, 24 oct. [1860].

Monsieur,

permettez-moi de vous remercier de l'aimable et bienveillant accueil que vous avez bien voulu faire à mes *Causeries Athéniennes*. Elles ont trouvé dans la Revue des Deux Mondes une hospitalité dont elles se sentent très honorées et je m'empresse de vous témoigner ma reconnaissance d'une marque de bon vouloir à laquelle j'ai été extrêmement sensible. J'ai écrit à Monsieur Montégut pour lui exprimer tout le plaisir que j'ai éprouvé en lisant son remarquable article et vous ne m'en voudrez pas, j'espère, si je recours à vos bons soins pour que ma lettre parvienne à sa destination.

La bienveillance que vous venez de me montrer, Monsieur, m'encouragera à répondre à l'obligeante proposition que vous m'avez fait faire par M. Joël Cherbuliez. Je suis occupé en ce moment de recherches destinées à compléter une étude littéraire que je me propose de soumettre dans quelque temps à votre jugement, et je serais heureux que ce travail vous parût digne de figurer dans la revue que vous dirigez avec tant d'habileté et qui jouit d'une activité si reconnue.

Agréez, Monsieur, je vous prie, l'expression de ma considération respectueuse.

VICTOR CHERBULIEZ.

*Victor Cherbuliez à son oncle*².

31 janvier [1863].

Mon cher oncle³,

ne pouvant aller en ville ce matin, je recours à la plume pour vous remercier sans plus de retard de vos charmantes pages. Je n'ai pas besoin de vous dire que j'ai eu beaucoup de plaisir à

1. L'original se trouve en possession de M^{me} M.-L. Pailleron.

2. Nous croyons utile de publier cette lettre, déjà parue dans le *Figaro* du 8 juin 1929.

3. Joël Cherbuliez, qui dirigeait, à Genève, la *Revue Critique des Livres Nouveaux* avait fait, dans sa revue, le compte-rendu du *Comte Kostia*.

vous lire, vous en êtes sûr d'avance. Soyez certain que je ne me suis pas moins arrêté à vos critiques qu'à vos éloges. Quand à votre prédiction finale, elle m'a fort réjoui et je désire de tout mon cœur que l'événement vous donne raison.

Que mon juge très bienveillant me permette seulement une petite réclamation. Dans ma pensée, il ne se passe dans le cœur de Kostia Pétrovitch rien qui ressemble de près ou de loin à une conversion. Ce n'est pas lui qui change, ce sont les circonstances. Il sait que sa fille est sa fille, il n'a plus de raison à la haïr. Il a trouvé le mot de la sombre énigme qui le tourmentait, il a découvert son ennemi et cet ennemi est mort sous ses yeux. Il se fait alors dans sa vie comme un rassérénement subit. Mais il ne devient pas précisément un bonhomme. Il tient à Gilbert parce que Gilbert lui est très nécessaire; il a pour sa fille une *courtoisie irréprochable*, rien de plus, et il sent quelque tendresse pour son petit-fils : c'est que les pommettes et les sourcils de ce petit Kostia sont un *certificat qui en vaut* un autre; ce qui n'empêche pas que son humeur ne se brouille quelquefois. Au demeurant ses conclusions sont celles de Candide. Pour que la vie soit tolérable, *il faut cultiver son jardin*.

Je regrette de n'avoir pas connu plus tôt votre objection, car j'aurais tâché de mieux accentuer ma pensée qui, je le vois, ne ressort pas assez nettement.

*Lettre de V. Cherbuliez sans adresse*¹.

Genève, 7 nov.

Monsieur,

permettez-moi de m'adresser à vous pour obtenir de votre obligeance l'autorisation d'avoir à domicile pendant trois semaines ou un mois le volume de l'édition de Paris des historiens byzantins qui renferme *L'Alexiade* d'Anne Comnène.

Agréez, Monsieur, avec mes remerciements anticipés pour votre bon vouloir, l'expression de ma considération respectueuse.

VICTOR CHERBULIEZ.

Victor Cherbuliez à son neveu.

Paris, 6 janvier [1882].

Mon cher neveu²,

J'ai été bien charmé de revoir ton écriture et d'avoir directement de tes nouvelles qui, sauf les ennuis d'un premier déménagement, me paraissent satisfaisantes.

1. Le destinataire est apparemment l'une des autorités de la Bibliothèque publique de Genève, où se trouve l'original.

2. Nous croyons intéressant de publier cette lettre, quoiqu'elle ait déjà paru dans *Le Pays vaudois* du 31 mai 1929.

Tu as assez souffert pour avoir acquis le droit à la santé ; quoique la justice douteuse qui gouverne ce bas monde ne tienne pas grand compte de nos droits. Cependant, en ce qui me concerne, l'année dernière a donné raison à la théorie de compensation ; elle avait commencé par une fièvre typhoïde, elle a fini par une élection heureuse et je t'assure que la satisfaction que vous en avez éprouvée entre pour une part considérable dans la mienne. Plus on avance dans la vie plus les solidarités de famille acquièrent d'importance et tiennent une grande part dans les préoccupations de l'esprit comme dans le cœur. Comme on l'a dit, c'est si peu de chose un homme tout seul.

Si j'avais laissé peu d'espérance à ta mère, c'est qu'après en avoir eu beaucoup il ne m'en restait plus guère ; quoique le paquet de voix amies sur lequel je pouvais compter fût respectable, je ne pouvais me passer de l'appui des politiques conservateurs et catholiques et je savais que ces Messieurs avaient donné la bonne parole à M. de Mazade. Heureusement ce n'étaient que des paroles et au moment du vote, ils l'ont abandonné pour venir à moi¹. La malice est conciliable avec la reconnaissance.

M. Renan, qui sort à l'instant, vient de m'apprendre qu'on a témoigné hier à l'Académie le désir que ma réception ait lieu dans le mois de mai. Je ne pouvais mieux faire que d'acquiescer à cette décision et il vient d'être convenu entre M. Renan et moi que je lui remettrai mon discours dès le commencement d'avril pour qu'il puisse préparer le sien.

Fais part à ta mère de ce changement de date, mais garde-moi le secret pendant quelque temps au moins. J'ai déjà reçu de Genève des demandes de places et si nous donnions l'éveil aux solliciteurs, ta tante, qui sera chargée de la distribution, ne saurait plus où donner de la tête.

Je n'ai pas besoin de te dire quelle joie serait la nôtre si tu nous amenais ta mère pour la cérémonie. Mais avant tout il faut préparer mon discours, ce qui n'est pas chose aisée. Il faut toujours courir au plus près du vent.

Distribue, mon cher neveu, mes tendres amitiés autour de toi. Ta tante et tes cousins, sans oublier ta cousine, t'envoient leurs souhaits les plus affectueux pour ton heureux aménagement et pour tout le reste.

Ton oncle bien affectionné.

V. CHERBULIEZ.

1. Élection à l'Académie, 8 décembre 1881. Dans cette séance, Pasteur emporta le fauteuil de Littré dès le premier tour, par 20 voix, contre 8 à Cherbuliez et 2 à Mazade et Janet. Cherbuliez fut élu au fauteuil de Dufaure seulement au sixième tour de scrutin, par 17 voix, contre 10 à Maquet et 3 à H. de Bornier et Ch. de Mazade.

*Victor Cherbuliez à Ernest Renan*¹.Dimanche, 8 mars [1882]².

Mon cher confrère et ami,

Je vous envoie quelques-uns de mes volumes, que je vous avais annoncés et en tête ceux de mes romans, pour lesquels je me sens le plus de faiblesse paternelle. Si vous trouvez une petite place pour les loger, ils seront heureux autant que fiers de se sentir chez vous.

Je joins à mon envoi la brochure que vous aviez eu l'obligeance de me prêter et l'édition annotée du *Cheval de Phidias* qu'a publiée en 1880 M. Fritsche, directeur de la Realschule de Grunberg, et dont la préface renferme quelques renseignements. M. Fritsche m'avait adressé un certain nombre de questions auxquelles j'avais répondu de mon mieux, et il avait recueilli je ne sais où d'autres informations, exactes pour la plupart, avec une légère teinte de candeur grunbergeoise. Quant à notre conférence, il va sans dire que vous en choisirez le jour et l'heure et que je serai tout à vos ordres; mais je pense qu'il vous conviendra d'attendre pour cela que vous en ayez fini avec M. Pasteur. J'avance rapidement dans nos discours, et je me promets, quoique ma réception ait été ajournée, de vous le porter vers le 20.

Mille compliments affectueux et cordialement à vous.

Victor CHERBULIEZ.

Mardi, 11 avril [1882].

Mon cher confrère et ami,

Si je ne me trompe, mon biographe allemand me fait aller en Grèce vers le milieu de 1860. J'ai consulté mon registre de dates; voici très exactement celles que vous m'avez demandées.

J'ai passé à Athènes le mois d'août 1859; la 1^{ère} éd. du *Cheval de Phidias* a paru au printemps de 1860 et le *Comte Kostia* en 1861.

Vous m'avez dit ce matin une chose qui m'attriste. Je ne puis penser sans chagrin à la mauvaise chance que j'ai eue quand je suivais le cours de Burnouf. Combien peu s'en est-il fallu que je ne fisse votre connaissance dès ce temps-là!

Mille amitiés et bien à vous.

Victor CHERBULIEZ.

1. Lettres communiquées par M^{me} Noémi Renan.

2. Cette lettre, ainsi que les suivantes, adressées au même, datent de 1882, année de la réception à l'Académie, de Victor Cherbuliez.

Samedi, 15 avril [1882].

Mon cher confrère et ami,

L'arrivée inattendue de mon beau-frère, qu'une affaire appelait pour trois jours à Paris, nous a forcés à notre vif regret de rester hier soir au logis et d'ajourner à huitaine le plaisir d'aller passer quelques instants auprès de vous.

J'en ai été d'autant plus marri que j'avais préparé la petite note ci-jointe pour vous la donner hier. C'est la copie d'un extrait des registres d'état civil que m'avait donnée dans le temps la Chancellerie du canton de Genève. Ce document ne peut pas vous servir à grand'chose; mais, puisque vous me faites l'amitié de vous intéresser un peu à ma généalogie, je suis bien aise de vous en faire connaître le détail. C'était déjà à la filiation des *Cornuaud*, originaire du Poitou, qu'avait recouru en 1847 un de mes oncles, M. Antoine Cherbuliez, économiste fort distingué, pour se faire réintégrer dans ses droits de Français. M. Guizot, qui lui voulait beaucoup de bien, allait l'autoriser à ouvrir un cours à la Faculté de Droit de Paris, quand est survenue la révolution de février.

Vous aviez parfaitement deviné. J'apprends d'un de mes cousins, notaire à Genève, que dans un acte rédigé vers le milieu du siècle dernier le nom de Cherbuliez est écrit Cherbille, ce qui prouve que dans ce temps la dernière syllabe ne se prononçait pas. Les Cherbuliez ne sont devenus genevois qu'assez tard; ils avaient commencé par s'établir dans un village vaudois, Noval, au pied du Jura, où l'on en trouve encore. Leur histoire est moins limpide que celle des Cornuaud; la libre république *parvulissime* de Genève avait un bien autre soin de ses archives que le Pays de Vaud, alors sujet de Berne.

En revanche, la filiation de la famille de ma mère est aussi claire que celle des Cornuaud et de degré en degré on remonte jusqu'au Bourrit qui, le premier, a quitté les Cévennes pour se réfugier à Genève. Un de mes cousins germains, M. Charles Bourrit, agent de change à Lyon, n'a eu qu'à invoquer la loi, il y a douze ou quinze ans, pour recouvrer sa qualité de Français.

Mille compliments affectueux.

Victor CHERBULIEZ.

Descendance naturelle de mon père.

Cornuaud Jacques, fils de François Cornuaud, de Moncoutand en Poitou, marié en 1ères nocés à Gaye Domergue (fille de défunts honorables Jean Gaye et Madeleine Pommier, de la ville

d'Uzès en la province de Languedoc) et à Genève en 2 des noces à Marguerite Brugère (fille de Isaac Brugère de Montpellier) au temple de Saint-Germain, reçu habitant de Genève en octobre 1707.

Cornuaud Gaspard, né à Genève le 27 janvier 1715, fils de Jacques et de Domergue Gaye; marié à Genève le 17 oct. 1740 à Adrienne Magdeleine Gaudi.

Cornuaud Isaac, né à Genève le 15 août 1743, fils de Gaspard et d'Adrienne Magdeleine Gaudi, marié à Genève le 7 avril 1765 à Marie Judith Sechehaye, fille de Louis David Sechehaye.

Cornuaud Louise Sara, née à Genève le 25 avril 1766, fille d'Isaac et de Marie Judith Sechehaye, mariée à Chêne-Bougeries le 6 nov. 1791 à Abraham Cherbuliez, fils de François.

Cherbuliez, Jean Louis André Abraham, né à Genève le 25 juin 1795, fils d'Abraham et de Louise Sara Cornuaud, marié à Genève le 22 avril 1826 à Marie Victoire Isaline Bourrit.

Cherbuliez Charles Victor, né à Genève le 19 juillet 1829, fils de Jean Louis André Abraham et de Marie Victoire Isaline Bourrit. (Extrait des Registres d'Etat Civil de la Chancellerie du canton de Genève.)

En quittant la France et avant de se fixer à Genève, Jacques Cornuaud avait résidé quelque temps à Lausanne, pays de Vaud.

Quand il fut reçu habitant de Genève, il dut « délivrer à Ms. les diacres de la Bourse française es mains de Mr. Favre leur caissier la somme de cent florins pour être propre pour une fois à la dite bourse ». (Extrait du Registre des Français qui passent obligation en se mariant et en se faisant recevoir habitants.) La Bourse française était une caisse de secours mutuels, fondée pour venir en aide aux Français réfugiés *pour le fait de religion* et destiné à empêcher qu'ils ne tombassent à la charge de la communauté genevoise.

En ce temps-là, il fallait être protestant pour être reçu habitant de Genève ou de la ville du refuge, et le plus grand nombre de ces réfugiés pour cause de religion n'avaient pas d'autres ressources que leur travail ou leur industrie.

Mercredi, 3 mai [1882].

Mon cher confrère et ami,

il me paraît prouvé, d'après toutes les règles d'une saine critique, que la lettre ci-incluse, qui m'a été adressée par mégarde, vous était destinée, et je m'empresse de vous la faire tenir.

Je profite de cette occasion pour vous dire que je suis encore sous le charme de votre merveilleux discours¹ de jeudi dernier. Tant de belle humeur et de grâce exquise dans l'ironie, cela ne

1. Renan venait de recevoir Pasteur à l'Académie.

s'était pas revu depuis Platon, mais vous lui aurez volé son secret.
Bien cordialement à vous.

VICTOR CHERBULIEZ.

Mardi, 26 mai [1882].

Mon cher ami,

je ne vous ai pas encore assez remercié.

Merci et encore merci pour la place que vous m'avez donnée dans votre beau discours, pour l'amitié si précieuse pour moi que vous m'y témoignez. Et tout particulièrement merci pour le portrait que vous faites de mon père.

Mes yeux se sont mouillés ; cela vaut bien des remerciements.
Cordialement à vous.

VICTOR CHERBULIEZ.

Lundi, 29 mai [1882].

Mon cher confrère et ami.

Calmann-Lévy m'a demandé mon discours pour le publier avec le vôtre, et je n'ai pas besoin de vous dire avec quel empressement je me suis prêté à son désir. Quand vous aurez l'occasion de le voir, vous seriez bien aimable, vous qui connaissez les us et coutumes de la maison, de stipuler pour moi un certain nombre d'exemplaires à me réserver.

Ma femme me charge de vous dire qu'elle a relu avec délices votre discours¹ et que la façon dont vous jugez les romans en général et les miens en particulier, la charme singulièrement. Quand il paraîtra une nouvelle édition de *Méta Holdenis*, je voudrais mettre en tête ce que vous en dites². Ce serait une merveilleuse préface.

Mille amitiés et bien à vous.

VICTOR CHERBULIEZ.

Samedi, 17 Janvier [1884].

Mon cher confrère et ami,

M. de Lesseps, dans la pensée que je serais appelé à le recevoir³, m'avait envoyé, il y a quelques mois, le paquet de livres ci-joint, que je n'ai pas encore défait. Il vous revient de droit, et je m'empresse de vous le faire porter.

Encore merci et cordialement à vous.

V. CHERBULIEZ.

1. Discours prononcé à la réception de Victor Cherbuliez à l'Académie.

2. Il ne réalisa pas ce projet.

3. Cette lettre date de 1884, année de la réception à l'Académie, de Ferdinand de Lesseps.

[1885].

Mon cher ami,

Calmann-Lévy a bien voulu m'envoyer le *Prêtre de Nemi*¹, mais c'est à vous que je m'en prends de tout le plaisir que je viens d'avoir à vous lire. Si toutes les vérités admirablement exprimées dans ce livre pouvaient entrer dans la tête de tous vos lecteurs, je verrais notre avenir immédiat avec plus de tranquillité. J'admire l'aisance avec laquelle vous avez su marier l'antique au moderne et rassembler dans le forum ou sur les remparts d'Albe la Longue des figures que nous rencontrons tous les jours dans les rues de Paris et qui, à vrai dire, sont de tous les temps. J'admire encore plus la superbe et émouvante scène du 2^e acte entre Antistius et Carmenta. C'est une vraie sibylle et une vraie femme que cette Carmenta, et elle nous dit à la fois le secret des femmes et des sibylles.

Mille remerciements et amitiés.

Victor CHERBULIEZ.

V. Cherbuliez à L. Halévy².

Champel, 26 juin [1874].

Cher Monsieur,

On vient de m'écrire de Paris pour me demander l'autorisation « de mettre au théâtre quelques-uns de mes romans, à commencer par *Méta Holdenis* ».

Permettez-moi de vous rappeler à ce sujet une promesse que vous avez bien voulu me faire. Nous m'aviez parlé le printemps dernier de *Méta Holdenis* et vous étiez aimablement engagé à relire ce roman au point de vue de la scène et de la possibilité d'en tirer une pièce. Meilhac l'avait lu de son côté avant mon départ de Paris, comme vous le savez, et son avis, que je partage, était que nous ferions mieux de débiter par la *Revanche de Noirel*; mais il n'avait point tranché la question s'il y a l'étoffe d'une pièce dans *Méta Holdenis*.

Je suis persuadé que cette *Méta* n'a de chances sérieuses de réussir au théâtre qu'avec l'aide et le secours des auteurs de *Froufrou*. Veuillez, je vous en prie, m'écrire un mot pour me faire connaître votre sentiment et vos intentions à mon égard. J'attendrai d'avoir reçu le mot décisif pour répondre à la proposition qu'on vient de me faire.

Meilhac m'avait écrit, quelques semaines déjà, que le plan de

1. Paru en 1885.

2. Ces lettres se trouvent à la Bibliothèque de l'Institut, dans la collection L. Halévy.

Noirel commençait à se débrouiller, qu'il avait encore quelque chose à trouver, mais que sûrement nous serions en mesure de faire jouer la pièce à la Comédie française l'hiver prochain. Vous avez sans doute causé avec lui de ce scénario. Je désire très vivement que vous ne m'oubliez ni l'un ni l'autre. Il me serait difficile d'aller à Paris dans le mois de juillet, et il n'est guère probable que vous y restiez tout l'été.

Mais dès le mois d'août, je serai libre de répondre à tout appel que vous m'adresserez.

Agréez, cher Monsieur, l'expression de tous mes sentiments affectueux et bien dévoués.

Victor CHERBULIEZ.

Saint-Moritz, 49 juillet 74.

Cher Monsieur,

C'est à Saint-Moritz, coin perdu des Grisons, où je suis venu faire une cure d'eaux, que votre lettre m'a été tardivement renvoyée de Genève. Je vous remercie de cette réponse convaincante, dont les conclusions sont pour moi paroles d'évangile.

Je suis heureux de penser que si vous avez de graves objections contre *Méta Holdenis*, vous estimez qu'il y a une pièce à faire avec *Noirel*. La lettre détaillée que vous voulez bien me promettre au sujet de ce dernier sera impatiemment attendue et méditée avec le plus grand soin. Veuillez, je vous prie, me l'adresser à Genève, où je retournerai avant huit jours. Le mieux sera, je pense, qu'une fois le scénario sur ses pieds, j'écrive la pièce et qu'aussitôt écrite j'aille à Paris vous la remettre; ce premier travail pourra nous servir de brouillon. Au reste nous prendrons à cet égard les arrangements qui vous conviendront; l'essentiel est que la pièce soit faite avant l'hiver.

Présentez, je vous prie, cher Monsieur, tous mes compliments affectueux à Meilhac, et croyez-moi votre tout dévoué.

Victor CHERBULIEZ.

Chapel, Genève, 3 août 74.

Cher Monsieur,

Je suis revenu avant-hier de mes montagnes, où j'ai échappé aux cruelles chaleurs qui ont affligé Saint-Germain aussi bien que Genève.

Je descends d'une vallée dont le lac est gelé du milieu d'octobre jusqu'à la fin de mai; le reste du temps on s'y demande si on a froid ou si on a chaud. Cette incertitude n'est point désagréable. Que ne pouvais-je vous attirer dans ses hauts lieux? Nous y aurions été à merveille pour causer de *Méta*, de *Noirel*, d'au-

tres sujets encore, bons ou mauvais, auxquels vous voulez bien vous intéresser.

Mon premier soin, en arrivant à Genève, a été de réclamer votre lettre, dont je vous suis très reconnaissant, quoique les conclusions en soient moins encourageantes que je ne l'espérais. Mais avant toutes choses je tiens à vous dire que le silence de Meilhac m'a fort étonné. En me donnant un rendez-vous chez lui, pour causer de *Noirel*, il m'avait annoncé que je vous y trouverais, et je ne doutais pas qu'il ne vous eût fait part de notre commun projet. Comme depuis trois mois je suis sans nouvelle de lui, je crains qu'il n'ait renoncé à ce projet ou qu'il n'ait pas trouvé le temps de s'en occuper. En tout cas comptez sur mon absolue discrétion. Il n'apprendra point de moi que vous m'avez fait l'amitié de me répondre.

Vos remarques touchant *Joseph Noirel* me semblent aussi justes que fines, et je chercherais vainement à m'aveugler sur les difficultés que vous me signalez. Mais ces difficultés sont inévitables lorsqu'il s'agit de tirer une pièce d'un roman. Drame et récit, chacun de ces deux genres a ses lois, ses règles, ses conventions, qui lui sont propres.

Un roman qui ne serait qu'une pièce racontée serait un mauvais roman; une pièce qui ne serait qu'un roman découpé en scènes serait une méchante pièce. Parmi toutes les comédies ou les drames tirés de romans, il n'en est point qui soit la reproduction fidèle et complète de l'œuvre du romancier. Il ne suffit pas de découdre et de coudre, il est rigoureusement nécessaire de sacrifier certains éléments, d'en transformer d'autres. C'est une chimie très délicate, j'en conviens, mais qui a produit quelquefois d'heureux résultats. Beaucoup de gens, et je suis du nombre, préfèrent le *Gendre de Monsieur Poirier* à *Sacs et Parchemins*. Pour transformer en pièce *Jean de Thomeray* que n'a-t-il pas fallu supprimer et surtout que n'a-t-il pas fallu ajouter? Je crois que *Jean de Thomeray* ne s'en est pas trop mal trouvé.

Le roman auquel je travaille en ce moment comporte une histoire d'amour. Le sujet, réduit à sa plus simple expression, est une jeune Anglaise joignant beaucoup de cœur à pas mal de coquetterie, qui entreprend de se faire aimer d'un misanthrope ou, pour mieux dire, d'un misogyne, devenu tel pour avoir été trahi par sa maîtresse. Elle a besoin de beaucoup d'art et même de beaucoup de ruse pour venir à bout de cette place forte, où elle finit par faire une entrée victorieuse.

Ces deux caractères, comme les quatre personnages secondaires, moins importants, qui les encadrent, me semblent assez bien venus, et certaines situations me paraissent avoir un caractère scénique. Peut-être y trouverait-on la matière d'une comédie en trois ou quatre actes; peut-être aussi le sujet, dont les dévelop-

pements font le prix, vous paraîtra-t-il trop simple pour la scène. Si vous en jugez autrement, je me ferai un plaisir de vous envoyer un narré succinct, mais complet, de l'action et un résumé des principales scènes.

En attendant, permettez-moi de vous demander si un roman de moi, intitulé *Prosper Randoce*, et qui vient d'être réédité, vous est connu. Un auteur dramatique me disait un jour, sans que la chose soit allée plus loin, que moyennant certaines transformations, il y voyait un sujet de pièce. Je suis honteux de vous condamner ainsi à me lire et à me relire. Vous avez encouragé mon indiscretion ; j'en use et j'en abuse. A tout hasard je vous envoie le volume ; vous le couperez ou ne le couperez pas.

Bien à vous, cher Monsieur, et en vous remerciant de nouveau.

VICTOR CHERBULIEZ.

Combs-la-Ville, Seine-et-Marne,
mercredi, 10 août 81.

Mon cher ami,

je vous dois de nouveaux remerciements pour ce troisième volume que vous m'avez fait l'amitié de m'envoyer et qui est tout-à-fait digne des deux premiers. Je vous ai déjà dit le bien que je pense du *Mariage d'Amour*. Parmi les autres récits, ceux qui me paraissent enlever la paille sont *Le petit Max*, *Le Défilé*, *L'Héritage*, accompli de tout point, et enfin *Mariette* (Oh, Madame Bichon!), qui est la perle des perles. Ce qui est charmant avec vous et bien rare, c'est qu'on peut vous relire indéfiniment.

Mille félicitations et amitiés.

VICTOR CHERBULIEZ.

J'ai passé hier à la *Revue*, où votre copie est fort désirée.

21 avril 83.

Mon cher ami,

Si on a eu raison de vous dire combien j'avais été charmé du *Grand Mariage*, j'ai eu bien tort de ne pas vous remercier plus tôt de votre aimable envoi et de tout le plaisir que j'ai eu à relire *Criquette*. Cherbuliez et Valbert sont fiers de l'estime que vous avez pour eux et que vous leur témoignez si gracieusement ; mais soyez sûr qu'ils voudraient bien savoir l'un et l'autre comment vous vous y prenez pour posséder au même degré l'art de conter et toutes les qualités qui font l'auteur dramatique. C'est un beau secret.

Cordialement à vous.

VICTOR CHERBULIEZ.

Combs-la-Ville, 20 août 83.

Mon cher ami,

la note n'est pas de moi, elle doit être de Brunetière. J'avais dit à ces messieurs, quelques jours auparavant, tout le bien que je pensais de votre nouveau volume; c'est à cela que se réduit ma part de collaboration, et, j'ajoute que je prêchais des convertis.

Mille amitiés et bien à vous.

Victor CHERBULIEZ.

Paris, 30 déc. 1883.

Mon cher ami,

soyez sûr que je ferai de mon mieux pour vous être agréable et pour être utile à votre recommandé. Je puis déjà vous dire que dans une discussion préliminaire il a été parlé avec éloge de son livre. Le malheur est que cette année le nombre des livres présentés pour le prix est considérable. Reste à savoir s'il en est beaucoup d'aussi bons.

Je suis bien charmé de ce que vous me dites de la *Ferme du Choquard*. Cela m'a causé un agréable chatouillement de cœur. On est heureux de vous plaire, car vous avez le droit d'être très difficile.

Mes meilleurs vœux pour 1883 et cordialement à vous.

Victor CHERBULIEZ.

Combs-la-Ville, Seine-et-Marne.
30 sept. 1887.

Mon cher ami,

j'étais allé hier à l'Académie pour vous y chercher, j'ai eu le chagrin de faire buisson creux. Vous savez par la lettre que vous avez dû recevoir de Claretie quel service j'ose demander à votre bonne et précieuse amitié, service que vous pouvez seul nous rendre. La pièce lui paraît trop longue et trop lente, il pense qu'elle gagnerait beaucoup à être réduite en trois actes. Je ne suis pas éloigné d'être de son avis, mais c'est le comment qui n'est pas facile à trouver. Si vous aviez l'extrême obligeance de lire nos quatre actes, vos yeux si exercés et qui voient si clair en toutes choses découvriraient sans doute le joint, et en tout cas votre jugement aurait pour moi le plus grand prix. Dans l'espérance que vous consentirez à être notre conseil et notre juge, je vous envoie la lettre que Claretie m'avait écrite et dans laquelle sont résumées nettement ses objections. (Il n'en fait plus à la scène de la bohémienne, avec laquelle il s'est réconcilié.)

Pour peu que ma demande vous paraisse indiscreète, dites-le-

moi bien franchement; sinon, soyez assuré d'avance de ma vive et affectueuse reconnaissance.

Bien cordialement à vous.

Victor CHERBULIEZ.

Les Pierreux, Combs-la-Ville,
Seine-et-Marne, 5 oct. 1887.

Mon cher ami,

mille remerciements pour votre aimable réponse à une demande qui pouvait vous paraître indiscrete. Je suis heureux de penser que vous consentez à nous lire et à nous conseiller. Ne vous pressez pas, prenez tout votre temps, faites les choses à votre loisir, et croyez que je vous suis très reconnaissant d'une marque d'amitié à laquelle j'attache beaucoup de prix.

Merci et cordialement à vous.

Victor CHERBULIEZ.

Jeudi, 19 janvier 88.

Mon cher ami,

nous avons constaté, en relisant le 3^e acte, combien vos observations étaient justes et que les deux scènes que vous nous aviez signalées étaient lentes et languissantes. Après réflexion, il a paru à d'Artois¹ comme à moi qu'il ne suffisait pas de les réveiller ou de les condenser, et il a trouvé, fort ingénieusement, je crois, le moyen de les supprimer et de les remplacer. Désormais, *Méta* ne quitte plus la scène. Il a fallu à cet effet, comme l'avaient fait les auteurs de *Melle de la Seiglière*, changer le dénouement du roman. La pièce se termine par un mariage, et pourtant le caractère flottant de *Méta* se soutient jusqu'au bout. Ainsi modifié, ce dernier acte me paraît rapide et agréable. Mais nous ne serons contents que si vous l'êtes.

Cet acte nous reviendra de la copie après-demain samedi, et si vous le voulez bien, je vous le ferai tenir aussitôt. Si vous nous faites l'amitié de le lire, d'Artois, qui serait charmé de vous remercier à son tour, ira le reprendre chez vous, au jour et à l'heure que vous aurez l'obligeance de me fixer.

Mille amitiés et bien à vous.

Victor CHERBULIEZ.

4 mai 88.

Mon cher ami,

peut-être savez-vous déjà par Claretie le complet insuccès de

1. Poète et auteur dramatique. Collaborateur de Cherbuliez.

lecture de la pièce à laquelle vous avez bien voulu vous intéresser si obligeamment. A l'unanimité elle a été jugée inintelligible et plus singulière qu'intéressante; certains du sort qui nous attendait, nous l'avons retirée.

Je m'étonne et je regrette que Claretie ne m'ait pas fait l'amitié de tâter un peu le terrain en la faisant lire avant, à un ou deux de ces messieurs du comité. Il aurait pu facilement nous épargner cette tentative inutile et ce désagrément. Mais enfin, nous n'en mourrons pas.

Cordialement à vous.

Victor CHERBULIEZ.

Combs-la-Ville, Seine-et-Marne, 12 oct. 88.

Mon cher ami,

j'étais allé hier à l'Académie dans l'espérance de vous y rencontrer; j'avais un renseignement et un conseil à vous demander. Qu'est-ce que ce *livre d'or*, pour lequel on m'invite assez sommairement à écrire quelques pages? Me conseillez-vous de les promettre? On me propose pour sujet : « Comment j'ai écrit la *Vocation du Comte Ghislain* ». Ce sujet ne me plaît guère; je n'ai jamais aimé à me pêcher moi-même à la ligne.

Un tout petit mot de vous me suffirait pour me décider à répondre oui ou non; je vous en serais reconnaissant, et vous pouvez compter sur ma discrétion.

Cordialement à vous.

Victor CHERBULIEZ.

sam. 29 oct. 89.

Mon cher ami,

je me suis présenté hier chez vous, mais on ne m'a pas laissé monter. Mon intention, comme vous le pensez bien, n'était pas de vous parler de la pièce, je voulais seulement vous demander de vos nouvelles et vous dire tout le chagrin que m'a causé votre cruel accident, plus fâcheux encore que je ne le croyais. Je l'aurais fait plus tôt si j'avais eu un moment à moi dans ces derniers jours, pendant lesquels j'ai dû combiner les fonctions de juré avec la nécessité d'écrire mon article de fin de mois pour la *Revue*. Maintenant que jusqu'à nouvel ordre je ne suis plus ni juré ni Valbert, je serai heureux de vous aller voir. Vous vous promenez, je pense, dans les premières heures de l'après-midi. Voulez-vous que j'aille sonner à votre porte après-demain lundi vers 4 heures? Si oui, ne prenez pas la peine de me répondre. Puisque vous avez eu l'obligeance de lire la pièce, j'aurai l'indiscrétion de vous

mettre sur ce sujet, mais pour peu que notre entretien vous fatigue, nous le remettrons à un peu plus tard.

Bien à vous et mille bons souhaits pour que votre guérison complète soit plus prompte que vous ne le dites.

Victor CHERBULIEZ.

Combs-la-Ville, Seine-et-Marne, 20 juin 91.

Mon cher ami,

J'ai reçu hier une triste dépêche m'annonçant la mort de ma sœur. Je pars ce soir à 7 heures pour Genève, et je ne pense pas pouvoir être de retour avant les derniers jours de la semaine prochaine.

Permettez-moi de compter sur votre bonne amitié pour présider la séance de jeudi prochain.

Cordialement à vous.

Victor CHERBULIEZ.

Carteret, Manche 19 sept. 93.

Mon cher ami,

merci de vos bonnes lignes et de votre bonne sympathie. Nous étions venus, ma femme et moi, passer trois semaines dans un charmant endroit de la Manche, qui s'appelle Carteret. A peine arrivé, j'ai été pris d'une pleurésie; on prétend que sans m'en douter, je l'avais apportée de Paris. Le fait est que j'ai été aussi bien soigné que je l'aurais été rue de Tournon. Le docteur Larmanski, ancien secrétaire de Sarcey, est un bon médecin, et au surplus mon fils est accouru de Seine-et-Marne pour ponctionner lui-même son père. Mon gendre et ma fille, qui étaient à Trouville, n'ont pas eu beaucoup de chemin à faire pour nous rejoindre.

Me voilà en pleine convalescence, et dans peu de jours je serai en état de supporter les fatigues du retour. Mais sous peine de rechute, on m'enjoint de m'imposer deux ou trois semaines de repos absolu et de vie végétative. J'avais écrit un mot à Doucet pour l'engager à procurer au duc de Broglie un chancelier plus valide que moi. Il ne m'a pas répondu, d'où je conclus qu'il n'est pas à Paris.

Veuillez, mon cher ami, présenter à Madame Halévy les meilleurs souvenirs de ma femme et mes affectueux respects, et croyez-moi bien à vous.

Victor CHERBULIEZ.

*Fragments de lettres¹ adressées par V. Cherbuliez
à sa sœur.*

Mardi, 5 octobre [1880].

... Cette lettre a été interrompue par l'arrivée de Mazade qui venait nous demander à déjeuner. C'était héroïque de sa part car la pluie tombait drue. Heureusement son héroïsme a été récompensé, le ciel n'a pas tardé à s'éclaircir, nous avons eu une belle après-midi et Charlotte a pu cueillir à notre hôte un superbe bouquet de roses, qu'il a emporté en triomphe, car dans le fond de son cœur il préfère une rose de la Brie à la question d'Orient.

... Lorsqu'on voit Mazade, on est sûr de papoter beaucoup avec lui sur M^{me} Buloz et sur les Pailleron. Ces pauvres gens lui semblent plus instructifs qu'une fable de La Fontaine. Il estime qu'ils ont été mis au monde pour consoler de leur pauvreté tous les gueux de la terre, car ils sont la démonstration vivante que la joie, comme dirait Jean-Jacques, est plus ami des liards que des écus. Ils continuent de se ronger l'esprit, de se tracasser, de se chamailler. C'est Charles Buloz et sa femme qui dans la famille ont choisi la bonne part. Ils s'aiment beaucoup, ils s'entendent à merveille et jouissent agréablement de leur grosse fortune. Mais vraiment il y a des gens qui courent après le souci comme d'autres après le plaisir.

Je suis prisonnier de mon roman, et avant d'en voir la fin, il faut que je donne encore un vigoureux coup de collier. Il est long, il a 5 fortes parties et je dois me tenir prêt pour la fin du mois prochain.

Après Erckmann-Chatrian viendra Feuillet, dont la nouvelle paraîtra en un seul numéro, et après Feuillet, à moi la balle. J'ai choisi pour titre *Noirs et Rouges*². Cela t'indique mon sujet. Il me semble que cela est bien venu, mais je me défie de mon jugement, je suis encore dans la lune de miel.

Paris, 12 rue de Tournon, 29 avril [1883].

Ma chère sœur,

... Les prix de littérature Montyon nous ont donné bien du mal. Cette année encore j'étais de la commission et nous avons

1. Ces extraits ont été faits par Othon Goepp-Guerlac, ancien professeur de littérature française à l'Université d'Ithaca et auteur d'un *Dictionnaire des Citations* (éd. Armand Colin). Ils ont été déposés à la Bibliothèque de Genève par M. Debu-Bridel, après la mort de Goepp-Guerlac.

2. La lettre date de 1880, puisque le 15 novembre de la même année, le roman commençait à paraître dans la *Revue*.

eu 160 ouvrages à examiner. Qui osera dire après cela que notre modeste traitement et nos jetons de présence sont du bien volé ? J'ai plaidé hier la cause d'un roman de M^{me} Bersier, *André Tourel*¹, où il y a beaucoup d'observations et un vrai talent. Elle connaît bien les pauvres et si elle les aime, elle ne les flatte pas.

En parlant plus bas des *Mémoires* de son bisaïeul, Isaac Cornuau, Victor Cherbuliez écrit : « Je ne les avais jamais lus, ces mémoires, et je ne les savais pas si intéressants. Style et pensée, il y a des pages très remarquables et l'histoire de cette dure genèse mériterait d'être publiée telle quelle. C'était un homme supérieur que notre bisaïeul, un peu trop passionné, très entier dans ses haines comme dans ses affections. Ce n'est pas à lui que M. Buloz aurait pu appliquer son adage : Je hais les neutres ».

Combs-la-Ville, 1^{er} nov. [1883].

Ma chère bonne sœur,

Je suis indignement en retard avec toi mais j'ose dire que mon cas est digne d'excuse et même de pitié. Je viens de traverser un défilé. J'avais à m'occuper à la fois de ma lecture pour l'Institut et de mon Valbert, et au milieu de mon travail j'ai attrapé un refroidissement qui m'a procuré de gros accès de fièvre accompagnés de vilaines névralgies sur les dents.

J'ai tant souffert que je me suis demandé si je pourrais porter jusqu'au bout mon double fardeau. Laurence² avait déjà décidé que je devais renoncer et à ma lecture³ et à mon article, ce qui était à peu près impossible. Je me suis obstiné, l'aconit à fortes doses m'a soulagé et j'ai fini par me tirer d'affaire, mais je t'assure qu'il a fallu pour cela du courage et beaucoup de volonté. J'en ai été récompensé par le succès de ma lecture qui été fort applaudie et qui en conséquence n'était pas ennuyeuse. Le premier exemplaire qui me sera remis par M. Pingard⁴ te sera bien vite envoyé.

1. Paru en 1883 chez Fischbacher.

2. La fille du romancier.

3. Il s'agit de l'étude lue à la séance publique annuelle des cinq Académies, du 25 octobre 1883, *Un épisode de la dernière campagne du Soudan* (de Kita à Bamako, 1883).

4. Secrétaire de l'Institut.

*Victor Cherbuliez à son neveu Alfred Cherbuliez*¹.

Paris, 12 rue de Tournon, 4 mars.

Mon cher Alfred,

merci de ton obligeance et de ta bonne grâce à m'envoyer le premier manuscrit. Je l'ai reçu hier, et je m'amuse à le parcourir avant de le faire tenir à M^{lle} Herpin, qui m'a chargé de te dire toute sa reconnaissance et de t'assurer qu'elle aura des soins infinis pour ces intéressants mémoires², qu'elle désirait depuis longtemps mettre à profit pour son travail.

Je ne sais pas toutefois si elle y trouvera ce qu'elle y cherche. La politique y tient plus de place que l'étude de la société genevoise du dernier siècle, quoiqu'on y retarde en cherchant bien.

Quant à moi, je suis charmé de ce que j'ai lu, et cela dépasse ce que j'attendais. Pensée et style, il y a des choses de premier ordre, et il me semble qu'un jour ou l'autre nous pourrions faire quelque chose, toi et moi, de ce beau manuscrit.

En l'abrégeant et le condensant beaucoup, en y pratiquant de larges coupures et quelques retouches, en l'accompagnant de notes et surtout d'une introduction, on en pourrait tirer un livre en un ou deux volumes, qui ne serait pas seulement pour nous un monument de famille, mais qui serait ainsi de nature à intéresser beaucoup de lecteurs. L'histoire de la jeunesse de Cornuau qui remplit le premier volume est bien remarquable et bien charmante, et semée de réflexions ingénieuses et profondes, d'anecdotes agréablement contées, de petits tableaux de mœurs dont le public sentirait sûrement le prix.

Voilà ma première impression et le reste qu'elle a fait naître en moi.

Il n'en sera peut-être que cela, mais c'est une chose agréable que de rêver.

Encore une fois merci, mon cher Alfred, mille amitiés de nous tous à vous tous.

A toi bien cordialement.

V. CHERBULIEZ.

1. L'original se trouve en possession de M. Charles Cherbuliez, notaire à Genève.

2. Ils n'ont été publiés qu'en 1912, à Genève.

Lettre¹ de Georges Sand à Victor Cherbuliez.

Monsieur, je suis tout à fait enthousiasmée de votre livre² et je veux vous le dire. Je le trouve original, élevé, exquis, ingénieux, savant et amusant, enfin, c'est un des très rares plaisirs que m'apportent les ouvrages nouveaux, c'est un de ceux qui me font regretter de n'avoir pas un feuilleton mensuel de critique dans quelque journal ou revue, car de bons livres sont à recommander au public. Mais j'ai dû renoncer à cela, j'étais accablée d'envois, de demandes, de reproches et justement il n'y a jamais rien à dire de ceux qui demandent qu'on parle d'eux ! Mais si les critiques sérieux existent encore, ils parleront et vous serez lu, en dépit du titre qui n'est pas *alléchant* comme disent les éditeurs.

Mais quel beau et bon livre ! que de choses profondes dites avec grâce et avec charme ! quelle aimable variété habilement jetée à travers un sujet qui semblait puéril ou aride ! Comme on voit le ciel et l'art, *l'idéal vrai*, quel monde de choses et d'idéal l'on parcourt, et que ces personnages de convention sont charmants ! on voudrait bien les rencontrer et vivre quelque temps avec eux ! J'ai passé devant ce cheval des heures bien douces et je me suis trouvée bien contente d'avoir ici dans l'atelier de mon fils une partie des plâtres dont vous décrivez les originaux. Mme Viardot dans *Orphée* et votre livre m'ont fait comprendre déjà, ce que je ne sentais pas du tout bien.

Je vous remercie de tout mon cœur.

George SAND.

Nohan, 15 juin 1860.

Une seule critique, un peu trop d'affection pour les brusques contrastes du style, prendre la mouche, etc... Je sais que ce contraste est cherché et qu'il fait bien à côté du lyrisme qui s'empare des personnages. Mais il y en a un peu trop. Je ne dis pas beaucoup, seulement un peu, et je crois que quand on se sert d'un procédé, il faut tâcher que le lecteur ne s'en aperçoive pas. En fait de critique sérieux, j'en connais au moins un, M. Sainte-Beuve : je pense que vous lui avez envoyé votre livre ? Peut-être le connaissez-vous ? Je viens de lui écrire pour lui dire combien ce livre m'avait frappée et charmée. Je viens d'écrire aussi à M. d'Aure, un homme excellent, savant et vrai dans la partie ; je

1. En 1926, l'original de cette lettre se trouvait en possession de M^{me} Lippmann, fille du romancier.

2. *A propos d'un cheval, Causeries athéniennes.*

lui ai dit de se procurer l'ouvrage et de le dévorer. Outre qu'il en sentira le côté grand, il sera ravi de vous trouver dans les vrais principes.

Billet¹ adressé par J. Michelet à Victor Cherbuliez.

10 mars 61.

M. Michelet a l'honneur de saluer Monsieur Cherbuliez. Il serait fort reconnaissant si la lettre ci-jointe pouvait être transmise à l'obligeant anonyme *W. G.* qui a fait dans la revue critique l'article sur *la mer* (en février).

Monsieur,

quelles que soient vos réserves je n'en suis pas moins reconnaissant de votre obligeant article. Je vous prie de recevoir mes remerciements et mes salutations très sympathiques.

J. MICHELET.

Paris, r. de l'ouest, 44.

dim. 10 m. 61.

Lettre² d'Ernest Renan à Victor Cherbuliez

Greuznach, 30 août 1868.

Monsieur,

J'ai bien tardé à vous remercier du plaisir extrême que j'ai eu à lire votre admirable article³. On ne saurait être plus fin, plus profond, ni mieux écrire. Voilà un travail de grande critique, et selon moi un des meilleurs qu'on ait fait en ces derniers temps. Je suis très heureux et très fier d'y avoir donné occasion. Je fais dans vos éloges la part de la sympathie; cette part faite, je vous déclare que je ne me reconnais que dans ce que Schérer, Sainte-Beuve et vous avez écrit de moi, et à beaucoup d'égards, je préfère votre article à ceux de ces deux critiques. Vous êtes entré avec une pénétration rare dans ma pensée; en vous lisant je fais des découvertes sur moi-même. Pardonnez-moi, dis-je, mes retards. J'ai été cette année fort triste, ayant eu le malheur de

1. L'original se trouve à la Bibliothèque de Genève.

2. En 1926, l'original de cette lettre se trouvait en possession de M^{me} Lippmann, fille du romancier.

3. Nos recherches n'ont pas abouti à retrouver cet article.

perdre ma mère et accablé de travail. Je n'ai trouvé un peu de repos qu'ici, où je suis venu pour quelques jours.

Agréé, cher Monsieur, l'expression de ma plus vive amitié.

Ernest RENAN.

Lettre¹ de F. Amiel à V. Cherbuliez.

Genève, le 20 février 1877,
9, rue Verdaine.

Mon cher romancier, publiciste et critique,

Madame votre sœur prétend que vous avez eu et même que vous avez encore l'intention de répondre à ma lettre de novembre ou d'octobre dernier.

Si ce louable dessein est bien le vôtre, si vous songez à me faire ce plaisir, n'attendez pas que je sois mort et, pendant que vous y êtes, dites-moi aussi votre sentiment personnel et sincère sur les pages que je viens de lire tout à l'heure et dans lesquelles votre collaborateur Mr. Theuriet (dont la prose et les vers me plaisent beaucoup) m'a si piteusement arrangé.

Avec deux lignes d'un homme, on a toujours de quoi le faire pendre. Or sur les 70 pièces des *Étrangères*, Mr. T. trie soigneusement la plus insignifiante et pour un ou deux vers faibles que j'abandonne, croit avoir caractérisé le volume, et ma tentative. Ailleurs il cite un passage où je parle de la traduction en vers, et coupe la citation de façon à me donner un air de prouesse fanfaronne, tandis que j'ajoutais : ceci est l'idéal irréalisable. Ailleurs et un peu partout, il me prête l'illusion baroque de mettre la ressemblance du rythme au-dessus de la fidélité poétique, et le corps au-dessus de l'âme. En un mot, il semble avoir fait la gageure de me présenter *en laid* et d'intercepter toute relation possible entre le lecteur et mon recueil.

Comme un peu de justesse et de justice doit être chose aisée à un auteur aussi spirituel, je me demande à quoi je dois ce traitement malicieux ? ou plutôt je vous demande si j'ai des écailles devant les yeux et si, par exemple, vous trouvez cette façon de critiquer impartiale, exacte, fondée et correcte ?

A vous qui avez trouvé « une patrie littéraire » dans la Revue des Deux Mondes, je puis bien avouer qu'il m'est un peu pénible de m'y voir traité aussi cavalièrement pour un travail sérieux, inspiré par le plus pur amour des choses littéraires. Je regrette un peu que Mr. T. ne vous ait pas demandé le *la*, car il me semble

1. En 1926, l'original de cette lettre se trouvait en possession de M^{me} Lippmann, fille du romancier.

que jadis vous n'avez pas trouvé si mauvaise ma reproduction de la *Clocche*, et vous avez le tout tout autrement fin et l'esprit tout autrement central que mon aristarque improvisé.

Mais ma vivacité s'évapore. Songez que je viens de lire l'article; excusez-la donc de m'avoir mis la plume à la main. Si ces lignes avancent d'un jour votre lettre attendue, je ne les regretterai pas.

La mort de Mr. Buloz, qui fut votre solidaire et constant ami, doit vous avoir beaucoup remué.

Le changement de directeur n'amènera-t-il pas comme tout changement de règne des innovations dans la *Revue*?

N'oubliez pas tout à fait

Votre ancien ami et admirateur.

H. Fred. AMIEL.

Lettre¹ de Joël Cherbuliez à Buloz.

Genève, le 13 juin 1860.

Mon cher Monsieur,

Je prends la liberté de vous recommander le livre de mon neveu, *À propos d'un chenal, Causeries athéniennes*, par Victor Cherbuliez, dont je vous fais remettre deux exemplaires.

C'est de l'esthétique présentée sous une forme assez originale et vous y trouverez une grande richesse d'idées. J'espère qu'il vous paraîtra digne de quelques mots dans la *Revue*.

JOËL CHERBULIEZ.

¹ L'original de cette lettre se trouve en possession de M^{me} M.-L. Pailleron.

VU : LE 9 JUILLET 1935.

VU ET PERMIS D'IMPRIMER :

Le Doyen,
H. DELACROIX.

Le Recteur de l'Académie de Paris,
S. CHARLÉTY.

BIBLIOGRAPHIE¹

PREMIÈRE PARTIE

ÉCRITS DE V. CHERBULIEZ

I. — LIVRES

- A propos d'un Cheval. Causeries athéniennes.* Genève, Paris, Joël Cherbuliez, 1860, in-8° de 321 pages avec une planche hors texte, couverture imprimée.
- Un Cheval de Phidias. Causeries athéniennes*, 2^e édition, Paris, Michel Lévy, 1864, in-18 de 342 pages, planche, couverture imprimée.
- Le Comte Kostia.* Paris, L. Hachette et C^{ie}, 1863, in-18 de 459 pages, couverture imprimée.
- Le Prince Vitale. Essai et récit, à propos de la folie du Tasse.* Paris, Michel Lévy, 1864, in-18 de 356 pages, couverture imprimée.
- Paule Méré.* Paris, L. Hachette et C^{ie}, 1865, in-18 de 352 pages, couverture imprimée.
- Le Roman d'une Honnête Femme.* Paris, Hachette et C^{ie}, 1866, in-18 de 399 pages, couverture imprimée.
- Le Grand Œuvre.* Paris, L. Hachette et C^{ie}, 1867, in-18 de 299 pages, couverture imprimée.
- Prosper Randoce.* Paris, L. Hachette et C^{ie}, 1868, in-18 de 340 pages, couverture imprimée.
- L'Aventure de Ladislas Bolski.* Paris, L. Hachette et C^{ie}, 1869, in-18 de 369 pages, couverture imprimée.
- L'Allemagne politique depuis la Paix de Prague (1866-1870).* Paris, Hachette et C^{ie}, 1870, in-8° de 409 pages, couverture imprimée.
- La Revanche de Joseph Noirel.* Paris, Hachette et C^{ie}, 1872, in-18 de 375 pages, couverture imprimée.
- Études de Littérature et d'Art. Etudes sur l'Allemagne.* Lettres sur le Salon de 1872. Paris, Hachette et C^{ie}, 1873, in-18 de 332 pages, couverture imprimée.
- Meta Holdenis.* Paris, Hachette et C^{ie}, 1873, in-18 de 271 pages, couverture imprimée.

1. Nous nous sommes servis, en grande partie, de la *Bibliographie* de H. Talvart et J. Place.

- L'Espagne Polinique 1868-1873.* Paris, Hachette et C^e, 1874, in-18 de 279 pages, couverture imprimée.
- Miss Rover.* Paris, Hachette et C^e, 1875, in-18 de 360 pages, couverture imprimée.
- Le Fiancé de M^{me} Saint-Maur.* Paris, Hachette et C^e, 1876, in-18 de 302 pages, couverture imprimée.
- Hommes et Choses d'Allemagne* [sous le pseudonyme de G. Valbert], croquis politiques. Paris, Hachette et C^e, 1877, in-18 de 368 pages, couverture imprimée.
- Samuel Brohl et C^e.* Paris, Hachette et C^e, 1877, in-18 de 330 pages, couverture imprimée.
- L'Idée de Jean Pétrole.* Paris, Hachette et C^e, 1878, in-18 de 382 pages, couverture imprimée.
- Amours Fragiles.* Le Roi Apepi. Les inconséquences de M. Drommel. Le Bel Edwards. Paris, Hachette et C^e, 1880, in-18 de 332 pages, couverture imprimée.
- Noirs et Rouges.* Paris, Hachette et C^e, 1881, in-18 de 406 pages, couverture imprimée.
- Institut de France. Académie Française. *Discours prononcés dans la séance publique tenue par l'Académie Française pour la réception de M. Cherbuliez*, le 25 mai 1882. Paris. Typographie de Firmin-Didot, 1882, in-4^o de 60 pages, couverture imprimée.
- Séance de l'Académie Française du 25 mai 1882. *Discours de réception de M. V. Cherbuliez.* Réponse de M. Ernest Renan. Paris, Calmann-Lévy, 1882, in-8^o de 69 pages, couverture imprimée.
- La Ferme du Cloquard.* Paris, Hachette et C^e, 1883, in-18 de 448 pages, couverture imprimée.
- Hommes et Choses du temps présent* [sous le pseudonyme de G. Valbert]. Paris, Hachette et C^e, 1883, in-18 de 386 pages, couverture imprimée.
- Institut de France. Académie Française. *Funérailles de M. Henri Martin*, le 19 décembre 1883. Discours de M. Cherbuliez. Académie des Sciences morales et politiques.
- Un épisode de la dernière Campagne du Soudan* (de Kita à Bamako, 1883), étude lue à la Séance publique annuelle des cinq académies du 25 octobre 1883, dans *Recueil des discours lus dans les séances publiques et particulières de l'Académie Française 1880-1889*, 1^{re} partie, p. 1005 à 1022. Paris, Firmin-Didot, 1885.
- Discours de M. Nourrisson.* Paris. Imprimerie de Firmin-Didot, s. d. ; 1884, in-4^o de 12 pages, couverture imprimée.
- Institut de France. Académie Française. *Discours prononcé pour la réception de M. François Coppée*, le 18 décembre 1884. Paris, Imprimerie de Firmin-Didot, 1884, in-4^o de 50 pages, couverture imprimée.
- Olivier Mungani.* Paris, Hachette et C^e, 1885, in-18 de 422 pages, couverture imprimée.
- La Bête.* Paris, Hachette et C^e, 1887, in-18 de 353 pages, couverture imprimée.
- La Vocation du Comte Gouslain.* Paris, Hachette et C^e, 1888, in-18 de 394 pages, couverture imprimée.
- Profilés étrangers.* Paris, Hachette et C^e, 1889, in-18 de 356 pages, couverture imprimée.

- Une Gageure*. Paris, Hachette et C^e, 1890, in-18 de 357 pages, couverture imprimée.
- Institut de France. Prix de Vertu. *Discours prononcé par M. Cherbuliez*, directeur de l'Académie Française, dans la séance publique du 19 novembre 1891, sur les prix de vertu. Imprimerie de Firmin-Didot, 1891, in-18 de 146 pages, couverture imprimée.
- Séance annuelle de l'Académie Française du 19 novembre 1891. *Rapport de M. Victor Cherbuliez sur les prix de vertu et de M. Camille Doucet, sur les concours littéraires*. Paris, Perrin, in-8° de 77 pages, couverture imprimée.
- L'Art et la Nature*. Paris, Hachette et C^e, 1892, in-18 de 322 pages, couverture imprimée.
- Le Secret du Précepteur*. Paris, Hachette et C^e, 1893, in-18 de 366 pages, couverture imprimée.
- Le Roi Apepi*. Illustrations de Georges Picard. Paris, Librairie Borel, 1893, petit in-16 de 278 pages, figure, couverture imprimée.
- Après fortune faite*. Paris, Hachette et C^e, 1896, in-18 de 413 pages, couverture imprimée.
- Jacquine Vanesse*. Paris, Hachette et C^e, 1898, in-18 de 344 pages, couverture imprimé.
- L'Œuvre de Cherbuliez*. Extraits choisis à l'usage de la jeunesse, avec une notice sur la vie et les œuvres de l'auteur, par Georges Meunier. Paris, Hachette et C^e, 1901, in-18 de xiv-432 pages, portrait, couverture imprimée.
- L'Idéal romanesque en France de 1610 à 1816*. Paris, Hachette et C^e, 1911, in-18 de vi-304 pages, couverture imprimée.
- Esprit de Cherbuliez*. Pensées extraites de ses œuvres par M^{me} Eva Quartier-La Tente, Neuchâtel, chez l'auteur, 1912, in-18 de 228 pages, cartonnée.

PRÉFACES

- Marie-Anne de Bovet. *Lettres d'Irlande*. Préface de Victor Cherbuliez. Paris, Guillaumin, 1889.
- Marc Monnier. *Théâtre des Marionnettes*. Genève, Richard, 1871.
- Basil Nicolaidy. *Grandeur et Décadence d'Ali-Kourchid bey*. Paris, 1883.
- Anne Catherine Strebinger Tourski. *Nouvelles Slaves*. Préface de Victor Cherbuliez. Paris, 1886.
- Jean Carol. *Le Portrait*, avec une lettre de Victor Cherbuliez. Paris, Ollendorff, 1893.
- Victorin Vidal. *L'Art d'être heureux*, avec une lettre de Victor Cherbuliez. Paris, Lahure, 1898.

II. — CORRESPONDANCE

- Lettre à Georges Appia*, 1847. Semaine littéraire, 1923 (pp. 347-348).
- Lettre pour démentir un article paru dans le Journal de Genève*, 15 février 1875.
- Lettre à son neveu*. Le pays vaudois, 31 mai 1929.

Charles Ritter, ses amis et ses maîtres. Choix de lettres (publ. par Eug. Ritter), Lausanne, Payot, 1911.

Une lettre inédite de Cherbuliez. Figaro, 8 juin 1929.

Correspondance inédite.

Lettre à Fr. Buloz, 21 octobre 1860.

« à une autorité de la Bibliothèque de Genève, 7 novembre.

« à L. Halévy, 26 juin 1874.

« « 19 juillet 1874.

« « 3 août 1874.

« « 10 août 1881.

« E. Renan, 5 mars 1882.

« « 11 avril 1882.

« « 15 avril 1882.

« « 3 mai 1882.

« « 16 mai 1882.

« « 29 mai 1882.

« à L. Halévy, 21 avril 1883.

« « 20 août 1883.

« « 30 décembre 1883.

« E. Renan, 17 janvier 1884.

« « 1885.

« L. Halévy, 30 septembre 1887.

« « 5 octobre 1887.

« « 19 janvier 1888.

« « 4 mai 1888.

« « 12 octobre 1888.

« « 29 octobre 1889.

« « 20 juin 1891.

« « 19 septembre 1893.

III. — COLLABORATIONS

1. Livres.

Ali-Kourchid-Bey et M. Basile Nicolaïdy. Dans *L'Enfant de 36 pères.* Recueil de récits, contes et nouvelles par plusieurs auteurs. Paris, E. Dentu, 1884.

Un épisode de la campagne du Soudan. Dans *Comme chez Nicolet.* Recueil de récits, contes et nouvelles par plusieurs auteurs. Paris, E. Dentu, 1885.

Arzie et Camber, légende turque, conte à la Voltaire. Dans *Quarante-sept Chaussée d'Antin.* Recueil de récits, contes et nouvelles par plusieurs auteurs. Paris, E. Dentu, 1886.

2. Articles.

Dans la *Revue critique des livres nouveaux* (Genève) :

— *Robert Emmet*, mars 1858.

— *De l'origine du langage*, mai 1858.

Dans la *Revue Germanique et Française* :

- *Philosophie du Beau. Etudes sur le système d'esthétique de M. Th. Vischer*, septembre 1859, mai, juin, septembre 1860.

Dans *Le Temps* :

- *Lettres sur le Salon*, 16, 22, 29 mai, 6, 9, 13, 16, 20, 26 juin 1872.

Dans *La España Moderna*¹ :

- *Guillermo de Humboldt y Carlota Diede*, 1890, 17, pp. 5-27.
- *El poeta Don Serafín Estébanez*, 1890, 20, pp. 113-33.
- *Hegel y su corresp.*, 1890, 22, pp. 34-54.
- *El Rey de Baviera*, 1891, 31, pp. 104-22.
- *El Rey Apépi*, 1892, 43, pp. 31-100.
- *Eduardo et Guapo*, 1892, 44, pp. 5-37.
- *Meta Holdenis*, 1893, 56, pp. 5-104.

La Feuille Centrale... de la Société de Zofingue², 1900 (pp. 41 à 45 et 83 à 93) a publié :

- Pensées d'un misanthrope en herbe*, ou Cherbuliez à dix-sept ans. (La Chronique, journal manuscrit de la section genevoise de Zofingue, 1846, 1847 et 1848.)

Articles dans la *Revue des Deux-Mondes* signés V. Cherbuliez.

Romans.

- Le Comte Kostia*, 1^{er} et 5 juin, 1^{er} et 15 juillet, 1^{er} août 1862.
- Le Prince Vitale*, essai et récit à propos de la folie du Tasse, 1^{er} et 15 juillet, 1^{er} août 1863.
- Paule Méré*, 1^{er} et 15 juin, 1^{er} et 15 juillet 1864.
- Le Roman d'une Honnête Femme*, 15 août, 1^{er} et 15 septembre, 1^{er} et 15 octobre 1865.
- Le Grand Œuvre*, entretiens sous un châtaignier, 15 juillet, 1^{er} et 15 août 1866.
- L'Aventure de Ladilas Bolski*, 1^{er} et 15 avril, 1^{er} et 15 mai, 1^{er} juin 1869.
- La Revanche de Joseph Noirel*, 15 juillet, 1^{er} et 15 août, 1^{er} et 15 septembre, 1^{er} octobre 1871.
- Méta Holdenis*, 1^{er} et 15 janvier, 1^{er} et 15 février 1873.
- Miss Rovel*, 15 novembre, 1^{er} décembre, 15 décembre 1874.
- Le Fiancé de M^{lle} Saint-Maur*, 15 janvier, 1^{er} et 15 février, 1^{er} mars 1876.
- Samuel Brohl et C^{ie}*, 1^{er} et 15 février, 1^{er} et 15 mars, 1^{er} avril 1877.
- L'Idée de Jean Téterol*, 15 mai, 1^{er} et 15 juin, 1^{er} juillet 1878.
- Le Bel Edwards*, 1^{er} août 1879.
- Le Roi Apépi*, 1^{er} et 15 septembre 1879.
- Les Inconséquences de M. Drommel*, 15 décembre 1879.
- Noirs et Rouges*, 15 novembre, 1^{er} et 15 décembre 1880, 1^{er} et 15 janvier 1881.
- La Ferme du Choquard*, 1^{er} et 15 décembre 1882, 1^{er} et 15 janvier, 1^{er} février 1883.

1. Les articles publiés dans cette revue sont simplement la traduction d'articles parus dans la *Revue des Deux Mondes*.

2. Société d'étudiants à Lausanne.

- Olivier Maugant*, 15 septembre, 1^{er} et 15 octobre, 1^{er} et 15 novembre 1884.
La Bête, 15 décembre 1886, 1^{er} et 15 janvier 1887.
La Vocation du Comte Ghislain, 15 avril, 1^{er} et 15 mai, 1^{er} et 15 juin 1888.
Une Gageure, 1^{er} et 15 janvier, 1^{er} et 15 février 1890.
Le Secret du Précepteur, 15 décembre 1892, 1^{er} janvier, 15 janvier, 1^{er} et 15 février 1893.
Après Fortune faite, 15 août, 1^{er} et 15 septembre, 1^{er} et 15 octobre, 1^{er} novembre 1895.
Jacquine Vanessé, 15 décembre 1897, 1^{er} et 15 janvier, 1^{er} et 15 février 1898.

Littérature.

- G. E. Lessing*, 1^{er} janvier et 15 février 1868.
Le Docteur Strauss, 1^{er} février 1872.
Les poètes du nouvel Empire allemand, MM. E. Geibel, O. von Redwitz, E. Ritterhaus, 15 mars 1872.
Le Tasse, son centenaire et sa légende, 15 mai 1895.
Le Roman Français. — I. *L'Astrée*, 1^{er} janvier 1910. — II. *L'Honnête Homme et la Précieuse : Le Grand Cyrus et la Clélie*, 15 février 1910. — III. *L'Ame généreuse : La Princesse de Clèves*, 15 mars 1910. — IV. *L'Homme de qualité et l'Aventurier : Gil Blas*, 1^{er} mai 1910. — V. *Le Cœur sensible : la Nouvelle Héloïse*, 1^{er} juin 1910. — VI. *La Sensitive et l'Homme de bonne compagnie : la Marianne*, 1^{er} juillet 1910. — VII. *L'Amant de la nature : Paul et Virginie*, 1^{er} septembre 1910. — VIII. *La Belle Ame : Corinne*, 1^{er} octobre 1910. — IX. *Les Egotistes : René, Adolphe, Obermann*, 15 octobre 1910.

Beaux-Arts.

- Le Salon de 1876*, 1^{er} et 15 juin, 1^{er} juillet 1876.
La Peinture à l'Exposition universelle, 1^{er} et 15 août 1878.

Esthétique.

- L'Art et la Nature* : I. *L'œuvre d'art et le plaisir esthétique*, 1^{er} juillet 1891. — II. *L'imagination, ses lois, ses méthodes, ses joies dans son commerce direct avec la nature*, 15 juillet 1891. III. *Les chagrins, les tourments de l'imagination et sa délivrance par les arts*, 1^{er} août 1891. — IV. *Les Doctrines, les écoles et la personnalité de l'artiste*, 15 août 1891.

Politique et histoire contemporaines.

- La Prusse et l'Allemagne de 1869* : I. *La Paix de Prague et ses conséquences au-delà du Rhin et en Europe*, 15 novembre 1869. — II. *Le caractère prussien, la monarchie constitutionnelle et la royauté de droit divin*, 15 décembre 1869. — III. *Les Mystères de la Confédération du Nord et la constitution fédérale*, 15 janvier 1870. — IV. *Les Etats-Généraux du Sud, les partis et les gouvernements*, 1^{er} mars

1870. — V. Les ambitions et les dangers de la politique prussienne, 1^{er} avril 1870.
- L'Espagne politique* : I. Le caractère espagnol et la monarchie constitutionnelle, 1^{er} septembre 1873. — II. Le roi Amédée et la Monarchie démocratique, 1^{er} octobre 1873. — III. Les Commencements de la République espagnole, 15 novembre 1873. — IV. Les Crises de la République espagnole : les radicaux, les constitutionnels et les alphonstistes, 15 décembre 1873.
- Lettres du Dehors sur l'Assemblée Nationale* : I. La Présidence de la République, 1^{er} septembre 1871. — II. Les Agitateurs de la gauche, 15 septembre 1871. — III. La France et l'Italie, 1^{er} octobre 1871.
- Chronique de la quinzaine*, 1^{er} mai 1893.

Articles dans la Revue des Deux-Mondes
signés G. Valbert.

Politique et Histoire.

- La Restauration du roi Alphonse XII*, 15 février 1875.
- Les conférences de Bruxelles et de Saint-Petersbourg*, 15 mars 1875.
- Les Conférences parisiennes*, 1^{er} avril 1875.
- Le Journalisme allemand*, 1^{er} mai 1875.
- Les Récentes inquiétudes de l'Allemagne*, 1^{er} juin 1875.
- Les Progrès de la Russie dans l'Asie Centrale et les Ombrages de l'Angleterre*, 1^{er} août 1875.
- Un nouveau culte en Allemagne : la fête d'Arminius*, 1^{er} septembre 1875.
- Le dernier livre de Proudhon*, 15 septembre 1875.
- Du Domagisme en Politique, à propos d'un discours prononcé à Dompierre*, 1^{er} octobre 1875.
- Les Relations de l'Allemagne et de la France, d'après une brochure allemande*, 1^{er} novembre 1875.
- Le Dernier incident du procès Arnim*, 1^{er} décembre 1875.
- L'Angleterre et le canal de Suez*, 1^{er} janvier 1876.
- Les Prévisions des pessimistes pour le printemps prochain*, 1^{er} février 1876.
- Le Rachat des Chemins de fer en Allemagne*, 1^{er} avril 1876.
- La Question religieuse en France et en Prusse*, 1^{er} mai 1876.
- La Politique allemande et la Question d'Orient*, 1^{er} août 1876.
- M. Gladstone et la Question bulgare*, 1^{er} octobre 1876.
- Une grandeur déchue, le Docteur Strousberg*, 1^{er} novembre 1876.
- Les dernières espérances des amis de la Paix*, 1^{er} décembre 1876.
- Quelques réflexions sur la Conférence de Constantinople*, 1^{er} février 1877.
- Les Mémoires du Prince de Hardenberg* : I. Avant Iéna, 1^{er} mars 1877. — II. Après Iéna, 1^{er} avril 1877.
- La Fausse sortie du Chancelier de l'Empire allemand*, 1^{er} mai 1877.
- La Politique confessionnelle en Allemagne et en France*, 1^{er} juin 1877.
- La Crise du 16 mai et les Jugements de l'Europe*, 1^{er} juillet 1877.
- Le Nouveau Droit des Gens et la Mission du Prince Tcherkassky*, 1^{er} août 1877.
- Une Révocation à l'Université de Berlin*, 1^{er} septembre 1877.
- Philottomans et Turcophobes*, 1^{er} octobre 1877.

- La Guerre Russo-Turque en 1828 et en 1877*, 1^{er} novembre 1877.
La Situation politique en Prusse, 1^{er} décembre 1877.
Le Cabinet tory, l'opinion anglaise et la question d'Egypte, 1^{er} février 1878.
Les Soucis de l'Allemagne, 1^{er} mars 1878.
Le Parti Socialiste en Allemagne, 1^{er} avril 1878.
Le Procès de Vera Zassoulitch, 1^{er} mai 1878.
Les Attentats du 11 mai et du 2 juin 1878, 1^{er} juillet 1878.
M. de Bismarck et le Socialisme allemand, 1^{er} octobre 1878.
Une défaite de la démocratie autoritaire à Genève, 1^{er} novembre 1878.
Un nouveau livre sur M. de Bismarck; le Journal du docteur Busch, 1^{er} décembre 1878.
Les Derniers Incidents de la politique allemande, 1^{er} février 1879.
La Politique réaliste à propos d'une récente publication de l'Académie de Berlin, 1^{er} mars 1879.
Le Prince de Bismarck et les Théories du Docteur Klee, 1^{er} avril 1879.
La Situation intérieure en Russie, 1^{er} juin 1879.
La Politique financière de M. de Bismarck, 1^{er} juillet 1879.
Lord Beaconsfield et la Dissolution du Parlement, 1^{er} août 1879.
Un Ennemi des préjugés, M. Hellenbach, 1^{er} septembre 1879.
Les amours de Ferdinand Lassalle, 1^{er} octobre 1879.
Un Nouveau Complot contre l'Empire Germanique, 1^{er} novembre 1879.
Une Grande Question d'un petit Pays, 1^{er} décembre 1879.
Les Nouvelles pratiques parlementaires, 1^{er} janvier 1880.
La Question des Juifs en Allemagne, 1^{er} mars 1880.
La Lettre du Pape à l'Archevêque de Cologne, 1^{er} avril 1880.
Le Jugement d'un Anonyme sur l'Alliance Prusso-Russe, 1^{er} mai 1880.
Un Comédien devenu Conseiller de Cour, 1^{er} juin 1880.
La Force et la Faiblesse des Gouvernements démocratiques, 1^{er} juillet 1880.
Une religieuse excommuniée, Amélie de Lasaulx, 1^{er} août 1880.
Le Rôle de la Diplomatie dans la Question Grecque, 1^{er} septembre 1880.
L'Allemagne nouvelle jugée par un Allemand, 1^{er} octobre 1880.
L'Emancipation des Femmes, 1^{er} novembre 1880.
Les Souvenirs d'un Révolutionnaire, 1^{er} décembre 1880.
La Correspondance politique du Comte de Prokesch-Osten, 1^{er} janvier 1881.
L'Avenir politique de l'Empire allemand, 1^{er} février 1881.
La Réconciliation de M. de Bismarck et du Saint-Siège, 1^{er} octobre 1881.
L'Empereur Alexandre III et les réfugiés politiques en Russie, 1^{er} juin 1881.
Le Roi George V de Hanovre, 1^{er} juillet 1881.
Le Socialisme de M. de Bismarck et le nouveau Reichstag, 1^{er} décembre 1881.
La Question romaine et M. de Bismarck, 1^{er} février 1882.
Les Juifs allemands et leurs ennemis, 1^{er} mars 1882.
L'Agitation anglaise contre le tunnel de la Manche, 1^{er} juin 1882.
Le dernier des condottieri, 1^{er} juillet 1882.
Les déceptions de M. de Bismarck dans sa politique intérieure, 1^{er} août 1882.
La Grandeur et la décadence d'Ali-Kourchid bey, 1^{er} septembre 1882.
Le Baron Nothomb, 1^{er} octobre 1882.
Le livre de M. de Broglie sur Frédéric II et Marie-Thérèse, 1^{er} janvier 1883.
Les années d'apprentissage de M. de Bismarck, 1^{er} février 1883.
La question des princes, 1^{er} mars 1883.

- La Triple alliance*, 1^{er} mai 1883.
L'affaire de Tisza Eszlar, 1^{er} août 1883.
Le roi Frédéric-Guillaume IV, 1^{er} septembre 1883.
Le radicalisme et ses variétés, 1^{er} novembre 1883.
La Belgique en 1883, 1^{er} décembre 1883.
La guerre moderne d'après un écrivain militaire allemand, 1^{er} janvier 1884.
Correspondance de M. de Rémusat, 1^{er} février 1884.
Le Chancelier de l'Empire allemand et M. Moritz Büsch, 1^{er} avril 1884.
Un nouveau bill de réforme électorale et la Chambre des lords, 1^{er} septembre 1884.
Le Grand Frédéric, d'après le journal et les mémoires de Henri de Catt, 1^{er} janvier 1885.
L'attentat de Niederwald, 1^{er} février 1885.
Guillaume de Humboldt et Charlotte Diede, 1^{er} mars 1885.
La Politique italienne en 1870-71, d'après les dépêches d'un diplomate français, 1^{er} avril 1885.
Un ministre de la Restauration, M. de Clermont-Tonnerre, d'après une publication récente de M. Camille Rousset, 1^{er} mai 1885.
M. Gladstone et les embarras de la politique anglaise, 1^{er} juin 1885.
Un nouveau livre sur la Révolution française, 1^{er} juillet 1885.
M. de Bismarck et les prochaines élections prussiennes, 1^{er} octobre 1885.
M. de Bismarck et les Polonais, 1^{er} mars 1886.
Sir Henry Sumner Maine et son livre sur le gouvernement populaire, 1^{er} mai 1886.
La Correspondance de lord Beaconsfield avec sa sœur, 1^{er} juin 1886.
Le roi Louis II de Bavière, 1^{er} juillet 1886.
Le Scepticisme politique, 1^{er} septembre 1886.
L'Abdication du prince Alexandre de Bulgarie, 1^{er} octobre 1886.
Le politique et le politicien, 1^{er} décembre 1887.
La dissolution du Reichstag et la politique électorale en Allemagne, 1^{er} février 1887.
L'Intervention du Saint-Siège dans les élections allemandes, 1^{er} mars 1887.
Le Conclave de Léon XIII, d'après un récit italien, 1^{er} avril 1887.
M. de Beust et ses mémoires, 1^{er} juin 1887.
Frédéric-Guillaume IV et Léopold de Ranke, 1^{er} septembre 1887.
Le Marquis d'Argenson, ministre des Affaires étrangères, 1^{er} août 1888.
Les Mémoires d'Auguste II, duc de Saxe-Cobourg-Gotha, 1^{er} janvier 1888.
Léon Foucher et sa correspondance, 1^{er} février 1888.
Les Mémoires de Garibaldi, 1^{er} mars 1888.
L'Empereur Frédéric, 1^{er} juin 1888.
Deux gouverneurs de l'Alsace-Lorraine, 1^{er} juillet 1888.
Un Bourgmestre de Stralsund au XVI^e siècle, 1^{er} septembre 1888.
République ou stathoudérat, 1^{er} octobre 1888.
Les Mémoires d'Ernest II, duc de Saxe-Cobourg-Gotha, 1^{er} décembre 1888.
L'âge des machines, 1^{er} juin 1889.
Francesco Crispi et sa politique, 1^{er} janvier 1889.
M. Geffcken et le Journal de l'Empereur Frédéric, 1^{er} février 1889.
L'arbitrage international et la paix perpétuelle, 1^{er} mars 1889.
La Correspondance de M. de Thouvenel et du duc de Grammont, 1^{er} mai 1889.
Un Radical anglais d'autrefois : William Cobbett, 1^{er} juillet 1889.

- A propos d'un livre sur la France du continent, 1^{er} août 1889.
 Un *Plunderer* anglais contre le pessimisme, 1^{er} octobre 1889.
 Les *Memoires du Comte Virathum*, 1^{er} novembre 1889.
 Un épisode de la jeunesse du duc de Wellington, 1^{er} janvier 1890.
 M. de Sybel et ses *Histoire de la fondation de l'empire allemand*, 1^{er} mars 1890.
 La démission de M. de Bismarck et l'opinion allemande, 1^{er} avril 1890.
 La Correspondance diplomatique du comte Pless de Bors et du comte de Nesselrode, 1^{er} mai 1890.
 Les Anglais en France pendant la Révolution, d'après un livre anglais, 1^{er} juin 1890.
 Le Roi Charles-Albert, d'après une biographie récente, 1^{er} juillet 1890.
 Le culte de Jeanne d'Arc, 1^{er} août 1890.
 La Restauration des Bourbons en Espagne en 1874, 1^{er} novembre 1890.
 William Booth, général en chef de l'Armée du Salut, et son livre sur l'extinction du paupérisme, 1^{er} février 1891.
 L'Alliance Franco-Russe sous le premier Empire, 1^{er} mars 1891.
 M. Windthorst et le parti du centre catholique, 1^{er} avril 1891.
 Le Comte Alexandre de Hübner et ses souvenirs de 1848, 1^{er} août 1891.
 Charles Pictet de Rochement et sa correspondance diplomatique, 1^{er} janvier 1892.
 L'histoire de l'alphabet d'après un livre récent, 1^{er} février 1892.
 L'Empereur Guillaume II, ses ministres et sa politique, 1^{er} mars 1892.
 La correspondance du Margrave Charles-Frédéric de Baden avec le Marquis de Mirabeau et Dupont de Nemours, 1^{er} mai 1892.
 Un Publiciste allemand et son gazouoyer en faveur de la Triple-Alliance, 1^{er} juin 1892.
 Le nouveau Wallenstein, 1^{er} septembre 1892.
 Madame Mere, d'après une publication récente du Baron Larrey, 1^{er} décembre 1892.
 Alberoni et sa correspondance avec le Comte Beccaria, ministre des Finances du duc de Parme, 1^{er} février 1893.
 François Augier et son Journal au Congrès de Munster, 1^{er} juin 1893.
 Sir Frederick Pollak et sa théorie de la persécution, 1^{er} août 1893.
 M. Henri Geyser et sa brochure sur l'Alliance franco-russe, 1^{er} décembre 1893.
 Saint François d'Assise et ses derniers biographes, 1^{er} janvier 1894.
 Hans Blum et son Histoire de l'empire allemand de 1871 à 1890, 1^{er} février 1894.
 Un Parsi à Londres et ses réflexions sur la civilisation anglaise, 1^{er} mars 1894.
 La Guerre et la Paix d'après le livre de M. Max Jähns, 1^{er} avril 1894.
 Le voyage d'une Anglaise en France, 1^{er} septembre 1894.
 L'Empereur Guillaume II et le Parti conservateur prussien, 1^{er} octobre 1894.
 Le Comte de Capriati, ses ennemis et sa disgrâce, 1^{er} janvier 1895.
 Warren Hastings et son dernier biographe, 1^{er} mars 1895.
 La Candidature du Prince Léopold de Hohenzollern au trône d'Espagne en 1870, 1^{er} avril 1895.
 Le Docteur Bruno Viss et sa politique de la délivrance, 1^{er} juillet 1895.
 Le « Napoléon inconnu », de M. Frédéric Masson, 1^{er} août 1895.

- L'Empereur Guillaume et sa manière d'entendre le gouvernement personnel*, 1^{er} octobre 1895.
M. Seeley et son Essai sur les Origines et le développement de la politique moderne de l'Angleterre, 1^{er} février 1896.
Napoléon et Caulaincourt, 1^{er} mai 1896.
Un livre nouveau sur l'Islamisme, 1^{er} septembre 1896.
Deux Chanceliers : Metternich et Bismarck, 1^{er} novembre 1896.
Pierre le Grand et son dernier biographe, 1^{er} juillet 1897.
Les années de retraite du prince de Bismarck, 1^{er} août 1897.
La supériorité des Anglo-Saxons et le livre de M. Demoulin, 1^{er} octobre 1897.
Une reine de Suède, sœur du Grand Frédéric, 1^{er} novembre 1897.
L'Historien Henri de Treitschke, 1^{er} février 1898.
Le Jugement d'un Anglais sur la France politique, 1^{er} juin 1898.
Marysienska et Jean Sobieski, d'après une publication récente, 1^{er} juillet 1898.
Une correspondance secrète pendant la Révolution, 1^{er} août 1898.
Etude d'un homme d'Etat russe sur la société moderne, 1^{er} septembre 1898.
Une mission d'attaché militaire à Vienne pendant la guerre de Crimée, 1^{er} octobre 1898.
Un Anglais qui aimait la France : Memoirs of the Life and Correspondence of Henry Reeve, 1^{er} novembre 1898.
L'Allemagne vers la fin de ce siècle, d'après un professeur allemand, 1^{er} janvier 1899.
Correspondance de Frédéric le Grand avec le maréchal de Grumbkow, 1^{er} mars 1899.
La Reine Christine de Suède et sa correspondance avec le cardinal Azzolino, 1^{er} mai 1899.

Colonies. Voyages. Ethnographie.

- Les Boers et la Politique Anglaise*, 1^{er} avril 1881.
La France et l'Italie à Tunis, 1^{er} mai 1881.
L'Inde et l'Algérie, 1^{er} août 1881.
Un voyage malheureux à travers la Tripolitaine, 1^{er} novembre 1881.
Le Voyage du major Serpa Pinto dans l'Afrique australe, 1^{er} janvier 1882.
Le Voyage d'une missionnaire anglaise en Sibérie, 1^{er} mai 1882.
M. Savorgnan de Brazza et M. Stanley, 1^{er} novembre 1882.
L'expédition du Lieutenant Schwatka dans les régions arctiques, 1^{er} juin 1883.
Madagascar et les missionnaires anglais, 1^{er} juillet 1883.
Le chemin de fer du Soudan et les trois campagnes du colonel Borgnis-Desbordes, 1^{er} octobre 1883.
Charles-Georges Gordon, 1^{er} mai 1884.
La puissance coloniale de l'Angleterre, 1^{er} juin 1884.
L'Abyssinie et son Négus, d'après un voyageur allemand, 1^{er} juillet 1884.
La politique coloniale allemande, 1^{er} novembre 1884.
Le Maroc et la politique européenne à Tanger, 1^{er} décembre 1884.
Le Journal de Gordon à Kartoum, 1^{er} août 1885.
La Chine et les Chinois, 1^{er} septembre 1885.
Un voyage dans le Guzerate, 1^{er} décembre 1885.

- Le régime du Protectorat en Tunisie*, 1^{er} novembre 1886.
Une biographie de missionnaire écossais, 1^{er} décembre 1886.
Le Jugement d'un nègre sur la race nègre, 1^{er} novembre 1887.
Un voyageur français au Maroc, 1^{er} avril 1888.
Les Afghans et la question indo-russe, d'après deux voyageurs français, 1^{er} novembre 1888.
Le voyage du Capitaine Binger dans la boucle du Niger, 1^{er} février 1890.
Le Sultan Ahmadou et la campagne du Colonel Archinard dans le Soudan français, 1^{er} décembre 1890.
Le major de Wissmann et son second voyage à travers l'Afrique Equatoriale, 1^{er} mai 1891.
Un explorateur allemand en Afrique : le docteur Carl Peters, 1^{er} juin 1891.
Deux missions françaises dans la boucle du Niger, 1^{er} octobre 1891.
La Question japonaise, d'après un voyageur anglais, 1^{er} août 1892.
Le Père Joseph Ohrwalder et ses années de captivité dans le Soudan, 1^{er} janvier 1893.
La Question algérienne, 1^{er} mars 1893.
Les voyages d'exploration d'un docteur Allemand dans le Brésil central, 1^{er} juin 1894.
Un épisode inédit des campagnes du Soudan, 1^{er} décembre 1894.
Le dernier voyage d'exploration du prince Henri d'Orléans, 1^{er} avril 1896.
Les Colons français et le Comité Dupleix, 1^{er} juin 1896.
Le Voyage de M. Félix Dubois à Tombouctou, 1^{er} janvier 1897.
Dupleix et son bi-centenaire, 1^{er} février 1897.
Un touriste suisse et son voyage autour du monde, 1^{er} mars 1897.
Le Général Barattieri et ses Commentaires sur la guerre d'Afrique, 1^{er} mars 1898.
Confucius et la morale chinoise, 1^{er} décembre 1898.
Les études d'une voyageuse anglaise miss Mary H. Kingsley, sur l'Afrique Occidentale, 1^{er} avril 1899.
Les principes coloniaux d'un naturaliste américain, M. Harvey Brown, 1^{er} juillet 1899.

Littérature et Critique.

- Deux séances de réception à l'Académie Française : réception de MM. Charles Blanc et Boissier*, 1^{er} janvier 1877.
Une correspondance inédite de Bastiat, 1^{er} janvier 1878.
Réception de M. Sardou à l'Académie Française, 1^{er} juin 1878.
La correspondance d'Eugène Delacroix, 1^{er} janvier 1879.
La Réception de M. Renan à l'Académie Française, 5 avril 1879.
Thomas Carlyle, 1^{er} mars 1881.
Robinson Crusoe et la littérature électorale, 1^{er} septembre 1881.
Le poète don Séraphin Estebanez, 1^{er} mars 1884.
Berthold Auerbach, 1^{er} octobre 1884.
La Famille Buchholz et les études de mœurs berlinoises de M. Julius Stinde, 1^{er} novembre 1885.
Une biographie allemande de Beaumarchais, 1^{er} février 1886.
Henri Heine et ses derniers biographes allemands, 1^{er} avril 1886.
Un historien allemand, Léopold Ranke, 1^{er} août 1886.

- La légende de Caspard Hauser*, 1^{er} janvier 1887.
Un pamphlet anglais contre les préjugés anglais, 1^{er} mai 1887.
La correspondance de Hegel, 1^{er} juillet 1887.
Lettres intimes de l'impératrice Marie-Louise, 1^{er} août 1887.
La Mingrélie et les romans caucasiens de M. le baron de Suttner,
 1^{er} septembre 1890.
Le Comte de Chesterfield et ses lettres à son filleul, 1^{er} octobre 1890.
Louis Feuerbach, d'après une publication récente, 1^{er} septembre 1891.
Don Carlos, dans la poésie et dans l'histoire, 1^{er} décembre 1891.
L'Histoire du Journalisme en Autriche, 1^{er} avril 1892.
Le Journal de Walter Scott, 1^{er} juillet 1892.
Le Docteur Friedrich Nietzsche et ses griefs contre la société moderne,
 1^{er} octobre 1892.
La jeunesse de Xavier de Maistre, 1^{er} juillet 1893.
Schopenhauer, l'Homme et le Philosophe, 1^{er} septembre 1893.
M. Auguste Strindberg et la Confession d'un fou, 1^{er} novembre 1893.
Prévost-Paradol et ses lettres choisies, 1^{er} mai 1894.
Les infortunes d'un poète autrichien : Franz Nissel, 1^{er} août 1894.
Caroline de Günderode et le Romantisme allemand, 1^{er} février 1895.
Le Conseiller genevois François Tronchin et ses relations avec Voltaire,
 1^{er} novembre 1895.
David Frédéric Strauss et sa correspondance, 1^{er} février 1896.
Le Docteur Samuel Johnson et les femmes, 1^{er} mars 1896.
Les types intellectuels à propos d'une publication récente, 1^{er} juillet 1896.
Le Docteur Théodore Billroth et sa correspondance, 1^{er} août 1896.
Quelques allemandes du temps passé, 1^{er} décembre 1896.
Léopardi et son ami Antonio Rainieri, 1^{er} mai 1897.
M. Lombroso et sa théorie de l'homme de génie, 1^{er} juin 1897.
La vie de Lord Tennyson, 1^{er} décembre 1897.
Arthur Young et son autobiographie, 1^{er} avril 1898.

Education. Instruction.

- L'Enseignement primaire obligatoire et laïque*, 1^{er} avril 1882.
L'Internat et la vie de collège en France et en Angleterre, 1^{er} avril 1883.
L'enseignement des jeunes filles en France, à propos d'un livre allemand,
 1^{er} janvier 1886.
*L'Empereur Guillaume II et ses vues sur la réforme de l'enseignement
 secondaire*, 1^{er} janvier 1891.
L'enseignement de l'histoire à rebours d'après un programme allemand,
 1^{er} novembre 1891.
L'Education et la Réforme de l'Instruction publique en Angleterre, 1^{er} juillet 1894.
*Ce que pensent les professeurs allemands de l'admission des femmes dans
 les Universités*, 1^{er} avril 1897.

Beaux-Arts.

- Le monument de Henri Regnault*, 1^{er} septembre 1876.
Un critique d'art anglais ; ses préférences et ses repentirs, 1^{er} octobre 1887.
Rembrandt, d'après son dernier biographe, 1^{er} avril 1893.

DEUXIÈME PARTIE

ETUDES SUR V. CHERBULIEZ

I. — LIVRES

- LEVALLOIS (Jules). — *Critique militante* (p. 114 à 117), Didier, 1863.
- BUNGENER (F.). — *Quelques mots sur Paule Méré*, Lettre à l'auteur, Genève, 1864, 32 pages.
- VEUILLOT (Louis). — *Les Odeurs de Paris* (« Le Bleu-Buloz », p. 412 à 422), V. Palmé, 1867.
- MERLET (G.). — *Portraits d'hier et d'aujourd'hui*, t. III, Didier, 1869.
- PONTMARTIN (A. de). — *Nouveaux Samedis*, t. VIII et XVII. M. et C. Lévy, 1870 et 1879.
- POTVIN (Ch.). — *De la corruption littéraire en France*, Bruxelles, Muquardt, 1873 (p. 150 à 156).
- RAMBERT (E.). — *Ecrivains nationaux de la Suisse*, Sandoz, 1874 (p. 303 à 334).
- DANTÈS (Alfred). — *Dictionnaire biographique et bibliographique*, Boyer, 1875.
- ZOLA (Emile). — *Les Romanciers naturalistes* (p. 347 à 351), Charpentier, 1881.
- BONNIÈRES (Robert de). — *Mémoires d'Aujourd'hui*, t. II, Ollendorff, 1885.
- HOUSSAYE (Henri). — *Les Hommes et les Idées* (p. 304 à 321 et 360 à 361), Calmann-Lévy, 1886.
- SCHERER (Edmond). — *Etudes sur la Littérature contemporaine*, t. VIII (Réception de Victor Cherbuliez à l'Académie). Calmann-Lévy, 1886.
- GUBERNATIS (A. de). — *Dictionnaire international des écrivains du jour*, t. I. Florence, Nicolaï, 1888, 2 vol.
- FRANCE (Anatole). — *La Vie littéraire*, 3^e série (Nouveaux dialogues des morts), Calmann-Lévy, 1888-1894.
- GODET (Philippe). — *Etudes et Causeries*, Fishbacher, 1889 (p. 189 à 193 et 296 à 396).
- MONTÉGUT (Emile). — *Dramaturges et Romanciers*, M. Victor Cherbuliez. I. Une fantaisie esthétique. — II. Les premiers romans (p. 157 à 210), Hachette, 1890.
- GIDEL (Charles). — *Histoire de la littérature française depuis 1815 jusqu'à nos jours*, 2^e partie, pp. 428-429, A. Lemerre, 1891.
- HURET (Jules). — *Enquête sur l'évolution littéraire*, p. 362, Carpentier, 1891.
- SAINTSBURY. — *Essays on French novelist*, Londres, Percival, 1891.
- GODET (Philippe). — *Histoire littéraire de la Suisse française*, Neuchâtel. Delachaux et Niestlé, 1895 (p. 573 à 576).
- TISSOT (Victor) et CORNUT (Samuel). — *Les Prosateurs de la Suisse française* (p. 162 à 166), Lausanne, Payot, 1897.
- MICHEL (Henry). — *Le quarantième fauteuil* (p. 37 à 41), Hachette, 1898.
- BRANDÈS (George). — *Samlede Skrifter*, t. VII (p. 169 à 172), Copenhague, 1899.

- FESCH (Paul). — *Le Panthéon des bonnes gens*, A. Guédon, 1899. Institut de France, Académie Française. *Funérailles de M. Cherbuliez*, le mardi 4 juillet 1899. *Discours de MM. Emile Ollivier et F. Brunetière*, imprimerie de Firmin-Didot, 1899.
- PETIT DE JULLEVILLE. — *Histoire de la langue et de la littérature française*. Article sur le Roman (pp. 181-182), t. VIII, A. Colin, 1899.
- RITTER (Eugène). — *Victor Cherbuliez*, Genève, Kündig, 1899.
- GODET (Phillippe). — *Chronique romande* (Au foyer romand, étrennes littéraires pour 1900), Lausanne, Payot, 1900.
- BELLAIGUE (Camille). — *Impressions musicales et littéraires*, Delagrave, 1900.
- OUIDA, *Critical Studies*, London, 1900, in-8°, *Le Secret du Précepteur*.
- FAGUET (Emile). — Institut de France, Académie Française. *Discours prononcés dans la séance publique tenue pour la réception de M. Emile Faguet, le 18 avril 1901 par le récipiendaire et M. Emile Ollivier* (Éloge de Victor Cherbuliez, p. 3 à 32, par E. Faguet et réponse d'E. Ollivier, p. 33 à 55. Typographie de Firmin-Didot, 1901. Discours de réception. Lecène-Oudin, 1901, 72 pp.
- BRUNETIÈRE (F.). — *Discours Académiques* (Discours prononcés aux funérailles de Victor Cherbuliez (p. 227 à 237), Perrin, 1901.
- FAGUET (Emile). — *Propos littéraires*, Première série (Jacquine Vanesse), Lecène-Oudin, 1902. *Propos littéraires*, troisième série (*Le Secret du Précepteur*), Lecène-Oudin, 1905.
- BIRÉ (Edmond). — *Romans et romanciers contemporains*. J. Lamarre, 1905 (p. 139 à 170).
- Souvenirs d'un Slavophile* (1863-1897), Hachette, 1905.
- KAUFFMANN (John). — *Victor Cherbuliez et les Genevois*. Essai biographique, Genève, Kündig, 1906, 51 pp.
- LANSON (Gustave). — *Histoire de la littérature française*, 12^e éd. revue, Paris, Hachette, 1912 (pp. 1086-87).
- PELLISSIER (G.). — *Anthologie des Prosateurs français contemporains*, t. III, Delagrave, 1913.
- JOLIET (L.). — *Précis illustré de la littérature française des origines au XX^e siècle*, A. Colin, 1919, (pp. 460-461).
- AMIEL (H.-F.). — *Fragments d'un Journal intime*, t. I et II (pass.), t. III (p. 133 à 135, et pass. G. Crès, 1923, 3 vol.
- BÉDIER (J.) et HAZARD (P.). — *Histoire de la Littérature française illustrée*, Larousse, s. d. (1924), t. II (p. 329 à 331), 2 vol.
- LALOU (René). — *Histoire de la littérature française contemporaine*, G. Crès, 1924.
- SEIPPEL (Paul). — *Notice biographique dans la Chrestomathie française d'A. Vinet*, Payot, 1924, t. II.
- MEUNIER (Pierre-Alexis). — *Bibliographie méthodique et critique des œuvres d'Emile Montégut*. Lettres de V. Cherbuliez à E. Montégut, p. 137 à 139, Garnier, 1925.
- JULES (Léon). — *Victor Cherbuliez*, dans *Dictionnaire pratique des connaissances religieuses*, fascicule VI, Letouzey, 1925.
- GUICHES (Gustave). — *Le Banquet* (pp. 32-33). Editions Spes, 1926.
- BONNEFON (D. et C.). — *Les Ecrivains modernes de la France*, Fayard, s. d. (1927).
- BELLESSERT (André). — *Victor Cherbuliez dans Cent ans de vie française à la Revue des Deux-Mondes* (p. 387 à 396), Hachette, s. d. (1929).

- LECOMTE (Georges). — Institut de France, Académie française, *Centenaire de Victor Cherbuliez*, célébré à Genève, le vendredi 21 mai 1929 (*Discours de M. Georges Lecomte*). Paris, 1929, in-4° 18 p.
- N. B. — M^{lle} Suzanne KELLER a présenté, le 28 juin 1929, comme travail de diplôme de bibliothécaire à l'École Sociale de Genève, une bibliographie de l'œuvre de V. Cherbuliez.

II. — ARTICLES

- MONNIER (Marc). — *A propos d'un Cheval*, Bibliothèque Universelle, 1860, t. IX (p. 101 à 117).
- MONTÉGUT (Emile). — *Une fantaisie esthétique : A propos d'un Cheval*, Revue des Deux Mondes, 15 octobre 1860 (p. 981 à 996).
- A propos d'un Cheval, Causeries athéniennes*, par V. Cherbuliez. Revue critique des livres nouveaux, mai 1860.
- M. M. — *Le Comte Kostia*, Journal de Genève, 18 février 1863.
- Le Comte Kostia*, par V. Cherbuliez, Revue critique des livres nouveaux, janvier 1863.
- Le Prince Vitale*, par V. Cherbuliez, Revue critique des livres nouveaux, mars 1864.
- M. D. DEBRIN (Marc). — *Le Roman d'une Honnête Femme*, Journal de Genève, 26 janvier 1866.
- *Le Grand œuvre*, Id., 23 février 1867.
- BRUÏN (P.). — *Victor Cherbuliez*, Vaderlandsche Letteroefeningen, 1867, II, pp. 178-92.
- MONTÉGUT (Emile). — *Les Romans de Victor Cherbuliez*, Revue des Deux Mondes, 15 mai 1867 (p. 482 à 502).
- BOISSIN (Firmin). — *Prosper Randoce*, Polybiblion, 1868, t. I (pp. 125-126).
- M. D. DEBRIN (Marc). — *Prosper Randoce*, Journal de Genève, 29 février 1869.
- *Etudes de Littérature et d'Art*, Id., 4 janvier 1873.
- MONNIER (Marc). — *Etudes de Littérature et d'Art*, Journal des Débats, 9 avril 1873.
- SABATIER (Aug.). — *Méta Holdenis*, Journal de Genève, 10 août 1873.
- BOISSIN (Firmin). — *La Revanche de Joseph Noirel*, Polybiblion, 1873, t. IX, 1878, t. XXII (pp. 23-24).
- M. D. DEBRIN (Marc). — *L'Espagne politique*, Journal de Genève, 11 juillet 1874.
- BRUNETIÈRE (F.). — *Chronique (Le Comte Kostia, au théâtre du Gymnase)*, Revue des Deux Mondes, 1^{er} mai 1875, pp. 233-234.
- LE DEROME. — *Miss Rovel*, Journal de Paris, 8 avril 1875.
- FOURNIER (Hippolyte). — *Miss Rovel*, Paris, Journal, 9 mai 1875.
- SABATIER (Aug.). — *Miss Rovel*, Journal de Genève, 31 juin 1875; *Le Fiancé de M^{lle} Saint-Maur*, Id., 12 mars 1876.
- BERNARD (Daniel). — *Méta Holdenis*, L'Union, 13 juillet, 1876 (p. 361 à 365).
- BIGOT (Ch.). — *Victor Cherbuliez*, Revue Bleue, 1876 X (p. 361).
- BOISSIN (Firmin). — *Le Fiancé de M^{lle} Saint-Maur*, Polybiblion, 1876, t. XVII (pp. 16-17).
- PERRY (F.-S.). — *Victor Cherbuliez*, Atlantic Monthly, mars 1876 (p. 279 à 287).

- VARAGNAC (Bérard). — *Le Fiancé de M^{lle} Saint-Maur*, Journal des Débats, 26 août 1876.
- SABATIER (Aug.). — *Samuel Brohl*, Journal de Genève, 19 août 1877, *Une Chronique genevoise de Valbert*, id., 1^{er} décembre 1878.
- SAINTSBURY. — *Victor Cherbuliez*, The Fortnightly Review, 1878; t. XXIX (p. 247 à 265).
- BOISSIN (Firmin). — *L'Idée de Jean Téterol*, Polybiblion, 1879, t. XXV (pp. 6-7).
— *Miss Rovel*, id., t. XIV (pp. 14-15).
- BRUNETIÈRE (F.). — *L'aventure de Ladislav Bolski*, au Vaudeville et *Samuel Brohl*, à l'Odéon, Revue des Deux Mondes, 1^{er} février 1879, t. XXXI (p. 700 à 707).
- BOISSIN (Firmin). — *Noirs et Rouges*, Polybiblion, 1881, t. XXXII, (pp. 8-9).
- BOGLIETTI (Giovanni). — *Victor Cherbuliez*, Nuova Antologia, 1882, vol. XXXVI (p. 430 à 457).
- BRUNETIÈRE (F.). — Réceptions académiques, Revue des Deux Mondes, 1882, t. LI (p. 933-945).
- DUCROS (Louis). — *M. Victor Cherbuliez*, Revue politique et littéraire, 24 décembre 1882 (p. 801 à 806).
- HOUSSAYE (Henry). — *Réception de M. Cherbuliez*, Journal des Débats, 27 mai 1882.
- RENAN (Ernest). — *Réponse au discours de M. Victor Cherbuliez*, Journal de Genève, 27 mai 1882.
- SABATIER (Aug.). — *La Réception de M. Cherbuliez à l'Académie Française*, Journal de Genève, 28 mai 1882.
- VIRIEUX (Eugène). — *M. Victor Cherbuliez*, Bibliothèque populaire de la Suisse romande, 1882 (p. 221 à 224).
Cherbuliez's Men and Things. — The Nation, 1883, t. XXXVII (p. 18).
- BOISSIN (Firmin). — *La Ferme du Choquard*, Polybiblion, 1883, t. XXXVIII (p. 22 à 24).
- GAUTHEY (Louis). — *Victor Cherbuliez*, Bibliothèque populaire de la Suisse romande, 1884 (p. 91 à 119).
- BOISSIN (Firmin). — *Olivier Maugant*, Polybiblion, 1885, t. XLIII (p. 292 à 294).
- DUCHOSAL (Louis). — *François Coppée et Victor Cherbuliez*, Bibliothèque Populaire de la Suisse romande, 1885 (p. 229 à 235).
- FOURNEL (V.). — *M. Victor Cherbuliez*, Moniteur Universel, 24 février 1885.
- SABATIER (Aug.). — *Olivier Maugant*, Journal de Genève, 3 mai 1885.
- CHANTAVOYNE (H.). — *La Bête*, Nouvelle Revue, 1^{er} avril 1887.
- D. (Ph.). — *La Bête*, Le Français, 15 avril 1887.
- BOISSIN (Firmin). — *La Bête*, Polybiblion, 1887, t. L (pp. 18-19).
— *Le Comte Ghislain*, id., 1888, t. LIII (pp. 293-294).
- LEMAITRE (Jules). — *La Vocation du Comte Ghislain*, Revue Bleue, 8 septembre 1888.
- PONTMARTIN (A. de). — *La Vocation du Comte Ghislain*, Gazette de France 30 septembre 1888.
- LOHMANN. — *La Vocation du Comte Ghislain*, Zeitschrift für Französische Sprache und Literatur, 1889, t. II (p. 270-272).
- Victor Cherbuliez*, The Westminster Review, 1889, t. CXXXI (p. 127 à 134).

- BOISSIN (Firmin). — *Une Gageure*, Polybiblion, 1890, t. LIX (p. 8 à 10).
- FILON (Augustin). — *Profils étrangers*, Revue Bleue, 1^{er} février 1890 ;
Une Gageure, id., 29 mars 1890.
- SABATIER (Aug.). — *Une Gageure*, Journal de Genève, 27 avril 1890.
- *Discours de M. Cherbuliez sur les prix de vertu*, id., 22 novembre 1891.
- CALMETTE (Gaston). — *A l'Académie Française*, Le Figaro, 20 novembre 1891.
- GIRETTE (Marcel). — *Victor Cherbuliez*, Journal des Débats, 1^{er} janvier 1892.
- BELLAIGUE (Camille). — *Victor Cherbuliez*, Le Correspondant, 25 octobre 1892 (p. 649 à 678).
- PELLISSON (M.). — *L'Art et la Nature*, Revue encyclopédique, 1892 (p. 961).
- SABATIER (Aug.). — *L'Art et la Nature*, Journal de Genève, 3 avril 1892.
- *Le Secret du Précepteur*, id., 14 mai 1893.
- BIRÉ (Edmond). — *Victor Cherbuliez*, Gazette de France, 13 novembre 1893.
- DAURIAC (L.). — *Victor Cherbuliez : L'Art et la Nature*, Revue Philosophique de la France et de l'étranger ; 1893, 35, pp. 296-301.
- FAGUET (Emile). — *Le Secret du Précepteur*, Revue Bleue, 29 avril 1893.
- NOLHAC (Pierre de). — *L'Art et la Nature*, Polybiblion, 1893, t. LXVII.
- PELLISSIER (G.). — *Le Secret du Précepteur*, Revue Encyclopédique, 1893, t. III (p. 319).
- SIRVEN (Paul). — *M. Victor Cherbuliez*, Revue Bleue, 11 novembre 1893 (p. 620 à 626).
- DESCHAMPS (Gaston). — *M. Victor Cherbuliez*, Le Temps, 24 novembre 1895.
- SABATIER (Aug.). — *Après Fortune faite*, Journal de Genève, 1^{er} décembre 1895.
- BARRARAND (Léon). — *Après Fortune faite*, Moniteur Universel, 31 janvier 1896.
- LÉVÊQUE (Ch.). — *L'Art et la Nature*, *Victor Cherbuliez*, Journal des Savants, 1896, pp. 89-101 ; 288-301 ; 593-603 ; 669-83.
- OUVRÉ (H.). — *Après Fortune faite*, Nouvelle Revue, 1^{er} août 1896.
- Favorites in French fiction : Victor Cherbuliez*, Blackwood's Magazine, 1897, 162, pp. 531-49.
- V. *Cherbuliez über Deutschland*, Deutsche Revue, avril et juin 1898 (pp. 127 à 137).
- BEAUNIER (André). — *Victor Cherbuliez*, Revue Encyclopédique, 1899, (pp. 669 à 674, portraits).
- BRUNETIÈRE (F.). — *Victor Cherbuliez*, Revue des Deux-Mondes, 15 juillet 1899, t. CIV (pp. 475 à 481).
- CLARETIE (Jules). — *Victor Cherbuliez*, Le Temps, 3 juillet 1899.
- M. D. DEBRIN (Marc). — *Victor Cherbuliez*, Journal de Genève, 4 juillet 1899.
- *Profils étrangers*, id., 14 août 1899.
- DUTOIT (Marie). — *Ce que Victor Cherbuliez a pensé de l'imagination*, Revue Maurice, 1899 (p. 40).
- FAGUET (Emile). — *Victor Cherbuliez*, Revue Bleue, 8 juillet 1899 (p. 43 à 46).

- GODET (Philippe). — *Victor Cherbuliez*, Semaine littéraire, 1899 (p. 313 à 316).
- GROPALLO (L.). — *Victor Cherbuliez*, Nuova Antologia, 1899, t. LXXXIII (p. 691 à 703).
- MEURVILLE (Louis de). — *Victor Cherbuliez*, Le Figaro, 8 juillet 1899.
- MONTET (J.). — *La mort de M. Victor Cherbuliez*, Journal des Débats, 3 juillet 1899.
- RÉGNIER (Jean). — *Les obsèques de Victor Cherbuliez*, Le Figaro, 6 juillet 1899.
- TISSOT (Ernest). — *La nationalité de Victor Cherbuliez*, Revue encyclopédique, 1899 (p. 669 à 676). Portraits et autographes.
- SABATIER (Aug.). — *Victor Cherbuliez* (nécrologie), Journal de Genève, 9 juillet 1899.
- VISENOT. — *Victor Cherbuliez* (nécrologie), Polybiblion, 1899, t. L. XXX.
- Victor Cherbuliez professeur*, vieux souvenirs, Journal de Genève, 23 juillet 1899.
- Victor Cherbuliez*, Journal des Débats, 4 juillet 1899.
- Victor Cherbuliez*, Revue pour les jeunes filles, 20 juillet 1899.
- Mort de Victor Cherbuliez* (Discours résumés), Journal de Genève, 6 juillet 1899.
- Victor Cherbuliez*, L'Illustration, 8 juillet 1899.
- Victor Cherbuliez*, Revue Internationale de l'Enseignement, juillet à décembre 1899.
- VAN AMSTEL (A.). — *Victor Cherbuliez*, Revue Bleue, 11 août 1900 (p. 185 à 188).
- RITTER (Eugène). — *Les ancêtres vaudois de Victor Cherbuliez*, Revue historique Vaudoise, 1900 (p. 334 à 340).
- CARDANE (Jules). — *Réception de M. Emile Faguet*, Le Figaro, 19 avril 1901.
- DUQUESNEL (Félix). — *Notes et Souvenirs*, Victor Cherbuliez, Le Gaulois, 18 avril 1901.
- Discours de M. Emile Faguet sur Victor Cherbuliez*, Echo littéraire, 1^{er} novembre 1901.
- KAUFFMANN (John). — *Victor Cherbuliez et les Genevois*, Bulletin de l'Institut National Genevois, 1906, t. XXXVII, (p. 351 à 403).
- TISSOT (E.). — *La nationalité de Victor Cherbuliez*, Revue Bleue, 1906, VI, (pp. 369-372).
- RIGAL (Eugène). — *L'Idéal romanesque en France*, Revue des Langues romanesques, 1912, t. LV (pp. 477-478).
- J.-B. — *Sur Victor Cherbuliez*, Le Temps, 23 août 1922.
- PAILLERON (Marie-Louise). — *François Buloz et ses amis*, Victor Cherbuliez, Revue des Deux-Mondes, 1922 (pp. 835-871).
- FRANÇOIS (A.). — *Victor Cherbuliez et Georges Appia*, Semaine littéraire, 1923, (pp. 246-247).
- KOHLER (P.). — *La littérature d'aujourd'hui dans la Suisse romande*, Bibliothèque Universelle, 1923, t. III, (p. 153).
- REVON (Maxime). — *Cherbuliez*, Les Marges, 15 septembre 1924.
- SEIPPEL (Paul). — *Un méconnu*, Journal de Genève, 19 janvier 1925; *Valbert. Id.*, 9 février 1925.
- BARDE (Edmond). — *Victor Cherbuliez genevois*, Journal de Genève, 10 juin 1929.

- BELLESSERT (André). — *Hommage à Victor Cherbuliez*, Revue des Deux Mondes, 15 juin 1929.
- CHAPONNIÈRE (P.). — *Victor Cherbuliez*, Journal de Genève, 30 mai 1929.
- DOURLIAC (H.-A.). — *Victor Cherbuliez*, La Croix, 14-15 juillet 1929.
- EPUY (Michel). — *Victor Cherbuliez*, La Patrie Suisse, 1929 (p. 129).
- FUCHS (Paul). — *A la Mémoire de Victor Cherbuliez*, Figaro, 2 juin 1929.
- NIEDELLIER (Jean). — *En relisant Victor Cherbuliez*, Gazette de Lausanne 31 mai 1929.
- PAILLERON (Marie-Louise). — *De Cherbuliez à Valbert*, Figaro, 4 juin 1929.
- SAVARY (Léon). — *Le romancier Victor Cherbuliez*, Tribune [de Genève, 25 mai 1929, 2 et 3 juin 1929.
- THIBAUDET (Albert). — *Le Centenaire de Victor Cherbuliez*, Candide, 30 mai 1929.
- TRAZ (Robert de). — *Le Centenaire de Cherbuliez*, Nouvelles littéraires, 1^{er} juin 1929; *La part du rêve*, Journal de Genève, 21 décembre 1929.
- A la Mémoire de Victor Cherbuliez*, Journal des Débats, 1^{er} juin 1929.
- Le Centenaire de Victor Cherbuliez*, Le Temps, 1^{er} juin 1929.
- Le Centenaire de Cherbuliez à Paris*, Gazette de Lausanne, 1^{er} juin 1929.
- L'origine vaudoise de Victor Cherbuliez*, id., 2 juin 1929.
- Le Centenaire de Victor Cherbuliez*, Journal de Genève, 2 juin 1929.
- Bullier et Cherbuliez*, Journal de Genève, 3 juin 1929.
- Le Centenaire de Victor Cherbuliez*, Tribune de Lausanne, 6 juin 1929.
- A propos du Centenaire de Victor Cherbuliez*, Journal de Genève, 4 juin 1929.
- Cherbuliez auteur dramatique*. Intermédiaire des Chercheurs et Curieux, t. LXXXVI, col. 620, 972, t. LXXXVII, col. 58.
- Origine de la famille de Victor Cherbuliez*, id., t. XVI, col. 265, 318.

TROISIÈME PARTIE

ŒUVRES DE VICTOR CHERBULIEZ

traduites ou imprimées à l'étranger.

Allemagne.

- Ein Pferd des Phidias*. Plaudereien aus Athen. Aus dem Französ. von Ida Steinmetz. Mit 1 (lith.) Abbildg. Iena, 1864. Manke, 8 (VIII, 241 S.).
- Le Comte Kostia*, 3 vols. Naumburg, 1863, Pätz 16 (480 S.).
- Graf Kostia*, Roman. Mit Autorisation des Verf. in's Deutsche übertragen von Th. Wellauer, 2 Thle, Iena, 1864, Manke 8 (576 S.).
- Paule Méré*, 2 vols. Naumburg, 1864, Pätz, 16 (310 S.).
- Isabella, oder der Roman einer rechtschaffenen Frau*. Aus dem Französischen übers. von Marie Bock, 2 Bde. (436 S.) 1867. (Moderne Romane des Auslandes in guten Uebersetzungen.)
- Ladislaus Bolski*, Roman v. Vict. Cherbuliez, Deutsch von Claire v. Glümer, 2 Bde. (232 u. 218 S.) (Lese-Cabinet, neuestes belletristisches, der besten u. interessantesten Romane aller Nationen.).
- Das politische Deutschland seit dem Prager Frieden [1866-1870]*. Autorisirte Uebersetzung, 8 (XXVIII, 316 S.). Bern, 1870, Haller.

- Samuel Brohl et Co*, Roman. Nach der 3. Aufl. d. französ. Originals deutsch von Emil Lehmann. Autorisirte Uebersetzung, 2 Bde 8 (232 u. 184 S.), Norden 1879, Fischer Nachf.
- Un Cheval de Phidias. Causeries athéniennes*. Erklärt von H. Fritsche, Mit 2 in den Text eingedr. Holzschn. gr. 8 (250 S.), Berlin, 1880, Weidmann.
- Jean Téterol's Idee*. Nach dem Franz. des Vict. Cherbuliez. Deutsch von Rob. Schröder, Autoris. Uebersetzung (282 S.) (Universal-Bibliothek).
- Der Verlobte des Fräulein v. Saint-Maur*. Autoris. Uebersetzung von G. Nenda, gr. 8 (163 S.), Berlin, 1881, Grosser.
- Der Graf Kostia* (Universal-Bibliothek), Deutsch v. H. Denhardt (367 S.).
- Der Roman einer ehrbaren Frau*. Berechtigte Uebersetzung 8 (325 S.), Dresden, 1892. E. Pierson.
- Der Roman einer ehrbaren Frau*, 1892, Berlin-Verlag, Berlin-Wien.
- Der König Aepi*, Erzählung, Aus dem Franz. 8 (130 S.), Berlin, 1899, W. Werther.
- Der schöne Edwards. Die Inconsequenzen d. Herrn Drommel*, 2 Erzählgn. Aus dem Franz. 8 (175 S.), Ebd. 1899.
- Reich geworden*, Roman, Autoris. Uebersetzg., aus dem Franz. v. H. Lobedan (355 S.) (Universal-Bibliothek), 1899.
- Athenische Plaudereien üb. e. Pferd des Phidias*, Übers. v. Ida Riedisser, m. e. Nachwort begleitet v. Walth. Amelung (325 S. m. 75 Abbildgn. u. 1 Taf.) gr. 8, Strassburg, 1903, I. H. E. Heitz.
- Die Kunst u. die Natur*, Uebers. v. H. Weber (I u II) 1 u 2 Aufl. (125, bezw. 108 S.), gr. 8. Ascona, 1905, C. V. Schmidtz.
- Die Kunst und die Natur*, 1905, Lorch, K. Rohm.
- Un Cheval de Phidias. Causeries athéniennes*. Erklärt v. H. Fritsche, 2 verb. Aufl. v. J. Hengesbach, 8, Berlin, 1908, Weidmann.

Amérique.

- Joseph Noirel's revenge*, tr. by W. F. West. (Leis. hour ser.), 16°, 1872, Holt.
- Count Kostia*, tr. by O. D. Ashley. (Leis. hour ser.), 16°, 1873, Holt.
- Prosper*, tr. by C. Benson. (Leis. hour ser.), 16°, 1874, Holt.
- Romance of an honest woman*, tr. 1874, New ed., 12°, 1875, W. F. Gill.
- Miss Rovel*, tr. by F. A. Shaw. 8°, 1875, Estes.
- Meta Holdenis*. (Coll. of for. authors.), 16°, 1877, Appleton.
- Samuel Brohl and Co*. (Coll. of for. authors), 16°, 1877, Appleton.
- Jean Teterol's idea*, (Coll. of for. authors), 16°, 1878, Appleton.
- Same, (Seaside lib.), 4°, Munro.
- Stroke of diplomacy*, from the French (Handy-v. ser.), 16°, 1880, Appleton.
- Saints and sinners*, from the French by M. N. Sherwood, 8°, 1881, Appleton.
- Samuel Brohl and Co*. (Lovell's lib.), 12°, 1883, J. W. Lovell.
- Same. (Seaside lib.), 4°, Munro.
- Samuel Brohl and Company*. New ed., 1885, 12°, Appleton.
- Same, 1886, 12° (Dollar novels), Dodd.
- Meta Holdenis*, 1887, D. (Gainsborough ser.), Appleton.
- In Love match*, by Halévy, L. tr. by H. de Veer and V. Foster; (also)

- King Apepi*, by V. Cherbuliez, 1889, C. D. (Gleanings from for. authors), Delay.
- Count Kostia*, New issue, 1892, C. 1873, D. Seaside lib., (U. S. Bk. C°), Munro.
- Joseph Noirel's revenge*, New issue, 1892, D. Seaside lib., (U. S. Bk. C°), Munro.
- Prosper*, New issue, 1892, C. 1874, D. Seaside lib., (U. S. Bk. C°), Munro.
- Tutor's secret*, 1893, C. D. (Town and country lib.), Appleton.
- Phidian horse*: art and archaeology of the Acropolis; from the French by E. H. B. Roberts, 1893, Wanamaker.
- With fortune made*: a novel, 1896, C. D. (Town and country lib.) Appleton.

Angleterre.

- Wish of his Life*, a Novel, from the French, 2 vols., Bentley, 1878.
- Low-Born Lover's Revenge*. Vizetelly, 1881.
- Meta Holdenis*, and a Stroke of Diplomacy (Popular French Novels), Vizetelly, 1881.
- Trials of Jetta Malaubret*, Vizetelly, 1886, New ed., 1888.
- The Tutor's Secret*. Trans. by Paul Derecheff. Arnold, nov. 1893.
- A Phidian Horse*. Trans. by Elisabeth Hill B. Roberts. (Philad.) Lond. mar. 1894.
- With Fortune made*: a Novel. Trans. by M. E. Simkins. Hutchinson, jan. 1897.
- Meta Holdenis*, Maclaren, oct. 1904.
- Le Comte Kostia*, Nelson, dec. 1910.
- Miss Rovel*, Nelson, sept. 1911.
- L'Aventure de Ladislav Bolski*, jan. 1913.

Italie.

- Miss Rovel*: romanzo. Milano, Treves, 1878, 16°, p. 270.
- Samuele Brohl e C.* Milano, Treves, 1879, 16°, p. 228.
- L'avventura di Ladislav Bolski*. Milano, Treves, 1879, 16°, p. 312.
- L'idea di Gianni Testaroli*: romanzo. Traduzione di Salv. Musso. Milano, Treves, 1882, 16°, p. iv-250.
- La fattoria della Cornacchia*: romanzo. Milano, Treves, 1884, 16°, p. iv-359.
- Meta Holdenis*. Bolaffio Luigi Fil. Augusto. Milano, Verri, 1888, 8°, p. 259.
- L'idea di Gianni Testaroli*, Milano, Treves. In-16, p. 256. Biblioteca Amena.
- Dopo aver fatto fortuna*, Versione di Cost. Gorini. Sondrio, Quadrio, 1898, 16°, p. 434.
- Una scommessa*. Versione di Erminia Bazzocchi. Milano, soc. edit. Milanese, 1908, 16°, p. 283.
- Carlyle Tom. — *La rivoluzione francese*. Traduzione di Ernestina Ciccotti-D'Errico, con un saggio di Vitt. Cherbuliez. Milano, Istituto edit. ital., 1916, 3 vol. 16°.

Danemark.

- Ladislaus Bolski's Haendelser.* Oversat fra Fransk., 1872, Schou.
Et Kvindehjertes Historie. Oversat af H. W., 1873, Gyldendal.
Joseph Noirels Haevn. Oversat af P. Hansen, 1873, Schou.
Meta Holdenis. Fortaelling. Oversat af H. T., 1873, Kolding. Wisbech.
Prosper Randoce. Oversat fra Fransk, 1874, Schou.
Mselle Saint-Maurs Forlovede, 1876, L. Jordan.
Samuel Brohl et Kompagni. Oversat af H., 1877. Tolderlund. Gyldendal.
Kong Apépi. (Af « Berl. Tid. »), 1879.
Sorte og Rode. Roman. Oversat fra Fransk, 1881, V. Pro.
 « *Bjergravnen* ». Oversat ved R. M. Prahl, 1883, Philipsen.
Olivier Maugant. Oversat, 1885, Philipsen.
Dyret. Roman. Oversat, 1887, V. Pio.
Grev Ghislains Omvendelse, 1889, Bergmann.
Docentens Hemmelighed. Aut. Overs. ved V. Moth-Lund og S. Prahl. M. Forf. s Portr., 1894. M. Hansens Eftf.
Haevn. Roman. Med et Forord af H. Bang. Illustr. af E. Petersen. M. 1 Portr., 1902. Eksped. af « Frem ». Gyldendal.
Miss Rovel. I-II (« Dannebrog » s Foljeton), 1903, Ikke i Bogh.
Meta Holdenis. Overs. af Carl Nutzhornkjersmeier. (Martins Standard Udgave), 1910, John Martin.
Magisterens Hemmelighed. Ved S. Prahl. (Illums Bibliothek), 1911.

Suède.

- Ladislás Bolski äfventyr.* Roman. Ofv. 12 : 0, 349 s. Stockholm, Haeggströms förlagsexp. 1869.
Josef Noirels vedergällning. Roman. Ofv. af C. J. Backman, 12 : 0, 360 s. Sthm, Alb. Bonnier, 1871.
Grefve Kostia. Roman. Ofv. af C. J. Backman. 2 : a uppl. 8 : 0, Sthm, Haeggströms förlagsexp, 1872.
Miss Rovel. Berättelse. Ofv. af H. Hörner. 8 : 0, 262 s. Sthm, Alb. Bonnier, 1875.
Samuel Brohl & Kompani. Ofv. af M. A. Goldschmidt, 222 s. 1877.
En ärbär kvinnas roman. Roman-o. novell-bibliotek. Ofv. af C. Cedersström, 272 s. 1877.
Jean Téterols idé. Ofv. 8 : 0, 243 s. Stockholm. Ad. Bonnier, 1878.
De svarte och de röde, 8 : 0, 406 s. Helsingfors, Dagbladets red. 1881.
Svarte och röde. Berättelse. Ofv. af M. A. Goldschmidt, 8 : 0, 386 s. Sthm. F. & G. Beijer, 1881.
 Valbert, G. *Mellanfolkliga skiljedomstolar o. den eviga freden.* Ofv. af Bengt A-d. 8 : 0, 32 s. Sthm, P. A. Norstedt & S : r i distr., 1894.
Sedan millionerna förvärfvats. Ofvers. från franskan af A. N. S. 8 : 0, 395 s. Stockholm, Beijer, 1898.
Grefve Kostia. Kronbiblioteket. Roman. Ofvers från franskan, 229 s. 1908.
Meta Holdenis. Ofvers. av Ernst Grafström. 8 : 160 s. Sthm. Holmquists boktr., 1913.
Ett vad. 8 : 0, 199 s. Sthm. Dahlberg, 1917.
Fröken Rovel. Roman. Overs. från franska orig. av G. Wåhlstedt, 8 : 0, 160 s. Sthm. Dahlberg, 1919.

Norvège.

Meta Holdenis. Roman. Overs. af Jappe Nilssen. 1904, 243 s., Cammermeyers forl.

Grev Ghislains omvendelse, Ferielesning.

Hollande.

Prins Vitale of hoe werd Tasso krankzining? Uit het Fransch door A. L. Lesturgeon. Dev. Jac. van der Meer. (Amst., A. V. Klaveren), 1866, post. 80.

De vergelding van Joseph Noirel. Uit het Fransch vertaald. Tiel. Wed. D. R. van Wermeskerken. (Rott., D. Bolle), 1872.

Miss Rovel, naverteld door H. F. Chappuis. Sneek, J. F. van Druten. (Arnh. E. et M. Cohen), 1878, roy. 80.

De vond van den vondeling. Uit het Fr. door Algidius Hanssen. Rott., Nijgh & van Ditmar, 1879.

Pologne et Autriche.

Romans uczciwej kobiety, 1866, Krakowia.

Lad. Bolski, 1871, Wien.

Mina Hildenis, 1873, Warszawa.

Niebezpieczna gra, 1878, Lwów.

INDEX ALPHABÉTIQUE

- Ahauzit (Frank), 2, 26.
 Abeken, 59.
 About, 49, 122.
 Agoult (d'), 78.
 Alcibiade, 434.
 Alembert (d'), 44, 236.
 Alexandre I^{er} (le tsar), 200.
 Alfieri, 15.
 Ali-Kourchid Bey, 122.
 Alma-Tadema, 198.
 Amédée I^{er} (d'Espagne), 204, 206.
 Amiel, 1, 34, 50, 171, 191, 223, 257, 258.
 Ampère (Jean-Jacques), 56, 253.
 Amstel (M^{me}), 27.
 Amyot, 152.
 Anet (Claude), 13.
 Argenson (d'), 205.
 Arioste, 15, 126, 134.
 Aristide de Smyrne, 16.
 Aristophane, 164.
 Aristote, 26, 28, 34, 176, 182, 194, 225.
 Arnauld (Agnès), 45.
 Arndt (Ernest-Maurice), 36, 166, 235.
 Arnim (Achim von), 142.
 Arnim (Bettina d'), 60, 158.
 Artois (d'), 249.
 Aubert (Fernand), 7.
 Auerbach (Berthold), 166.
 Augier (Emile), 32, 226.
 Aure (d'), 255.
 Avenel (d'), 71.

 Baculard (Armand), 138.
 Baldensperger (Fernand), 7.
 Balzac, 85.
 Bancroft, 59.
 Barbey d'Aurevilly, 230.
 Barde, 12, 13.
 Barrès, 228.
 Baudelaire, 85, 147, 195.
 Baumgarten, 192.
 Beaconsfield (lord), 218, 219.

 Beauharnais (Joséphine de), 77.
 Beccaria, 165.
 Becker, 26.
 Bedel, 231.
 Beethoven, 36.
 Benedetti, 60.
 Bentham, 14.
 Béranger (Jean-Pierre), 17.
 Bergson, 195.
 Bernardin de Saint-Pierre, 140.
 Berlioz, 32.
 Bernard (Claude), 152.
 Bersier (M^{me}), 253.
 Bertrand, 70.
 Bethmann-Hollweg, 3, 38, 235.
 Beust (de), 213.
 Bigot, 56.
 Bismarck, 59, 160, 200, 210, 211, 212, 213, 214, 215, 216, 217.
 Blaze de Bury, 3, 56.
 Boeckh, 39.
 Boileau, 148, 187, 192, 221, 222.
 Boissier, 68.
 Bopp, 151.
 Bognis-Deshordes, 71.
 Bornier (H. de), 239.
 Bossuet, 127, 136.
 Bourgeois (Léon), 71.
 Bourget, 88, 222, 228, 231.
 Bourrit (Charles), 12, 17, 241.
 Bourrit (Marc-Théodore), 17, 233.
 Bourrit (Marie), 2, 3, 17, 18, 32, 40, 44, 234, 242.
 Bourrit (Octavie), 27.
 Brandès, 72, 218, 229.
 Brandis, 34, 36, 235.
 Brandis (Johannes), 37, 52, 60, 235.
 Brébant, 65.
 Broglie (de), 207, 251.
 Brugère (Isaac), 242.
 Brugère (Marguerite), 242.
 Brunetière, 68, 69, 71, 74, 248.

- Buffon, 137.
 Buloz, 13, 48, 49, 50, 51, 52, 53, 56, 57, 58, 59, 60, 61, 62, 63, 71, 149, 202, 212, 237, 253, 258.
 Buloz (Charles), 252.
 Buloz (M^{me}), 71.
 Bungener, 54, 151.
 Burnouf, 29, 35, 151, 235, 240.
 Busch (Moritz), 160, 211, 212, 213.
 Byron, 78, 132, 142.
 Cabanis, 167.
 Calvin, 22, 27.
 Camôens, 133, 134.
 Candolle, 52.
 Canovas del Castillo, 62.
 Carlyle, 59, 146, 169, 172, 173.
 Carolus-Duran, 198.
 Castiglione, 133.
 Castelar, 62.
 Catt (de), 216.
 Caulaincourt, 200, 206.
 Cavour, 52, 245, 247.
 Cervantès, 134.
 Challemel-Lacour, 56.
 Champfleury, 51.
 Charbilier ou Cherbulier, 12.
 Charrière (M^{me} de), 85.
 Chateaubriand, 144.
 Cherbuliez (Abraham), 12, 13, 93, 233, 242.
 Cherbuliez (Alfred), 254.
 Cherbuliez (André), 13, 14, 15, 23, 27, 63, 78, 94, 151, 233.
 Cherbuliez (Antoine-Elysée), 11, 13, 14, 23, 32, 49, 51, 78, 206, 241.
 Cherbuliez (Charles), 7, 254.
 Cherbuliez (Charlotte), 73.
 Cherbuliez (Emilie), 7.
 Cherbuliez (Ernest), 73.
 Cherbuliez (Jean), 73.
 Cherbuliez (Joël), 13, 32, 45, 46, 49, 78, 94, 222, 236, 237, 258.
 Cherbuliez (Laurence), 3, 60.
 Claretie, 65, 248.
 Claude (l'Empereur), 198.
 Colette, 221.
 Colleone (Bartholomeo), 131.
 Comnène (Anne), 238.
 Condillac, 14, 16.
 Constant (Benjamin), 78.
 Coppée, 68, 69, 71, 227.
 Corneille, 114, 127, 128, 129, 135, 138.
 Cornuauud (François), 241.
 Cornuauud (Gaspard), 242.
 Cornuauud (Isaac), 11, 12, 13, 14, 17, 233, 241, 253, 254.
 Cornuauud (Jacques).
 Cornuauud (Sara-Louise), 13, 233, 242.
 Corot, 198.
 Corrège, 197.
 Coulin, 24.
 Cousin (Victor), 39, 188.
 Crispi, 218.
 Croulé, 129.
 Curtius, 223.
 Dante, 95, 134, 163, 165.
 Debu-Bridel, 7, 252.
 Delacroix, 197.
 Descartes, 1, 136, 165, 177, 178.
 Deslandes, 64.
 Diderot, 158, 196.
 Dion-Cassius, 198.
 Disraeli, 218.
 Dolgorouki, 14, 93, 94.
 Dollfus, 46.
 Doucet, 251.
 Dubois (Frédéric-Th.), 7.
 Ducray-Duménil, 138.
 Dufaure, 68, 239.
 Duplex, 205.
 Duquesnel, 65, 226.
 Emard (Paul), 7.
 Enghien (le duc d'), 198.
 Erckmann-Chatrian, 49, 252.
 Este (Léonore d'), 133.
 Euthydème, 153.
 Eynard (Jean-Gabriel), 14.
 Faguet, 2, 26, 48, 49, 62, 69, 71, 72, 228.
 Fallmerayer, 128.
 Favre, 52.
 Fazy, 13, 22, 23, 30, 206.
 Fénelon, 16, 127, 156, 161.
 Ferry (Jules), 206.
 Feuillet, 49, 55, 69, 85, 93, 232.
 Fichte, 165, 200.
 Ficin, 179.
 Flaubert, 85, 148.
 Flemming (M^{me} de), 225.
 Fontanès, 16, 71.
 Forcade, 58.
 France (Anatole), 227.
 Franck (César), 70.
 François (d'Assise), 168.
 Frédéric II, 139, 163, 207, 245.
 Frédéric-Guillaume, 163, 217.
 Freiligrath, 164.
 Fritsche, 240.
 Gabler, 39, 236.
 Galilée, 165.
 Garrick, 126.
 Gaudi (Adrienne-Magdeleine), 242.
 Gautier, 148, 241.
 Gaye (Domergue), 241.

- Gaye (Jean), 241.
 Geibel, 164, 166.
 Gibbon, 77.
 Gibellini-Tornielli, 52.
 Gladstone, 218, 219.
 Gobineau, 89.
 Gœpp-Guerlac (Othon), 7, 252.
 Goethe, 17, 45, 95, 126, 128, 129, 131, 132, 139, 140, 141, 145, 146, 157, 158, 159, 160, 164, 165, 166, 171, 200.
 Goncourt (les), 154.
 Gorgias, 153.
 Grammont (de), 207, 217.
 Gréard, 68.
 Grévy, 65.
 Grimm, 151.
 Grimm (M^{me} Hermann), 60.
 Gropallo (Laura), 229.
 Guillaume I^{er}, 211, 213, 216, 217.
 Guillaume II, 216.
 Guizot, 241.
 Gustave-Adolphe, 157.

 Hachette, 71.
 Halévy (Daniel), 7.
 Halévy (Ludovic), 64, 145, 244.
 Hartmann, 222.
 Hase, 15.
 Hazard, 7.
 Hegel, 25, 26, 35, 38, 39, 47, 56, 128, 141, 155, 157, 161, 169, 176, 178, 179, 181, 182, 189, 191, 201, 203, 230, 235.
 Heine, 58, 146, 160, 164, 166, 168.
 Helmholtz, 190.
 Helvetius, 167.
 Henri IV, 125, 156.
 Herbart, 188, 191.
 Herder, 16, 164.
 Hérodote, 80, 152.
 Holbein, 195.
 Homère, 131, 133, 134, 159.
 Houssaye, 67, 85, 222.
 Hugo, 84, 146, 147, 149, 223.
 Humboldt, 15, 128, 151, 166, 203.
 Hutten (Ulrich de), 163.

 Ibsen, 122.

 Jacquemart (M^{lle}), 222.
 Janet, 239.
 Jagellons, 100.
 Job, 153.
 Julien l'Apostat, 163.

 Kant, 14, 16, 25, 28, 137, 157, 161, 167, 173, 176, 192, 193, 195, 200, 234.
 Kendall (de), 59.
 Kessel, 231.

 Klaczko, 57.
 Klopstock, 157, 158.
 Kœrner, 166.
 Krasinski (Sigismund), 100.
 Krupp, 165.
 Kutschke, 166.

 La Bruyère, 127.
 La Fayette (M^{me} de), 136.
 La Fontaine, 114, 128, 136, 140, 195, 226, 252.
 Lamarck, 167.
 Lamennais, 161.
 Laplace, 165.
 Lassen, 35, 235.
 Laurens (Jean-Paul), 198.
 Lavoisier, 165.
 Lefebvre (Jules), 222.
 Leibnitz, 136, 180.
 Leopardi, 134, 142.
 Lepsius, 60.
 Lesseps (de), 243.
 Lessing, 16, 57, 126, 127, 128, 129, 131, 136, 137, 139, 157, 158, 166, 171, 180, 183, 189, 199, 215.
 Levallois, 69.
 Lévy, 52.
 Ligne (Prince de), 81.
 Lippmann (M^{me}), 2, 5, 6, 39, 60, 70, 73.
 Liszt, 78.
 Littré, 239.
 Lombroso, 169.
 Loménie (de), 30.
 Longfellow, 14.
 Lopez, 53.
 Loti, 228.
 Louis II (de Bavière), 168.
 Louis XI, 203.
 Louis XIII, 125, 135.
 Louis XIV, 125, 129, 135, 136, 203, 207.
 Louis XV, 156.
 Louis XVI, 140.
 Loys (Ferdinand, seigneur du Che-seaux), 17.
 Lucrèce, 153, 159, 196.
 Luther, 157, 161.

 Macaulay, 157.
 Machiavel, 165.
 Mac-Mahon, 65.
 Maine de Biran, 25, 45.
 Maistre (Joseph de), 81.
 Malebranche, 127, 151.
 Malot, 228.
 Manget, 12, 13.
 Mann (Thomas), 84, 88.
 Maquet, 66.
 Marc-Aurèle, 45.

- Marie-Thérèse, 207.
 Marivaux, 66, 138, 140.
 Martin (Henri).
 Mazade (de), 56, 71, 239, 252.
 Mazarin, 150, 157.
 Mazzini, 217.
 Meilhac, 65, 244, 245.
 Mérimée, 49, 93, 139.
 Metternich, 210, 211, 213, 214, 216.
 Mézières, 69.
 Michel-Ange, 165.
 Michelet, 6, 30, 235, 256.
 Michelet (Karl-Ludwig), 39, 60, 236.
 Mickiewicz, 100.
 Milton, 134, 157.
 Mirabeau, 165.
 Molière, 114, 127, 128, 129, 136, 165.
 Monnier (Marc), 53, 71.
 Monnier (Philippe), 2, 14, 19.
 Montégut (Emile), 55, 56, 61, 184, 234, 237.
 Montesquieu, 101, 137, 165, 201.
 Morand, 79, 231.
 Mozart, 128.
 Murger, 49.
 Musset, 147, 148.
 Muyden (Van), 53.

 Napoléon I^{er}, 13, 126, 142, 169, 200, 202, 206, 211, 212, 214.
 Napoléon III, 207.
 Naville, 24, 25.
 Nefftzer, 46.
 Nerval (de), 49.
 Nicolaïevitch (Alexandre), 94.
 Nicolaïevitch (Nadieja), 94.
 Nicolaïevitch (Serge), 94.
 Nietzsche, 146, 169, 170.
 Noailles (Anna de), 11.
 Nothomb (de), 58.

 Ohnet, 145, 228.
 Ollivier (Emile), 69.
 Oltramare (André), 2, 15, 26.
 Othon I^{er}, 34.

 Pailleron, 63, 71, 252.
 Pailleron (Edouard), 57.
 Pailleron (M^{me}), 3, 48, 51, 52, 53, 54, 57, 58, 59, 60, 61, 202, 212, 237, 258.
 Paris (M^{me} Gaston), 71.
 Pascal, 140, 153, 161.
 Pasteur, 239, 240.
 Pérovitch (Vladimir), 94.
 Phidias, 149, 184.
 Pic, 179.
 Pictet (Adolphe), 25.
 Pictet (de la Rive), 52.

 Pindare, 163.
 Pingard, 253.
 Platon, 14, 16, 30, 47, 81, 121, 131, 144, 152, 161, 181, 235, 243.
 Plaute, 35, 235.
 Plotin, 181, 183.
 Poë, 67.
 Pommier (Jean), 7.
 Pommier (Madeleine), 241.
 Pontmartin (de), 52.
 Potter, 195.
 Poussin, 165, 187, 196.
 Prévost-Paradol, 52, 58.
 Prodicus, 153.
 Prokesch-Osten, 122.
 Protagoras, 153.
 Proudhon, 205.
 Proust, 223.
 Puvion de Chavannes, 198.

 Quinet, 34, 36, 58.
 Quintilien, 24.

 Rabelais, 45.
 Racine, 83, 114, 126, 127, 128, 129, 136, 138.
 Rambert, 3, 227.
 Ranke, 39, 40, 81, 82, 163, 236.
 Raphaël, 131, 133.
 Read (Charles), 229.
 Redwitz, 165.
 Reid, 25, 28.
 Renan, 6, 11, 29, 46, 48, 62, 68, 74, 131, 151, 152, 153, 154, 160, 162, 202, 230, 239, 240, 242, 256, 257.
 Renan (Noémi), 3, 11, 240.
 Richelieu, 157, 203, 207.
 Ritschel, 35, 235.
 Ritter, 39, 50, 69, 72, 73, 180.
 Ritterhaus (Emil), 164.
 Rive (Auguste de la), 52.
 Rivelli, 32, 33, 37, 52, 235.
 Rochoix (Charlotte), 44, 236.
 Rod, 28, 38, 230.
 Rossel, 21, 45, 46.
 Rotham, 71.
 Rousseau (Jean-Jacques), 13, 37, 45, 77, 83, 133, 136, 137, 138, 140, 144, 209, 23.
 Rousseau (Philippe), 197.
 Rückert, 166.
 Rurik, 94.

 Saint-René Taillandier, 56, 58.
 Sainte-Beuve, 48, 77, 153, 188, 255, 256.
 Saint-Simon, 136.
 Sand (George), 6, 48, 49, 51, 55, 61, 63, 71, 81, 85, 118, 144, 184, 227.
 Sandeau, 49.

- Sarcey, 226, 251.
 Sardou, 70.
 Saussure (de), 17, 52, 233.
 Savorgnan de Brazza, 71, 208.
 Schelling, 39, 128, 134, 152, 183, 192.
 Schérer, 52, 59, 63, 68, 71, 153, 227, 256.
 Schiller, 129, 131, 145, 159, 171, 192.
 Schlegel, 14, 128, 136, 151.
 Schleiermacher, 16, 161, 162, 183.
 Schopenhauer, 166, 167, 168, 195, 222, 230.
 Schuré, 69.
 Scribe, 32, 149.
 Sechehaye (Louis-David), 242.
 Sechehaye (Marie-Judith), 242.
 Secrétan, 25, 34.
 Segond, 27.
 Sévigné (M^{me} de), 139.
 Shakespeare, 4, 32, 40, 78, 126, 127, 139, 170, 171.
 Simon (Jules), 30, 235.
 Sirvin, 69.
 Sobieski, 100.
 Socrate, 162, 184.
 Sophie de Hollande (Reine), 52.
 Soret, 24.
 Souvarof, 93.
 Souvestre, 49.
 Spencer, 192.
 Spinosa, 16, 173, 174, 175, 176.
 Staël (M^{me} de), 93, 141, 157, 204, 231.
 Stahl, 39.
 Stalipine, 93.
 Stanley, 208.
 Steen (Van), 192.
 Stendhal, 79.
 Stinde (Julius), 166.
 Stowacki (Jules), 100.
 Strauss (David), 39, 82, 146, 157, 160, 162, 163, 176.
 Strindberg, 122.
 Sally-Prudhomme, 191.
 Sumner-Maine (Sir Henry), 201.
 Suter-Cherbuliez (M^{me}), 7.
 Tacite, 24.
 Taine, 1, 2, 35, 71, 90, 124, 132, 188.
 Tasse, 15, 126, 132, 133, 134.
 Tcheng-Ki-Tong, 79.
 Teniers, 192.
 Thérèse (Sainte), 16.
 Theuriot, 228, 257.
 Thierry (Augustin), 90.
 Thiers, 52, 197, 222.
 Thiriot, 139.
 Thouvenel (de), 207, 216, 217.
 Thucydide, 40, 172, 236.
 Tieck (Ludwig), 152.
 Toepffer, 21, 22, 25, 77, 188, 192, 234.
 Torricelli, 165.
 Tourguénef, 49, 93.
 Tournier, 24.
 Tourte-Cherbuliez (M^{me}), 14.
 Uhland, 160, 164.
 Urfé (d'), 116.
 Vauvenargues, 118.
 Veuillot, 147, 149, 150.
 Viardot (M^{me}), 60, 255.
 Vida, 133.
 Vigny, 190, 215.
 Vinet, 25.
 Virgile, 132, 196.
 Vischer, 46, 128, 133, 134, 136, 176, 181, 182, 188.
 Vitzthum (le Comte), 205, 207, 216.
 Vladimirovitch (Pierre), 94.
 Vogt, 53.
 Vogué (de), 93.
 Volta, 165.
 Voltaire, 24, 27, 33, 44, 47, 60, 63, 83, 87, 124, 138, 139, 146, 163, 168, 172, 215, 226, 233, 234.
 Wagner, 168, 198.
 Warens (M^{me} de), 13.
 Wasas (les), 100.
 Welcher, 35, 235.
 Werder, 39, 236.
 Winkelmann, 181, 183.
 Windthorst, 209, 213.
 Wurtemberg (le roi de), 52.
 Zola, 67, 69, 154, 189, 223.

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION	1
------------------------	---

PREMIÈRE PARTIE

I. — Origines et formation.	
Genève.	11
Paris	28
Bonn	34
Berlin	38
II. — La carrière littéraire.	
Genève.	41
Paris	63

DEUXIÈME PARTIE

I. — Les créations romanesques.	
Tendances cosmopolites et leurs attaches théoriques. . .	77
Personnages. Psychologie des races.	93
II. — Idées et influences littéraires.	
Caractère déterministe de la critique.	124
Antiquité et Renaissance	129
La littérature française	135
La littérature allemande	156
La littérature anglaise.	170
III. — Les idées esthétiques et philosophiques.	
Spinozisme et hégélianisme	174
Idéalisme des conceptions esthétiques	181
La critique d'art	196
IV. — Les idées politiques.	
La France. Libéralisme et opportunisme	199
Bismarck et l'Empire allemand	210
Autres personnalités politiques européennes.	217
CONCLUSION.	
221	
APPENDICE	
233	
BIBLIOGRAPHIE.	
259	
INDEX ALPHABÉTIQUE	
283	
TABLE DES MATIÈRES.	
288	

